31761 07489906 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delgalitoupr02esch

DE L'ÉGALITÉ,

OU

PRINCIPES GÉNÉRAUX

Sur les Institutions civiles, politiques et religieuses.

LIBRARY OF THE PHILADELPHIA

DE L'ÉGALITÉ,

OU

PRINCIPES

GÉNÉRAUX

Sur les Institutions civiles, politiques et religieuses.

PRÉCÉDÉ

De l'Éloge de J. J. Rousseau, en forme d'Introduction.

Pour servir de suite à la *Correspondance d'un habitant de Paris, &c. &c. sur les révolutions de France.*

Il ne reste aujourd'hui, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes. Volt.

TOME SECOND.

A PARIS.

1796.

MICROFORMED BY PRESERVATION SERVICES
DATE MAY 13 1992

JC
575
E8
t.2

LIBRARY
DEC 31 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

DE L'ÉGALITÉ.
LIVRE CINQUIEME.

La religion joue un si grand rôle dans les institutions sociales, que nous ne pouvons nous dispenser d'examiner un moment les opinions de ceux qui la détruisent jusques dans ses fondements, en niant l'existence de Dieu. Qu'est-ce qu'un athée? Nous venons de le dire; c'est celui qui nie l'existence de Dieu. Rien d'abord ne paroît plus clair et plus intelligible. Mais quand on se demande; qu'est-ce que nier l'existence de Dieu? On s'apperçoit bientôt que cette question épineuse rend la définition entiérement illusoire. En effet, donner un corps à Dieu, en faire un être matériel, c'est nier son existence; et c'est d'après ce préjugé qu'Hobbes et Spinosa sont rangés dans la classe des athées. Il faudroit en ce cas leur réunir le peuple qui est, et qui sera toujours antropomorphite; et tous ceux qui se représentent la Divinité sous une figure humaine comme celle d'un vieillard ou tout autre.

Vouloir que Dieu ne soit pas même tout ce qu'il y a de plus subtil ; insister sur son immatérialité absolue : en faire un esprit pur, c'est l'égaler à rien ; c'est l'assimiler au néant ; c'est nier son existence d'une manière bien plus palpable ; c'est être encore bien plus athée. Clarke dans ce sens, et tous ceux qui pensent comme lui sont des athées. Faire de Dieu un être qui punit de longues peines, des fautes passagères : c'est le supposer bien injuste. Que dis-je ? le présenter comme un être implacable et cruel qui inflige des supplices sans fin pour des erreurs qu'il eût pu prévenir ; qui se plaît à briser ou brûler avec des douleurs intolérables, et dans toute l'éternité, les ressorts vivants d'un automate sorti de ses mains, pour s'être trompé dans quelques-uns des mouvements, dont le premier, imprimé par Dieu même, a déterminé tous les suivants jusqu'au dernier (1) : c'est un peu

(1) Nous aurions encore ici un de ces sujets, où deux opinions contradictoires sont prises par ceux qui les professent pour des vérités incontestables. L'un dit que l'homme est libre ; l'autre soutient qu'il ne l'est pas. Le premier prononce d'après le sentiment et l'illusion. Le second plus philosophe s'élève au-dessus des apparences. Le premier voit une cause

plus que nier son existence, c'est l'outrager, le blasphêmer.

Qu'aurions-nous dit de Vaucanson, en supposant son flûteur doué de sensibilité, s'il l'eût condamné à expirer dans les tourments pour avoir donné quelques faux tons ? Cependant, ici, les tourments passent rapidement, et la mort les termine : là, on n'expire point. C'est un malheureux sur qui l'action du feu est aussi vive au bout de plusieurs milliards de siècles qu'au premier instant qui l'a placé sur le bûcher : ce n'est qu'un long cri d'horribles souffrances toujours renaissantes et qui va se perdre dans l'éternité. Faire de Dieu un pareil être, ah ! c'est bien pis que d'être athée. C'est rassembler tous les traits qui caractérisent le plus épouvantable monstre : c'est pourtant là le Dieu théologique.

---

où le second n'apperçoit qu'un effet. L'un s'arrête à la roue qui fait mouvoir celle qui la suit. L'autre remonte au rouage supérieur qui imprime à la roue son mouvemtnt. Mais l'illusion sera plus forte que la réalité. Rien donc n'est moins dangereux que la doctrine du fatalisme et de la prédestination, parce que ceux qui ne croient point à la liberté ne cesseront de se gouverner comme s'ils y croyoient.

Il est donc certain que l'idée de Dieu nous échappe de tous côtés ; qu'elle se dérobe à toutes nos recherches; fuit nos efforts pour la saisir, et cela ne peut être autrement : comment comprendre ce qui est incompréhensible ? D'où il résulte qu'*athéisme* est un de ces mots, comme *hérésie*, dont le sens vague et indéterminé se dirige au hasard, et s'applique au gré de l'ignorance et de l'orgueil.

Tout homme dont les idées s'élèvent au-dessus de celles du vulgaire est un athée : il est athée parce qu'il pense, et il sera aussi athée, s'il ne pense pas comme les autres. Nous accusons d'athéisme tous ceux qui ne se font pas de Dieu la même idée que nous : et en réduisant, il se trouvera qu'on appelle athée, en général, toute personne qui en matière de religion s'écarte des opinions reçues. Socrate ne fut condamné comme athée que parce qu'il croyoit en Dieu dans un pays où, pour être orthodoxe, il falloit en adorer plusieurs. Les hérétiques se sont traités réciproquement d'athées. Les premiers chrétiens étoient des athées aux yeux des infidèles, parce qu'ils se moquoient des idôles et des faux Dieux ; ils devroient

l'être encore, ainsi que plusieurs pères de l'église, aux yeux des chrétiens modernes, qui ont entiérement spiritualisé l'idée de la Divinité : en les supposant conséquents : parce que les uns et les autres croyoient Dieu corporel.

Cependant si le Dieu que Clarke a délayé en trois volumes, pleins d'argufies scholastiques, d'assertions gratuites, de contradictions, de sophismes et de mauvaise foi, n'étoit pas le vrai Dieu : si ceux qui attribuent à Dieu une étendue infinie et matérielle se rapprochoient davantage de ce qu'il est en effet ; alors, comme nous l'avons déja observé, Hobbes, Spinosa et les premiers chrétiens seroient les vrais croyants ; et Clarke et tous ses adhérents ne seroient que des athées.

Plusieurs considérations pourroient faire croire que ce n'est ici qu'une dispute de mots, et qu'à proprement parler il n'y a point d'athées ; puisque tous les philosophes admettent une première cause ; et qu'ils ne diffèrent entr'eux que dans la manière dont chacun se la représente. L'image qu'ils s'en forment dépend du caractère de leur esprit, de la structure de leur cerveau,

et de la force des organes de la tête qui leur servent à penser. Les uns séparent cette cause de l'univers : les autres l'y réunissent ; et ne savent voir Dieu que dans l'immensité même de la nature. Plusieurs ne veulent point qu'on remonte plus haut que la matière et le mouvement pour rendre raison des phénomènes ; prétendant que tout ce qui est au-delà est chimérique. Les moins raisonnables de tous sont sans contredit les métaphysiciens modernes qui, sous leurs procédés abstraits, ont tellement raffiné, subtilisé leur Dieu, qu'au bout de leurs opérations, on ne sait plus ce qu'il est devenu. Ensorte que parodiant le langage superbe de ce romain. *Pour être un roi te crois-tu quelque chose ?* On seroit tenté de leur dire. *Pour être un Dieu faut-il donc n'être rien ?*

Si on vouloit absolument trouver des athées, on pourroit désigner de ce nom ceux qui refusent l'intelligence à la première cause quelle qu'elle soit. Cette intelligence est-elle le Dieu qui a tiré le monde du néant, qui a tout fait, tout disposé, tout arrangé ? C'est de ce Dieu dont ils nient l'existence, et à ce titre ils sont athées. Ils pensent que cette intelligence est la

source des illusions sacrées et surnaturelles où les malheureux mortels viennent puiser le délire, et s'enivrer des fureurs du fanatisme. C'est par humanité qu'ils se montrent impies : ils ne sont ennemis de Dieu que parce qu'ils sont amis des hommes. Ces philosophes ne trouvent déja que trop de mystères dans les choses visibles et sensibles qui les environnent : ils ne veulent pas les multiplier par la supposition d'un être bien plus inconcevable. Ils pensent qu'expliquer des mystères par un mystère encore plus grand, c'est ne rien expliquer du tout ; ce n'est que reculer la difficulté.

Ils ne raisonnent que sur ce qui est accessible aux sens. Ils regardent la nature comme un grand tout vivant qui se conserve et se soutient par sa propre énergie ; qui ne peut ni acquérir, ni perdre, n'a point eu de commencement et n'aura point de fin. Ils ne nient pas qu'il n'y ait de l'intelligence dans le monde ; mais ils ne veulent la reconnoître que là où elle est ; on leur en montre dans l'homme, ils y croient ; quand on leur en montrera ailleurs, ils y croiront de même. Ils ne considèrent l'intelligence que comme un accident de la

matière organisée ; comme un phénomène fugitif propre à l'espèce humaine, et qui brille dans chaque individu à des degrés divers.

L'athéisme, comme opinion philosophique, ne sauroit être dangereux. Il est le produit, comme nous l'avons dit ci-devant, d'un excès de réflexion : et de tous les excès, c'est celui dans lequel le gros des hommes donne le moins. L'athée se croit le seul philosophe conséquent. *Quoi !* diroit-il volontiers au déiste, *tu es ainsi que moi l'effroi du superstitieux ; pourquoi cette timidité et cette incertitude ? Tu oses t'attaquer aux Dieux, leur nombre ne t'effraie pas ; et quand il n'en reste plus qu'un, il te fait peur, tu trembles devant lui. Va, tu n'es qu'un lâche et mauvais raisonneur.*

Il y a deux sortes d'athées ; les athées qui ont la science de leur ignorance ; ces ignorants sont ceux qu'on est convenu d'appeller les gens instruits ; ils ne sont point à craindre, je le répète, et peuvent être fort utiles comme antidotes de la superstition. Si vous ne leur montrez pas Dieu, et que vous exigiez qu'ils y croient, vous êtes des tyrans. Si vous le leur montrez et qu'ils persistent à n'y pas croire ; il faut les plaindre, ou les traiter comme des imbécilles et des fous à qui l'on rit au nez.

Il y a ensuite les athées sur parole, ce sont ceux qui veulent ignorer qu'il y a un Dieu, sans être en état de raisonner leur ignorance; ils peuvent être dangereux; le nombre en est petit jusqu'à présent; mais la profession publique d'athéisme, telle qu'elle a été faite par plusieurs membres de la Convention au-devant d'un peuple nombreux, pourroit les multiplier, et ce ne seroit point sans en faire ressentir des effets funestes à la société.

J'ai vécu avec bien des athées de la première espèce : je leur aurois confié mon honneur, ma vie et ma fortune. Je n'en dirois pas autant des dévots à qui des pratiques superstitieuses tiennent lieu de probité et de vertu. Les dévots et les théologiens sont à l'autre extrêmité de l'athéisme. Les dévots croient savoir ce qu'ils ne savent pas : et les théologiens, pour la plupart, savent très-bien qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent savoir.

Le droit de ne rien croire et de rejetter toute révélation naturelle et surnaturelle, est un droit acquis, mais seulement aux hommes qui ne peuvent en abuser; tels sont ceux qui tiennent le premier rang dans

la société par leur lumière, leur naissance, leur richesse et leur éducation. Ils sont contenus par l'ambition de l'estime publique, l'honneur, le desir de la gloire, la sensibilité exercée, l'amour des lettres et de l'étude; le goût de l'ordre et de l'honnêteté qui en est la suite ordinaire. Ce sont là des freins pour eux bien autrement puissants que ceux que pourroit leur fournir la religion.

L'on ne pourra point m'accuser de partialité dans ce que je viens de dire sur l'athéisme; car je n'ai pas l'honneur d'être athée. Je crois qu'on peut raisonner avec autant de rectitude que les athées, et arriver à un résultat très-différent. J'observerai, et j'en ai déja touché quelque chose, que le plus haut degré de déraison et d'extravagance, où les hommes soient jamais parvenus, est celui d'avoir imaginé, sous le nom d'esprit, un être fantastique et opposé à la matière; d'avoir cru honorer l'Etre Suprême, en lui donnant la qualité et le titre d'esprit; lors qu'esprit, dans ce sens, ne présente d'autre idée que l'absence de l'être; et d'avoir reconnu par conséquent l'existence d'une première cause tout en la dépouillant de tous les moyens d'exis-

ter. Car enfin pour exister, il faut être quelque chose, et pour être quelque chose, il faut appartenir à une portion de matière quelconque.

Pour l'homme, et pour tous les êtres intelligents plus excellents que lui, s'il y en a; il implique, et il impliquera toujours contradiction, que l'opposé de matière puisse avoir quelque réalité: c'est vouloir qu'une chose soit et ne soit pas en même tems. Etre immatériellement, c'est n'être rien. L'inexistence et l'immatérialité sont deux mots parfaitement synonimes; et la seule définition qu'il soit possible de donner du néant, c'est la privation de toute matière, ou de tout ce par quoi on existe.

Lorsque vous retirez à un sujet toute matière; vous lui ôtez le *substratum* sur lequel il repose, vous attaquez le fondement même de son existence. Prenez une particule si subtile et déliée soit elle; elle occupe une place; elle a de l'étendue. Otez-lui l'espace et l'étendue, vous la privez de ce qui la rend divisible; elle n'a plus rien de matériel, c'est-à-dire qu'elle n'est plus rien; qu'elle est un pur néant. Ne pas en convenir, c'est fermer les yeux volontairement à l'évidence.

La matière est la source de l'existence. La seule notion sous laquelle nous puissions saisir l'être, est de correspondre à un point de l'étendue ou de l'espace; et il n'y a que des métaphysiciens en délire qui, tout en affirmant que l'être nécessaire remplit l'immensité de la nature, qu'il est présent par-tout; en affirmant, par conséquent, qu'il correspond par sa présence à chaque point de l'étendue sans borne, et occupe lui seul l'infinité même de l'espace, aient pu soutenir néanmoins que cet être est dénué totalement d'étendue, d'espace et de matière.

J'ai donc eu raison d'avancer que Clarke et tous les théologiens et métaphysiciens modernes se perdent dans des contradictions et des difficultés inextricables, et font de la Divinité un pur néant. Ils font plus encore; et pour combler la mesure de l'absurdité, ils considèrent cet être immatériel et inexistant, comme la source et la cause première de l'existence: c'est-à-dire, qu'ils font découler la matière de la non-matière, l'être du non-être; sortir de rien l'univers infini.

Mais, disent et repètent sans cesse les métaphysiciens, la matière ne peut penser.

Un philosophe, pour toute réponse à Zénon qui lui nioit la possibilité du mouvement, se lève et marche. Je montrerois de même à ces Messieurs, dans l'homme, le seul être pensant, une matière qui pense, et je leur dirois : « Ecoutez-vous, et voyez si vous-« mêmes n'êtes pas des êtres matériels, qui « pensez, raisonnez, réfléchissez » : à moins que vous rendant justice, vous ne conveniez que celui qui refuse à la matière organisée la faculté de penser, ne pense pas lui-même, déraisonne, et ne réfléchit point.

Voici, ce me semble, la route qu'on peut suivre pour remonter à la Divinité, sans crainte de s'égarer. Un premier phénomène se présente à mes regards : c'est moi-même. Que suis-je? Un point matériel, doué de la faculté de réfléchir et de connoître. Cette faculté foible et bornée en moi, en suppose une plus étendue quelque part; et comme j'exerce la mienne par le moyen de mes organes, auxquels elle est intimément unie, et dont je ne peux la séparer : j'attribuerai de même à la connoissance plus étendue, des organes qui en seront inséparables. Si je me représente

cette faculté de connoître, supérieure à la mienne, comme n'ayant point de bornes; les organes que je lui donnerai n'en auront point non plus. Mais que peuvent être des organes sans limites que l'univers même? C'est ainsi qu'en agrandissant et en exagérant ce point matériel organisé et pensant qui porte le nom d'homme, je parviens, par voie d'analogie, à l'idée d'un tout animé, intelligent, éternel et immense.

Ce n'est point ici un apperçu nouveau; c'est à peu près le *mens agitat molem* des anciens. Il est très-possible que la Divinité ne soit point cela; qu'elle soit très-éloignée de l'être. Néanmoins, de toutes les idées qu'on peut s'en faire, c'est, sans contredit, la plus simple, la plus raisonnable et la plus naturelle. Et si, enfin, ce n'étoit là qu'une illusion, elle seroit du moins la plus sublime de toutes. Essayons maintenant de convertir cet apperçu en démonstration. C'est ce que les anciens n'ont pas tenté.

J'établirai d'abord pour principe qu'il n'y a point d'effet sans cause, et personne ne me le disputera. Je continuerai, et je dirai: je pense et ne suis pas la cause de

ma pensée ; elle n'est qu'un effet. Je ne me suis pas donné cette faculté. Je la tiens donc de queque cause extérieure à moi-même. Cette cause n'a pu me communiquer ce qu'elle n'avoit pas : il y auroit à le supposer de la contradiction. Cette cause pense donc. Puisqu'elle pense, elle est ; comme, parce que je pense, je suis. Elle ne peut exister sans l'intervention de la matière, puisque l'absence de la matière est le néant. Elle est donc, comme moi, un composé de matière et d'intelligence. Si ce composé étoit un être fini, il seroit, il est vrai, d'une nature supérieure à la mienne ; mais il n'en faudroit pas moins qu'il tînt d'une cause étrangère et l'existence et la pensée que j'ai reçues de lui. Je suis donc obligé de concevoir ce composé comme cause infinie et nécessaire de sa propre existence et de la mienne. Ensorte que du seul mot *je pense*, j'en déduis deux conséquences égales en évidence, et liées l'une à l'autre d'une manière indissoluble. L'une est la certitude que j'existe ; l'autre est la certitude qu'il existe un être plus grand que moi, dont je tiens mon existence et ma pensée.

Je croirois qu'asseoir les preuves qu'il existe une première cause intelligente sur le sentiment même que chaque homme a de sa propre existence ; seule vérité absolue, comme nous l'avons vu ; c'est avoir fait une démonstration qui mérite éminemment ce titre. Cependant, telle est la variété infinie dans les manières de voir, de concevoir : telle est la désespérante foiblesse de l'esprit humain, et cette incertitude en tout genre, dans laquelle la nature semble l'avoir comme plongé ; que cette démonstration, péremptoire pour quelques-uns, ne le sera pas pour tous. Prêtons-lui une nouvelle force qui concilie les divers points de vue, et triomphe, s'il est possible, de toute résistance, et empruntons-la des considérations suivantes.

Quelle apparence que la nature soit aveugle ? qu'elle ne voie pas ses propres merveilles ? qu'elle ne se conçoive pas elle-même ? Quelle apparence même que dans la variété infinie de ses effets, il n'y en ait pas un très-grand nombre, autres que l'homme, qui puissent remonter, s'élancer vers la cause, la scruter avec plus de profondeur, la contempler, l'admirer, diriger vers elle leurs

leurs regards à des distances plus ou moins grandes? Quelle apparence qu'elle soit inaccessible à tous les sens, voilée à tous les entendements? Je le demande aux athées: la veille du jour où Newton devina le système du monde (en supposant qu'il l'ait en effet deviné), n'étoit-il donc connu d'aucun autre être? N'y avoit-il aucune intelligence à qui il eût été révélé? Quoi! tant de prodiges sans témoins s'exerceroient dans les déserts de l'espace, et au milieu d'une solitude profonde! Le plus beau des concerts n'auroit point d'auditeurs? Que seroit-ce qu'un magnifique opéra, orné de danses et de ballets ingénieux, soutenu par le jeu imposant des machines, le tout exécuté à grands frais, et qui n'auroit pour spectateurs que les murailles de la salle?

Si la nature est aveugle et dépourvue d'intelligence; l'homme qui, par sa foible faculté de connoître, jouit du moins de quelques-unes de ses apparences: l'homme qui l'observe, l'épie; qui quelquefois parvient à soulever des fragments imperceptibles du rideau qui la couvre: l'homme seroit donc au-dessus de la nature? Quelle injure à la droite raison! Quel renversement

de toutes les convenances ! Des choses dont personne n'a l'idée, sont comme si elles n'existoient pas. Qu'est-ce que l'univers physique, s'il est étranger à la perception de toute espèce d'intelligence ? Autant vaut le néant.

On peut considérer l'univers infini comme composé de deux parties étroitement unies et inséparables : la partie physique, c'est l'univers sensible ; et la partie morale, c'est l'univers intellectuel et invisible. L'univers physique doit toute son existence à l'univers moral. De ces deux univers, l'un est la conception de l'autre. Et vu l'ignorance où nous sommes sur toute autre intelligence que la nôtre, on peut, j'en conviens, et jusqu'à ce que nous soyons mieux instruits, regarder l'univers moral comme contenu tout entier dans la tête de l'homme. L'athée décide qu'il ne peut être ailleurs ; et il réduit ainsi l'immensité de la nature aux étroites dimensions du cerveau humain. Mais comme la plus foible intelligence est au-dessus d'un assemblage même infini d'êtres qui en seroient dépourvus, l'homme, je le répète, se trouveroit supérieur à l'univers, en supposant celui-ci privé de connoissance.

Ah ! donnons un sens plus vaste à l'univers moral, et disons qu'il est et qu'il doit être la connoissance intime et intuitive de toutes les parties et de l'ensemble du monde matériel; qu'il en est la représentation intellectuelle. Cette représentation n'existeroit-elle nulle part? Ne s'étendroit-elle pas au-delà des petites conceptions humaines? Ne seroit-elle qu'une peinture foible et décolorée, vue à travers la misérable optique d'une tête d'homme? Ne seroit-elle que cette grossière image que l'ame en apperçoit du fond des cases ténébreuses du cerveau? Non, cette représentation est éternelle, immuable, infinie comme l'univers : elle doit le rendre et l'exprimer dans ses plus petits détails. Et alors, où la chercher ailleurs que dans la nature même? que dans ce vaste ensemble qui doit se comprendre, se pénétrer, se connoître lui-même?

Voilà mes preuves. Je les ai dépouillées des formes et du jargon barbare de l'école. Elles attaquent la question dans le point central, dans le vrai point qui sépare l'athée du théiste : elles me paroissent claires, décisives, propres à être saisies et senties par

tous les bons esprits. Il n'y a là ni superstition, ni subtilité, ni sophisme; et de plus elles sont en quelques lignes, au lieu d'être en plusieurs volumes. Mieux j'ai établi que la vérité nous est inaccessible, plus j'ai donné de force et de prix à ma démonstration. Les rayons de la divinité se font jour ici à travers l'obscurité qui nous environne, et en reçoivent plus d'éclat. C'est le fond rembruni d'un tableau qui donne à la figure céleste et principale un merveilleux relief.

Mes preuves sont du genre de celles que les docteurs appellent *à priori*. J'avoue que toutes celles qui portent le nom d'*à posteriori*, et qui sont tirées de la symmétrie, de l'ordre, de l'arrangement des parties de l'univers, et de la justesse des rapports de leurs diverses structures à leurs usages et à leurs fins, ne me touchent nullement. Les causes finales sont si souvent en défaut! Il y a tant de choses qui troublent en apparence l'harmonie du monde et qui en dérangent les proportions, que ces preuves doivent être mises de côté comme suspectes, ou du moins comme ne pouvant produire un assentiment général et se concilier tous les esprits.

D'ailleurs, ces preuves ne sont que trop contestées, et il s'en faut qu'elles soient à l'abri de tout reproche; et quand elles le seroient, elles ne suffiroient pas pour opérer la conviction, parce que la nature pourroit être dépourvue d'intelligence, et offrir néanmoins à nos regards des phénomènes de régularité, d'ensemble et d'harmonie. La nature est impénétrable pour nous; elle ne nous environne que de mystères. Comment, dans notre ignorance profonde, oserions-nous nier ou affirmer d'elle quelque chose? décider ce qu'elle peut ou ne peut pas? assigner à ses forces, qui nous sont inconnues, des limites qu'elle ne puisse dépasser? On doit la supposer pourvue de tout ce qui lui est essentiel pour exister. Ses ressources sont infinies comme elle-même; et dès-lors, il faut bien que son action tende et conspire à une multitude de desseins et de buts; et que le désordre et la confusion, qui compromettroient son existence, soient bannis de ses diverses combinaisons.

L'univers renferme tous les possibles: il en est l'immense collection: chacune de ses parties a une existence nécessaire, et ne peut être que ce qu'elle est. On ne peut la

concevoir que comme une grande chaîne de causes et d'effets, où tout est placé, fixé, déterminé d'après la nature éternelle des choses. Tout a dû s'y arranger d'après des loix générales, fondées sur les propriétés inhérentes à la matière et au mouvement; propriétés dont quelques-unes nous sont connues par leurs effets, telles que la pesanteur, l'attraction, la répulsion, les diverses affinités; et dont les autres en bien plus grand nombre nous sont entièrement cachées.

Si par ces loix on peut rendre raison des phénomènes, il paroît pour le moins inutile de recourir à un agent plus mystérieux et plus obscur que tout ce qu'on prétend expliquer par lui. Ici, les athées sont dans leur fort. Nous n'avons rien de solide à leur opposer. Abandonnons-leur donc ce que nous ne pouvons défendre; et de plus, laissons-les jouir du triomphe facile qu'ils obtiennent sur le Dieu théologique, sur ce Dieu jaloux, vindicatif et méchant; mais qui heureusement, et graces à son immatérialité, n'est rien qu'une sombre chimère de la théologie. Au reste, il faut lui pardonner; elle a ainsi mis elle-même le baume

sur la plaie qu'elle a faite au sens commun et à l'humanité, puisqu'elle paroît n'avoir créé ce Dieu que pour le condamner à n'exister jamais.

C'est le Dieu philosophique que je viens de crayonner, c'est ce Dieu que je défie les athées d'attaquer avec succès : c'est à ce Dieu qu'ils ne peuvent porter, et ne porteront jamais que des coups impuissants.

Je ne mets pas au nombre des athées Hobbes, et encore moins Spinosa. Ce dernier reconnoît, dans vingt endroits de son livre, une intelligence infinie. S'il se fût contenté d'en publier ce qu'il contient de sensé, il l'eût réduit à vingt pages, et il eût fait un bon ouvrage, mais il n'eût pas laissé un nom fameux. Il connoissoit mieux les hommes que celui qu'il vouloit leur faire connoître. Il savoit bien que ce qui est simplement sensé et raisonnable n'a jamais fait grande fortune parmi eux : que c'est de l'extraordinaire qu'il leur faut. Aussi conçut-il le singulier projet de transporter dans son sujet les formes et la méthode des géomètres. Il espéroit, et ne se trompa point, produire plus d'effet et s'attirer plus d'attention sous cet appareil imposant. Il lui a

dû, on ne peut en douter, ainsi qu'à la grosseur de son volume, la meilleure partie de sa grande réputation : car, d'ailleurs, quoi de plus absurde d'imaginer que, parce que les formes du raisonnement seront géométriques, elles transporteront au sujet traité la clarté et l'évidence qui suivent le raisonnement dans la combinaison des nombres, et dans le rapport des figures et des grandeurs ; que cette clarté l'accompagnera aussi dans le dédale obscur d'une question sans point d'appui et sans donnée : de croire pouvoir, par l'adoption de ces formes, assimiler les idées sensibles de point, de ligne, de cercle et de triangle, aux mots ténébreux d'essence, d'infini, d'éternité et de substance, et opérer sur les uns comme sur les autres.

La méthode des géomètres, employée à la recherche de la Divinité, m'a donc toujours paru un des monuments les plus curieux de la folie et de l'orgueil de l'homme. Spinosa et Clarke sont intéressants à observer sous ce rapport.

En géométrie, l'entendement travaille sur des idées qu'il a créées lui-même ; elles sont fixées, déterminées, complètement

définies : il n'y reste ni faces à considérer, ni probabilités plus ou moins grandes à peser : on peut les prendre une à une, et les considérer séparément, procéder de l'une à l'autre, sans crainte de laisser derrière soi rien d'équivoque et d'ambigu : elles se succèdent et se transforment les unes dans les autres : l'esprit parcourt une chaîne d'identités, pour arriver enfin à une proposition qui n'est autre chose que la traduction fidelle de toutes les précédentes.

L'usage de ces démonstrations qui fortifie la justesse de l'esprit, mais ne la donne pas, lorsqu'il est transplanté méchaniquement des sciences exactes à celles qui ne sont pas, produit un effet contraire : il substitue la subtilité à la justesse et à la solidité. L'esprit alors a recours à l'astuce et à l'art, pour donner à la succession des propositions métaphysiques ou morales, cette identité géométrique qu'elles sont bien éloignées d'avoir. Il s'épuise à leur faire violence pour les ajuster aux moules qu'il a choisis : il les contourne, les défigure, les dénature ; et tout en raisonnant géométriquement, il parvient ainsi à cette foule de résultats bisarres qui heurtent plus ou moins le sens commun.

Clarke et Spinosa en sont un exemple, à la différence que l'un est beaucoup plus philosophe que l'autre. Clarke a emprunté de Spinosa sa méthode pour lui répondre; il y a joint l'arme scholastique du syllogisme; il a renversé tout son système. Si Spinosa eût vécu, il auroit pu réfuter son adversaire par la même méthode avec une égale facilité. Qu'en seroit-il arrivé? Clarke auroit établi son Dieu sur les ruines de celui de Spinosa. Spinosa eût rétabli le sien sur les ruines de celui de Clarke; ensorte que Spinosa détruit par Clarke, et Clarke détruit par Spinosa, n'auroient fait qu'épaissir le brouillard qui cache la Divinité, et présenter aux athées de nouveaux sujets de dérision et de sarcasme.

Dans la plupart des questions morales, politiques et métaphysiques, où chaque objet présente différentes faces; où tout est vague et indéterminé; où l'on donne le nom de vérités à des apparences; où les plus grands efforts de l'esprit humain vont se perdre dans des probabilités; on ne doit point procéder, comme en géométrie, par propositions séparées : il faut que les idées se soutiennent et s'étayent réciproquement, en réunir un grand nombre, les présenter

en masses, et disposer le raisonnement en phalanges serrées. Or, voici le vice essentiel de la méthode argumentative : elle isole les idées dont l'union faisoit la force, elle en délie le faisceau ; elle les détache l'une de l'autre ; dirige ensuite le syllogisme ou le sophisme sur chacune d'elles prises à part, et les bat en détail. On s'applaudit d'être vainqueur, lorsqu'il y a fort peu à s'en glorifier. Avec cette méthode, on peut attaquer et défendre avec succès tout ce qu'on veut : soutenir sur tout le pour et le contre : son méchanisme est le vrai moyen de perpétuer les disputes, et de ne s'entendre jamais. Wolf, Clarke, Hobbes, Spinosa, Toland, hommes d'ailleurs d'un vrai mérite, tous dans leurs systêmes sur la Divinité, ou différents, ou opposés, sont tombés dans la méprise des méthodes, et dans l'abus du raisonnement que je viens de relever.

Si pour donner plus d'importance à leurs démonstrations, ils vouloient tenir quelque chose de la géométrie, ils devoient plutôt en emprunter l'analyse que la synthèse. L'analyse où l'on passe du connu à l'inconnu, est la méthode des découvertes ; et

il eût été plus naturel d'en espérer quelque succès, puisqu'il s'agit ici de la recherche du plus grand des inconnus. En effet, la première donnée, l'objet le mieux connu pour l'homme, c'est lui-même. Partir de nous-mêmes pour arriver à Dieu, est donc une route que la droite raison avoue, et que tout nous invite à choisir: c'est celle que j'ai prise.

Mais ensuite cette route ne seroit-elle pratiquée qu'à travers un désert? Passeroit-on brusquement d'un atôme à un Dieu? N'y auroit-il point d'êtres supérieurs à l'homme en connoissance, et qui remplissent d'une manière progressive cette distance prodigieuse interposée de lui à nous? C'est une induction à laquelle nous conduit la variété infinie des productions de la nature, et la loi des gradations qui s'y observe. Cependant, ce n'est là qu'une opinion probable: au lieu qu'il est presqu'indubitable, et que tout nous porte à penser qu'il doit y avoir un être qui fait dans l'univers une fonction analogue à celle que l'ame exerce dans le corps humain, et dont on ne peut pas plus le séparer sans être *théicide*, qu'ils ne nous est possible de détacher

l'ame d'un corps d'homme vivant sans nous rendre *homicides*.

Le Dieu des théologiens n'est que l'homme infini, divinisé : ce n'est point là le nôtre. Nous ne le dégradons pas à ce point. Ils lui attribuent toutes les qualités et toutes les passions de l'homme bonnes et mauvaises, et jusqu'à ses fonctions politiques de président, de gouverneur, en les exagérant : nous les lui refusons toutes, et ne croyons que mieux l'en honorer. Nous ne le rabaissons point à nos petits moyens de choix, de volonté, de liberté. Nous ne pouvons voir rien de commun entre l'homme et la Divinité : nous nous contentons de la certitude qu'elle existe. Nous ne prétendons point expliquer ce qui est inexplicable. Nous laissons de côté toutes les difficultés qui environnent la notion de cet être ineffable, parce qu'elles sont insolubles. Telle est la limite que nous croyons devoir ne point franchir; la sagesse nous l'ordonne, ainsi que de jetter un voile respectueux sur tout le reste.

Nous ne savons pas ce qu'il est, mais nous savons ce qu'il n'est pas. Nous savons que nous sommes, nous hommes, des

êtres finis, et que la cause première n'est pas finie : qu'elle est par conséquent l'opposé du fini : que par une suite nécessaire, sa manière de connoître, et l'exercice de toutes ses autres facultés doivent être entiérement différents des nôtres. Ensorte que placé au-delà de toutes nos conceptions, et le contraire peut-être de tout ce que nous en imaginons, nous pourrions le définir, un être dont l'homme n'a et ne peut avoir aucune idée. Celui qui le connoîtroit seroit lui-même. Nous et tous les êtres au-dessus de nous, s'il y en a, nous ne pouvons atteindre à cette cause que par l'idée négative d'infini. Cette circonstance, peu remarquée, est la grande raison pourquoi toutes les doctrines positives sur la Divinité sont d'une rare impertinence. Ecoutez cependant les docteurs; lisez ceux que je viens de nommer, et voyez avec quel profond savoir, ils en raisonnent; ils l'analysent, pénètrent dans son essence, la définissent avec exactitude. Ils ont fixé au juste le degré de liberté dont elle peut jouir; compté ses attributs, déterminé leur étendue; distingué entre ceux qui sont *naturels* et ceux qui sont *moraux*. Ils ont fait le

récensement de tout ce qui lui appartient à l'exclusion de la matière, et à l'une et à l'autre leur part. Ils ont assigné les bornes respectives qu'elles ne doivent point passer ; rien ne les embarrasse ; rien n'échappe à leur sagacité. En un mot, on diroit à les entendre qu'ils savent aussi bien ce qu'est Dieu que lui-même (2).

---

(2) Veut-on un exemple entre mille, des inepties sans nombre, débitées par des hommes orgueilleux, et possédés de la manie de rendre raison de tout, et de tout expliquer? J'ouvre au hasard le premier volume de Clarke, page 102. J'y trouve qu'il est bien remonté de l'intelligence humaine à celle de la première cause, par la raison que rien ne peut être dans l'effet, qui ne soit aussi dans la cause. Mais on lui objecte que l'homme est figuré et divisible, tout comme il est intelligent ; et que pour être conséquent, il faut donc reconnoître aussi dans la cause première, figure et divisibilité : ou convenir qu'il peut y avoir dans l'effet des qualités qui ne sont pas dans la cause : et alors, rien n'empêche de considérer l'intelligence comme un phénomène particulier de la matière organisée, dont la cause peut elle-même être privée d'intelligence. Comment se tirer de-là? Comment ajuster à l'immatérialité du premier être, figure et divisibilité ; un esprit ne peut être figuré ni divisible. Rien n'arrête M. Clarke. Il trouve même cette objection

Convenons donc avec les athées que tout n'est pas si bien réglé dans le monde par

---

plus aisée à résoudre que toutes les autres. *La figure et la divisibilité*, dit-il, *sont des qualités négatives, des imperfections, des défectuosités. On ne doit pas les supposer dans la première cause.* Ainsi, parce que l'univers infini, cet ouvrage superbe du plus grand des artistes, cet effet unique d'une cause parfaite, est figuré et divisible, M. Clarke ne veut plus voir en lui qu'un résultat défectueux. L'univers est la collection de tous les possibles, l'assemblage immense de tout ce qui existe. Mais comme tout ce qui existe est malheureusement figuré et divisible, et que la figure et la divisibilité sont des *qualités négatives;* il s'ensuit que tout ce qui existe est négatif, et qu'il n'y a que ce qui n'existe pas qui soit positif: il s'ensuit que tout ce qui existe est *défectuosité*, *défaut*, et qu'il n'y a de parfait que ce qui n'existe pas.

On voit que c'est là puissamment raisonner, et que rien n'est plus philosophique que la solution de M. Clarke, et que sa réponse à la plus foible des objections. Tout son livre est rempli de semblables raisonnements. Voilà pourtant le grand champion, le champion par excellence de la Divinité.

Jean-Jaques Rousseau lui-même, a emprunté toutes ses armes pour combattre les athées et les matérialistes, dans la profession de foi du Curé Savoyard: à la vérité, il les a polies, et s'en est servi avec plus d'art. Séparez l'univers de son ame, c'est-à-dire, du

rapports

rapport à nous, qu'il n'y éclate en apparence beaucoup d'imperfections et de désordres physiques et moraux. Ne défendons pas les causes finales. Accordons-leur que Dieu ne peut avoir les qualités ni les défauts de l'homme : que l'idée de l'existence ne peut être séparée de celle de matière : qu'un effet matériel ne peut avoir été produit par une cause immatérielle ou inexistante ; ce qui feroit dire que tout a pu sortir de rien : et peut-être conviendront-ils avec nous, qu'un effet intelligent

---

principe qui le remplit, le meut, le vivifie et le connoît : faites-en deux êtres différents et opposés : donnez à l'un le caractère de matière et de corps, et à l'autre celui d'esprit incorporel ou de non-matière, et vous vous jettez dans un labyrinthe inextricable de contre-sens et de difficultés : vous accordez ainsi la victoire à l'athée, et vous enchaînez le déiste à son char de triomphe.

Messieurs les docteurs, qui ne se trompent jamais, qui jamais n'ont eu tort, ne conviendront pas de tout cela. Ils m'opposeront des subtilités : ils déployeront contre moi leurs divisions, leurs distinctions scholastiques, ils entasseront des sophismes, et quand ils m'auront dit, *pétition de principe*, *cercle vicieux*, *pitoyable objection*, ils croiront m'avoir réduit au silence.

tel que l'homme ne peut appartenir à une cause aveugle et dépourvue d'intelligence. Et au moyen de cette transaction la paix sera faite entre les athées et les déistes.

La question de l'existence de Dieu a toujours été regardée comme la première et la plus importante de toutes les questions. C'est-là un de ces préjugés si communs parmi les hommes, pour la plupart inconséquents, et n'ayant que des opinions décousues. Et, c'est aussi une des petites superstitions de la philosophie. Il est cependant bien évident que cette question n'est qu'accessoire et sécondaire; et qu'elle est entiérement subordonnée à celle-ci. L'ame meurt-elle avec le corps? Et n'y a-t-il plus rien pour nous au sortir de la vie? Tel homme espère foiblement, ou point du tout, jouir de l'immortalité, qui se reprocheroit comme une pensée criminelle le moindre doute sur l'existence de Dieu. Le philosophe Fréderic, quoique roi, ne croyoit guères à l'autre vie, et vouloit refuter le *Système de la Nature*. Les Romains qui se piquoient de philosophie et alloient jusqu'à tourner en ridicule l'opinion de l'existence de l'ame après la mort, n'au-

roient osé prendre pour objet de leur incrédulité le Souverain maître des Dieux, l'*optimus maximus*. Ils auroient craint d'être frappés comme impies de la foudre dont il dispose.

Pour moi, je déclare que si tout est fini pour nous après notre misérable et courte apparition sur cette terre; je ne connois point de questions plus oiseuses que celle de l'existence de Dieu. Qu'y a-t-il en ce cas de commun entre lui et moi? Le néant nous sépare, et me soustrait à ses vengeances, s'il en étoit capable. Que m'importe son *optimus* si sa toute bonté, sans réjaillir sur moi, se concentre en lui-même? Que m'importe son *maximus*, si sa souveraine grandeur est impuissante à m'arracher des bras de la mort éternelle?

Dans tous les tems, et par-tout; les hommes, sous mille formes différentes, plus ou moins grossières, et selon les progrès qu'ils ont fait dans la carrière civile, se sont imaginés, qu'il y avoit des êtres invisibles et supérieurs à eux; et des régions inconnues qu'ils iroient habiter pour y jouir d'une nouvelle vie dont la mort n'est que le passage. Nous avons déja parlé

de la première opinion ; examinons en peu de mots la seconde, tant en elle-même que dans son rapport avec les institutions politiques.

De quelque manière que l'Etre Suprême exerce son empire sur la nature ; il paroît très-difficile, pour ne pas dire impossible, de concilier avec son intelligence infinie, la cessation éternelle des facultés intellectuelles de l'homme.

La différence des facultés de connoître, dans l'homme, et dans la Divinité, ne sauroit sans doute être plus grande puisqu'elle est infinie : cependant l'intervalle immense qui sépare ces deux connoissances n'empêche pas qu'elles ne soient de même nature, puisque l'une est une émanation de l'autre, comme nous l'avons prouvé ci-devant : et alors cette différence se réduit à ce que l'une est susceptible d'accroissement, et que l'autre ne l'est pas.

L'homme, sur cette terre, commence à épeller dans le grand livre de la nature : n'apprendroit-il jamais à y lire ? Pourquoi cette préparation et des exercices préliminaires qui n'aboutiroient à rien ? Ce seroit un cours d'histoire naturelle, interrompu

pour toujours, après la première leçon. Si par hasard, le professeur n'en sait pas davantage ; dans ce cas c'est un grand ignorant. Si au contraire, il peut, sans qu'il lui en coûte la moindre peine, continuer ce cours, le prolonger dans toute l'éternité ; conduire ses éleves de merveille en merveille ; les faire passer par une progression toujours croissante de connoissance et de ravissement sans fin, et qu'il ne le veuille pas; alors c'est un être malfaisant. Mais comme ces deux suppositions sont entiérement opposées à la grande et sublime idée de l'être auquel nous sommes remontés par l'analyse ; nous devons en conclure que la flamme de l'entendement humain, une fois allumée, ne s'éteindra jamais.

Ainsi l'existence d'un Dieu intelligent se trouve intimément liée avec l'immortalité de l'ame humaine. Si l'ame périt avec le corps, cette existence devient très-douteuse et très-problématique. Ces deux idées inséparables sont compléments nécessaires l'une de l'autre. L'une des deux s'écroule, si l'autre n'a point de fondement. Si l'ame est immortelle, il existe une cause première, intelligente ; et si cette cause existe,

il faut que l'ame soit immortelle; et pour nous conformer à nos préceptes, recueillons, unissons les présomptions, les vraisemblances, et fortifions-les l'une par l'autre, comme nous l'avons fait dans nos preuves sur le principe de toute connoissance.

Rien ne se perd, ne meurt ni ne périt. Un corps est tout aussi vivant dans son état de mort et de cadavre, qu'il l'étoit dans l'état précédent : les apparences seules ont changé. Il n'est pas une particule en lui qui ne soit en mouvement, et qui dans une direction qui lui est propre, ne tende à un nouveau système, à une nouvelle aggrégation. Nous ne connoissons ni les éléments, ni comment ils adhérent et se détachent, ni la manière dont s'opèrent toutes ces transformations, mais elles sont palpables et visibles. Chaque élément, dissemblable à tout autre, a une existence individuelle et indestructible que son aggrégation à d'autres éléments ne peut lui enlever. Or, quoique nous ne sachions pas plus ce que sont les éléments en eux-mêmes, que nous ne savons ce qu'est une ame; leurs effets proclament leur existence. Nous

distinguons dans l'ame tout ce qui constitue un élément. Chaque ame humaine est dissemblable à toute autre, a un caractère particulier, une tendance qui lui est propre, et jouit d'une existence individuelle. L'ame humaine est donc indestructible comme tout autre élément de l'univers.

D'ailleurs, ce qui connoît doit être quelque chose; l'ame connoît, elle est donc quelque chose (3). Et si ce qui connoît pouvoit cesser de connoître, quelque chose seroit annihilé, ce qui est absurde à supposer : car il est d'une impossibilité absolue que rien de ce qui existe puisse cesser d'exister. Et si la saine physique accorde avec raison une durée éternelle au plus petit atôme de l'animal le plus vil, comment concevoir que ce qui a produit les *Principes mathématiques*, *la philosophie de la Botanique*, *les deux tiers de Julie et la moitié d'Emile*; *les vues de la Nature et le roman su-*

(3) Les animaux ont des sensations, et même des perceptions; mais ils sont dépourvus d'idées, et par conséquent de connoissance, pris dans le sens abstrait et métaphysique. Nous ignorons d'ailleurs le sort qui leur est reservé par l'auteur de la Nature.

blime de ses époques, l'Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations ; Zaïre, Mahomet et Candide, puisse être anéanti ?

Ajoutez à cette considération, qui seule pourroit paroître décisive, cette horreur de l'ame pour une destruction totale, cette espérance d'être toujours, cet instinct d'immortalité antérieur à toute réflexion ; et ces désirs immenses qui l'élancent vers l'éternité. Toutes ces affections qu'elle a reçues et ne s'est point données, semblent être pour elle le gage et le garant de sa durée, et lui présager dans l'avenir la plus brillante destinée (4).

---

(4) Si je n'avois d'autres preuves de l'immortalité de l'ame que celles qui sont contenues dans ce fameux *Phedon*, où Platon fait parler Socrate son maître le jour même de sa mort, j'avoue que j'y croirois bien foiblement. Ce dialogue est rempli de rêveries métaphysiques, de suppositions gratuites, et n'est propre, ce me semble, qu'à faire des superstitieux et des fanatiques. Telles sont la préexistence des ames, la doctrine de la métempsycose, de la reminiscence dans laquelle Socrate enseigne qu'en apprenant ici bas, nous ne faisons que nous ressouvenir ; et sur-tout cette idée plus qu'extraordinaire que les philosophes seuls pourront approcher de la nature

Il n'est pas une seule manière de concevoir l'être nécessaire, qui ne soit exposée aux plus graves objections. Un Dieu intelligent ne faisant qu'un avec l'univers infini, n'en est pas à l'abri, tant s'en faut; mais c'est encore celle dont la raison s'accommode le mieux. Ce n'est pas des difficultés qui environnent la notion du grand être, qu'il faut s'étonner : il faut bien plutôt être surpris, que vu l'impuissance où nous sommes, de percer le voile qui est entre la vérité et nous; l'esprit humain, malgré tant de foiblesse; conservant son audace, ose en dépit des obstacles s'élever jusqu'à l'idée sublime de la Divinité, et qu'il puisse y atteindre.

Or, nous avons vu que dans ce premier

---

des Dieux, et que les ames sans tache du vulgaire, que la philosophie néanmoins n'a ni éclairées ni purifiées, seront réduites à n'animer que des guêpes et des fourmis. Le plus sage des hommes en seroit-il aussi le plus présomptueux et le plus vain ? Socrate, parce qu'il est philosophe, se croit-il donc d'une nature supérieure au reste des humains ? Il en fait des fourmis, et de lui une Divinité ! Mais aussi, cet orgueil de Socrate est peut-être le plus bel hommage qui ait jamais été rendu à la philosophie.

des problêmes ; lorsqu'on remonte des phénomènes qui sont en nous, aux phénomènes analogues qui doivent être hors de nous, et de l'effet merveilleux de la pensée à sa cause extérieure ; on peut, par la plus simple des analyses, parvenir à dégager cette grande inconnue du nuage qui la cache, non pour la concevoir en elle-même, mais pour nous assurer qu'elle est ; et même pour nous en assurer dans un degré de certitude presqu'égal à celui que chaque homme a de sa propre existence. Qu'importe ensuite l'obscurité dès que la certitude n'en est pas altérée ?

Il est dans la géométrie sublime des vérités auxquelles l'analyse nous conduit, et qui n'en sont pas moins incompréhensibles pour nous. Nous citerons certaines formules employées dans la rectification des courbes. Quoi de plus inconcevable encore que deux lignes puissent s'approcher sans cesse sans se rencontrer jamais ? Et cependant le calcul ne nous permet pas de douter que telles soient les propriétés de l'asymptote et de l'hyperbole.

Si la valeur de l'inconnue est l'univers même, animé par une intelligence infinie ;

l'homme qui fait partie de l'univers est donc une portion de la Divinité, et l'esprit qui le meut pourroit aller un jour se réunir à l'ame universelle. Ce sont-là les conséquences, ou les inconvénients qui paroissent attachés à la solution que nous avons donnée du grand problême. Cette solution semble exclure encore toute idée de peines et de récompenses; car Dieu se puniroit et se récompenseroit lui-même. Que répondre à ces objections et à bien d'autres qu'on peut lui opposer? Rien. Il est des objets qui doivent être vus en grand, et sur lesquels il n'y a qu'un coup-d'œil à donner, qu'une vaste conception à produire; et lorsque par un raisonnement juste, solide et bien suivi, on est parvenu à un résultat satisfaisant, il ne faut plus s'effrayer des difficultés, ni s'embarrasser des conséquences. On laisse de côté ce qui est insoluble, et n'est propre qu'a servir d'aliment aux vaines disputes, telles qu'on les trouve dans les écrits de Clarke et de Spinosa, de Hobbes et de Toland.

Je reprends un moment ces difficultés, non pour y répondre, mais pour les examiner. Ne nous abusons pas; l'ame hu-

maine, s'échappant de sa dépouille mortelle pour aller se rejoindre à l'ame universelle du monde, ne seroit que le néant déguisé sous un beau dehors. Triste honneur, funeste privilège, seroit celui qui ne nous rendroit partie de la Divinité que pour nous ravir l'existence : qui ne feroit de nous des Dieux en apparence que pour nous replonger en réalité dans la nuit éternelle.

En effet, nous avons reconnu à l'ame tous les caractères d'un élément, et nous avons prouvé par-là qu'elle est indestructible : mais un élément peut se combiner avec d'autres éléments, sans perdre son existence individuelle ; au lieu que la chose est impossible pour l'ame : c'est ce qu'il est aisé d'appercevoir.

Qu'est-ce que l'ame? La collection des idées successives de chaque homme rapportées à un centre commun appellé *moi :* mais ce moi ne subsiste que par son rapport d'opposition avec tout ce qui n'est pas lui : son existence individuelle ne lui permet aucune combinaison extérieure à lui-même; le mêlanger, c'est le détruire. On ne possède point par indivis des sentiments et des pensées. Le *moi* humain est un sys-

tême à part. De deux *moi* n'en faites qu'un, c'est un nouveau centre d'idées et d'affections, un troisième système élevé sur la ruine des deux premiers. Le moi humain ne pourroit donc aller se confondre avec le moi universel, éternel et divin, sans cesser d'être. On doit en conclure que ce ne sera point là sa destination.

Quant aux peines et aux récompenses ; il est certain qu'elles ne trouvent aucun emploi dans un système, où l'on ne peut, sans stupidité, supposer des fautes ou des erreurs ; qui existe par une nécessité absolue, et où chaque chose est à sa place, et ne peut-être ailleurs ni autrement. Où les placer dans la rotation de ce tout immense et animé, sous la vue duquel l'avenir est dessiné avec autant de précision que le passé ; parce que la durée la plus longue n'est pour lui qu'un instant. Que dis-je ! il n'y a pour lui, ni passé, ni futur : tout est présent à l'œil qui embrasse l'infini ; la succession des choses ; les divisions du tems; tout va se perdre dans l'idée de l'éternité.

La philosophie approuve les récompenses et les peines comme d'utiles suppléments à l'insuffisance des loix pour régir la multi-

tude : comme moyens politiques d'établir l'ordre, de fortifier les liens de la société et les maximes de la morale. Mais d'ailleurs rien de moins philosophique que toutes ces idées d'un Dieu qui gouverne, qu'on offense, qu'on appaise, qui juge, punit ou récompense. Je ne vois plus en lui qu'un homme gigantesque présenté à l'adoration des mortels, et une véritable idolâtrie. Toutes ces idées sont visiblement empruntées des formes de nos petites fourmillières humaines, où l'un des insectes porte le titre fastueux de roi ou d'empereur, un autre celui de Sophi, de Sultan ou d'Emir : elles dégradent la majesté suprême, et ne sauroit soutenir un seul instant l'examen de la raison.

Le Dieu de la théologie, tant ancienne que moderne, se complait à montrer sa puissance; et, comme un monarque de la terre, il a sous lui des Dieux inférieurs, des lieutenants et des vicaires; il punit, il se venge, lance la foudre et frappe d'anathêmes.

Le Dieu philosophique se suffit à lui-même, et n'a pas besoin d'aides. Il répand autour de lui la vie et le bonheur. L'harmonie des sphères annonce sa présence;

il ne tient pas la foudre, il n'est armé que de bienfaits : de quelque côté qu'il lançât son tonnerre, il ne pourroit tomber que sur lui-même, parce qu'il est tout, et que rien n'est hors de lui.

Dans ce système, construit sur les principes d'une raison trop élevée pour être jamais celui du peuple, tous les hommes indistinctement doivent parvenir à un bonheur sans fin : idée consolante, propre à élever l'homme à ses propres yeux, et digne de celui à qui tout est possible.

M'opposeroit-on le spectacle fréquent sur cette terre du vice triomphant, de la vertu souffrante, et la nécessité d'un ordre ultérieur, où cette irrégularité soit réparée ? Je répondrai que nous ne connoissons pas le grand plan, et que cette injustice ne peut et ne doit être qu'apparente.

D'ailleurs, quel est donc ce triomphe du vice précédé du mépris, et traînant à sa suite les regrets, le repentir et les remords ? Si un homme trouble par ses excès la paix publique, la loi est là pour le frapper, et la société le retranche de son sein. S'il ne la trouble pas, il n'est pas bien criminel. Faut-il donc, pour que la justice distribu-

tive nous paroisse bien observée, poursuivre encore l'infortuné au-delà du trépas?

Les chances de la vie plus ou moins avantageuses pour chaque individu, sont les conditions de son immortalité. Que sont donc, auprès de cette destinée, les courtes tribulations que peut éprouver dans ce monde l'homme de bien? Et la vertu n'est-elle donc pas assez belle, pour qu'on puisse l'aimer pour elle-même? Faut-il la flétrir par la crainte et l'avilir par l'intérêt?

Si une existence éternellement heureuse est réservée à tout ce qui a reçu la vie et la raison, quelqu'usage, bon ou mauvais, qu'on ait pu faire de l'une et de l'autre, quel est le juste malheureux en ce monde, qui osera se plaindre de voir le méchant jouir du même sort que lui? Quel est l'indigent qui dans une distribution d'immenses richesses, voyant recevoir à un homme déja dans l'aisance cent milliards de pièces d'or plus quelques sols, s'estimeroit lésé de ne toucher que cette même somme moins quelques sols? Qui pourroit se récrier sur l'injustice de cette répartition? Disputera-t-on pour des deniers, lorsque les trésors accordés seront inépuisables? Les milliards figurent

rent ici l'éternité : les sols de plus, les jouissances passagères du méchant : les sols de moins, sont les peines du juste.

Est-il un seul homme sur cette terre, si maltraité par le sort et la nature qu'on puisse le supposer, qui croiroit, au prix de ses souffrances, avoir payé trop cher le privilège de puiser à une source intarissable de délices ? Faudroit-il donc à la félicité du juste l'horrible complément du tourment de ses frères plus foibles que coupables ? Ah ! c'est ici que j'invoque la *sainte égalité ;* c'est ici qu'elle trouve sa place : c'est ici qu'elle peut succéder sans danger au règne des passions : c'est ici qu'elle est juste, parce que le bonheur de tous, loin de nuire à personne, doit ajouter encore à celui de chacun. Qu'il sera doux alors de voir tous les hommes ne former qu'une même famille, s'embrasser, se pardonner leurs erreurs et leurs torts réciproques ; oublier à jamais leurs divisions, leurs haines, ne rivaliser entr'eux que pour la gloire de se surpasser les uns les autres en connoissance et en vertu. Je pense, d'après ces considérations, que nous n'avons rien à craindre de l'avenir, et tout à espérer.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ces vues, que je crois nouvelles, et qui donneront peut-être matière à réfléchir à plus d'un philosophe, présentent une foule d'avantages, sans avoir rien de nuisible : elles sont l'accord de la religion et de la philosophie, et leur réconciliation aux dépens du fanatisme et de la superstition.

L'opinion d'une autre vie, selon la manière dont elle est interprêtée, élève ou abat les courages : elle produisoit le premier effet sur les Scythes et les Gaulois, parce qu'ils ne croyoient qu'à la béatitude ; et le second sur les Romains devenus Chrétiens, parce qu'ils ne voyoient que supplice et souffrance après la mort. La doctrine des châtiments est d'ailleurs une arme terrible pour la superstition. Elle est donc funeste aux hommes sous plus d'un rapport: et comme elle est destituée de tout fondement, le plus grand bien de la société civile se trouve ici conforme avec ce qui est le plus vraisemblable en soi.

Ce seroit donc une question bien intéressante, que celle où l'on examineroit si, même pour les religions vulgaires, il ne

seroit pas plus convenable d'en supprimer les peines, en laissant subsister les récompenses ?

Les Thraces, peuple barbare, se sont rendus fameux par la persuasion intime où ils étoient de l'immortalité de l'ame ; et ils ont pour pendant, dans l'opinion inverse, les Juifs, non moins agrestes, qui au contraire n'y croyoient pas. Et ce qu'on auroit peine à imaginer, si les bisarreries de l'esprit humain ne frappoient que trop souvent les yeux de l'observateur, c'est qu'un docteur en a conclu la vérité de la religion judaïque. Il a pensé que parce qu'une peuplade ignorante et chétive, esclave de l'Egypte, ou errant dans des déserts, étoit assez grossière pour ne rien voir au-delà de sa misérable existence, tout étoit en elle surnaturel et divin ; et que le premier moteur, le Dieu de l'univers, s'en étoit réellement fait le monarque particulier, lui avoit dicté des loix, la gouvernoit, la dirigeoit d'une manière immédiate. Ce docteur est M. Warburton.

Excepté les Juifs, tous les peuples de la terre ont cru à une nouvelle vie et au passage de ce monde à un état meilleur. Ce-

pendant nous ne pouvons nous dissimuler que cette opinion s'est affoiblie chez les nations à mesure qu'elles se sont plus éclairées, et que jusqu'à présent la philosophie l'a mise au rang des illusions de l'ignorance. Elle a dit que la nature veut que ce qui a commencé finisse, et prononcé que l'homme seroit après sa mort ce qu'il étoit avant de naître. Mais cette sentence ne seroit-elle point sujette à revision? Pourquoi un premier mouvement entraîne-t-il les hommes vers l'opinion contraire d'une manière si uniforme? Pourquoi ce pressentiment confus et si universel d'un avenir? Telle est la marche de l'esprit humain, que souvent, après bien des circuits, il est obligé de revenir au point d'où il étoit parti. L'instinct se montre le premier; vient ensuite l'orgueilleuse raison, qui traite avec dédain les inspirations de l'instinct : à peu près comme un ministre nouvellement installé casse tout ce que son prédécesseur a fait. Cependant on se livre à un nouvel examen, et l'on voit avec étonnement que mieux la question est discutée, plus elle est approfondie, et plus la solution se rapproche de cet instinct tant méprisé.

J'ai promis de prendre en défaut cette superbe philosophie qui a la haute prétention de ne se rendre qu'à l'évidence, et qui trace entr'elle et le vulgaire une ligne de démarcation. Il est utile quelquefois d'humilier les orgueilleux.

Je ne parlerai point ici ni des succès des St.-Germain, des Cagliostro, de l'empire qu'ils ont exercé sur les esprits; ni des progrès qu'ont fait les sectes des Martinistes et des Illuminés. Je ne dirai point que la fin du dix-huitième siècle a vu reparoître sur la scène des alliages monstrueux de magie, évocation, astrologie et alchymie; et des fourbes adroits qui unissant, sous des formes nouvelles, les rêveries égyptiennes aux révélations judaïques et aux procédés cabalistiques, ont su se faire suivre avec enthousiasme, et persuader que le cours ordinaire des choses pouvoit être suspendu ou repris au gré de leurs puissants enchantements: qu'à cette même époque, on a cru possible de communiquer avec des intelligences célestes, de reculer d'une manière indéfinie le terme que la mort a fixé à notre fragile existence, et de puiser à une même source l'or et la vie.

Des imposteurs, sachant très-bien que s'il y a des bornes à la vie que rien ne peut franchir, il n'y en a point à la crédulité quand on sait prendre les hommes par leur foible, ont assuré que quelques adeptes autrefois ont possédé ces secrets merveilleux; qu'il ne s'agissoit que d'en suivre la trace et de les retrouver; et une foule d'êtres pensants, de gens instruits de tout état les ont crus sur leur parole.

Je passerai sous silence ces assemblées ténébreuses, où, au milieu des visions et des apparitions, on élève des trônes à la terreur, à l'ignorance; où l'on paroît avoir eu le projet d'abrutir la raison, d'asservir le genre-humain aux pratiques des plus viles superstitions, et d'éteindre la lumière naturelle, pour ne marcher désormais qu'à la lueur des prodiges, et ne rencontrer sur sa route que des esclaves tremblants et prosternés. (*a*)

Je pourrois demander où sont donc ces progrès de la raison humaine; où est la supériorité de ce siècle philosophique tant

(*a*) Voyez l'ouvrage de M. de Luchet sur les Illuminés.

vanté ? Ce sont toujours de nouvelles extravagances qui ne diffèrent des anciennes que par des nuances. Chaque siècle lève les épaules sur ce qui faisoit l'admiration du siècle précédent, se moque des choses dont les ayeux tiroient gloire et vanité, et apprête à rire au siècle suivant.

Mais je me hâte de venir à l'observation que j'ai annoncée. Elle mérite de trouver place dans les fastes de l'esprit humain. Elle confirme tout ce que j'ai dit de sa foiblesse, de ses écarts et de ses disparates. Je veux parler du magnétisme animal et de la recherche des sources d'eau et des richesses minérales. Ce ne sont plus ici seulement des gens du monde, des gens de lettres même, qui, n'ayant que des connoissances et de l'esprit, peuvent, à la rigueur, être entraînés par d'habiles imposteurs : ce sont des philosophes. Oui, je déclare que Mesmer et Bleton ont trouvé une foi implicite jusques dans d'intrépides incrédules et de profonds penseurs : que des philosophes ont été dupes de leurs jongleries ; et que c'est là un phénomène dont mes yeux ont été les témoins.

Pour le comprendre et l'expliquer, il

faut remarquer que les charlatans ont ordinairement deux masques; l'un est pour le peuple, et pour ceux qui n'étant pas de la classe du peuple, y rentrent par leur simplicité et leur crédulité; c'est celui du *prodige* : l'autre est pour les philosophes, c'est celui de la *nature*. C'est avec ce dernier masque qu'on parvient à les tromper et à les attirer dans le piège : car, pendant que le peuple *superstitie* tout, le philosophe tend au contraire à tout *naturaliser*.

Deux hommes simples et sans lettres, sans considération dans leurs pays, arrivent à Paris. L'un parle du *magnétisme animal* comme d'un agent qu'il a découvert, avec lequel il rétablit l'équilibre dans les humeurs du corps humain, d'où dépend la santé. L'autre, à la présence des eaux et des métaux, éprouve une espèce de frisson dont l'intensité et la direction varient selon leur plus ou moins de profondeur.

Des gens d'esprit sont là qui les écoutent. Séduits eux-mêmes, ou cherchant à séduire, ils voient d'un coup-d'œil le parti qu'ils peuvent tirer pour leur fortune ou pour leur gloire, de deux idées qui seroient restées infertiles dans la tête de leurs auteurs,

excellents pantomimes à la vérité, mais dénués des moyens du génie pour les faire valoir. Ils s'en emparent. La plupart sont des médecins, des physiciens. Les rôles se distribuent. Les médecins sont derrière Mesmer et Bleton, et disent la parole pendant que ceux-ci font les gestes. Bientôt paroissent des mémoires aussi savants qu'ingénieux. Dans les uns, on réduit en système les sensations particulières de Bleton; elles sont un phénomène nouveau, offert à la contemplation du physicien. Bleton jouit d'une organisation extraordinaire. Il reçoit des impressions des métaux cachés sous terre. De légers spasmes l'avertissent qu'il est près d'une source, et il se sent électrisé par le courant des eaux. (*a*)

Dans les autres, on présente le *magnétisme animal* comme une grande découverte, comme une nouvelle médecine, un art nouveau de procurer des crises et des coctions par l'introduction d'un fluide réparateur, dont l'action sur les corps organisés a été inconnue jusqu'à présent. On ne tarde pas à y ajuster le phénomène plus extraordinaire encore du somnambulisme, où un enfant dormant, tout imprégné de ce fluide,

devient tout-à-coup savant physiologiste ; fait la médecine en rêvant, voit dans l'intérieur du corps malade, et désigne, sans se tromper, l'obstacle qui s'oppose à la guérison.

Mais ensuite le magnétisme animal, passant d'une tête à l'autre par les filières de plusieurs cerveaux exaltés, prend un vol beaucoup plus élevé. Chaque mémoire mis au jour renchérit sur les merveilles du précédent. On le voit successivement être un sixième sens artificiel entre les mains de Mesmer : l'agent de l'influence réciproque entre les êtres animés et la nature entière : un rapprochement de la médecine et de l'astronomie : l'instrument subtil d'une gravitation universelle : un fluide unique : une seule idée, principe de tout, qui pénètre, modifie, meut et entraîne tous les êtres : enfin, un grand système de physique et de métaphysique où le monde figure comme un vaste baquet magnétique dont toutes les parties reçoivent des pôles, par où passe et repasse ce fluide délié, auquel l'univers même est soumis.

Et comme l'initié dispose de ce fluide ; pourvu qu'il ait une foi vive et une volonté

ferme d'en faire un bon usage ; et que ce fluide régit toute la nature, les plus grands enchanteurs de la féerie ne sont plus rien auprès du magnétiseur, armé de son tube de verre. On magnétise des forêts entières. Des miracles sans nombre s'opèrent sous leurs ombres salutaires ; et les chênes de Dodone prophétisant et rendant des oracles, ne sont plus que des jeux d'enfant, comparés à ces forêts mises sous le charme du magnétisme. (*a*)

Les hommes, je le répète, ne se laissent subjuguer par les illusions qu'autant qu'elles sont revêtues pour eux des apparences de la vérité. Des philosophes n'auroient pas cru

---

(*a*) *Voyez* Précis Historique du magnétisme animal, 1781.

Analyse raisonnée des rapports des Commissaires, par Bonnefoi.

Lettre sur le Magnétisme animal, de Galan de Montjoie.

Considérations sur le Magnétisme animal par Bergasse, ces trois brochures de 1784.

Voyez encore les Lacunes de la Philosophie, page 56. -- 61.

en Mesmer et Bleton, s'ils ne s'étoient pas rendus à eux-mêmes des raisons plausibles et naturelles des phénomènes qu'on leur annonçoit. Et rien ne prouve mieux combien est fondé ce que j'ai dit sur la vérité, qu'elle n'est qu'un mot, qui pour l'homme n'exprime rien de réel que ces couleurs spécieuses et ces vernis de vraisemblance, dont tout homme d'esprit peut enduire le système le plus ridicule et le plus absurde.

Ici, je placerai une réflexion qui me paroît importante. Combien ne doit-il pas être aisé d'égarer le peuple, de le jetter dans le délire par des discours artificieux ou exaltés, puisqu'on peut séduire et entraîner jusqu'à des philosophes?

Il n'est donc que trop certain que les illusions sont tellement inhérentes à l'esprit humain, et comme l'élément dans lequel il nage, que les philosophes eux-mêmes qui croyent s'en être entièrement dégagés, en foulant aux pieds toutes les choses surnaturelles, en s'élevant au-dessus des préjugés d'une autre vie, et coupant, disent-ils, par la dénégation formelle d'une première cause intelligente, la racine de tous les prestiges, y retombent de leur propre poids, et se

trouvent ramenés, sans s'en appercevoir, à la superstition par le *naturalisme*.

Supposons un moment que Mesmer et Bleton, à qui les philosophes ont accordé et reconnu des propriétés qui les distinguent éminemment des autres hommes, laissent postérité; ces propriétés doivent naturellement lui être transmises avec le sang. Voilà deux races d'hommes privilégiés. Que ces deux races s'allient entre elles, elles se communiqueront réciproquement les dons merveilleux dont elles furent avantagées, et les perfectionneront par l'exercice. Les individus issus de ces deux races mêlées, réuniront au maniement d'un fluide qui rappelle à la vie et régit l'univers, la commotion électrique qui révèle les trésors de la nature les plus cachés et les plus invisibles. Que pourront contester nos incrédules et nos athées? Une première superstition mène à toutes les autres.

Je vois tout de suite une caste miraculeuse, fasciner tous les yeux, dicter des loix au nom du ciel, et concentrer en elle tous les pouvoirs.

A quel effroyable despotisme ne pourroit point être conduite l'espèce humaine,

sous des hommes en commerce avec les Dieux ; partageant leur puissance, et commandant à la nature ? Et que seroient auprès d'eux, les Brames, les Lamas, les Lévites, les Prêtres de l'Egypte, les descendants de Mahomet, les Eares de la mer du Sud ; et toutes ces races surnaturelles et sacrées qui ont inondé la terre de préjugés funestes, d'impostures et de superstitions !

Lorsqu'on croit aux spasmes de Bleton et au sixième sens de Mesmer, on a mauvaise grace de ne pas croire en Dieu.

Je voudrois qu'on me dit encore, si un athée n'est pas un superstitieux, lorsque dans la vue de laisser après lui de brillants souvenirs ; il fait le sacrifice de sa vie, se dévoue au bien public, s'immole à sa patrie ; lorsqu'il travaille à tirer son nom de l'oubli, ou se consume en efforts pour arriver à l'immortalité ?

Si le néant l'attend au sortir de la vie, rien ne doit lui être plus indifférent que de laisser après lui bonne ou mauvaise renommée. Que lui importe les malédictions et les outrages, ou les honneurs rendus à sa mémoire ? Il les ignorera toujours. Qu'im-

porte d'avoir été Titus ou Néron, Socrate ou Erostrate? Nous n'avons connu aucun de ces personnages. Quand nous flétrissons la mémoire de Néron, nous flétrissons un mot, auquel nous ne pouvons attacher que l'idée d'un homme en général; mais cet homme peut être également Titus, car nous ne connoissons ni l'un ni l'autre. Cependant par la plus grande des inconséquences; l'athée se transporte en idée au tems où il ne sera plus. Là, il écoute son éloge; reçoit les hommages dûs à ses talents ou à ses vertus : il s'imagine qu'il jouira de sa gloire, lorsqu'une froide tombe lui ravira pour jamais tout sentiment de jouissance.

S'il n'a pas cessé de vivre, tout change alors de face; et il n'est pas égal de se sentir chéri ou détesté, d'être un objet d'horreur ou d'admiration. L'une de ces affections ou conditions est douce; l'autre est amère et douloureuse.

L'athée peut, j'en conviens, se passionner pour la vertu, parce qu'il est susceptible comme un autre homme de sentiments honnêtes, de grandeur d'ame et de délicatesse : et que d'ailleurs l'homme de bien jouit d'une satisfaction intérieure dont le

méchant doit nécessairement être privé. Mais s'il veut s'élever au-dessus de toutes les illusions; il ne peut desirer la gloire que dans le court espace qui circonscrit son existence; il ne peut l'aimer que pour en jouir pendant qu'il vit : si pourtant on jouit de sa gloire : plus elle est méritée plus elle est disputée. L'homme de génie, troublé sans cesse dans cette jouissance, est réduit à la pressentir pour l'avenir; et il est rare qu'il ait pu se voir véritablement grand que dans la postérité.

De deux législateurs qui se proposeront également de former des républicains; de leur donner une morale austère; de les enflammer d'une ardeur généreuse, de leur inspirer le mépris de la vie, l'amour de la patrie, lequel atteindra le mieux son but? Lequel montrera dans ses institutions le plus de jugement et de philosophie? De celui qui fera une profession publique d'athéisme, et qui écrira sur le tombeau des citoyens : *La mort est un sommeil éternel* (*a*); ou de celui qui gravera sur leurs sarcophages : « La mort est le commencement

(*a*) Voyez le Moniteur du 18 octobre 1793.

« d'une

« d'une nouvelle vie, où la vertu et le gé-
« nie seront couronnés d'une gloire immor-
« telle «?

Pour répandre un nouveau jour sur cette question, et la décider sans retour : j'admets qu'il soit démontré aux athées que l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame sont des chimères. J'ai balancé l'évidence de leurs raisonnements par une démonstration de la proposition inverse qui peut paroître tout aussi évidente.

Prenons maintenant les quarante plus forts penseurs qui existent en Europe, et supposons ; ce qui peut être ; que vingt d'entr'eux se rangent à l'opinion des Jacobins ; et que les vingt autres se déclarent pour la mienne. Que résultera-t-il de ce conflit ? Que deux démonstrations qui sur un même sujet produisent des convictions diamétralement opposées, se détruisent réciproquement : qu'il faut de part et d'autre les considérer comme nulles ou égales à zéro.

Si d'ailleurs les recherches de la vérité viennent presque toutes aboutir pour l'homme à ce zéro fatal, comme nous l'avons montré ci-devant, alors il est indubitable qu'il ne faudra plus s'occuper de la vérité et

elle-même, puisqu'elle est inaccessible, mais seulement regarder à ce qui est utile. Or, l'opinion qui accorde à l'homme une vie éternellement heureuse comme conséquence nécessaire d'une intelligence souveraine, est infiniment plus favorable à tous les effets que le législateur doit chercher à produire dans ses institutions que l'athéisme; puisque nous venons de voir que l'athée ne peut, sans superstition et sans inconséquence, remplir les devoirs de citoyen, lorsqu'il s'agit de ces actes héroïques, et de ces sublimes dévouements; où l'on fait avec la patrie l'échange de la vie avec sa reconnoissance, et un nom illustre dans l'avenir.

La perspective de l'immortalité enfle l'ame de courage, la dilate et l'étend sur la durée indéfinie des siècles. La perspective du néant l'intimide, la contracte et la resserre sur le petit nombre d'instants dont se compose notre existence. D'où il suit que l'athéisme est une doctrine anti-civique.

Je n'accuse point les intentions du législateur qui veut tout ramener à la nature. Frappé des maux causés par la superstition, il cherche à en couper la racine pour

le bonheur des hommes : il veut les en affranchir entiérement ; mais il se trompe ; car ou il réussira dans le dessein qu'il se propose, ou il n'y réussira pas. S'il réussit, il expose la république à périr faute de défenseurs. Le fanatisme, enfant de la superstition, fut de tout tems le soutien des Etats libres, parce que sans fanatisme et sans exaltation, les hommes ne se portent à rien de grand. (*a*) S'il ne réussit pas, il retombe dans les inconvénients qu'il a voulu éviter, et d'une manière bien plus grave encore ; en ce qu'ayant la preuve qu'il y a des superstitions utiles, et ne les ayant ni fait entrer dans sa législation, ni prévues et déterminées, les citoyens seront à cet égard, livrés à leurs propres chimères, et qu'il n'y a ni écarts, ni excès monstrueux dans lesquels ils ne puissent donner.

Il me reste à parler d'un phénomène moral qui n'a été remarqué par aucun philosophe. On a vu à combien peu de chose se réduit la vérité. L'imagineroit-on ? La

(*a*) Voyez ce que nous avons dit sur ce sujet dans la onzième lettre de la *Correspondance d'un habitant de Paris*, etc. etc. sur-tout pag. 366 et suivantes.

première des prétentions de l'homme est de croire la connoître : sa manie universelle a pour objet la vérité. Il n'est pas un mortel sur la terre qui ne soit persuadé qu'il tient la vérité, qu'il la possède. Et si l'on veut pénétrer plus avant dans ce qui fait agir les hommes ; on verra que l'intérêt personnel, bien ou mal entendu, et regardé jusqu'à présent comme le principe premier des déterminations, ne l'est point ; qu'il est un autre mobile auquel celui de l'intérêt personnel est subordonné, et que ce mobile antérieur, ce premier mobile de toutes les actions humaines, c'est encore la vérité.

En effet, il seroit contradictoire que les directions de la volonté puissent partir d'un motif reconnu faux. Lorsque les hommes agissent ; ce n'est qu'après avoir examiné le rapport de l'action avec la vérité : l'intérêt personnel seul ne décideroit point l'ame dans le choix de ses desirs, c'est de la vérité qu'il emprunte toute son énergie. Lorsque nous nous décidons à faire telle ou telle chose, à prendre un parti plutôt qu'un autre, c'est que nous sommes persuadés que l'accord de ce parti avec notre

bien-être est une vérité. La vérité recherchée et reconnue précède donc nécessairement l'intérêt personnel dans toutes les déterminations de la volonté.

Ce n'est pas tout, et ce que je vais ajouter est bien plus surprenant. A mesure que la vérité diminue et se perd dans des combinaisons absurdes ou inintelligibles, elle trouve des défenseurs plus ardents, et des hommes d'autant plus disposés à la prendre pour guide et pour motif de leurs actions. Plus ils s'en éloignent, et mieux ils pensent la saisir. La foi devient d'autant plus vive que les motifs de croire sont vains et mensongers. Enfin, lorsqu'ils sont parvenus à tout ce qui est le plus incompatible avec la vérité; lorsqu'elle a totalement disparu derrière les ténèbres de la superstition; c'est alors qu'ils croient la posséder dans toute sa plénitude : alors, il n'y a point de sacrifices qu'ils ne soient prêts à lui faire : la vie n'est plus rien pour eux, ils bravent les supplices; entonnent sur le bûcher des cantiques et des chants d'alégresse; opposent à la douleur un visage serein, et du milieu des flammes élèvent vers le ciel des yeux contents et satisfaits.

On peut donc établir pour principe, qu'en général, *les hommes s'agitent et se passionnent en raison directe de leur foi, et en raison inverse de la vérité.* Les martyrs de toutes les religions; tant de victimes entassées par les préjugés religieux, sont des preuves frappantes de la justesse de ce principe. Il nous fournit pour conséquence immédiate, que le bienfaiteur des hommes, seroit celui qui parviendroit à les désabuser de l'existence de la vérité : car alors, il n'y auroit plus ni persécuteurs, ni martyrs, ni bourreaux, ni victimes. Entre deux dogmes également absurdes; qui seroit assez imbécille pour aller sceller de son sang la vérité de l'un contre la fausseté de l'autre?

Le libidineux et féroce Henri VIII devient tout-à-coup un Pontife. Il élève ses autels sur les ruines de ceux de Rome. Du sein des voluptés, il dicte aux Anglois avilis des articles de foi. La lubricité est le Dieu qui l'inspire. Inconstant dans ses dogmes comme dans ses amours; il change au gré de ses rêves lubriques, de religion, de femmes, et de maîtresses. Chaque matin voit paroître une théologie nouvelle. L'horthodoxe du jour est hérétique le lendemain.

Cesser de croire en lui, ou cesser de lui plaire, sont deux crimes qu'il ne pardonne ni aux évêques, ni à sa femme; et le bourreau, ministre fidèle de ses opinions versatiles, et de ses feux passagers, fait voler alternativement la tête des réfractaires à sa suprématie, et de la jeune beauté qui ne sait plus exciter ses desirs.

Les nouveaux dogmes d'Henri VIII, valoient bien ceux qu'avoient professé *Jean XII* et *Alexandre VI;* et sans la persuasion intime que la vérité étoit d'un côté, l'erreur de l'autre, le tyran n'eût trouvé personne d'assez dupe pour s'immoler à la défense de l'ancien culte. Entre deux sottises sacrées, on eût certainement préféré celle qui laissoit la vie à celle qui la faisoit perdre dans les tourments. Le monstre eût bien pu faire couper la tête d'une femme pour en admettre une autre dans son lit par les voies canoniques; mais ses cruautés n'eussent pu passer la ligne des scrupules de son incontinence. L'on eût été chaque matin prendre du prêtre-roi la religion du jour; se contentant d'épier le moment favorable de le chasser du trône et de lui faire subir la peine due à ses forfaits.

Et quant à sa digne fille Marie qui vouloit bien conserver de son père les cruautés et non la religion ; tous ses sujets, à sa voix sanguinaire, fussent rentrés dans le giron de Rome : elle n'eût pu se délecter du plaisir de les ramener à la foi catholique à travers des bûchers, de les purifier par le feu, et d'enlever par les supplices la tache de leur hérésie.

Les fluctuations de la réforme, sous le règne d'Henri et de Marie, le passage du culte Romain au culte Anglican, le retour du dernier au premier, le troisième symbole du fougueux Luther, un peu plus inconséquent, sans être plus raisonnable, et qui vint rivaliser avec ces deux religions : toutes ces apparences de vérité qui jettoient les volontés et les esprits dans des directions différentes ou opposées, inondèrent l'Angleterre de sang : l'établissement du christianisme n'en fit pas couler davantage.

Rien n'est plus avéré que la foule des martyrs que produisirent ces tems mémorables où l'atrocité, le ridicule et l'indécence se disputoient le prix. L'héroïsme religieux y enfanta, dans les deux sexes et dans tous les états, de ces prodiges de constance et

de fermeté, qui effraient l'imagination, font frémir la nature, en même tems qu'ils consternent la raison et remplissent l'ame d'admiration.

On y vit des prélats étendre le bras sur des brasiers ardents, et ne le retirer, après la chûte de la main consumée, que pour s'y précipiter eux-mêmes. On y vit jusqu'à des vierges timides, braver la mort et les supplices, exposer leurs membres délicats à l'action du feu, et sourire à leur déchirement.

Ainsi cette fatale conviction que la vérité existe, est la source la plus féconde des maux qui assiègent l'humanité. J'insiste sur cette conséquence d'un principe qui éclaire un peu le labyrinthe des contradictions humaines. La vérité seule meut l'homme, le fait agir; et néanmoins pendant qu'il fait tout pour elle, s'il elle se présente à ses yeux sans obscurité et sans mystère, il ne s'y montre que foiblement sensible : il ne veut la voir que dans ce qui est extraordinaire et merveilleux. Ce qui est le touche peu; c'est ce qui n'est pas qui le transporte.

Cet amour du merveilleux est fondé, dans l'homme civilisé, sur le travail de

l'imagination, sur l'inquiétude qui en est inséparable, sur le mécontentement du présent, l'avidité de l'avenir, l'immensité des desirs et la profondeur de l'ignorance.

Qu'un homme semblable à lui s'élève dans les nues sur les aîles de la nature, et par des moyens avoués par la saine physique; qu'il en soit le témoin, ce n'est là qu'un phénomène réel, qu'une vérité expérimentale, pour le soutien de laquelle il ne donnera ni ses biens ni sa vie. Mais que dans un conciliabule nocturne et mystérieux, l'un des initiés entre subitement, les yeux hagards, les cheveux hérissés; que là, il s'ecrie avec trouble et d'une voix tremblante: je viens de voir *Coré*, *Dathan* et *Abiron* disparoître, et s'abîmer sous terre, enveloppés d'un noir tourbillon de feu, de soufre et de fumée: on ignore leur crime. Au même instant, *Elie* notre frère, ce mortel chéri des Dieux, s'est élancé sur un vaisseau aérien, et a fait voile vers le ciel, je l'ai perdu de vue. On environnera le témoin de ces prodiges; on se pressera autour de lui; on l'écoutera avec une sainte horreur. Plus le récit du visionnaire sera invraisemblable, moins on en doutera; et

le phénomène extatique, bien plus puissant sur l'ame que la vérité physique, s'attirera des prosélytes en foule, prêts à en être les confesseurs et les martyrs.

Blanchard, au péril de sa vie, a fait trente ascensions bien réelles, et il n'a point fondé de religion. Un Juif n'en fit qu'une autrefois, peut-être imaginaire; et il jouit, depuis deux mille ans, de l'adoration de presque toute la portion du globe civilisée. (5)

Le malheur des guerres de religion et des guerres civiles, où entre toujours, plus ou moins, le fanatisme politique ou religieux, et dont les fureurs se mesurent sur le degré de vérité que les hommes apperçoivent dans la cause qu'ils défendent, c'est qu'elles en moissonnent toujours la fleur. Ce sont les ames énergiques, les imaginations fortes qui s'exposent le plus et bravent les dangers. Ce sont tous ceux qui, par la trempe vigou-

---

(5) Je suis Chrétien; mais élevé dans les principes du socinianisme; les ayant en quelque facon sucés avec le lait, j'y tiens, comme on tient aux premières impressions reçues. Je peux être dans l'erreur; je suis du moins de bonne foi.

reuse de leur caractère, auroient pu rendre les plus grands services à leur patrie comme à la grande société, qui tombent sous la hache des bourreaux, ou sous le fer de l'ennemi. Les superstitions du royalisme, du catholicisme et de l'égalité; ces trois superstitions, prises pour la vérité, ont fait périr peut-être, depuis 1789, deux cents mille François qui en étoient l'élite.

Ce que nous venons de dire sur les institutions religieuses, et toutes les questions que ce sujet a fait naître, et que nous venons de traiter, nous conduisent à deux conséquences générales très-importantes.

La première est que, puisqu'il est impossible que l'homme, dans l'état social, ne soit le jouet des illusions qui l'y assiègent de toutes parts; le législateur doit faire un choix, s'emparer de celles qui peuvent imprimer un mouvement régulier au corps politique, les dépouiller de tout ce qui peut nuire, et les fortifier de tout ce qui est favorable à la paix publique et à l'harmonie générale. Il ne faut pas détruire le fanatisme, mais le régler, et le faire tourner au plus grand bien de la société.

La seconde, c'est que dans cette course

rapide qu'on appelle la vie, faite à travers un brouillard, l'homme n'est éclairé que par des bluettes, et que rien n'est si fou, si absurde et si cruel que de se haïr, se détester et s'égorger pour des bluettes: qu'un tems viendra (nous devons l'espérer) où la vérité, se montrant à nos regards, nous pénétrera de sa divine lumière; et qu'alors telle sera sa force et son empire, qu'elle nous réunira tous à elle: c'est alors que nous verrons nos vaines opinions, et tous ces phosphores intellectuels que nous prenons pour des flambeaux, s'évanouir devant elle comme les vapeurs du matin se dissipent au lever du soleil: qu'en attendant le grand jour de cette manifestation, et au milieu du doute universel dans lequel nous nageons quelques instants, la vraie philosophie, douce, humble et modeste, comme il lui convient de l'être, n'affirme rien que la nécessité pour les hommes de s'entr'aider dans le passage de la vie, de s'aimer et de se supporter les uns les autres. Que ne puis-je ainsi rapprocher patriotes et royalistes, athées et superstitieux, nobles et citoyens, feuillants et jacobins, prêtres et montagnards! Que ne puis-je les voir se

confondre dans les mêmes embrassements !

Mais avec qui suis-je ? De qui parlé-je ? Qui me répond que tous ces objets que j'ai présents à ma mémoire ou sous les yeux, ne soient point de vains fantômes ? Je suis peut-être seul avec mes pensées dans l'univers. Quelle preuve ai-je du contraire ? Aucune, que les modifications de mon ame. Sans elles, il est certain que je n'appercevrois point mes sensations ; elles ne parviendroient pas jusqu'à *moi*. Ce seroit envain que mon œil verroit, que mon oreille entendroit, que ma main toucheroit : mais avec elles seules et sans le secours des objets extérieurs, je les appercevrai toutes. L'existence de ces objets est donc inutile, et dès-lors extrêmement douteuse. Elle me paroît même un double emploi, une espèce de pléonasme métaphysique. Les songes de la nuit nous retracent les mêmes images que les apparitions du jour ; et s'il y avoit quelque différence entre dormir et veiller, c'est que souvent les idées sont plus vives dans le rêve de la nuit que dans celui du jour.

Comme la secte des Stoïciens fit des progrès rapides sous les empereurs Romains,

parce qu'on avoit besoin d'opposer aux excès de ces monstres couronnés, une constance inébranlable, et le mépris de la douleur et de la mort : de même à présent, et dans ce tems, où l'on ne peut point se persuader la vérité de ce qu'on voit, je ne serois point surpris que la secte des *spiritualistes* devint chaque jour plus nombreuse. La cruauté des tyrans fît les Stoïciens; la nouveauté et l'invraisemblance des événements actuels, doit produire des *spiritualistes.* J'ai embrassé cette secte, et n'ai pu m'en empêcher. Les perceptions de mon ame ont été si extraordinaires depuis trois ans, que j'en suis venu à la croire seule, isolée de tout corps, de toute réalité, et livrée aux images les plus fantastiques.

J'ai cru voir une grande nation dont toutes les autres cherchoient n'aguères à imiter l'urbanité, l'esprit, la politesse, devenir tout-à-coup rustre et grossière par systême, adopter les formules, le costume et le style des Quakers; en laissant de côté la douceur de leurs mœurs et leur humanité.

J'ai cru voir l'astre brillant de la liberté, s'élever sur l'horizon, sortant des bras du

despotisme; s'élancer à son midi, n'y rester qu'un instant; et par un déclin rapide aller se coucher dans le sein de l'anarchie. J'ai cru voir, au milieu de ce peuple vif, impétueux; ce grand cercle politique, que chez d'autres nations, les siècles décrivent lentement, parcouru par mon astre, dans l'espace de quelques mois.

Un nom a frappé mes oreilles, c'est celui de *sans-culotte*. Après y avoir attaché un grand nombre de sens; j'ai fini par ne plus savoir ce qu'il signifioit. Je croyois entendre les uns me dire, que c'étoient des hommes condamnés par leur indigence, par la foiblesse de leur esprit, et la force de leurs bras, aux plus rudes travaux de la société. Les autres m'assuroient que c'étoit une classe d'êtres privilégiés, et d'une nature plus excellente que les autres, et m'en donnoient pour preuve, que lorsqu'on vouloit retirer une espèce d'hommes appellés rois, (et qui ne sont, comme tout le monde sait, que des *hordes de brigands et des êtres dégradés*) (6) de leur état d'abjection; les réha-

(6) Robert. *La Convention se dégrade et s'avilit, en s'occupant de la vie ou de la mort d'un être* biliter

bilîter et les rendre à la dignité d'hommes; on les élevoit à la hauteur d'un *sans-culotte*: que le plus grand des honneurs, et le plus haut degré de gloire où l'on pût porter le premier magistrat d'une nation, étoit de le placer sous l'auréole d'un sans-culotte, et de le *faire son égal*. (*a*) Prévenu de cette idée, et entendant proférer les expressions de *la Lamballe*, la *Femme Polignac*, les *nommés Choiseul*, la *Rochefoucault* (*b*), je crus que c'étoit de quelques sans-culottes des deux sexes dont on vouloit parler: on se moqua de ma simplicité; et on m'assura que ce n'étoit là que des seigneurs, des princes ou des nobles.

J'apperçus l'*abbé Coyer* qui prenoit des notes de ce qu'il voyoit; je courus à lui pour le prier de m'expliquer ces énigmes;

---

dégradé, tel qu'un roi. (Voyez le Moniteur du 15 novembre 1792.)

Thomas Payne appelle les rois des *hordes de brigands*. On en tient un, dit-il, (c'est Louis XVI et son procès lui paroît parfaitement le même que celui des voleurs du garde-meuble. (Voyez le Moniteur du 22 novembre 1792.)

(*a*) Moniteur du 22 septembre 1792.

(*b*) Moniteur des 7 novembre et 13 décembre 1792.

mais aussi-tôt il referma ses tablettes, s'éloigna de moi, et remonta promptement à l'année 1750 pour y écrire son *année merveilleuse.* Alors je me promis de ne pas faire un effort de plus pour pénétrer dans le mystère du mot *sans-culotte.* Bientôt une autre race d'hommes m'apparut; elle formoit une classe à part; je crus entendre que la foule les maudissoit, et leur disoit: » Si vous restez parmi nous, nous brûlerons vos retraites, et nous massacrerons vos personnes : si vous nous quittés, nous confisquerons vos biens, et si vous revenez, « nous vous couperons la tête. « On me dit ensuite que le plus grand crime de cette classe étoit d'avoir eu le malheur de naître avec des culottes. De sorte que, ne pas avoir des culottes, et en avoir me parurent des choses également inintelligibles.

J'ai vu un peuple insouciant, frivole et enjoué, transformé tout-à-coup en Romains, en affecter le langage superbe; s'environner des formes et de l'austérité républicaines, prodiguer à ses généraux vainqueurs, des duretés au lieu d'éloges (*a*), mais bien-

(*a* Voyez dans l'un des Moniteurs d'octobre 1792, le général Dumourier harangué aux Jacobins par Collot-d'Herbois.

tôt revenant à son premier naturel, asseoir ses loix sur des jeux, emprunter de Rome sa licence et non sa liberté, et choisir une fête romaine, *les Saturnale*, pour sa constitution (7).

J'ai cru voir, comme à Carthage, dans les tems de revers et de calamités, les sacrifices de sang humain se renouveller dans la patrie des arts et des sciences, et un peuple souillé du meurtre de huit mille victimes, voler à la victoire, sous l'égide des Dieux infernaux qui avoient agréé le sacrifice (*a*).

J'ai cru voir succéder à la race éteinte des *êtres dégradés* appellés *rois*, une race de géants. L'un d'entr'eux dominoit tous les autres : il étoit, nouveau *Briarée*, armé et couvert de cent bras empruntés, dit-on, aux sans-culottes ; et quoiqu'il ne fut pas, comme le fils de Titan, surmonté de cinquante têtes, la seule qu'il avoit en valoit

(7) Cette fête étoit un hommage rendu à l'égalité primitive. Tous les rapports sociaux y étoient renversés; et les maîtres y servoient à table, leurs domestiques et leurs esclaves.

(*a*) Les massacres du 2 septembre et jours suivants.

bien cinquante. Il tournoyoit cette tête puissante, et agitoit ses bras au-dessus de l'assemblée, répandant autour de lui le trouble et la terreur. On l'accusoit d'aspirer au souverain pouvoir, et d'avoir en septembre, avec ses cents énormes bras d'emprunt, transporté d'Avignon, ses Jourdans, et creusé sous les murs de Paris de nouvelles glacières. Il projettoit d'immoler encore trois cents mille aristocrates au salut du genre-humain; projet sublime, et qui ne pouvoit guères être traversé que par des envieux, ennemis de sa gloire.

Pour les punir et se venger, il prononça entr'autres cette magnifique oraison dont il ne reste malheureusement que quelques fragments. Son langage se ressentoit du commerce intime qu'il avoit eu avec les Dieux. On a retenu jusqu'au jeu muet qui précède cette fameuse oraison. Il est celui d'un homme qui est en robe-de-chambre au coin de son feu. Il se penche négligemment sur la tribune; et donnant à ce jeu muet une expression bruyante, il frotte et frappe ensemble toutes ses mains; puis il s'écrie en ricanant: *Parbleu, messieurs voilà un tour plaisant....* Il s'arrête, et par une de ces

transitions sublimes qui n'appartiennent qu'aux grands maîtres, une majestueuse sévérité remplace tout-à-coup sur son visage et dans sa voix, le rire et le ton familier. Il continue ainsi. » *F-u faction* « *Rolandine et Brissotine, Péthion, Manuel et* « *Kersaint, gueux dhontés*, qui soupirez après « la liberté, l'ordre et la paix, après avoir « voulu l'égalité; qu'est-ce que votre pitié « stérile et tardive? Hommes foibles et pu- « sillanimes! Ne saviez-vous donc pas « qu'avec l'égalité, il ne peut y avoir ni « ordre, ni paix, ni liberté; et que vos re- « grets actuels, et vos desirs passés, sont en « contradiction? Vous avez voulu la cause, « êtres inconséquents, et vous ne voulez « pas l'effet. Imitez ma franchise: c'est « de l'or, de la puissance, de la domina- « tion qu'il nous faut; moi seul suis *consé-* « *quent, moi seul ai du génie.* Je vois encore « trois cents mille têtes qui tendent à s'élever « au-dessus des autres, et à rompre la *sainte* « *égalité;* je demande qu'elles tombent, et « vous vous y opposez; oui, oui, elles tom- « beront malgré vous qui n'êtes tous que « des *cochons*, des *imbécilles*, *des aristocrates* « *et des gredins*.... Qu'entends-je! quel bruit!

« et qui réclame ici ? *Taisez-vous malheu-*
« *reux* : et toi *trésorier de France*, qui n'as pas
« voulu être le mien, *tais toi* ; ai-je cent
« mains pour rien ? *Allez, allez ! je ne vous*
« *perdrai pas de vue, il est bon de surveiller des*
« *coquins tels que vous.* « (*a*)

J'ai vu dans des tems de sédition et de désordre, et lorsque l'autorité des magistrats chargés de l'exécution des loix devoit être soutenue et renforcée ; j'ai vu, dis-je, affoiblir encore la déja trop foible autorité des ministres, et détourner d'eux le respect et l'obéissance qui leur sont dûs, en publiant au sein du sanctuaire des loix même, la doctrine anti-sociale et anarchique, que *celui qui n'est rien est plus qu'un ministre* (*b*).

J'ai vu prendre le moment où la surface d'un pays se couvroit de brigands et d'assassins, pour professer hautement l'athéisme, et abolir la peine de mort. J'ai

---

(*a*) Tout ce qui est en lettres italiques, sont les propres paroles de Marat, consignées dans les Moniteurs du 9 décembre 1792, 9 janvier, 15, 16, 28 février ; 11 avril ; 8, 9 et 18 mai 1793.

(*b*) Voyez le Moniteur du 13 février 1793.

vu renverser ces deux digues que la sagesse des nations avoit dans tous les tems opposées aux forfaits; la terreur des supplices d'une autre vie, et la crainte de l'échafaud dans celle-ci.

J'ai vu un grand peuple, maître de prendre d'une nation voisine un gouvernement libre qui fait sa gloire et son bonheur; ne vouloir emprunter d'elle que la hache qui abat la tête des rois.

J'ai vu ce peuple frivole, et pourtant passionné, parcourir les extrêmes sans savoir se fixer, et dans l'ivresse de ses égarements, croire toujours avoir raison, soit qu'il adore, soit qu'il égorge : tour-à-tour iconolâtre, iconoclaste de ses rois, applaudir à leur vue, célébrer leur présence, et demander leur mort.

Mes yeux me trompent-ils? Quel est donc ce roi qu'on entraîne au supplice? Est-ce le tyran, le farouche Louis XI? Non : c'est de tous les rois celui qui ressemble le moins à un tyran. Sa démarche libre et ferme, et la sérénité de son visage annoncent le témoignage d'une bonne conscience. Non : ce n'est pas ce Louis XI, prosterné de

frayeur devant son idole de plomb (9); souillé de cruautés et tremblant pour sa vie, il fût mort comme un lâche : c'est un prince malheureux, couvert d'opprobre, jugé et condamné par des hommes qui, tombés à ses genoux il y a cinq ans, se seroient crus trop honorés d'un seul de ses regards : c'est un prince qui adopta tous les projets qu'il crut utiles à sa patrie, saisit toutes les occasions de faire le bien, ne demanda qu'à le connoître : qui se tint éloigné de toutes les turpitudes de son prédécesseur; qui eût vécu en Marc-Aurèle s'il eût eu ses lumières; qui eut toutes ses intentions, sans avoir ses moyens. Ses fautes sont douteuses et ses vertus certaines. Est-il coupable, si né foible, et obsédé de prêtres, il fut superstitieux? La faute en fut à la nature qui ne le fit pas philoso-

(9) On sait que ce tyran portoit un bonnet, auquel étoit attachée une figure en plomb de la Sainte Vierge. Lorsqu'il avoit ordonné quelque meurtre, ou commis quelque crime, il posoit à terre ce bonnet, se mettoit dévotement à genoux devant lui et demandoit pardon à l'image de la mère de Dieu. Il finissoit par l'obtenir, car l'image étoit miraculeuse.

phe; c'est à la nature et non à lui qu'il falloit faire le procès.

Pour se tromper, on n'est pas criminel. Il put croire que rétablir les seigneurs dans leurs terres, et les évêques sur leurs sièges, étoit le seul remède à l'anarchie qui dévore la France. Il fut mal conseillé; il lui manqua un homme de génie pour le guider à travers des circonstances aussi critiques que nouvelles, et sans modèle dans le passé; et l'aider à franchir une période orageuse, et les tems les plus difficiles dont l'histoire fasse mention. C'est un prince enfin qui aima les François, qui voulut leur bonheur : il craignit de voir couler leurs larmes. Il fut avare de leur sang, et ne sut braver les dangers et la mort que pour lui-même.

J'étois absorbé dans ces réflexions; lorsqu'une voix me crie : » Sa condamnation est « juste, et le ciel le punit d'avoir donné « aux François une liberté dont ils font un « si déplorable usage. « Je me retourne et je vis que ce n'étoit qu'un prêtre réfractaire. Je ne tins nul compte de son inspiration.

J'ai cru voir sept cents sages, s'adresser

à vingt-quatre millions d'hommes, et leur tenir à-peu-près ce langage : » O nos égaux, « nos amis et nos frères ! vos efforts héroï- « ques, ont abattu, mis sous vos pieds, « tout ce qui vous dominoit, vous conte- « noit, prélats, rois, nobles et seigneurs. « Il vous étoit réservé de présenter à l'uni- « vers l'édifice social, débarrassé enfin « de ces lourds échafaudages qui l'offus- « quoient, en déroboient les belles pro- « portions : étais gothiques, que le sot vul- « gaire confondoit avec l'édifice ; parce qu'il « les avoit toujours vus réunis ; sans son- « ger que dans notre Europe encore bar- « bare, aucun de ces édifices n'a été fini ; « et que tous ne présentent à l'œil qu'une « grossière charpente, des matériaux infor- « mes et des pierres d'attente.

« Vous nous avez chargés de vous pro- « poser des loix qui fassent règner parmi « vous l'ordre et la paix. Voici les princi- « pes généraux d'une institution qui est « fondée sur la plus pure et la plus par- « faite égalité. Elle est simple et sublime « comme la nature. Si elle trouve en vous « des cœurs soumis ; que vous en pra- « tiquiez religieusement les maximes, le

« bonheur, la puissance et la gloire habi-
« teront au milieu de vous.

« Nous en avons rayé comme impro-
« pres, et inconciliables avec l'égalité, les
« mots *commander*, *obéir*: vous n'obéirez qu'à
« vous-mêmes. C'est moins un gouverne-
« ment que nous vous proposons que l'art
« de vous en passer que nous voulons vous
« enseigner. La force de l'autorité ne sera
« point une force extérieure qui puisse
« agir sur vous : nous l'avons placée en
« vous-mêmes : elle dépendra toute entière
« de votre volonté ferme de vous soumet-
« tre à la loi. Si cette volonté ne devient
« immuable, ne s'identifie en quelque sorte
« avec vous : alors, nous devons vous le
« dire, notre institution ne sera que l'anar-
« chie organisée; que la violence, le bri-
« gandage et la guerre civile réduits en
« système.

« Jamais les conceptions politiques d'au-
« cun peuple sur la terre ne se sont éle-
« vées à cette hauteur. Pourrez-vous y
« atteindre? Voilà l'objet de nos plus vives
« sollicitudes. Il faut que vous soyez trans-
« formés en d'autres hommes, et cepen-
« dant, vous sortez à peine de l'esclavage,

« et de l'ignorance qui l'accompagne : à
« peine êtes-vous délivrés de vos fers,
« vous en portez encore l'empreinte : vous
« êtes tout couverts des taches de la super-
« stition : la philosophie n'a pas eu le tems
« d'en effacer la rouille : et d'ailleurs vous
« devez vivre du travail de vos mains ; la
« culture des terres et les arts méchani-
« ques occupent le plus grand nombre
« d'entre vous. Si même, et malgré ces
« obstacles, vous ne deveniez philosophes
« et sages que comme nous ; ce ne seroit
« point assez ; vous seriez encore bien loin
« de l'état de perfection qu'exigent nos nou-
« velles loix. Hélas ! vous le voyez, nous
« ne sommes que sept cents, et nous ne
« pouvons entretenir parmi nous l'ordre
« et l'union, ni nous soumettre à nos pro-
« pres loix ! Vous êtes les témoins de nos
« dissentions, de nos haines : nous annon-
« çons, nous prêchons le règne de la raison
« aux autres, et les plus furieuses passions
« nous tyrannisent et nous gouvernent.

« Si la très-grande majorité d'entre vous
« ne s'élève pas tout-à-coup à un degré bien
« supérieur de sagesse, de lumière et de

« modération. Si vous n'apprenez pas à lire
« au fond des cœurs; à suivre les replis
« tortueux de la dissimulation; à pénétrer
« les secrets motifs des hommes que vous
« verrez agir et parler sur la scène : si vous
« ne savez pas distinguer l'intrigant du
« citoyen; le scélérat de l'homme de bien,
« tous couverts du même masque : si l'a-
« mour de la patrie et des loix ne fait pas
« taire toutes les considérations personnel-
« les : si vous n'évitez pas tous les écueils
« où alloient se perdre les rois que vous
« avez proscrits et remplacés : si comme
« eux, la vérité vous offense, la flatterie
« vous séduit : alors ce même code qui
« peut faire de votre contrée un paradis
« terrestre, peut aussi la changer en un
« désert, y accumuler toutes les calamités,
« la peste, la guerre et la famine, la frap-
« per de tous les fléaux à la fois, et les
« propager chez vos voisins.

« A Dieu ne plaise que nous ayons
« de semblables maux à prévoir! Pour vous
« en préserver, il nous faut, il est vrai,
« des miracles plus surprenants encore que
« tous ceux qui ont signalé notre révolu-

« tion ; mais le ciel nous protège, nous y « comptons (10).

« Je m'approchai du rapporteur ; mes « objections se succédoient ; mes idées se « pressoient.... *Taisez-vous*, me dit-il, *ou « parlez bas ; je sais tout ce que vous pouvez me » dire, je pense comme vous ; mais voyez le ter- « rible défilé où la suite des événements nous a « malheureusement conduits et engagés, et plai- « gnez-nous. Nous ne pouvons plus ni avancer ; « ni reculer, sans produire devant comme derrière « nous les plus affreux désastres. Si nous propo- « sions de modifier le moins du monde la liberté, « l'égalité, nous allumerions le courroux du peu- « ple, nous donnerions lieu à de nouveaux mas- « sacres ; nous serions regardés comme des ennemis*

---

(10) Le croira-t-on ? Ce discours est un extrait fidèle de celui du marquis de Condorcet, sur la seconde constitution, dont il est le principal faiseur ; M. de Condorcet, dont Roberspierre dit (Moniteur du 8 mai 1794) avec plus de malice peut-être que de vérité. " L'académicien Condorcet, jadis grand géo- » mètre, au jugement des littérateurs ; et grand lit- » térateur au dire des géomètres : depuis, conspira- » teur timide, méprisé de tous les partis, etc. „ (Voyez son discours sur la seconde constitution dans les Moniteurs du 17 et 18 février 1793.)

« *de la révolution, des aristocrates, des traîtres* « *à la patrie ; on nous lapideroit.* » Je lui serrai la main, mes yeux se remplirent de larmes, et je m'éloignai, me disant à moi-même : quel emploi, quelle application funeste de la philosophie ! Il seroit donc vrai que l'excès de la raison et de la philosophie peut produire plus de maux encore que le délire du fanatisme, et de toutes les superstitions réunies.

Fin du Livre cinquième.

DE L'ÉGALITÉ.

LIVRE SIXIEME.

Nous avons déja fait voir avec quelle logique superficielle, et par quels foibles arguments on a prétendu attaquer la loi de l'assemblée constituante sur l'abolition de la noblesse ou l'égalité des conditions: c'est avec des vues aussi profondes qu'on s'est déchaîné contre l'égalité des peines.

Ses détracteurs ont dit: Il est injuste que les peines soient égales. Pour que cette égalité fût juste, il faudroit que deux individus, à qui pour le même délit on inflige la même peine, en ressentissent aussi une même douleur: et à l'appui de ce raisonnement, on ne manquoit point de citer le trait si connu des différents effets du *blâme* sur deux personnes de condition et d'état différents. *Je te déclare infâme* réduit l'un au désespoir; l'autre demande (c'est un cocher de fiacre) si cela l'empêchera de conduire ses chevaux, et sur la réponse négative, il remonte gaiement sur son siège.

Cependant,

Cependant, qu'on y réfléchisse bien, c'est si la douleur étoit égale que l'injustice seroit criante. L'égalité des peines est en effet une très-injuste inégalité, mais ce n'est point sur les motifs qu'en ont allégué les adversaires de l'égalité, aussi heureux à combattre celle des peines que celle des conditions. L'homme éclairé, qui tient dans la société un rang distingué, appelle sur sa tête une peine plus grande que celle que mérite, pour le même forfait, un rustre ignorant et brutal; et c'est parce que ces deux individus ne doivent pas être punis pour le même délit par des peines égales, que très-souvent il faut leur infliger le même supplice pour des forfaits égaux. C'est que les peines peuvent être égales matériellement, sans l'être moralement. Un général d'armée ne survivra point à la déclaration publique de son infamie, et le commandant de deux chevaux de fiacre en prendra son parti.

Ces deux effets si différents, produits par une même cause, sont également justes, parce que les deux peines sont inégales. Un homme tel que cet officier supérieur, appellé par son éducation, son état, sa nais-

sance, à respecter davantage les loix de la délicatesse et de l'honneur; s'il se permet une infamie, doit être plus sévèrement puni que celui qui n'a pas les mêmes idées sur l'honneur, et dont l'ignorance et la grossiéreté ne lui ont point permis d'attacher la même importance à une action irrégulière ou vicieuse.

C'est ainsi que j'ai vu à Vienne des coupables obscurs, qui, faute d'autre métier, auroient peut-être gagné leur vie à balayer les rues, condamnés à cette peine, et attachés, pour la subir, à une même chaîne avec les plus grands seigneurs de l'Empire. J'ai vu circuler dans les rues de Vienne cette chaîne dont les deux bouts égalisoient, en les unissant, des êtres si disparates. De tous côtés aussi j'ai entendu blâmer cette sévérité de la loi criminelle, la taxer de cruauté, et prodiguer à son auteur Joseph II les noms de barbare et de tyran. Je suis si loin de partager cette opinion, qu'en toute occasion et en tous lieux (si j'ose ici parler de la mienne) j'ai défendu cette loi, soutenu sa justice et son humanité.

J'ai toujours cru, toujours pensé qu'au milieu des institutions politiques, qui par essence sont en opposition avec l'égalité

naturelle, il y avoit deux choses qui devoient néanmoins egaliser tous les hommes: le crime et la vertu. La vertu doit porter celui qui la possède, des rangs inférieurs aux premiers. Les grands talents dissipent les ombres de son premier état, et placent sur sa tête ce lustre qui commande le respect au vulgaire. Le crime éteint ce lustre, fait évanouir toutes les distinctions, et met sur une même ligne les scélérats de tous les ordres. Grands et petits sont ici de niveau; et les tourments bien supérieurs que les premiers éprouvent dans la similitude d'une peine qui leur est commune avec les seconds, suivent d'une manière exacte la loi des proportions de la peine au délit; loi d'équité naturelle, gravée au fond de tous les cœurs. 1)

Rien n'attache autant les peuples à un gouvernement, que cette impartiale rigidité de la justice. Nous avons vu ci-devant qu'elle est une des principales causes de l'amour des Vénitiens et des Suisses pour

(1) On a écrit un volume sur cette loi si simple, et ce volume a valu à son auteur une grande réputation.

leurs aristocraties. La révolution ne se seroit certainement pas faite en France, si au lieu de rencontrer, à chaque pas, de ces hommes dont parle Montesquieu, couverts d'opprobre, d'honneurs et d'infamie, on eût vu se promener dans Paris, unis à une même chaîne, les brigands ignobles et les brigands titrés; si on eût recherché les concussions et ces fortunes scandaleuses et trop rapides pour être légitimes; si on eût forcé à la restitution ces hommes enrichis de rapine, et qu'on eût obligé les sang-sues publiques à dégorger la substance des peuples et du pauvre; et qu'ensuite, par une espèce de représaille et de talion, on eût condamné ces cœurs durs et ces ames de boue à tirer le roc de la carrière, et à remplir les tombereaux qui font gémir le pavé de Paris, des immondices qui le couvrent.

Tous les hommes ne craignent pas également le blâme, la honte et l'infamie; mais ils sont censés craindre également la mort. L'uniformité de la peine pour les crimes qui la méritent, et son application à tous indistinctement, est donc une dispensation fort juste. Le lord Ferrers, dans un mouvement de colère, tue son domes-

fique; il expie son crime par la corde, comme le dernier des Anglois.

Cependant, les forfaits qui méritent la mort peuvent admettre entr'eux de grandes différences. Le simple meurtrier, l'incendiaire, l'empoisonneur; celui qui aura fait souffrir mille morts à son semblable; qui aura exercé sur lui tous les raffinements de la cruauté; qui l'aura fait périr dans les tourments, doivent-ils être punis du même supplice? et ne doit-il y avoir qu'un genre de mort? La raison, l'équité exigent égalité de peines pour des forfaits égaux: ils sont bien éloignés de l'être ici. Peut-être les questions de jurisprudence criminelle auroient-elles besoin d'être examinées et discutées de nouveau. Je ne m'y étendrai point. Je ne les rappelle ici que dans leur rapport avec l'égalité.

Les philosophes humains, qui ont incliné pour la douceur des peines, sont partis de deux données certaines. La première, qu'il vaut mieux prévenir les crimes que les punir; et la seconde, que l'atrocité des peines rend le peuple féroce, et ne le contient point, parce qu'il s'y accoutume: et que les crimes sont plus fréquents dans les

pays où les supplices sont plus barbares. Peut-être auroit-il fallu observer que ces effets n'ont lieu que sous des gouvernements barbares eux-mêmes et oppressifs, et qu'un bon gouvernement sait à la fois prévenir les crimes et les punir, et graduer sur-tout l'intensité de la peine sur la gravité du délit.

Peut-être auroit-il fallu combiner avec ces données, et leur associer d'autres observations non moins certaines et prises dans la nature humaine; savoir, que plus les motifs qui peuvent détourner d'une mauvaise action sont puissants, moins il y a d'apparence que l'action sera commise; et qu'on ne peut guères balancer les grands crimes par des peines trop fortes.

A l'appui de ces considérations, je citerois les républicains Grecs et Romains, chez qui les genres de mort ont varié comme l'espèce des forfaits : d'abord par la peine du talion, ce résultat de la droite raison et de la justice, et aussi ancienne sur ce globe que les institutions politiques; et ensuite par les supplices divers de la décollation, de la ciguë, du barathre, de la roche Tarpéienne, de la lapidation et de la

croix. Je citerois les rois qu'on n'assassine guères, qui n'ont jamais été atteints que par le fanatisme religieux, parce qu'il trouble la raison, enivre l'assassin, et qu'il possède l'art perfide de modifier dans son ame l'impression des tourments passagers, par la perspective du séjour des délices, des joies ineffables et des plaisirs sans fin.

Je citerois les criminalistes qui ont vu de plus près de grands coupables, et qui s'accordent tous à dire que la crainte de la mort est un frein bien moins puissant que celle des douleurs. Enfin, je citerois l'exemple de la Perse moderne (exemple qui confirme en même tems ce que j'ai dit ci-devant de la douceur du despotisme oriental) où le meurtre prémédité, puni par le supplice terrible de l'auge, ne s'y commet pas une fois dans un siècle.

On se propose en France de supprimer la peine de mort. Cette suppression découle de l'adoption qu'on y a faite du *système naturel* ou de la démocratie absolue : et si les François sont en cela bien imprudents, ils sont du moins conséquents. En effet, nous avons établi, dans le premier livre, que le droit de disposer de la vie n'existe pas dans

le système naturel ; et qu'on ne peut y asseoir la peine de mort sur aucun fondement légitime. Mais nous avons montré aussi comment ce système purement idéal s'évanouit au-devant des lumières de l'expérience et de la connoissance du cœur humain.

Abolir la peine mort, ou même se borner à faire subir à tous les coupables, indistinctement, une même mort et la plus douce imaginable, c'est pécher à la fois, ce me semble, contre la justice proportionnelle et contre le maintien de l'ordre social ; c'est attaquer la sûreté des membres de la société, sur-tout chez des peuples nombreux, savants et corrompus ; et dans la plupart de nos gouvernements modernes, où toutes les passions mises en jeu, où le luxe, les arts, le commerce, l'inégalité des fortunes donnent une si prodigieuse activité au mobile de l'intérêt personnel. Cette abolition peut avoir lieu, sans inconvénient, au milieu de ces peuples dont j'ai parlé ci-devant, plus rapprochés de la nature, également dénués d'instruction, de richesses ; et à qui la démocratie ne cause pas de dommage sensible.

Dans une démocratie absolue, les moyens

d'instruction, la distribution des lumières doivent être exactement les mêmes pour chaque individu : et comme il n'y existe ni premier ni dernier, il n'est aucun citoyen qui ait le droit de prétendre à des études plus relevées ou à des professeurs plus éclairés que tout autre citoyen. L'éducation particulière ne peut plus y avoir lieu. Il faut donc que l'instruction soit publique : il faut que des collèges soient répartis d'une manière égale sur toute la surface de la République ; qu'aucune science, aucun art, aucune partie des belles-lettres et de la philosophie, ne soient enseignés dans un collège, sans l'être également dans tous les autres ; que tous les professeurs soient payés d'une manière uniforme ; que ce soit tous des hommes du premier mérite : et l'on sait combien est rare un excellent instituteur. A entendre J. J. Rousseau, c'est presque un être introuvable. En ne donnant même qu'une école à quatre municipalités en France, la dépense d'un pareil établissement seroit énorme.

Tel est le seul plan d'éducation publique et nationale qui puisse se concilier avec le principe d'égalité absolue, adopté par la

république Françoise : c'est aussi celui qu'a présenté le seul député de la Convention, qui, parlant sur cette matière, ait été conséquent (*a*). Il suivroit encore de ce plan que la France se couvriroit de littérateurs et de savants; que bientôt elle manqueroit de laboureurs, d'artisans et de soldats; qu'on seroit obligé, comme à Lacédémone, d'acheter des esclaves, ou d'en faire, pour cultiver les terres : mais ces esclaves, en mettant le pied sur la terre de France, se prétendroient libres par la déclaration des droits, et citoyens François au bout d'un an de séjour, par les décrets qui ont effacé jusqu'à la distinction de citoyens actifs et non actifs, et jusqu'aux préférences politiques données si justement aux propriétaires sur ceux qui ne le sont pas. L'expédient des esclaves ne pourroit donc avoir lieu; et l'état de domesticité ne pouvant remplacer celui de l'esclavage, puisque ces deux états sont en contradiction manifeste avec l'égalité absolue, il s'ensuivroit encore que chaque habitant de France seroit obligé de cultiver et faire valoir lui-même ses possessions ru-

(*a*) *Ducos*, Moniteur du 20 Décembre 1792.

rales : il ne lui seroit pas même permis de les donner à ferme ; car, affranchi de soins et de travaux, il pourroit s'adonner tout entier à la méditation et à l'étude ; ce qui rendroit sa condition privilégiée, le sortiroit de la ligne de l'égalité, et dès-lors seroit contre la supposition.

Voilà où mène l'égalité absolue. Lorsqu'on arrive à de pareilles absurdités par une suite de conséquences légitimement déduites, on ne peut guères douter, je pense, que le principe ne soit faux, vicieux et impraticable.

La France, sous un régime oppresseur, ne voyoit dans ses campagnes que des êtres dégradés, dénués, ignorants, des espèces de bêtes de somme, excédés de travaux, vieillis avant le tems. Les trois quarts de la France ne savoient pas lire : heureux encore quand le despotisme n'y joignoit pas la corruption. La France libre, régénérée, doit favoriser l'expansion des lumières ; mais le simple bon sens, appellé, je pense, sens commun par ironie, puisque rien n'est si rare, indique assez qu'il faut encore ici se garantir des exagérations. Laisser croupir le peuple dans l'ignorance où le tenoit à dessein le

despotisme, et lui prodiguer tous les secours d'une éducation soignée et recherchée, sont deux projets dont l'un est désastreux, et l'autre ridicule.

L'expansion des lumières doit suivre la loi de la gradation des rangs, des conditions et des propriétés; ensorte que ceux qui dans la république régissent et donnent l'impulsion soient plus éclairés que ceux qui la reçoivent.

Tout homme doit à la société dont il est membre le meilleur emploi possible de ses facultés physiques et morales; et la république lui doit à son tour la mesure d'instruction nécessaire au développement de ces facultés, sans laquelle il ne pourroit acquitter sa dette. D'où il suit que la république est tenue aux frais de l'instruction publique pour les citoyens les moins aisés ou les plus indigents. En quoi consistera-t-elle? Ici se présente une règle bien simple, et la seule dont l'observation soit possible. Elle atteint en même tems le but qu'on se propose, qui est le meilleur emploi des hommes, tant pour eux-mêmes que pour l'Etat.

Lorsqu'on partage des terres à des citoyens pauvres; on ne les cultive pas pour

eux; on se contente de leur fournir les instruments du labourage. Il en est de même de la distribution des lumières. La république en doit les instruments à tous les citoyens qui ne sont pas assez riches pour les acheter. Il faut donc moins donner au peuple des connoissances positives, que les moyens d'en acquérir : ces moyens sont l'art pratique de lire la parole et les nombres, et de les reproduire aux yeux par l'écriture; et les principales règles du raisonnement, de la morale et du calcul.

C'est sur ces bases que des livres à sa portée lui donneront des idées justes des mots patrie et liberté; lui apprendront surtout à ne voir ses droits qu'à travers ses devoirs; chose beaucoup trop négligée jusqu'à présent en France; lui enseigneront que les droits d'un citoyen, dans une société bien constituée, reposent sur les obligations qui lient tous les autres : que l'exercice des droits de tous, dépend de l'accomplissement des devoirs de chacun; et que l'observation des devoirs pour chaque citoyen, est le garant de la jouissance des droits pour tous les autres.

Il apprendra dans ces livres à connoître

les loix de son pays, à les aimer. Pour l'attacher encore plus à leur observation; on lui présentera le double motif des peines et des récompenses, tant dans la vie présente que dans la vie à venir : ce qui suppose une religion. Celle qui le rendra le plus homme de bien; qui lui fournira le plus de consolation dans ses misères; et dont on pourra le moins abuser pour le soulever et troubler la paix publique, sera sans contredit la meilleure : (2) ne l'épurez pas cependant au point de la rendre trop diaphane; elle lui échapperoit. La superstition est absolument nécessaire aux religions vulgaires pour leur donner un peu de corps; si on les en dégage entiérement, elles ne seront plus à l'usage du peuple; il n'y restera plus rien sur quoi sa foible intelligence

---

(2) Dans le dessein où étoit la France de rompre avec Rome, elle a imaginé la *constitution civile du clergé*, qui l'isole en effet de Rome, mais en laissant subsister tous les liens qui l'y attachent. Il valoit bien mieux les couper et embrasser la réforme. Pour réparer cette faute, on en a fait une plus grande depuis que j'écrivois cet article : on a effectué la séparation par l'abolition du christianisme.

puisse avoir quelque prise ; il n'aura plus de religion. Détourné par les travaux du corps, il ne peut se livrer aux spéculations abstraites. Une religion purement métaphysique ne peut être bonne que pour des métaphysiciens. Les superstitions, semblables à des exhalations légèrement nuisibles, mais palpables aux sens, doivent entrer dans les religions populaires. Elles sont à ces religions, ce que certains gas sont à l'air invisible ; elles rendent au peuple la religion sensible ; comme ces gas, sous des formes visibles, fixent l'air sous nos yeux ; à la différence, cependant, que le philosophe n'a besoin ni d'exhalaisons, ni de gas, pour s'assurer que l'air, quoiqu'invisible, existe.

Il faut seulement que les superstitions soient de nature à ne pouvoir dégénérer en fanatisme religieux. Nous ne voyons pas que les superstitions des Grecs et des Romains, ni celles du Dieu Fô à la Chine aient rendu jamais le peuple furieux et frénétique. Les religions populaires à Rome et dans la Grèce étoient habilement fondues avec l'amour des loix, de la patrie et de

la liberté; (*a*) et les Bonzes à Pekin ne troublent point la marche d'un gouvernement dont les agents sont des hommes lettrés, qui n'estiment que la morale, qui révèrent Confucius; et qui d'ailleurs sont libres d'admettre ou de rejetter tout ce qui leur paroît incompréhensible, et jusqu'à une première cause métaphysique de l'univers, inaccessible à l'intelligence humaine; et qui selon bien des philosophes n'est qu'une manière d'expliquer *obscurum per obscurius.*

C'est sur le plan que je viens de tracer, qu'écartant les discordes civiles, on peut former un peuple libre, heureux, éclairé et soumis; et qu'on peut espérer de parvenir à un gouvernement énergique et durable, garant de la prospérité publique.

Il est deux opinions qui ont cours dans le monde, et c'est évidemment l'amour-propre des sots; et cette tourbe si nombreuse des hommes médiocres qui les ont accréditées et répandues : l'une que la terre

(*a*) C'est ce que nous croyons avoir évidemment montré dans la onzième lettre de la *Correspondance*, etc.

est

est couverte de talents enfouis, de génies et de grands hommes, avortés, faute de culture ; que le peuple en tout pays est dans ce genre une mine riche et féconde, et ne produisant peu, que parce qu'elle n'est ni fouillée ni exploitée : l'autre, que la fortune aveugle dans la distribution de ses faveurs, place et déplace les hommes au gré de ses caprices et du hasard. Ces opinions sont destituées de tout fondement, ou plutôt elles en ont un très-réel ; elles ont celui de l'intérêt qu'a le grand nombre de les adopter ; pour se consoler de la supériorité des talents et du génie, partage d'un si petit nombre d'hommes.

Des noms célèbres retentissent aux oreilles d'un grand seigneur qui n'est que riche, ce bruit l'importune, alarme son orgueil ; étendu nonchalamment sur son sopha, des parasites l'environnent ; il en reçoit l'encens : il se soulève, et grimaçant un sourire qui voudroit être fin, et qui n'est que stupide ou niais ; il s'écrie : *j'ai peut-être dans mes terres des paysans qui seroient devenus des Voltaire et des Rousseau, s'ils eussent fait les mêmes études, reçu la même éducation.* (3) Il caresse

(3) Ce n'est point par les mêmes motifs qu'Helvé-

de cette idée sa nullité; et l'applique sur la blessure du trait décoché par l'envie, dont il a reçu l'atteinte.

Tous ceux qui ont reçu de la nature ce feu créateur, appellé le génie, en quelque genre que ce soit, se font jour et renversent tous les obstacles qui peuvent leur être opposés. On n'étouffe point le génie : il pousse sous la cendre, dont on veut le couvrir, de brûlantes étincelles; ou, semblable au feu grégeois; il brûle au milieu de l'élément même qui devroit l'éteindre. (4)

---

tius a soutenu la même opinion : c'est une grande absurdité philosophique qu'il a proférée; un paradoxe insipide et même ridicule qu'il a mal soutenu; et on ne comprend pas comment un homme de son mérite a pu se laisser entrainer et séduire par une pareille idée.

(4) *Voltaire* fut mis chez un procureur; mais bientôt secouant la poudre de son étude, il prit son essor vers l'Olympe et rien ne pût arrêter son vol. *Pascal* devint geomètre en dépit de ses parents qui usèrent des moyens les plus violents pour l'en détourner. *Molière*, destiné à suivre la profession de tapissier qu'exerçoit son père, s'échappa de sa boutique, et remplit sa destinée, en devenant le peintre des mœurs et le premier des écrivains dramatiques.

Ce n'est pas sans raison, que j'ai réduit pour le peuple, obligé de s'adonner à la culture des terres et aux arts méchaniques, les secours d'instruction qu'on lui doit, aux seuls instruments par lesquels on s'instruit. La république ainsi ne perd pas un seul homme, et les emploie tous. Apprendre à un enfant à lire, écrire, chiffrer et raisonner, c'est avoir mis les quatre cordes sur un violon nouvellement fait. C'est ainsi qu'on les essaie l'un et l'autre, et qu'on les interroge; et leurs réponses annoncent ce qu'on doit en attendre. Le luthier juge de son instrument au premier coup d'archet; comme au premier essor de son intelligence, l'enfant donne à connoître ce qu'il sera un jour.

Mais presque tous, instruments et enfants, sont destinés à faire nombre; soit dans l'orchestre, soit au concert des mouvements et des travaux divers de la société; et à y concourir par des actions ou des idées communes; ou par des sons communs à l'harmonie générale, sans s'y faire distinguer ni remarquer.

Nous ne sommes tous, pauvres humains, que des instruments de musique appellés à

rendre certains sons, tout le tems de notre courte et chétive durée. L'organisation intérieure qui produit un grand homme, est aussi inconnue que celle qui produit un excellent violon : tous les deux sont les résultats d'un concours de perfections cachées : tous les deux dépendent de la qualité, du nombre, et de l'intensité des fibres ou nerveuses ou sonores, et de leur combinaison mystérieuse. Quel est l'anatomiste qui disséquant le cerveau d'un sot et d'un homme d'esprit, y ait jamais apperçu la moindre différence ? Sur des milliers d'instruments, le hasard en amène un digne de briller entre les mains de Tartini. (5) Le luthier fait un chef-d'œuvre qu'il ignore; un violon mélodieux sort de son attelier à son insçu. La nature est comme le luthier; des millions d'hommes s'échappent de sa fabrique inépuisable; et les génies, et les

(5) Tartini de Padoue, le plus grand violon qui ait jamais paru ; le premier, et le seul qui ait raisonné l'art du violon ; le premier qui ait fait de cet art, ce que Linnæus a fait de la connoissance des plantes. Tous les deux y ont introduit et mis de la philosophie.

grands hommes, sont aussi rares que les chefs-d'œuvres connus sous le nom d'Amati, de Stainer ou de Stradivarius (6).

La fortune n'est point non plus aussi aveugle que le prétendent certaines gens. Elle exerce une justice distributive assez exacte; et il est rare qu'elle ne consulte pas la nature avant de faire la répartition de

(6) Ce sont les noms des meilleurs facteurs d'instruments et sur-tout de violons. La comparaison pourroit paroître forcée, elle ne l'est pas. Un facteur d'instruments se servira des mêmes bois, des mêmes matériaux, il coupera sur les mêmes dimensions deux clavecins, deux forte-piano, il les travaillera avec le même soin, et il rendra deux instruments à-peu-près égaux. Il n'en est pas de même de deux violons; après toutes ces conditions observées; l'un ne sera qu'un violon ordinaire du prix de quelques écus; l'autre vaudra un jour cent louis. On ne sait pas plus ce qui fait un grand homme qu'un grand violon. Ils ont encore ceci de commun, que l'antiquité et le temps leur sont également favorables; à l'un, pour épurer ses sons, à l'autre, pour épurer sa gloire offusquée par l'envie. Comme les luthiers que j'ai nommés ont été plus heureux que les autres; il est d'usage d'attacher leurs noms à tout excellent violon produit par le hasard. Si la comparaison choque; qu'on la passe.

ses faveurs. On sait bien que l'or et l'intrigue ont par-tout quelquefois servi la médiocrité; mais en général, il y a plus d'accord qu'on ne pense entre les diverses fonctions de la société et ceux qui les exercent. Le despotisme même ne peut vaincre cette tendance de chaque homme à occuper la place pour laquelle la nature l'a fait.

J'ouvre l'histoire, et je vois dans tous les tems, et dans tous les pays, une foule d'hommes nés dans une condition obscure, se faire jour, et s'élever par leur mérite, leur génie, ou leur valeur, aux premières places, aux plus hautes dignités; quelques-uns même au rang suprême; et plusieurs à ce degré de gloire et de célébrité qui tiennent lieu de places et valent des couronnes.

Il y a plus, c'est que bien loin qu'il ait jamais été dénié aux talents un peu prononcés, la portion d'estime et de considération à laquelle ils avoient droit de prétendre; cette portion a été très-souvent exagérée; et l'on a bien plutôt à cet égard franchi la limite qu'on n'est resté en deçà.

Je prendrai pour exemple les gens de

lettres et les savants. Tous ont atteint leur but ; tous se sont fait un nom, et un grand nombre l'ont dépassé par une réputation bien supérieure à leur mérite. Que d'écrivains, dont la postérité n'a pas confirmé les succès ! comblés de leur vivant d'honneur et de richesse, nous n'en pouvons aujourd'hui soutenir la lecture. Il en sera de même de plusieurs de nos contemporains. (7) Les réputations usurpées sont bien plus communes que les réputations refusées (8) ;

---

(7) On sera bien étonné un jour du bruit que certains livres ont fait, et du succès que certains hommes ont eu.

(8) Réunissons encore aux réputations usurpées, les vocations trompeuses, qui prouvent que par-tout on se porte avec empressement au secours et au-devant des plus légères lueurs du talent. Je citerai un trait de ces vocations ; il ressemble à mille autres. Un pauvre enfant nommé Duval, faisant le métier de Sixte V avant d'être Pape, est apperçu un jour par un des princes de la maison de Lorraine, perché sur un arbre, et observant les étoiles. Il étoit entouré de quelques grossiers instruments de carton qu'il avoit fabriqués, de deux ou trois vieilles cartes de géographie. On croit aussi-tôt voir dans cet enfant, le germe d'un grand astronome. Tous les secours pos-

car les chefs-d'œuvres sont rares, et pendant que l'envie dispute au génie sa gloire et suspend ses succès, il sourit aux productions médiocres, toujours nombreuses et les protège. De-là vient qu'on laisse un érudit, un froid copiste des anciens, un

---

sibles d'instruction lui sont prodigués. J'ai connu ce M. Duval, il m'a conté bien des fois son histoire; c'étoit un homme de sens, un homme instruit, un honnête homme, un philosophe même par la pureté de ses mœurs et son mépris pour les richesses; mais il étoit bien loin d'être un homme de génie et un grand homme. Il ne fut ni géomètre ni astronome. L'amour du travail et une longue application en avoit fait un savant, et lui avoit procuré une grande érudition. L'impératrice Marie-Thérèse l'honoroit d'une bienveuillance particulière. Il occupoit à Vienne la place de bibliothécaire et garde des médailles.

Ainsi les faux indices d'aptitude sont communs; et il est notoire à bien d'autres qu'à moi, qu'un grand nombre de jeunes gens encouragés de même, et qui déja se voyoient en perspective Raphaël, Virgile, Voltaire ou Newton; ne sont devenus que de pauvres peintres, des rimailleurs, des barbouilleurs de toile ou de papier, et de médiocres algébristes. Ils croyoient entendre retentir au-dedans d'eux le cri sublime du Correggio *anch'io son pittore*, et ce n'étoit que la trompeuse jubilation de l'amour-propre.

scholiaste s'endormir sur les songes flatteurs d'une grande renommée. Il ne blesse l'amour-propre de personne. Il ressemble dans ses jouissances au fou du Pirée et n'en est que plus heureux.

Et quant au grand homme, en quelque genre que ce soit, une observation constante prouve que dans quelque rang que le sort l'ait fait naître, pauvre ou riche, rien n'arrête son essor. Sous le gouvernement même le plus arbitraire, il perce et sait trouver sa place. Il n'a d'ailleurs besoin ni de collège, ni d'université, il s'élève lui-même.

On ne peut disconvenir néanmoins que l'emploi des hommes ne soit plus judicieux dans les républiques que dans les monarchies. Il n'en seroit pas de même dans un pays où règneroit une égalité absolue, car outre la confusion qui porteroit sur la même ligne des êtres fort étonnés de se trouver ensemble; il arriveroit qu'au lieu d'assortir l'homme à la fonction, on le déplaceroit souvent. Un philosophe, un homme de lettres seroit quelquefois très-déplacé à la tête d'une démocratie turbulente. On a fait perdre trois ans à M. Bailly qu'il auroit peut-

être mieux employé par quelqu'ouvrage utile et qui auroit ajouté à sa réputation 9. Les Athéniens ne détournoient point de leurs travaux, les savants, les écrivains et les artistes pour en faire des politiques et des législateurs.

L'ancien régime et le nouveau se ressemblent plus qu'on ne pense. Le peuple rampoit dans le premier : dans le second il faut ramper sous lui. Tyrannie, esclavage des deux côtés. Et comme la condition des tyrans n'est pas meilleure que celle des esclaves, le bonheur est banni de l'un et de l'autre régime, et par conséquent la vertu qui n'habita jamais ni dans l'ame d'un tyran, ni dans celle d'un esclave.

Comme on ne gouverne point les hommes sans en être respectés ; que l'égalité absolue repousse toute idée de respect et de subordination : que le dernier cuistre de la société ne s'y croiroit pas libre, s'il n'avoit le droit d'être insolent et d'insulter ses premiers magistrats, qu'il ne regarde

---

(9) Depuis que j'écrivois ces paroles, on lui a fait perdre un peu plus que son tems, il a perdu la vie sur l'échafaud.

que comme des serviteurs qu'il paie, et qui sont à ses gages : une différence immense se laisse appercevoir entre le despotisme et la démocratie ; c'est que le premier de ces gouvernements marche, et que le second ne marche point. Mais n'y a-t-il donc point de milieu pour le peuple, entre la servitude et la licence ? La fierté d'un républicain est-elle incompatible avec la distinction des rangs, et un François ne peut-il donc jetter les yeux sur un supérieur sans se déshonorer ?

Telle est la magnifique optique du système que je n'ai cessé de proposer ; que ce même François ne verra dans les classes élevées au-dessus de lui que des égaux comme citoyens ; et que les appuis d'une constitution libre qu'il aura concouru à former par son suffrage. Que le Grand n'étant à ses yeux que ce qu'il peut devenir lui-même ; et par conséquent que lui-même en perspective pour prix de ses efforts à mériter de la patrie ; le respect et l'obéissance qu'il lui vouera, réjailliront en partie sur lui, et se concilieront merveilleusement avec l'orgueil d'un homme libre. Que dans ce système, à la question ;

comment tel homme se trouve-t-il au-dessus de moi ? Comment est-il parvenu à la place qu'il occupe, et à ce haut degré d'honneur et de considération ? On sera forcé de répondre : il y est parvenu à force de vertu ; au lieu que sous le despotisme d'un seul, ou sous le despotisme de tous, on ne peut le plus souvent, et par la nature des choses, faire d'autre réponse à la même question que celle-ci : il y est parvenu par l'intrigue, par l'influence de sa richesse ; il s'est élevé à force de bassesse, de rapines et de vices.

C'est ainsi que la noblesse, qui n'étoit qu'un fléau sous l'ancien gouvernement, devenue mesure morale sous le régime de l'*égalité philosophique*, auroit tout régénéré ; et qu'elle semble n'avoir été proscrite de la France que pour la dissoudre, l'écraser, la dépeupler par le fer et le feu, et la précipiter dans l'abîme.

Il est dans la nature de l'homme de chercher son avantage particulier avant celui de tous. Or, qu'est-ce que la démocratie ? C'est un gouvernement qui est en opposition avec cette pente naturelle. Il faut y avoir assez de vertu pour faire céder sans cesse

son intérêt privé à l'intérêt de tous. La démocratie ne vit que du sacrifice perpétuel des citoyens à la chose publique. Elle ne peut être qu'accidentelle, le produit de certaines circonstances, et jamais un état permanent. Croit-on de bonne foi qu'un ordre de choses qui est en contradiction avec la nature humaine, puisse avoir ni solidité, ni durée?

Nous avons vu autrefois, il est vrai, ce sacrifice habituel s'exercer dans la Laconie et dans le Latium, très-chétives portions, l'une de l'Italie, l'autre d'un coin de terre appellé le Péloponèse : mais ce sont là des tours de force qui n'ont lieu qu'une fois, et qui ne se répéteront plus. Sparte et Rome d'ailleurs, où l'on distinguoit des maîtres et des sujets, des rois et des esclaves, ne furent même jamais des républiques ni des démocraties.

Ce qui est violent ne sauroit être durable; et l'état de contention, d'exaltation pour l'homme, ne peut avoir qu'un tems. Il semble qu'il cherche à se dédommager de la contrainte et de la gêne passagères qu'ont exercé sur lui des institutions sévères. Les passions réprimées, contenues,

réagissent, éclatent avec fureur, et deviennent d'autant plus excessives et tumultueuses, que leur silence a été plus profond. La vertu, naguères, jouissoit d'un empire absolu; mais déja des conspirations sourdes l'environnoient de toutes parts. La cupidité, l'orgueil et l'ambition, fatigués de son joug, abattent ses images, renversent ses autels: elle régnoit en despote, elle finit par en avoir le sort. C'est ce qui arriva aux citoyens de Sparte et de Rome; ils déchûrent rapidement de l'élan sublime qu'ils avoient pris; et ils retombèrent d'autant plus bas, qu'ils s'étoient élévés trop haut. (*a*)

Que devons-nous donc penser de cette admiration superstitieuse pour de petits peuples, dénués de commerce, d'art, d'industrie et d'or; et qui ne dûrent leurs vertus, tant célébrées, qu'à la privation de tous ces avantages? de ces écrivains qui, pour nous rendre à la vertu, voudroient supprimer la propriété d'au milieu de nous, et tarir la source de l'avarice et de l'ambition par la communauté des biens? Combien peu il y a de philosophie dans la tête

(*a*) Voyez p. 364 et 365 de la *Correspondance*, &c.

de ces spéculateurs superficiels et chagrins, qui croient possible de rappeller aux institutions antiques les nations opulentes de l'Europe moderne : des nations qui couvrent les mers de vaisseaux à trois ponts, dont un seul contiendroit toute la république de Sparte ou de Rome naissante, et qui exploitent le globe entier à leur profit !

Sans doute, le désintéressement, la grandeur d'ame, les qualités héroïques ont droit à nos hommages. Mais quand j'entends ces regrets éternels sur les lieux et les tems qu'embellirent et où brillèrent tant de vertus, il me semble voir des gens qui, ayant joui délicieusement des courts instants du point du jour, se lamenteroient, du matin jusqu'au soir, que les vingt-quatre heures de la journée ne soient pas composées d'*aurores*. Je leur dirois volontiers : Eh ! mes amis, attendez que la nuit soit venue, elle vous ramènera l'aurore. La nuit ! elle ne viendra que trop tôt : jettez les yeux sur un peuple voisin qui travaille, à l'envi, à hâter son retour. Les corps politiques, comme les corps célestes, font leurs révolutions, fournissent des périodes plus ou moins longues, ont leurs phases morales, et sont alter-

nativement privés et jouissant de la lumière. Ils se lèvent avec la vertu; ils se couchent avec le crime et les forfaits.

J'ai parlé de la France. Depuis quatre ans en proie aux discordes civiles, au choc des factions et aux calamités de la guerre, elle est devenue le théâtre de toutes les horreurs. Le crime y existe, on ne peut en douter. Qui en sont les coupables? C'est au tems et à la postérité à juger les hommes, les choses et les évènements: mais au milieu de la nuit prête à couvrir la France de son ombre, il seroit presque permis de soupçonner et d'entrevoir déja le crépuscule du jour qui doit lui succéder. Quel vol audacieux a pris tout-à-coup le peuple François! Quel courage, quelle énergie déploient, à l'envi, ces plébéiens rampants il y a dix ans!

La France soutient héroïquement les efforts de l'Europe liguée et conjurée contre elle. Quel est donc le sujet de ce grand différend? Est-il connu, ou ne veut-on pas le connoître? L'état de la question ne me paroît pas encore avoir été posé: on ne s'entend de part ni d'autre, et l'on s'égorge en attendant que l'on s'explique.

Les

Les rois sont convenus qu'ils n'avoient pas le droit de se mêler de la politique intérieure des François. Pourquoi leur font-ils donc la guerre? Mais si l'Europe, en attaquant, ne faisoit que se défendre : si elle combattoit pour sa propre existence : si elle vouloit soustraire à l'invasion de la force, ses propriétés, ses richesses et la destruction des rangs, qui en sont les principaux appuis : qu'auroit à lui répondre la philosophie? D'un autre côté, la France défend-elle sa liberté contre des tyrans qui veulent la lui ravir et l'opprimer? Sa cause est sublime, et c'est l'Europe qui a tort.

Si nous ne nous sommes pas trompés dans les principes que nous avons développés, nous pouvons espérer qu'ils jetteront quelque lumière sur la question que nous cherchons à éclaircir. Tout se fait en France au nom de la volonté générale; mais d'abord les opinions y sont partagées : tant de mécontents, tant d'aristocrates, de modérés, de feuillants, prouvent invinciblement que cette volonté n'est pas générale! Pourquoi donc lui donner ce nom? C'est là une source d'obscurités, et des philosophes ne devroient pas se les permettre;

ils ne redoutent ni le grand jour, ni la clarté. Il faut donc entendre ici la volonté du plus grand nombre. Examinons dans quels cas cette volonté est juste et légitime.

Dans une assemblée délibérante, comme un Sénat, un Parlement ou un Aréopage, la volonté du plus grand nombre doit faire la loi : la raison en est simple : une telle assemblée est un pouvoir moral, et par conséquent un pouvoir éclairé. En comptant les voix, on compte les lumières ; et la volonté du plus grand nombre n'est qu'une sagesse supérieure préférée à une sagesse inférieure. Ce n'est plus la force physique des bras qui l'emporte : c'est la force morale des raisons qui prévaut. Or, que fait-on en France ? On décore la volonté du plus grand nombre du beau nom de volonté générale. On considère la France par le nombre des individus qui la composent ; et on l'assimile à une assemblée délibérante, pour donner à la volonté du plus grand nombre le droit de faire la loi. On confond perpétuellement la notion de peuple avec celle de nation. On regarde comme une même chose une société naissante, où tout seroit à peu près égal,

propriétés et conditions ; et une agrégation antique et perfectionnée, où, par la nature même de la société civile, et en raison de sa durée, tout est devenu très-inégal, richesses, rangs et lumières. Jamais peut-être, depuis qu'on raisonne, on ne vit une pareille confusion d'idées : et il est un peu difficile que, sous ce brouillard épais, la France et l'Europe se reconnoissent et discutent leurs droits réciproques.

Quand les volontés sont calculées sur le nombre des bras, elles donnent pour résultat le vœu de la force. Or, ce vœu et le vœu du peuple sont une seule et même chose. Ce vœu, sans doute, est souverain de fait ; il l'est même de droit, lorsque le peuple opprimé se relève et dirige sa force contre la tyrannie. Les pouvoirs moraux sont alors suspendus. Mais, au sortir de la révolution, on entre dans un ordre de choses tout opposé. Les volontés alors sont calculées sur le nombre des intelligences, et donnent pour résultat le vœu de la justice et de la raison.

La France est-elle en révolution ou en institution? Ou, a-t-elle choisi, pour la forme de son gouvernement, un état permanent

de révolution, et une constitution révolutionnaire? On y invoque la philosophie de toutes parts. Si elle règne, la force est nulle. Si, au contraire, la volonté du plus grand nombre ou la force y domine, parler de la philosophie est une véritable dérision : car c'est où finit le règne de la force, que commence celui de la philosophie. Ses armes sont la persuasion, la sagesse, la conciliation et la modération. Si donc j'entends de tous côtés le nom de la philosophie, et ce nom s'unir et se mêler aux actes de violence, aux éclats de la force, je ne puis voir autre chose que la force qui a pris le masque de la philosophie, comme la volonté du plus grand nombre a pris celui de la *volonté générale.* C'est elle, c'est cette volonté générale qui est devenue le pivot sur lequel tournent artificieusement des équivoques tellement dangereuses, qu'elles menacent de subversion tous les peuples policés de la terre, quelles que soient les formes de leurs gouvernements.

C'est ce principe abstrait de *volonté générale* qui menace de remplacer, par ses ravages, les principes ténébreux de la théologie. Ainsi, à la métaphysique religieuse

succède la métaphysique politique, pour que les calamités de l'espèce humaine n'éprouvent aucune interruption. Point de relâche dans les souffrances de l'homme social : malheureux par la superstition : malheureux par la philosophie : également tourmenté et par le mal et par le remède ; les hideux habitants de la *terre de Feu*, sans loi, sans culte et sans science, errants nuds, sous ces âpres climats, privés de tout, sont bien moins malheureux que lui.

J'ai prouvé ci-devant qu'il n'y a et ne peut y avoir de gouvernement légitime sur la terre que la république, parce qu'elle seule peut faire respecter la dignité de l'homme, et protéger ses droits : parce que ce n'est que dans son sein qu'on retrouve l'équilibre des trois éléments sociaux, le balancement des trois pouvoirs, l'*égalité philosophique*, et ce partage fictif et si précieux de la souveraineté : parce que ce n'est que dans la république qu'on peut élever une liberté modérée sur la base solide de tous les intérêts conciliés ; et que la liberté, pour être durable, doit être modérée.

Si le peuple le plus heureux de la terre, celui dont la puissance et les richesses dépassent de beaucoup la proportion de la

grandeur de son territoire et de sa population, est en même tems celui dont la forme de gouvernement se rapproche davantage de la république dont j'ai donné la théorie; on aura de plus une preuve expérimentale de la justesse de cette théorie que j'ai démontrée par le raisonnement. Ce peuple, c'est l'Anglois. A quoi doit-il ce haut degré de prospérité, dont aucune nation du monde n'a encore approché? A son gouvernement, tout défectueux qu'il est.

On sait assez combien sont inégales les bases de la représentation populaire; et de plus, les places du parlement s'y vendent publiquement, et y sont comme à l'enchère. Mais ce n'est point là, ce me semble, le plus grand défaut de la république Angloise : elle péche essentiellement par la disproportion des pouvoirs entre lesquels se partage la souveraineté. L'aristocratie nobiliaire y est beaucoup trop foible, et mal organisée. On ne compte qu'environ cinq cents nobles dans les trois royaumes. Ce petit nombre de lords, placé à une trop grande distance du peuple, lui laisse peu d'espoir de s'élever à ce faîte des grandeurs, excite sa jalousie, et paroît beaucoup moins

le protecteur de ses droits, et l'appui de la constitution, qu'une réunion de courtisans intéressés à la puissance du monarque, dont ils empruntent tout leur lustre. Ce qui est transmissible en Angleterre ne devroit pas l'être, la *Pairie :* et ce qui n'est pas transmissible devroit l'être, la *Noblesse.* Parmi les enfants d'un même père, l'un est noble, les autres ne le sont pas.

Au lieu de trois pouvoirs en harmonie dans la république Angloise, on n'en apperçoit que deux qui luttent avec effort l'un contre l'autre : le parti de la cour, et celui de l'opposition. De-là ces secousses continuelles, et ces tiraillements en sens contraire qui peuvent devenir si dangereux; et cette nécessité au gouvernement de corrompre pour pouvoir cheminer. Sans la corruption, il arriveroit quelquefois que le gouvernement, suspendu entre deux puissances rivales, resteroit dans cette immobilité que les métaphysiciens ont attribuée à l'âne entre deux bottes de foin parfaitement égales. La constitution marche toujours sur les confins périlleux d'une révolution. Elle est partagée en deux factions qui se disputent l'autorité et la déchirent; et qui alternativement victorieuses et vain-

cues, doivent finir par la défaite du peuple ou la chûte du trône, et par le renversement de la république, comme il est arrivé à la constitution Françoise de 1791, qui présentoit le même défaut, mais dans un degré infiniment plus choquant; puisque l'intervalle entre le peuple et le roi étoit absolument vuide.

Tout ce qui sans inconvénient peut être renouvellé dans une république, et fait par élection, doit être préféré. Il faut y désarmer l'envie, exciter l'émulation, et faire participer aux fonctions publiques le plus grand nombre de citoyens possible. Des magistratures héréditaires comme celles des membres d'un sénat, ou d'une chambre haute, ne peuvent à la longue qu'être funestes à la liberté, soit en étendant la prérogative royale, et asservissant le peuple au roi; soit en donnant par-là occasion au peuple de rentrer violemment dans ses droits, et de les dépasser pour se montrer à son tour un tyran.

Avant de toucher à la représentation populaire, je crois qu'il seroit très-politique de procéder à la réforme de la chambre haute, parce qu'avant de se jouer avec les torrents, il faut, ou les contenir par des

digues ; ou leur ménager des issues. La première opération seroit d'abolir l'hérédité de la pairie, et d'y substituer l'hérédité de la noblesse, d'en agrandir l'ordre, et d'y admettre un plus grand nombre d'individus. Ces changements, que je ne fais qu'indiquer, dérivent des principes que j'ai établis, et en sont les conséquences. La balance des lords est si foible, qu'elle n'existe presque que dans la théorie. Pour qu'un Duc et Pair, ayant cent mille écus de rente, pût être tour-à-tour un fidèle tribun et des rois et des peuples, il faudroit qu'il appartînt à un corps nombreux qui eût tout à perdre par la prépondérance du roi sur le peuple, ou du peuple sur le roi ; et dont l'existence, la force et la considération dépendissent de l'équilibre entre leur influence réciproque. Or, une noblesse héréditaire, telle que je l'ai supposée, pourra bien renfermer dans son sein un petit nombre d'hommes riches et titrés, lâchement dévoués aux volontés de la cour : mais cette aristocratie, portion intégrante de la souveraineté, et répandue sur toute la surface de la république, aura toujours le plus grand intérêt à s'opposer à l'invasion de l'autorité royale.

Les factions accusent les vices d'un gouvernement ; elles sont toujours des indices de mécontentement. L'effet d'une juste balance entre les pouvoirs est de les neutraliser les unes par les autres, et de les étouffer sous le bonheur commun. Un législateur habile les dirige vers le bien public, les convertit en amour des loix et en attachement à la patrie, qui ne contrariant aucun intérêt particulier, prospère en proportion de l'ardeur avec laquelle chaque citoyen marche à la fortune ou à la gloire.

La société civile, composée d'éléments imparfaits, et ne pouvant subsister qu'avec le secours de l'art, repousse de son sein tout ce qui est absolu. Les établissements humains et les principes absolus sont incompatibles : et une sage institution n'est qu'un louvoiement perpétuel, l'art d'éviter les écueils, et de composer avec les foiblesses de l'humanité et les abus. Telle est la grande maxime qu'on ne doit jamais perdre de vue dans les institutions. Le législateur qui s'en écarte donnera, selon la distance où il en restera, la mesure de sa capacité et de son génie.

Les philosophes qui se sont occupés de politique et de gouvernement, n'ayant point

pénétré jusqu'à l'origine et aux fondements de la société civile, n'ont point vu non plus, ce me semble, que la balance des pouvoirs étoit en même tems le balancement de tous les intérêts et le ménagement de toutes les passions. Ce balancement est celui du vaisseau qui cède et obéit à la vague furieuse, pour s'en rendre le maître par l'habileté de sa manœuvre.

Tout ce qui, en politique, est tendu d'après des principes rigoureux, ne peut tenir : bientôt la corde casse, et les rouages qu'elle contenoit avec effort, se brisent et se fracassent les uns contre les autres. Et j'ose prédire que les principes absolus d'après lesquels a été modelée la nouvelle démocratie Françoise, ne tarderont pas à la dissoudre et à la perdre.

C'est parce qu'une partie de cet inestimable balancement subsiste en Angleterre, que tout y est si florissant. Le peuple participe à la souveraineté par ses représentants. Les riches et les lords participent aux charges publiques dans une proportion rigoureuse avec leur fortune. Les honneurs rendus à la pairie, le respect et l'éclat qui environnent le trône, et sa grande influence, font que tous les ordres de l'Etat sont à peu

près contents. Et quoique le roi confère les dignités et nomme aux principales places, telle est la force de l'opinion publique, et l'amour de la patrie chez un peuple libre tel que l'Anglois, que rien n'est plus rare que le choix de l'intrigue, et qu'on n'y voit jamais des magistratures ou des emplois importants occupés par des sots, ni des hommes médiocres à la tête des flottes, du ministère ou des armées. Le mérite y est considéré, encouragé, récompensé. L'homme à grand talent peut aspirer et parvenir à tout. (10)

Maintenant, qu'on se représente les Fran-

(10) C'est une chose assez bisarre de voir, à un siècle d'intervalle, la France déployer toutes ses forces pour obliger l'Angleterre à rétablir le fils chassé d'un roi qu'elle avoit décapité; et aujourd'hui l'Angleterre employant les mêmes efforts pour contraindre la France à reconnoître et remettre sur le trône le fils emprisonné d'un roi qu'elle a fait mourir sur l'échafaud. On sait assez tout ce que tenta Louis XIV pour rétablir Jaques II, fils de Charles premier. Il fit pour lui tout ce que George III fait à présent pour Louis XVII. Mais Louis XIV fit aux Anglois une guerre loyale, et l'Angleterre pourra se repentir un jour d'avoir employé dans celle-ci des moyens illicites, et qui pourront être reversés sur elle, sans qu'elle ait le droit de s'en plaindre.

çois, sur un sol bien autrement favorisé de la nature, et sous un gouvernement mieux combiné encore que celui de la Grande-Bretagne; avec un territoire triple en grandeur; et une population trois fois plus nombreuse, et parvenant rapidement à un degré de richesse, de bonheur et de gloire, trois fois plus grand que celui dont jouissent les Anglois. Quelle république! Ajoutez à cette étonnante prospérité, un esprit de justice et de modération, le renoncement solemnel à toute espèce de conquête et d'envahissement; je vois l'Europe à ses pieds, et dans ses mains la balance du globe.

Je ne suis revenu à la constitution républicaine, et au gouvernement Anglois qui s'en rapproche le plus, que pour mettre en opposition et présenter sous un nouveau jour, les principes de la démocratie Françoise qu'on leur a préférés, et les voici. Ils sont contenus en entier dans ce raisonnement. » Tous ne peuvent vou- « loir que le bonheur de tous; donc la dé- « mocratie est le meilleur des gouverne- « ments. « (*a*)

(*a*) Voyez le Moniteur du juin 1793.

Distinguons ici. De quelle démocratie entend-on parler? Si c'est de la démocratie absolue, le principe est purement idéal et de théorie, et l'application pratique n'en a point encore été faite. Il n'y a jamais eu de démocratie *absolue* sur la terre : il y a eu des démocraties que j'appellerois *relatives;* parce qu'on y a eu égard à la qualité des personnes ; à tout ce qui distingue un homme d'un autre ; et à l'influence morale, qu'exerce celui qui pense et qui possède, sur celui qui est privé de lumières et de propriétés. Ces démocraties relatives se sont plus ou moins rapprochées de la république. Nous avons vu ci-devant, que lorsque les hommes se sont réunis en société, ils ont toujours commencé par la monarchie : que ces monarchies étoient dans l'origine des espèces de républiques ; mais que bientôt l'ignorance et l'inexpérience d'un peuple nouveau, laissant prendre à son chef trop d'autorité et d'ascendant ; ces monarchies ont dégénéré en pouvoir arbitraire : qu'alors le peuple brisant ses chaînes, s'est jetté dans la démocratie.

Néanmoins comme dans la recherche de la vérité, on est obligé quelquefois de re-

courir à des hypothèses, et de s'en aider dans le raisonnement : supposons que la démocratie ait été pour un peuple son premier gouvernement, et qu'elle se soit formée par le consentement de tous, quoique la chose ne soit jamais arrivée : cette démocratie ne pourroit appartenir qu'à une peuplade agreste qui envahit un territoire, ou le trouve vacant; et où tout est à-peu-près égal; facultés physiques et morales; condition, propriété, fortune, ou plutôt indigence.

Reprenons ce raisonnement spécieux. *Tous ne peuvent vouloir que le bonheur de tous, donc la démocratie est le meilleur des gouvernements.* On n'a omis dans ce raisonnement qu'une petite circonstance qui vient y rattacher une conséquence toute opposée. Tous veulent le bonheur de chacun d'eux en particulier, de préférence au bonheur de tous; donc la démocratie est le plus mauvais des gouvernements. Plus elle sera nombreuse; plus le tems ajoutera à sa durée; et plus elle deviendra défectueuse. Portons-la à vingt-quatre millions d'individus : ils voudront tous le bien public sans doute; pourvu qu'au préalable, l'intérêt de

chacun d'eux, interprété au gré de son caprice et de sa fantaisie, soit satisfait. Ce sont ces vingt-quatre millions d'intérêts particuliers et isolés, que la démocratie, privée du ressort nécessaire, ne peut réprimer, ni diriger vers le bien général; car la démocratie n'a de force que pour briser la force qui voudroit la contenir. Ce sont ces vingt-quatre millions d'intérêts, qui produisent et entretiennent les mouvements irréguliers, la confusion, les chocs, les crises politiques; et qui font qu'un système démocratique, dans un grand Etat, n'est, et ne peut être, qu'une vaste et véritable machine anarchique.

Dans le système aristocratique, où les pouvoirs suivent la loi inverse du nombre des individus; les ministres, les magistrats, les rois ou les consuls, peuvent aussi préférer leur intérêt particulier, puisqu'ils sont des hommes; mais en supposant que cette préférence soit de nature à porter du dommage à la république; le dommage n'étant qu'en proportion du petit nombre de ceux qui se préfèrent, sera incomparablement moins grand que lorsque la préférence est universelle. Je n'ai fait là qu'une

supposition;

supposition; car sur quoi peut porter l'intérêt particulier d'un petit nombre d'hommes choisis parmi ce que la nation a de plus éclairé, de plus intègre et de plus riche; il ne peut être que dans la gloire de servir son pays et dans l'estime de ses concitoyens.

Il est constant que jamais démocratie ne s'est établie et n'a pu s'établir d'après un vœu universel : elle a toujours été la suite d'une révolution, et le produit des mouvements violents du peuple, impatient d'un joug devenu trop pesant; et fatigué d'un gouvernement tyrannique et oppressif. Toute autre origine de la démocratie est contradictoire à la nature de l'homme et du peuple, qui en général, par ignorance, inertie et paresse, s'est toujours laissé conduire par ceux qu'il a cru plus habiles que lui. Ce n'est jamais que lorsqu'il s'est senti mal gouverné, qu'il a voulu se gouverner lui-même.

Si à une monarchie antique et absolue, où toutes les inégalités possibles se sont introduites; celles des fortunes, du rang, de l'éducation et des lumières; on vouloit faire succéder brusquement une démocra-

tie absolue : on sent bien qu'on ne le pourroit qu'en usant de contrainte, et qu'en multipliant les actes violents et arbitraires. Chaque jour verroit ajouter une nouvelle injustice à celle de la veille, et le niveau ne pourroit passer sur toutes ces inégalités, qu'à travers les déchirements les plus douloureux. J'espère qu'on ne dira pas qu'une pareille démocratie est le résultat du consentement de tous. Ainsi le principe ; *tous ne peuvent vouloir que le bonheur de tous*, par lequel on veut prouver que la démocratie est le meilleur des gouvernements, n'est qu'une ironie sanglante lorsqu'on applique à la démocratie absolue (11).

Personne n'a remarqué encore que le mot de *tous* n'a pas plus de sens dans une monarchie absolue, que dans une démocratie absolue; ou plutôt, qu'il y est pris dans un sens impropre, trompeur et dérisoire. A Paris ou à Versailles, avant la

---

(11) Cette ironie ressemble au propos cruellement plaisant du bourreau à un abbé qu'il alloit pendre, et qui résistoit à la corde qu'il vouloit lui mettre au col. *M. l'abbé, laissez-vous faire, c'est pour votre plus grand bien.*

révolution; dans les grandes assemblées où se trouvoient réunis, à l'occasion de quelque fête extraordinaire, la cour, les grands et la principale noblesse; si on demandoit, qu'y avoit-il à cette fête? On vous répondoit froidement *toute la France* y étoit. Toute la France se réduisoit à deux ou trois mille personnes qui regorgeoient de superfluités, pendant que le peuple manquoit du nécessaire. Que quelques-uns des hommes qui la gouvernent maintenant, et qui font face à toute l'Europe, eût paru à l'une de ces assemblées: ils seroient devenus à l'instant le point de mire des souris dédaigneux et des ricanements. On eût chuchoté autour d'eux; et au milieu du bourdonnement, ils auroient entendu distinctement ces deux phrases: *on ne sait ce que c'est que ça: on n'a vu ça nulle part.*

Aujourd'hui, on entend par *toute la France*, le peuple François, moins les grands propriétaires, les riches et la noblesse; tous souillés par leurs parchemins, ou par leur or, d'une tache originelle qui les exclut de la société: ou encore, la foule des hommes qui n'ont rien à perdre; et qui à coup

de piques ont terrassé au-dessous d'eux ; ceux qui ont tout à perdre.

On n'a pas observé non plus, qu'il n'y a pas d'opinion publique chez une nation où le mot de *tous* n'a point de sens. Il y règne des opinions ; mais tellement dépravées et viciées, qu'elles ne sauroient être adoptées par tous, ni devenir complettement publiques. Il se rencontre toujours un certain nombre d'hommes sages, et d'un sens droit, qui les rejettent. Or, des opinions partagées ne sont pas des opinions publiques. On reconnoît qu'il y a partage, ou dissonnance dans les opinions, lorsqu'à chaque événement, et pour la même action, les clameurs opposées de crime et de vertu se font entendre ; lorsqu'en parlant du même personnage, l'un crie le scélérat, et l'autre le grand homme!

Sous la monarchie absolue, l'opinion dominante environnoit d'éloges Louis XIV et Louvois son ministre. Pendant qu'on les portoit aux nues ; ceux qui ne se laissoient pas éblouir par l'éclat et la pompe d'une cour fastueuse, et par des batailles gagnées, les considéroient comme des fléaux de la France et de l'Europe : promoteurs de

guerres éternelles ; prodigant l'or et le sang des François ; et tenant en leurs mains, une affreuse balance, où l'orgueil insupportable de l'un et l'ambition de l'autre l'emportèrent toujours sur les sentiments de pitié, d'humanité ; sur les larmes et la vie de plusieurs millions d'hommes. Cette même opinion, sous le règne suivant, érigeoit en héros, en moderne Alcibiade, un homme bien éloigné de réunir tous les suffrages. (*a*)

C'est ce que nous voyons encore de nos jours, sous la démocratie absolue ; où l'opinion divisée, flétrit, d'un côté, du nom de monstre, celui à qui, de l'autre, on élève des autels, et où les victimes des haines réciproques, tombant alternativement sous les coûteaux les uns des autres, sont regardés à la fois comme des traîtres ou des martyrs.

Sous les régimes absolus, tout est dénaturé ; les notions du juste et de l'injuste sont obscurcies. Dans l'un, le nom et la gloire du monarque ; dans l'autre, les intérêts et le bonheur du peuple, sont les prétextes

(*a*) Voyez Tome 91, œuvres de Voltaire, pag. 36, Lettre treizième de d'Alembert.

et les rideaux qu'on tire sur les iniquités. C'est que le despotisme n'a fait que se déplacer, et passer de la tête du roi sur la la tête du peuple : qu'ici le grand nombre écrase le petit; au lieu qu'auparavant, c'étoit le petit nombre qui écrasoit le grand.

Il n'y a donc d'opinion véritablement publique; et le mot de *tous* n'exprime ce qu'il doit exprimer que dans une république. La démocratie pure en est aussi éloignée, que la monarchie arbitraire. L'une et l'autre en sont à une égale distance; et la république, est le vrai terme moyen, entre la tyrannie d'un seul et la tyrannie de tous.

Que signifie donc ce mot si dur et si peu françois de *républicanisme* qui retentit de toutes parts? Rien n'est moins république qu'une démocratie absolue. De la philosophie par-tout, et pas une idée juste : on ne parle que du triomphe de la raison, et personne ne raisonne : on ne parle que de bonheur public, et il n'y eût jamais autant de malheureux; les vainqueurs le sont presqu'autant que les vaincus.

Il est triste de voir dans deux époques fort rapprochées, la philosophie aux pieds

de la tyrannie : Voltaire, ce précurseur de la révolution Françoise, encensant Louis XIV et Louis XV ; prononçant leurs panégyriques, faisant d'eux des grands hommes. Et ceux qui se disent ses successeurs et ses disciples ; fléchissant aujourd'hui le genou devant la nouvelle idole qui a remplacé les rois ; portant plus loin encore l'adulation ; et non contents de prodiguer au peuple les épithètes de grand et de sublime ; poussant la flatterie jusqu'à en faire un Dieu. (*a*)

A tous les caractères que nous avons assigné à la démocratie absolue, ajoutons-en un qui les renferme tous ; c'est celui de porter au-dedans d'elle, le germe des révolutions et de sa propre destruction. Déja en France sont sorties de son sein plusieurs législations restées sans exécution ; et dont la dernière a toujours détruit la précédente, en la surpassant en exagération. Arrêtons-nous un moment sur le principe fondamental de la troisième constitution à laquelle nous sommes parvenus : les progrès de l'exagération y sont frappants : ce principe

(*a*) *Chaumette*, Moniteur du 11 juin 1793.

est d'un membre de la Convention, (a) qui aura sur cette troisième constitution, la principale influence. Elle sera peut-être acceptée et jurée par le peuple, comme celle de 1791 : et comme l'auroit été celle du côté droit ou de la plaine, si ce côté eût été le vainqueur. Ce principe est un monument curieux pour la postérité. En voici textuellement les paroles.

Pour être bon, le peuple n'a besoin que de se préférer lui-même à ce qui n'est pas lui. Pour être bon, il faut que le magistrat s'immole lui-même au peuple. (*b*) D'où il conclut, très-judicieusement, pour une forme de gouvernement, où le peuple, qui ne peut vouloir que son propre bien, qui est en effet le bien public; soit livré à une liberté indéfinie, et abandonné entiérement à lui-même. Et quant au magistrat qui ne peut vouloir que son intérêt particulier, presque toujours en opposition avec le bien général; il doit être environné de défiances, privé de toute liberté, garotté, chargé de chaînes.

Traduisons ces aphorismes politiques.

(*a*) Robespierre.

(*b*) Moniteur du 12 mai 1793.

Le peuple ou la multitude, en qui résident la puissance et la force physique, doit être débarrassé de toute entrave, et de tout frein; pouvoir agir sans rencontrer d'obstacle; et déploier en tout sens son impétuosité : et les contre-forces morales établies par la politique pour réprimer et contenir cette impétuosité, doivent être nulles. Celui qui ne sait pas se gouverner, gouvernera; et celui que ses lumières appellent à gouverner sera gouverné. Les volontés du plus sage plieront sous celles du plus fort; et le tout en un mot commandera à la partie; principe en effet conforme à la loi naturelle, et que nous avons démontré être le renversement de toute société.

Pour être bon, le peuple n'a besoin que de se préférer lui-même à ce qui n'est pas lui. Ce principe a une apparence séduisante, il la doit à un sophisme que l'analyse fait bientôt disparoître. Plus le mot *peuple* est vague ici, plus il est favorable au sophisme. Prenons-le d'abord dans son sens le plus étendu, qui est celui de *nation*. Il est certain qu'une nation, considérée comme une grande masse organisée; n'ayant qu'une tête, une ame et une volonté; et agissant individuelle-

ment ; pour être bonne, n'aura besoin que de se préférer elle-même à ce qui n'est pas elle : car comme chaque individu se préfère lui-même à tous les autres ; et qu'ici l'individu, c'est le public ; lorsque cet individu travaille à son bien-être, il fait le bien public, il est donc essentiellement bon.

Mais détachons le faisceau que présente le mot *nation ;* et supposons que les unités qui le composent s'élèvent, par exemple, à vingt-quatre millions d'hommes. Substituant ce nombre au mot *peuple* ou *nation*, nous aurons. *Pour être bons vingt-quatre millions d'hommes n'ont besoin que de se préférer eux-mêmes individuellement à ce qui n'est pas eux.* Ce principe alors rendu à sa véritable forme est précisément le contraire de ce qu'a voulu dire l'auteur ; puisque c'est cette préférence que les hommes se donnent à eux-mêmes, qui les rend le plus souvent si méchants. Le sophisme consiste donc ici à s'appuyer sur l'équivoque de l'idée individuelle ou collective que présente le mot, au singulier, de peuple ou de nation, pour faire marcher ensemble d'une manière assez adroite deux sens entiérement opposés l'un à l'autre.

Je n'ai dévoilé jusqu'à présent que le sophisme du principe, mais il y a bien pis ici qu'un sophisme : il y a de plus dans ce sophisme un sens caché qui est terrible dans ses conséquences : c'est ce qui nous reste à éclaircir.

Nous avons pris le mot *peuple* dans son acception étendue de *nation*. Cependant le législateur, en opposant le peuple à ses chefs et à ses magistrats, annonce bien clairement, qu'il n'emploie le mot peuple, que dans l'acception restreinte de la partie d'une nation la plus dénuée de propriété et de lumière. Ainsi, puisque *le peuple pour être bon n'a besoin que de se préférer lui-même à ce qui n'est pas lui*, on ne pourra nier que lorsqu'il s'emparera des biens de tous les riches, il ne se préfère aux riches qui ne sont pas lui : d'où il suit nécessairement, qu'il ne s'écartera pas de ses devoirs en s'attribuant les dépouilles de l'opulence, et qu'au contraire ce sera par le vol et le brigandage qu'il fera ses preuves de bonté, de moralité et de vertu. *Pour être bon le peuple n'a besoin que de piller.*

Telle est la doctrine effroyable, à laquelle conduit tout droit le principe que nous

examinons. Si je roulois dans ma tête les éléments d'une pareille doctrine, je serois plus empêché que l'auteur à les manifester. Je craindrois que mes auditeurs ne dissent de moi : Ou, voilà un ambitieux qui ne flatte le peuple que pour en tirer des moyens de fortune et de puissance : ou, c'est là un député soudoyé par les ennemis de la France. Je suis, au reste, bien éloigné de croire que ç'ait été là les intentions de ce député; séduit par le principe, il n'en a pas apperçu les conséquences.

Allons plus loin; et rentrant dans le sens plausible de ce principe; à quoi la préférence que le peuple doit se donner, le mènera-t-elle? Il s'agira d'exercer cette préférence d'une manière qui lui soit avantageuse, et c'est de quoi il est incapable. Rien de plus aisé que de lui faire voir le bonheur où il n'est pas : et puisque les plus sages et les plus instruits s'y trompent; puisque les philosophes, occupés depuis quatre mille ans de ce problême du bonheur des peuples ou du meilleur des gouvernements, ne sont pas d'accord entr'eux : que d'illusions sur ce sujet épineux et profond

ne peut-on pas se faire à soi-même et aux autres! Qui empêche que la route que l'on assure au peuple être celle de son bonheur, ne soit précisément pour lui celle des plus affreux désastres? Plus une constitution, élevée sur les bases de M. Robespierre, paroît avantageuse au peuple, et plus elle lui deviendroit fatale.

Néanmoins, je suis persuadé qu'il l'accepteroit avec transport, tant le peuple est aveugle sur ses vrais intérêts. Il signeroit le code de sa ruine, de celle de la France, devenue bientôt une terre désolée et déserte, où des hordes hideuses, flétries par le malheur, erreroient en tremblant sous les ordres d'un despote féroce, impitoyable.

Nous avons accordé à M. Robespierre qu'une nation, prise comme individu avec un seul centre d'idées et d'affections, pour être bonne, n'a besoin que de se préférer elle-même à tout ce qui n'est pas elle: mais cela même n'est pas vrai; témoin le peuple Romain qui ne fut ni bon, ni juste, en se préférant à tous les autres peuples (*a*) qu'il opprima successivement, et qui, de pré-

(*a*) Voyez page 142 des Lacunes de la Philosophie.

férence en préférence, parvint à mettre sous le joug la portion du globe connue de son tems. Ainsi ce principe, sous son aspect même le plus favorable, ne peut être soutenu.

A le bien considérer, ce principe n'est que celui de la *volonté générale*, mais déguisé et présenté sous une autre face. Il n'a de neuf qu'un plus grand danger encore dans ses conséquences. On n'y voit que l'abus déplorable du principe de J. J. Rousseau, dont nous avons prouvé ci-devant que ce grand homme ne s'étoit pas fait une idée distincte.

On ne peut porter dans les sciences morales et politiques l'évidence mathématique; on peut quelquefois en emprunter les formes et la langue, pour donner à ses idées un nouveau degré de clarté. Rousseau s'en est servi dans l'analyse de son principe: je ne sais s'il a été heureux dans l'application qu'il en a faite. Il distingue entre volonté de tous et volonté générale, distinction plus subtile que solide. Mais en la supposant fondée, qu'a voulu dire l'auteur? Ce que bien des gens instruits, qui n'étoient pas algébristes, n'ont ni déviné ni compris

Voici comment il s'exprime (*a*) : *La volonté générale regarde à l'intérêt commun ; la volonté de tous à l'intérêt privé, parce qu'elle est une somme de volontés particulières : mais ôtez de ces mêmes volontés les plus et les moins qui s'entre-détruisent, reste, pour somme des différences, la volonté générale.*

Rousseau entend que dans une délibération publique, chaque citoyen pense à lui-même dans son suffrage ; et que l'intérêt particulier est le point dans lequel ils viennent tous se réunir, et sur lequel ils sont uniformes et d'accord : qu'en retranchant du suffrage de chacun d'eux, ce terme qui est commun à tous, il restera pour différence l'intérêt commun, d'autant plus sensible et palpable, que l'intérêt privé le fait mieux ressortir. Mais cela est-il clair ? Et n'est-ce pas abuser de la langue des géomètres ? J'en fais juges mes lecteurs. C'est le contraire qui est beaucoup plus intelligible : car, dans une délibération publique, la somme des différences est bien plutôt celle des intérêts particuliers, aussi variés que les individus qui opinent ; et on peut regarder comme la volonté générale tout ce

(*a*) Pag. 62 et 63 du Contrat Social.

qui se trouve de commun dans chaque suffrage. C'est en effet sous ce point de vue plus naturel que l'auteur avoit d'abord présenté son idée (*a*). *C'est ce qu'il y a de commun dans les différents intérêts, qui forme le lien social ou la volonté générale. S'il n'y avoit pas quelque point dans lequel tous les intérêts s'accordent, nulle société ne sauroit exister*, etc. etc.

On pourroit croire, d'après tous ces profonds raisonnements, qu'il existe en effet une volonté générale; qu'elle est unique, et l'expression d'un vœu commun; et que les volontés particulières de chacun des membres d'une société doivent varier entre elles comme les intérêts et les individus. Pour juger d'un principe, il faut le soumettre à l'expérience. Supposons donc une nation assemblée, dont on se propose de recueillir le vœu sur un sujet quelconque : prenons pour exemple, si l'on veut, celui de l'*égalité*. Comme la nature a gravé dans le cœur de l'homme le sentiment de l'égalité; qu'il ne peut contempler, sans regret, des supérieurs dans ses semblables. Comme, d'un autre côté, l'état de société fait de lui un

(*a*) Page 54 du Contrat Social.

être

être vain et orgueilleux, et que cependant de tous les sentiments, celui qu'il craint le plus de laisser échapper de son ame, c'est l'orgueil. Comme l'effet du rassemblement de toute une nation seroit de suspendre, pour un moment, le jeu des fonctions sociales, et de la rapprocher d'autant plus de la nature, qu'elle s'éloigneroit davantage, pour ce moment, de l'ordre factice de la société: on ne peut douter que cette nation, consultée sur la question qui nous occupe, ne votât unanimement pour l'égalité. Elle y seroit d'autant plus disposée que chaque rang du corps social doit avec empressement attirer à son niveau le rang plus élevé qui le chagrine et l'humilie. Le duc et pair sera charmé d'être l'égal des rois; le gentilhomme, celui du duc; le bourgeois, celui du gentilhomme; le vassal, celui du seigneur; le soldat, celui du général, etc. etc.

Chaque citoyen, appellé à donner son suffrage à haute voix, et contenu par la pudeur, qui règne avec empire au milieu d'une vaste réunion d'hommes, votera donc pour l'égalité. Mais chaque votant aura de plus son vœu secret; et ce vœu, qui n'osera se

manifester au-dehors, sera le même dans tous les cœurs ; savoir, le desir de conserver sa supériorité sur toutes les classes qui lui sont subordonnées. Chaque votant dira tout haut: j'opine pour l'égalité ; et tout bas, à condition que la loi ne me regardera pas. Il y aura donc deux volontés contradictoires, également générales : l'une portera sur l'égalité qui doit régner entre les hommes ; l'autre sur l'inégalité que chacun d'eux desire pour lui-même. La volonté générale n'est donc pas toujours unique, puisqu'ici il y en a deux. Les volontés particulières ne sont pas toujours diversifiées entr'elles, puisqu'ici elles se réunissent en un vœu commun, et forment une seconde volonté générale.

Interrogeons maintenant un peuple entier sur la question du bonheur. Ici, il n'y aura qu'une opinion ; le vœu public et le vœu secret seront le même. L'intérêt commun et l'intérêt privé se confondront, pour n'exprimer qu'un souhait, celui d'être heureux. Le principe de la volonté générale, renfermé dans ce qu'il a de vrai, se réduit donc, comme nous l'avons établi ci-devant, à *tendance au bonheur* ou *volonté générale d'être*

heureux; ce qui ne nous apprend rien, ne jette pas le moindre jour sur la science sociale, et nous laisse au point d'où nous étions partis. Il ne valoit pas la peine de troubler l'Europe pour un principe aussi stérile et insignifiant. Il ne faut pas en accuser Rousseau, bien innocent de tous les maux qu'il a produits.

On remarque, dans tout ce qui est à l'usage de l'homme, une proportion exacte entre l'utilité et le danger. L'une de ces choses est toujours à la hauteur de l'autre; elles marchent de front. Ses facultés physiques et intellectuelles sont soumises à cette loi. Les abstractions, particulièrement dans ce cas, lui sont avantageuses ou funestes, selon qu'elles sont bien ou mal faites; elles lui servent de fanal dans ses recherches. Si le fanal est mal posé, le vaisseau vient se briser sur l'écueil qu'il devoit lui faire éviter: il rencontre sa perte où il espéroit son salut. Les abstractions ont ravagé le monde. Savoir généraliser ses idées d'une manière profitable et féconde, est de tous les dons de la nature le plus rare. C'est par cette raison que la métaphysique est à la fois la plus désastreuse et la plus précieuse des

sciences. Elle guide, comme elle égare. Sans elle tout est ténèbre. Elle éclaire, mais elle brûle.

C'est une chose infiniment remarquable que les trois notions de la *souveraineté du peuple*, de la *volonté générale* et de l'*égalité*, dont les gloses diverses peuvent avoir une si puissante influence, en bien comme en mal, sur l'état de l'homme vivant en société : que trois notions, auxquelles est suspendu le sort du globe, n'aient jamais été discutées, analysées, approfondies dans le pays où elles ont pris naissance. Ces notions générales et abstraites exigeoient d'autant plus la décomposition et la détermination précise de chacun de leurs éléments, qu'elles sont, comme nous l'avons vu, extrêmement complexes. L'erreur et la vérité s'y confondent, s'y entrelassent et y forment un nœud : car il est vrai, comme il est faux, que le peuple est souverain, que la volonté générale doit commander, et que les hommes sont égaux : nœud fatal qui divise l'Europe, qui arme les nations, qui fait couler le sang, et qu'il valoit mieux délier avec la plume, que couper avec le sabre.

Si on entend par *peuple*, une nation, nul

doute qu'elle ne soit souveraine : aucune puissance sur la terre n'a le droit de s'immiscer dans ses affaires domestiques et dans son gouvernement intérieur. Si on entend par *les hommes sont égaux*, cette balance égale que la loi doit tenir dans la distribution des peines et des récompenses : ou bien l'égalité que le tems amène, et qui est le dernier terme de ces révolutions successives, qui placent et déplacent alternativement les hommes et les choses; nul doute encore que les hommes ne soient égaux. Si par *volonté générale* on entend la volonté de tous, ou encore la volonté du plus grand nombre des propriétaires, des riches, des hommes instruits ou distingués par leur naissance; rien de plus certain que cette volonté doit recevoir son accomplissement.

Je dirai plus : si cette volonté est celle de la très-grande majorité des bras et de la force, elle peut commander aussi, non par le droit du plus juste, mais par le droit du plus fort; premier des droits, comme nous l'avons dit souvent, et éminemment naturel; droit par lequel subsiste originairement une foule d'établissements humains; je dis originairement; car ils ne pourroient

subsister, si la nécessité de l'ordre, universellement sentie, n'y ramenoit la soumission du grand nombre au petit, ou de la force à la loi.

Sous un gouvernement absolu, la force paroît dominer; mais ce ne sont là que de fausses apparences : la force réelle est toujours celle à laquelle il commande : elle est retenue, contenue par son désarmement, par la difficulté de se rallier, et aussi par des considérations purement morales, comme la crainte des malheurs attachés aux troubles, aux insurrections et aux guerres civiles : et cela est si vrai, que lorsque l'oppression l'emporte sur ces considérations, cette force réelle éclate et renverse du trône le tyran.

La société civile est toujours, par son principe et par sa base, un renversement des loix naturelles; c'est ce qu'il ne faut point perdre de vue. Et si l'homme, en consentant à vivre en société, se sépare de la nature et de ses loix, pour créer, par son intelligence, un nouvel univers et un ordre moral en contradiction avec ces loix, il rentre cependant sous ces mêmes loix par sa force physique : or, la nature est sujette

à rompre les digues que la politique lui oppose : elle rentre quelquefois avec fracas dans tous ses droits ; c'est ce qui arrive dans les révolutions : mais bientôt il doit s'établir, sous peine de périr, un ordre de choses qui soit tel que les forces morales reprennent leur influence accoutumée, et leur premier empire.

Fin du sixième Livre.

DE L'ÉGALITÉ.

LIVRE SEPTIEME.

POUR nous, qu'aucune passion haineuse n'égare et ne transporte; qui ne cherchons point à ériger en brigands ou en monstres, tous ceux qui ne pensent et ne sentent pas comme nous; qui compatissons à l'erreur; qui plaignons les coupables; pour qui un jacobin, un montagnard, un royaliste et un feuillant, sont des hommes, et qui ne savons voir dans nos semblables, de quelque secte politique et religieuse qu'ils puissent être, que des amis et des frères, nous ne dissimulerons, ni n'altérerons les prétentions et les principes des auteurs de la révolution Françoise; nous les présenterons avec candeur et impartialité. Faisons pour cet effet parler un jacobin lui-même, et supposons que c'est à nous qu'il adresse la parole. » Tout ce qui a porté jusqu'à pré-« sent le titre de république ou de démo-« cratie n'en méritoit pas le nom. Les pré-« jugés et la superstition y arrêtoient le

« généreux essor de l'homme vers la liberté,
« et en défiguroient la sainte et sublime
« image. C'est à nous qu'il étoit réservé de
« la dégager des souillures de l'ignorance
« et de la barbarie, de la restituer à sa
« pureté native. C'est à nous qu'il étoit ré-
« servé d'évoquer une république du sein
« même de la nature. Nous avons réuni
« vingt-quatre millions d'hommes divisés
« entr'eux par des distinctions odieuses, et
» nous en avons fait un peuple de frères,
« qui n'obéissent qu'à eux-mêmes dans la
« personne de ceux qu'ils ont choisis, non
« pour les commander, mais pour les diri-
« ger dans la route du bonheur politique.

« Humanité vengée du mépris de l'or-
« gueil insultant des nobles et des riches.
« Gouvernement représentatif où il suffit
« d'être homme pour y participer par son
« suffrage. Constitution où tous les privilè-
« ges sont abolis, excepté ceux du mérite
« et de la vertu.

« Nous ne voulons plus d'un culte ab-
« surde et imposteur, d'une religion dont
« les dogmes font frémir le sens et la rai-
« son, d'une religion ennemie des lumiè-
« res, complice des tyrans, qui n'a su faire

« des hommes que des superstitieux, des
« frénétiques sanguinaires et des escla-
« ves, et qu'on pourroit croire avoir été
« vomie de l'enfer sur la terre, si l'enfer
« existoit, par tous les maux qu'elle a ver-
« sés sur eux.

« C'est à cette grande régénération de
« l'espèce humaine que les vautours cou-
« ronnés qui la dévorent ont intérêt de s'op-
« poser. C'est à ces vérités éternelles, dont
« l'éclat doit frapper les mortels aveuglés et
« dessiller leurs yeux, qu'un petit nombre
« de despotes, qui tiennent l'univers à la
« chaîne, font une guerre impie. Nous com-
« battons le crime et l'imposture; et leurs
« efforts à eux, leur ligue sacrilège tendent
« à étouffer la liberté et la vertu.

« Quelle plus belle entreprise fut jamais
« conçue par une société de philosophes,
« que celle d'affranchir le genre-humain
« du joug que la politique et la superstition
« réunies font peser sur sa tête depuis tant
« de siècles! de le soustraire à ses oppres-
« seurs profanes et sacrés, et de le rendre
« à la nature, à la raison et à la liberté,
« qui seules peuvent sur cette terre le met-
« tre en possession de la félicité à laquelle
« il a droit de prétendre.

« Et quant à vos principes, dont nous ne « contestons pas la justesse, un petit nom- « bre d'hommes les plus justes et les plus « éclairés sont à la tête des affaires de la « république et les conduisent : vous y « retrouverez les trois éléments sociaux dont « vous parlez, l'élément monarchique, dans « un conseil exécutif; l'aristocratique, dans « les représentants du peuple; et le démo- « cratique, dans les assemblées primaires « procédant à leur nomination «.

Voilà sans doute le jour le plus favorable sous lequel puisse être vu le vaste projet des jacobins; mais il est idéal, chimérique, inexécutable et dangereux. C'est ce que nous croyons avoir évidemment montré, en développant nos principes politiques. Remettons en peu de mots sous les yeux de nos lecteurs les considérations les plus décisives de nos raisonnements.

Tout s'exécute et marche dans les deux univers, le physique et le moral, par des loix qui se réduisent à une seule; *puissance* et *résistance*. C'est là ce que les deux univers ont de commun; c'est leur point de contact; celui dans lequel ils viennent se réunir. Leur opposition consiste en ce que dans

l'un, les grandes masses maîtrisent les petites ; et que dans l'autre, les petites donnent leur impulsion aux grandes. Nous avons appellé l'ordre qui règne dans le premier, *ordre physique* ou *naturel ;* et celui qui règne dans le second, *ordre moral* ou *factice.* C'est de-là que nous sommes partis pour établir, que tout système civil fondé sur des loix naturelles est en contradiction avec la nature de l'homme et sa qualité d'être moral.

Les principes de cet ouvrage que les jacobins adoptent en apparence, diffèrent entiérement des leurs. On peut rapporter ces différences à quatre chefs principaux. 1°. *La nature des élément.* 2°. *Le siège des pouvoirs.* 3°. *L'exécution de la loi.* 4°. *La représentation.* Reprenons ces différences.

I. Dans un système où tous *les élément* sont égaux, la chaîne des autorités est impossible à former. Il n'est aucune raison pourquoi un égal obéiroit à son égal ; et pourquoi le petit nombre conduiroit le grand : celle du mérite personnel n'est pas admissible ; grace à l'amour-propre, et à la sottise des hommes, qui n'ont jamais su, à cet égard, rendre justice aux autres,

mí à eux-mêmes. L'égalité des éléments est donc en opposition avec le principe fondamental que la partie doit commander au tout.

II. Dans un système où la souveraineté, sans partage, appartient exclusivement au peuple, c'est-à-dire, au plus grand nombre: *le siège du pouvoir* est unique; et la puissance, ou la force, est souveraine. On ne voit point dans cette masse homogène où peuvent être placés les contre-poids moraux. Or, il est monstrueux d'attribuer la souveraineté à la puissance séparée de la résistance. Tout système politique, où l'on aura fait de la force *le souverain*, doit s'abîmer et se perdre dans les convulsions de l'anarchie. Si dans le monde matériel, il n'y avoit qu'une puissance, et point de résistance, l'univers seroit dissous! Et de même dans le système moral; si rien ne balancoit la puissance des passions; l'espèce humaine, sans frein, se déchireroit de ses propres mains, et rentreroit dans le néant.

III. Dans un système où la multitude est souveraine, il n'est aucun moyen de faire *exécuter la loi* qui déplaira au souverain: car le souverain commande; et il est absurde

d'imaginer qu'il puisse se laisser commander. On ne pourra donc y réussir sans employer une partie de la force du souverain pour soumettre l'autre ; c'est-à-dire, sans le mettre aux prises avec lui-même ; sans exciter la guerre civile et bouleverser l'Etat.

IV. Et enfin dans un système où la souveraineté est concentrée dans le peuple d'une manière indivisible, il n'y pas lieu à *représentation.* On n'aliène pas plus la souveraineté que la vie ; et personne ne s'est jamais avisé de donner charge à quelqu'un de vivre pour lui. La souveraineté est la vie du corps politique ; elle ne peut être ni déléguée, ni représentée. On peut bien représenter une portion de la souveraineté ; mais non pas la souveraineté toute entière : celui qui la représente la possède. La représentation ne peut être entendue en politique que comme une espèce de tribunal plus parfait que celui dont les anciens s'avisèrent pour protéger les droits du peuple. Or, ne seroit-il pas ridicule, de penser que le souverain a besoin de protection ? La plénitude de la souveraineté n'a rien hors d'elle-même dont elle puisse redouter les atteintes. Elle ne peut être représentée sans être anéantie.

Le libre choix des hommes que le peuple juge capables de défendre ses intérêts est la vraie caractéristique de la portion de souveraineté qui lui appartient. Mais quand le peuple a concentré en lui-même tous les pouvoirs; quand il est le seul souverain; l'élection de ses représentants, n'est plus que celle de ses maîtres. Un peuple qui s'est emparé de la souveraineté, et qui veut la garder toute entière, doit l'exercer lui-même, sous peine de la perdre. Mais peut-il l'exercer? Non. Peut-il la déléguer? Non. Que doit-il donc faire? Revenir à mes principes ou périr; il n'y a pas de milieu.

Quoique depuis cinq ans, on s'occupe en France de législation; le *système représentatif* n'y a pas été mieux discuté, mieux analysé que l'*égalité*, la *volonté générale* et la *souveraineté du peuple*. La représentation; nous venons de le voir; n'est que le moyen politique, inventé pour protéger les droits du peuple, contre les usurpations des deux autres portions intégrantes de la souveraineté. Si l'on supprime ces deux portions, il n'y a plus d'usurpation à en craindre; plus de précaution à prendre pour s'en garantir:

le rempart de la représentation devient donc inutile. D'un autre côté ; deux portions de la souveraineté ne peuvent être supprimées, sans que la troisième l'ait usurpée toute entière. Que reste-t-il dans ce cas à la place de la représentation ? La tyrannie.

La liberté publique est perdue, lorsque l'un des trois pouvoirs usurpe la souveraineté. La liberté civile peut encore exciter sous l'un des deux pouvoirs moraux ; parce que chacun d'eux a bien plus en lui-même un principe de résistance que la puissance populaire, qui, privée de ce principe, se déborde comme un torrent furieux que rien ne peut ni contenir, ni arrêter. Ainsi des trois éléments de la souveraineté, celui sur lequel il est le plus dangereux de la transporter toute entière ; c'est, sans aucune comparaison, l'élément démocratique. Une monarchie souveraine, une aristocratie souveraine, peuvent encore se concilier avec une espèce de félicité sociale. Mais une démocratie souveraine en est le tombeau, sur-tout lorsqu'elle embrasse un vaste empire et qu'elle est absolue.

Pour parler pertinemment de la démo-

cratie,

cratie, il faut en étudier les effets. Nous avons déja passé en revue, et soumis à notre examen les gouvernements populaires de Rome, de la Grèce et des Suisses. Nous ajouterons à ce que nous en avons dit quelques nouvelles observations.

S'il est des démocraties qui pourroient être absolues; ce seroient, sans doute, plus qu'aucune autre, celles de l'Helvétie. Des pâtres, des bergers et des cultivateurs; pauvres, sans art, sans luxe; aussi simples dans leurs mœurs que dans leurs vêtements, séparés du reste de la terre par des rochers inaccessibles; unis de plus entr'eux par des dangers communs, exposés à être ensevelis sous l'énorme volume des neiges qui se détachent du haut de ces rochers; ou écrasés sous leurs montagnes même, qui quelquefois se déplacent et s'éboulent; et obligés de combattre et de lutter sans cesse, et contre l'aridité d'un sol ingrat, et contre ces grands accidents de la nature. Eh bien! ces démocraties ont été assez sages pour ne jamais dépasser les limites de l'*égalité politique*; et encore, n'ont-elles usé de cette égalité que comme les Grecs et les Romains en usèrent long-tems; c'est-à-dire, en laisé

sant entre les mains des nobles et des principaux de la nation, le maniement des affaires de la république. Elles secouèrent le joug de l'Autriche, s'affranchirent des vexations de la noblesse, mais ne la persécutèrent point. Elles continuèrent de reconnoître leurs seigneurs; de payer ce qui leur étoit dû, et d'acquitter les redevances.

Plusieurs d'entr'eux s'empressèrent d'ajouter au lustre de leur naissance, la qualité de bourgeois ou citoyen; ce qui en Suisse est une seule et même chose. Ces démocraties reçurent en effet dans leurs confédérations tous les nobles qui voulurent y entrer : elles ne comptèrent pas un traître parmi eux, et n'eurent pas de défenseurs plus zélés de leurs droits et de leur liberté. Leurs petites armées, qui firent de si grandes choses, eurent presque toujours pour généraux des nobles. Leurs Curtius, leurs Decius, furent des nobles. Sans les nobles, il est fort douteux qu'elles fussent jamais parvenues à l'indépendance.

Quoi! Les Suisses, ces ennemis irréconciliables de la noblesse, devroient la liberté à leurs tyrans! Quel paradoxe! Rien n'est plus vrai cependant. On sait confusément

que les républiques Suisses se sont élevées sur les ruines de la noblesse : d'où l'on concluoit en France autrefois, que noble et Suisse, étoient deux qualités incompatibles. C'étoit un préjugé assez généralement répandu. On ignoroit qu'il n'y a point de pays au monde d'une aussi petite étendue, qui ait renfermé autant de chevaliers, d'écuyers, et de preux à casque et à bannière. La Suisse étoit hérissée de châteaux forts. Le monstre féodal avoit tendu les toiles dont il enveloppoit ses victimes, sur les hauteurs escarpées qui dominent cette foule de défilés et de vallons, dont la Suisse est coupée en tout sens. Ce pays, aujourd'hui le séjour de la paix, de l'innocence et du bonheur, servoit de repaire à une multitude effroyable de petits despotes, qui, du haut de leurs donjons inaccessibles, se répandoient dans les campagnes et y portoient le ravage et la désolation. Il semble que la noblesse et les fiefs, s'étoient multipliés dans ces contrées, en raison du nombre des sites favorables à l'exercice des brigandages que leur accordoient les droits barbares de la féodalité. C'est sur ces majestueuses montagnes, boulevards de la

liberté des Helvétiens, que se forgeoient leurs fers. Ce qui les protège à présent les asservissoit alors.

Parmi tant de tyrans, il y en avoit de supérieurs et d'inférieurs; les petits étoient dans la dépendance des grands. Les vassaux et arrière-vassaux rendoient foi et hommage pour leurs fiefs aux seigneurs hauts justiciers. Ces vassaux apprécièrent le bonheur d'être libres, et les avantages de se soustraire à la servitude de la vassalité. Ils mirent leurs fiefs sous la protection des nouvelles républiques, (plusieurs même les leur vendirent); et comme ils les dirigeoient par leurs conseils, et par leur influence; ils n'eurent plus ainsi de protecteurs qu'eux-mêmes. Ils trouvèrent qu'il valoit mieux être souverains que sujets; devenir maîtres que de rester valets. Telle est l'explication du paradoxe. (1)

C'est ainsi que la liberté qui sanctifie tout ce qu'elle touche, de brigands qu'ils étoient, en fit d'honnêtes gens. C'est ainsi que quatre-vingt-mille gentilshommes en

(1) Tout le monde sait que *valet* vient de *vaslet*, petit vassal.

France, seroient devenus les plus fermes appuis de la république, s'ils avoient été traités de même : et comme l'a dit un journaliste d'après la *Correspondance*, *&c. Il valoit mieux admettre la noblesse dans la constitution françoise, pour en être le soutien; que l'en exclure pour en être le fléau :* car un noble n'aimera jamais la liberté qui le dépouille; mais il adorera la liberté qui le protège.

Quant aux seigneurs suzerains, et aux grands feudataires; ils dédaignèrent toujours de s'associer à des paysans qu'ils regardoient comme des rebelles. Ils furent presque tous exterminés et détruits; soit par les républicains; soit par l'Autriche elle-même, qui, aveugle autant qu'injuste dans ses vengeances, les immola, quoiqu'innocents, aux mânes de l'empereur Albert assassiné. Ainsi la destinée de ces démocraties fut d'être secondées par leurs plus cruels ennemis, la noblesse et l'Autriche.

Une chose bien digne de remarque, est de voir les cantons qui admirent les gentilshommes dans leurs communes, se former en démocraties; et les cantons, qui, comme Berne et Bâle, chassèrent les nobles de leurs villes, devenir des aristocraties.

Or, dans les aristocraties Suisses, les bourgeois seuls et la métropole qu'ils habitent sont souverains; le pays, et tout ce qui n'est pas bourgeois sont sujets : au lieu que dans les petits cantons, tous les habitants sont bourgeois, et par conséquent participent à la souveraineté. Mais nous devons le dire, parce que cela est. Les souverains des cantons populaires, sont dans le cas de porter envie aux sujets des cantons aristocratiques. Ceux-ci jouissent de plus d'aisance, sont plus heureux, plus libres même que les premiers, dont la souveraineté se réduit au stérile avantage de donner une fois par an leurs voix dans les assemblées générales, où les principales familles du pays qui composent la régence et les premières magistratures, exerçent une influence, que j'appellerois autorité, si je ne craignois de commettre un crime de *lèze-démocratie.*

Au reste, ces démocraties sont très-bien gouvernées. Que pourroient-elles desirer de plus? Et lequel vaut le mieux d'être bien dirigé par autrui, ou de se conduire mal soi-même? Ces petits Etats sont des démocraties de nom et des aristocraties de fait.

Et nous en dirons autant de toutes les démocraties du monde. Cheminent-elles bien? Elles sont aristocratiques? Cheminent-elles mal : elles sont anarchiques. Et les petits cantons tombent quelquefois dans ce dernier cas. Ils sont exposés à des orages dont sont exempts les autres Etats de la Suisse, composés de souverains et de sujets. Ces sujets, incomparablement plus nombreux que les bourgeois qui les commandent, paient peu, reçoivent plus de l'Etat qu'ils ne lui rendent, sont tous armés pour sa défense. Dépositaires de la puissance de leur souverain; chacun d'eux tient dans sa main un gage de l'équité, de la modération et de la douceur de son gouvernement. Ce gage est un fusil.

Nous avons parlé d'orages auxquels donnent lieu les formes de la démocratie. Les commotions populaires d'une assemblée générale ont coûté plus d'une fois la vie aux premiers magistrats du pays (2). Les inconvénients de la démocratie se font donc sentir, même au milieu d'un petit nombre

(2) Nous avons assisté à une de ces assemblées, et nous parlons comme témoin oculaire.

de paysans honnêtes, simples, bons et à peu près égaux. Comment un vaste empire, où aucune de ces circonstances n'existe, s'accommodera-t-il de ce régime?

Les communautés de la Rhétie, plus rustiques encore que celles des petits cantons, environnées de hautes montagnes, forment autant de républiques, indépendantes les unes des autres, et jouissent du plus haut degré de liberté possible. L'on retrouve néanmoins, dans le centre politique qui réunit ces petites républiques fédératives, un chef unique à la tête des divers chefs de communautés; des présidents, des nobles et jusqu'à un député de l'empereur. Ce sont encore des gentilshommes et des seigneurs qui ont fondé ces démocraties alliées des Suisses sous le nom de *Ligues*. Toute mitigée que soit leur constitution, elles n'en paient pas moins le tribut que toute démocratie doit à l'anarchie et au désordre. La licence s'y glisse sous le masque et les traits de la liberté; et ces bons paysans, trompés par l'apparence, croient qu'une partie de leurs droits consiste à pouvoir, de tems à autre, dépouiller leurs voisins. Une commune quelquefois se lève en armes, et toute entière

se jette sur la commune voisine, et s'y livre au pillage. Elle rentre ensuite dans ses foyers, et s'applaudit d'avoir fait un si noble usage de sa liberté. Heureusement des médiateurs accourent des communautés environnantes, estiment le dommage, accommodent l'affaire, et préviennent ainsi les représailles et les vengeances.

Si des républiques démocratiques, les plus petites de l'univers, et dont la population n'excède pas cinq à six cents personnes, donnent, pour produits, de pareils excès; quels seront les résultats d'une démocratie absolue de vingt-quatre millions d'hommes? Etablissant ici une règle de proportion, nous trouverons, pour le quatrième terme, les plus effroyables brigandages, des torrents de sang versé, le pacte social déchiré en lambeaux, et la dissolution même du corps politique. (3)

---

(3) Il nous manque un ouvrage bien intéressant; c'est une histoire civile et politique de la Suisse, et le tableau de ses révolutions. Celui qui n'aura pas le talent de réduire à 300 pages les 300 volumes *in-folio* de chroniques et d'annales qui existent sur cette matière, n'est pas appellé à cette fonction aussi difficile qu'honorable. Point d'histoire sans philosophie. Il faudra donc encore

C'est un phénomène bien extraordinaire, et qui n'a pas été remarqué, que la force,

---

qu'au talent de peindre, il joigne celui de réfléchir et de penser. Il faudra qu'il nous explique comment un peuple libre et vertueux a pu, pendant quatre cents ans, vendre ses citoyens, mettre leur sang à prix, et servir d'instrument au pouvoir arbitraire.

J'ai toujours été surpris que la Suisse, si féconde en grands hommes, n'ait pas produit un historien de génie.

Personne n'a fait une observation bien glorieuse pour la Suisse; c'est que les écrivains et les savants qui honorent le plus l'Allemagne et la France, qui ont le plus illustré la langue et la littérature des deux Empires, et la philosophie, sont des Suisses, c'est-à-dire, des hommes sortis d'un pays où l'on ne parle qu'un Allemand corrompu et qu'un assez mauvais François. Nous ne ferons pas mention des vivants, mais nous nommerons *J. J. Rousseau*, *Bonnet*, *Gesner*, *Haller*, les *Bernoulli*, *Euler*, *Iselin*, *Bodmer*, etc. L'auteur de deux ouvrages sur *la Solitude* et l'*Orgueil national*, grossira un jour cette liste. Une chose qui est encore remarquable, c'est que ces grands hommes appartiennent tous aux trois cantons protestants de Zurich, Berne et Bâle, et à Genève.

On diroit que la Suisse a remplacé cette multitude de nobles manoirs qui pesoient sur sa surface, par un nombre égal de qualités morales, de vertus et de talents. Point de contrée sur la terre, qui, dans un

qui de sa nature devroit tout protéger, ait elle-même besoin de protection. Ce phénomène confirme nos principes, et les éclaire d'un nouveau jour. Il nous explique pour-

---

aussi petit espace, puisse à cet égard entrer en parallèle, et se vanter d'autant de noms illustres. Point de contrée encore qui renferme autant de productions précieuses des trois règnes. La nature y étale une magnificence qu'on chercheroit vainement ailleurs; et pour ne parler que du règne végétal, la Suisse est le plus riche herbier de l'univers.

Peut-être trouveroit-on les causes de ces dons variés de la nature et du génie, dans la diversité de ses sites, de ses températures et de ses climats. Elle ne compte point ceux-ci par leur éloignement de l'équateur, mais par leur élévation au-dessus du niveau de la mer. Ce n'est pas en surface qu'elle les calcule, mais en hauteur. La Suisse rassemble, sous le même dégré de latitude, tous les climats, et dans une même saison toutes les températures; ou plutôt ses hautes montagnes présentent, dans l'été, le spectacle superbe des quatre saisons rangées en amphithéâtre, depuis le pied jusqu'au sommet couronné de neiges, et où règne, au milieu des glaces, un hiver éternel.

La Suisse distribue à l'Europe la santé, par ses plantes salutaires; la fertilité, par les fleuves qui sortent de son sein; la lumière par ses grands hommes; et l'exemple d'une liberté modérée, qui ne fut jamais souillée par l'injustice, ni par aucun excès.

quoi la force ne peut être souveraine. Il nous fait voir que les protections sont respectives entre les trois portions de la souveraineté. Il nous dévoile sur-tout l'origine de la machine artificielle du gouvernement. Le législateur est obligé d'en compliquer les ressorts, et de s'éloigner de la simplicité de la nature, parce que l'homme tend lui-même à s'en éloigner sans cesse. La multiplicité des pouvoirs seroit un grand défaut, si la force physique du peuple pouvoit se régler elle-même : mais la force peut être tournée contre elle-même : elle a besoin d'être sauvée d'elle-même ; et le peuple ne peut exercer la souveraineté que lui donne cette force, sans se dévorer lui-même. C'est une vérité que lui a fait confusément entrevoir l'instinct de sa conservation. Il a senti qu'il valoit mieux se soumettre à un petit nombre d'hommes, qui pouvoient abuser de leur pouvoir, que d'exercer lui-même une souveraineté qui le plongeoit dans un abîme de maux sans cesse renaissants. De deux maux il a choisi le moindre. Car tel est l'état auquel l'homme est condamné sur cette terre, que le plus haut degré de félicité auquel il puisse prétendre, n'est jamais que la préférence don-

née à un petit mal sur un mal plus grand.

Observons ce phénomène sous un autre point de vue. Chaque homme est une espèce d'automate, où la nature a placé des puissances et des résistances : mais, par des raisons que nous ignorons, elle n'a pas jugé à propos de les mettre entr'elles dans un juste équilibre : l'un, a trop d'activité; l'autre, trop d'inertie. La puissance est trop forte ou trop foible chez quelques-uns ; dans d'autres la résistance est nulle. Le corps politique, composé d'hommes, se forme de tous ces éléments défectueux, inégaux, bisarres et capricieux. C'est en les mêlangeant que les excès et les défauts se compensent, se corrigent les uns par les autres. Ce que la nature n'a point fait de chaque homme en particulier, l'art entreprend de le faire de chaque réunion d'hommes. Il cherche à distribuer dans son systême les puissances et les résistances, comme elles ne sont point dans l'automate humain, où le plus souvent la puissance l'emporte sur la résistance. Il cherche à se rapprocher, le plus qu'il est possible, d'un automate idéal, plus parfait que celui qui existe réellement, et que la nature n'a pas voulu ou pu exécuter.

Telle est la vraie génération du corps politique.

Considérons maintenant l'automate humain comme un petit gouvernement à part ; et supposons-le tout autrement qu'il n'est. Supposons ce gouvernement assez parfait pour que le génie et la sagesse réunis puissent y soumettre invariablement la force, ou, en d'autres termes, pour que l'harmonie des puissances et des résistances soit telle que l'automate marche à son but, et atteigne à sa fin, sans pouvoir se détourner de la ligne qui l'y conduit.

Rapprochons ces automates dans une même contrée, pour y vivre en société. La recherche des éléments politiques de cette société seroit sans objet. Il seroit absurde de rechercher, dans des éléments semblables, des éléments divers. Peuple et nation n'ont plus qu'un sens. Monarchie, aristocratie, démocratie n'ont plus de sens. C'est là le gouvernement jacobin. Il est fondé sur l'égalité de ses éléments, et sur la justesse uniforme de leurs mouvements. Il a le mérite de l'unité, de la simplicité, et laisse bien loin derrière lui en perfection tous les systêmes connus jusqu'à présent, qui, nés de

MERCANTILE LIBRARY PHILADELPHIA

l'imperfection humaine, ont été obligés d'admettre des éléments inégaux, de combiner des pouvoirs divers, et de multiplier les uns et les autres.

Il ne manque aux législateurs du gouvernement jacobin, que le secret d'élever l'homme à cet état sublime où toutes ses actions seroient constamment subordonnées à la vertu et dirigées par la sagesse. Sans ce secret, nous l'avons dit, et nous ne pouvons trop le répéter, la publication des principes d'un gouvernement qu'on voudra établir sur des perfections humaines imaginaires, ne produira qu'anarchie, désordre et confusion, parce que toutes les fois qu'on crie à la multitude : *Tous les hommes sont égaux, et vous êtes assez sages pour vous passer de conducteurs, et pour vous gouverner vous-mêmes ; vos magistrats, vos nobles et vos rois ne sont que des tyrans ;* on sera sûr d'en être favorablement écouté. A cette voix, la force comprimée se réveillera, renversera de tous côtés les digues morales et les obstacles de l'opinion qui la contenoient; et la société civile s'écroulera sur ses fondements.

La représentation, telle qu'elle existe en France, n'est qu'une machine à illusion,

et à laquelle viennent se tromper réciproquement, peut-être sans le savoir, les électeurs et les élus. Ou, le peuple souverain est une force qui peut se régler elle-même : dans ce cas, il n'a nul besoin de conducteurs et de représentans ; il se gouvernera fort bien lui-même. Ou bien, cette force est de nature à ne pouvoir se régler elle-même ; et alors qui sera le régulateur ? Ce ne seront certainement pas des représentants qui n'ont aucun moyen coactif, qui attribuent au peuple la souveraineté toute entière ; qui ont été obligés, pour lui obéir, de supprimer la loi martiale, fondement de l'ordre et de la paix publique ; qui se reconnoissent subordonnés, simples agents, et organes seulement de sa volonté suprême. Il seroit bien extraordinaire que des serviteurs contraignissent leurs maîtres, par des voies de rigueur, à se soumettre à des règles qui leur déplaisent, et à faire ce qu'ils ne voudront point faire.

Si la représentation est soumise au peuple, et ne fait que suivre les directions que le peuple lui donne, elle est un double emploi dans l'état. Si elle ne marche pas avec le peuple, et qu'elle suive une direction, ou différente

différente ou opposée ; elle se rend coupable de rebellion ; elle devient criminelle de lèse-souveraineté et de haute-trahison.

En un mot, toutes les fois que cette représentation ne produira ni secousse, ni trouble dans l'Etat, elle prouvera que le peuple a en lui-même les résistances morales capables de contenir sa force dans les constantes limites du juste. Elle prouvera que le peuple se conduit bien sans elle, et qu'elle est inutile. Si, au contraire, elle engendre des factions, fait naître des discordes, elle est un établissement antisocial et monstrueux.

Depuis 1789 qu'elle existe en France, son rapport avec le peuple est couvert d'un voile qui n'a point encore été soulevé. Les députés, en rendant un hommage plus ou moins éclatant à la supériorité du peuple, ont toujours paru lui dire : *Nous vous reconnoissons souverain ; mais c'est à condition que c'est nous qui le serons : nous vous gratifions de la souveraineté, à condition que vous nous la rendrez.* Et le peuple, de son côté, a paru leur répondre : *Nous vous permettons d'exercer la souveraineté, à condition que vous ne ferez que ce que nous voulons.* Le peuple entend qu'il est le

maître ; qu'il jouit de la plénitude de la souveraineté ; qu'il ne doit l'obéissance qu'à lui-même. Or, il sera difficile de lui persuader qu'en exécutant les volontés de sept ou huit cents personnes qui réunissent tous les pouvoirs, il exécute ses propres volontés, et n'obéit qu'à lui-même. Il y a là-dedans une métaphysique subtile, à la hauteur de laquelle on n'élèvera jamais le peuple. Ce n'est pas à ses députés, dira-t-on, qu'on prétend le soumettre ; c'est à la loi. Je craindrois que la loi ne fût ici qu'un moyen subtil de s'emparer de la souveraineté. Et d'ailleurs, qui donnera force à la loi, si la force, qui est souveraine, ne veut pas de la loi. (*a*)

Il est constant qu'une démocratie absolue est essentiellement exclusive de tout autre pouvoir. Le peuple souverain perd sa souveraineté, s'il l'aliène ou la délègue : et s'il ne la délègue pas, ceux qu'on nomme ses représentans, ne sont plus que des agents, des commissaires, obligés de le consulter, d'étudier sa volonté, de s'y sou-

(*a*) Voyez, pour ne pas me répéter, ce que j'ai dit sur la *loi*, page 424 de la *Correspondance*, &c.

mettre, et de s'y conformer en tout point.

Lorsque le peuple s'avisera de dire un jour à ses représentans : *Nous sommes las de vos décrets ; cessez de nous donner des ordres ; nous n'en voulons plus recevoir de vous ; nous saurons bien nous conduire nous-mêmes* ; qu'aura-t-on de solide à lui opposer ? Rien. Et c'est ici que se présente, d'une manière frappante, le terme de comparaison entre les deux systêmes, le naturel et l'artificiel. Dans le premier, fondé sur la souveraineté du peuple ou de la force, le jacobin reste muet devant cette déclaration du peuple : il doit baisser la tête et se soumettre. Dans le second, fondé sur la souveraineté des trois pouvoirs réunis, les représentans opposeront au peuple une réponse victorieuse. Ils lui diront : *Les ordres que vous recevez n'émanent pas de nous seuls. Ils sont le résultat des plus sérieuses délibérations prises avec les pères de la patrie qui partagent avec vous la souveraineté. Elles n'ont que votre bonheur pour objet. Humilions-nous devant la souveraineté nationale, dont vous êtes la plus précieuse portion ; et par un refus d'obéissance, ne devenez pas les ennemis de vous-mêmes, et ne travaillez pas à votre propre ruine.*

En effet, dans le systême naturel, qu'est

ce que la *nature* auroit à répondre à la *force*, lorsqu'elle veut parler en maître? A la force qui tient de la nature même son droit de souveraineté sans partage; mais dans le systême artificiel, le seul vrai, le partage de la souveraineté oppose deux voix à la prétention du peuple qui n'en a qu'une.

La souveraineté, en France, est aujourd'hui; il n'y a pas de milieu; ou dans le peuple, ou dans le corps aristocratique appellé *Assemblée Nationale* ou *Convention*. Si elle est dans le peuple; la borner, la réduire à une simple élection de représentants est une véritable dérision; et un leurre dont il ne seroit pas long-tems la dupe. Si elle est dans l'assemblée, le peuple n'a fait que changer de maître; il est sujet. Quand on exerce des pouvoirs sans bornes; on n'est pas mandataire, on est souverain. Or, il est certain que la Convention exerce ces pouvoirs, et jouit d'une autorité illimitée; à moins qu'on ne veuille la regarder comme revêtue en ce moment par le peuple d'une espèce de dictature.

Il résulte de ces différentes manières de considérer la question, que dans l'état actuel des choses, la souveraineté reste in-

décise et problématique entre le peuple et ses représentants. Mais comme ceux qui font vouloir le peuple ; qui lui inspirent ses déterminations dominent aussi dans la Convention, et l'entraînent par leur ascendant ; il arrive que les deux souverains, agissant de concert, ne s'apperçoivent pas encore qu'ils sont deux.

Telle est à-peu-près, depuis la révolution, la position du peuple à l'égard de ses représentants. Les trois assemblées ont toujours marché avec le peuple, ou du moins en ont eu l'apparence. Toutes leurs opérations, tous leurs décrets n'ont eu qu'un but, celui de faire prédominer sa puissance et sa force, et de l'élever sur les ruines et les débris de tout ce qui n'est pas lui. Ceux mêmes qui le trahissoient, étoient forcés de voiler leurs trahisons de ses intérêts. Les assemblées nationales, soutenues de la force du peuple, n'ont combattu successivement que pour lui, et par lui, contre les abus, les préjugés, l'intolérance, le fanatisme, le clergé, la magistrature, la noblesse, les rois, la servitude des campagnes, le despotisme féodal, et enfin toute l'Europe.

Dans cet état de contention et de guerre

perpétuelle, où des intérêts communs ont réuni le peuple et ses chefs; on n'a point eu le tems, ni l'occasion de s'enquérir de la nature, et du siège de la souveraineté. Elle est restée ignorée, et comme un germe en réserve, qui produira un jour les plus sanglants débats; et ne se développera que pour rendre au chaos un système élevé sur la théorie décevante de l'égalité.

C'est à la paix que j'attends les François. C'est lorsque tout sera tranquille au-dehors, assoupi au-dedans. C'est alors que le peuple et ses chefs, par un mouvement naturel, se sépareront pour se mesurer des yeux; laissant entr'eux, et pour champ de discorde, l'incertitude de la souveraineté.

Représentés, représentants, seront comme deux armées en présence. Les premiers étant souverains de droit, voudront l'être de fait; et les seconds, l'étant de fait, voudront l'être de droit: d'où naîtra une lutte furieuse qui recommencera le cours déplorable des catastrophes et des massacres. Mais le peuple, par sa toute-puissance, aura bientôt balayé ces souverains postiches; et dissipé leur fantôme de souveraineté. Les têtes voleront sous les sabres du

peuple comme sous celui des empereurs de Maroc. Il brisera ses anciennes idoles avec autant de facilité qu'il les aura créées. Il se donnera de nouveaux chefs, car il lui faut des chefs. Le peuple en général ne veut que ce qu'on lui fait vouloir. On dressera de nouvelles listes de proscription; et le sang ruisselera de toutes parts. Les nouveaux démagogues feront le procès aux anciens. On les accusera d'avoir attenté à la souveraineté du peuple François. Ils périront comme leurs dévanciers. On trouvera aisément coupables du même crime; de ce crime vague, indéfini; tous ceux qu'on voudra perdre. On sentira, mais trop tard, le danger d'avoir familiarisé le peuple avec le sang et les exécutions; d'avoir détruit ce respect superstitieux, mais salutaire pour les rangs élevés, et pour les hommes constitués en dignité; d'avoir renversé la barrière de l'inviolabilité, qui faisoit des députés et des rois, des personnes sacrées. On parlera encore de république, de liberté; et la terreur glacera les esprits, la consternation règnera d'un bout de l'empire à l'autre.

O montagne imprudente! Vous avez roulé sur la plaine et sur la royauté; elles

ne sont plus ; vous écroulerez à votre tour. Les coups qui ont fait tomber sous la hache du bourreau le roi, et trente députés, ont retenti sur votre cime. Il n'est pas un des rochers qui vous composent qui n'en ait été ébranlé ; et qui ne puisse, par sa chûte prochaine, offrir l'image d'une nouvelle ruine. Lorsque la pensée et la presse auront secoué les chaînes dont vous les avez garottées ; on vous reprochera ; on vous accusera d'avoir exercé sur la France un despotisme, dont toutes les tyrannies réunies n'ont jamais approché. Vous avez disposé arbitrairement de la vie, de l'honneur, et des biens, non de quelques François, mais de toute la France. On ne peut pas aller plus loin. L'instrument populaire, dont vous vous êtes servis avec une profonde habileté, sera retourné contre vous-mêmes. La réaction sera terrible; elle est infaillible, parce qu'elle est dans la nature.

C'est-là qu'ira se terminer un phénomène politique qui ne s'étoit point encore vu sur la terre ; celui d'un peuple voulant faire d'une révolution qui l'a rendu le maître un état permanent. Ce phénomène sera dans l'histoire des hommes, ce que sont à l'his-

toire de la nature, ces météores effrayants, qui traînent après eux, les bouleversements, la dévastation et la mort. La postérité ne s'en souviendra, n'en parlera qu'en frémissant : et lorsqu'on voudra calmer les fureurs d'un peuple irrité, et le porter à des voies de conciliation; lui inspirer des sentiments de paix et de concorde; on n'aura qu'un mot à lui dire. *Souvenez-vous du peuple François.*

Mais à quoi bon ces sinistres présages! Il n'est permis de prévoir des malheurs, d'annoncer des désastres qu'autant qu'on croit connoître des moyens d'y apporter remède et de les prévenir.

La Convention actuelle avoit invité les philosophes, et les hommes instruits de tous les pays, à lui fournir des lumières sur les moyens de donner à la France une bonne constitution. Je ne doute pas qu'elle n'ait reçu un grand nombre de mémoires. J'avoue que la chose ne me paroît pas aisée. Tous les prestiges politiques sont détruits; et ce ne sera pas une petite entreprise que d'y établir désormais un gouvernement régulier. La demande de la Convention, me paroît tout-à-fait ressembler à celle que

feroit un opticien, sur les moyens de ressusciter la magie et les miracles de la catoptrique après en avoir brisé tous les miroirs et tous les verres. Les François, dans leurs excès, en sacageant les Tuileries, en achevant de traîner dans la boue, sceptre, trône, grands et noblesse, sont l'histoire de cet imprudent physicien.

Je me représente la France, avant l'an 1789, comme un grand théâtre où s'exécutoient de magnifiques opéras. Les places y étoient mal distribuées. Le parterre faisoit les frais du spectacle ; on le laissoit debout, serré, et mal à l'aise ; pendant que les favoris, en petit nombre, de l'intrigue et du hasard, s'étendoient mollement dans des niches dorées, et d'élégants réduits. Mais la foule d'en-bas jouissoit, recevoit le plaisir par tous les sens ; et l'on bailloit au-dessus d'elle. L'ennui des loges vengeoit les gênes du parterre. Celui-ci, à la vanité près, triste dédommagement de l'ennui ; n'étoit pas le plus mal partagé ; ensorte que tout le monde étoit à-peu-près satisfait.

Des hommes sont venus, et ont entrepris de désabuser le parterre de ses jouissances, et de lui persuader que ses plaisirs,

quoique mêlés d'épines, n'étoient pas des plaisirs. Le théâtre étoit supporté par un vaste pivot. Ils lui ont imprimé un mouvement de révolution; et le faisant tourner sur lui-même; ils ont amené sur la scène ce que les rideaux et les toiles cachoient. Ils ont mis derrière ce qui étoit devant; et devant ce qui étoit derrière. Ils ont ensuite troué les toiles, détaché les cadres et les poulies, coupé les cordes, dépendu les nuages; et présentant à l'œil du spectateur étonné, tous ces débris huileux, noircis et enfumés. *Stupides admirateurs;* se sont-ils écriés: *voilà les objets de votre enchantement; voilà vos dieux, vos cieux, vos rois, et vos héros! Prosternez-vous encore.*

Celui qui aujourd'hui, pour tirer d'embarras les législateurs François, leur tiendroit ce langage. *Messieurs, vous le voyez; vous avez beau vous débattre; vous vous noyez, l'anarchie vous gagne; vous n'avez qu'un parti à prendre; c'est de rétablir l'opéra:* celui qui, dis-je, parleroit ainsi ne seroit à coup sûr qu'un imbécille: *mon ami* lui dirois-je; *le mal est fait; l'illusion est détruite et pour long-tems. C'est pour long-tems que la mer en courroux ne sera que des cartons; les palais enchantés, que*

de grossières couleurs, sur une toile raboteuse; éclairée par de la graisse de mouton; les cieux et les nuages, que des guenilles. Depuis la destruction de l'opéra; on sait sur-tout; et c'est un grand malheur, que pas une de ses nymphes n'est restée vierge, après avoir fait un enfant; que les transfigurations et les transformations, sont des effets de scène, où la méchanique et l'optique s'entr'aident et se donnent la main : que l'enfer, sous les planches, est de fabrique humaine : que le Tartare et l'Elisée, sont l'ouvrage d'un coloriste imposteur; et que les diables, les furies, Jupiter et Pluton, n'étoient autre chose que des mascarades et des déguisements, derrière lesquels étoit toujours un homme.

Il me paroît donc très - difficile de ressusciter en France la monarchie et le catholicisme. Je ne vois qu'un moyen; c'est de leur substituer la *démocratie fédérative*; puisqu'on veut une démocratie, et le *christianisme* épuré, et réduit à ce qu'il a d'utile. Car enfin il faut un gouvernement et une religion au peuple.

Une vaste république peut bien exister; mais non une vaste démocratie. Que vingt-

quatre millions d'hommes puissent en un seul Etat se gouverner démocratiquement, est un projet dont nous avons assez démontré la chimère et le danger. On ne peut point non plus y introduire la représentation. Nous avons fait voir combien le système représentatif est incompatible avec l'égalité.

Appeller indistinctement à la souveraineté tous les habitants d'une contrée ; c'est dans le fait n'y appeller personne ; c'est la rendre au chaos, ou la soumettre à l'empire d'un seul. Mais appeller à l'exercice de la souveraineté les seuls propriétaires ; c'est y appeller tout le monde ; parce que tous peuvent devenir propriétaires. Les indigents connus à Rome sous le nom de *Prolétaires* n'y avoient aucune influence ; et les démocrates Suisses sont tous paysans et propriétaires.

Sans rétablir ni noblesse, ni roi ; si on desire sincèrement en France, la liberté, l'égalité et la démocratie ; quelqu'inflammables et dangereux que soient ces éléments politiques ; il ne reste d'autre parti à prendre que celui que la nature des choses indique. Modifier la démocratie ; et la

subdiviser. La modifier, en la réduisant aux seuls propriétaires; et la subdiviser, en faisant de la France un certain nombre de démocraties. Il s'agiroit ensuite de lier toutes ces démocraties entr'elles par un nœud indissoluble. C'est à quoi les anciens ne parvinrent jamais. Parler de leurs erreurs et de leurs fautes, c'est apprendre à les éviter.

La constitution fédérative de Rome présentoit une grande union; mais cette union inclinoit trop au despotisme. La constitution fédérative des Grecs, par son incohérence, ressembloit trop à l'anarchie. Les peuples d'Italie, que Rome s'étoit associés, après les avoir vaincus, n'étoient ni assez soumis pour être regardés comme sujets, ni assez indépendants pour être regardés comme libres. La métropole entraînoit tout par sa puissance et par son ascendant. Supprimez de l'histoire des Grecs le concert que produisît entr'eux la terreur des Perses, et le généreux effort qu'ils opposèrent à l'invasion; cette histoire n'est qu'une suite de révolutions, de troubles et de rivalités sanglantes. Les Etats-Généraux de la Grèce, connus sous le nom d'Amphyction, n'atteignis

rent point à leur but : ils ne purent maintenir l'harmonie entre les républiques Grecques. Dénués d'autorité, ils ne furent que des témoins impuissants de leurs discordes sans cesse renaissantes. La Grèce perdit enfin sa liberté, et n'en fut que plus heureuse : elle connut les douceurs de la paix.

La liberté des Grecs parut renaître de ses cendres sous les successeurs d'Alexandre. La ligue des Achéens se forma. Il semble qu'instruits par leurs anciens désastres, et par les maux sans nombre qu'avoit accumulés sur eux leur désunion, ils auroient dû se serrer entr'eux, et fonder enfin une république fédérative sur des bases propres à en garantir la durée. C'est ce qui n'arriva point. Ils oublièrent les calamités attachées aux dissentions. L'expérience ne les corrigea pas, et ils retombèrent dans toutes les fautes qui avoient perdu leurs ancêtres. Ces premières fautes les avoient asservis aux Macédoniens : les secondes firent passer les Achéens sous le joug des Romains. Les passions humaines n'ont jamais su écouter le passé : elles n'ont d'oreille que pour le moment présent.

Il y eut cependant des causes particu-

lières qui entretinrent parmi les Grecs cet esprit de division. Je vais indiquer celles qui me paroissent les principales.

1°. Les assemblées trop fréquentes, sur la place publique, du peuple, peu éclairé sur ses vrais intérêts, et livré sans défense à sa propre violence, et à toutes les impressions d'un orateur, souvent plus éloquent que sage, plus ambitieux que citoyen: au lieu d'un conseil d'hommes choisis, prudents, préparant les matières, et les soumettant à sa ratification.

2°. La dénomination de Grec étoit trop générique. Les diverses républiques de la Grèce étoient entr'elles comme les Etats de l'Europe. Le mot de Grec correspondoit à celui d'Européen. L'Athénien considéroit le Béotien comme le François regarde le Suisse ou l'Allemand; et l'Etolien ou l'Arcadien étoit au Lacédémonien comme le Russe à l'Espagnol: au lieu de se considérer comme les enfants d'une même famille, parlant le même langage, ayant une origine commune. Mais comment la pauvre et austère Sparte auroit-elle pu fraterniser avec l'opulente Corynthe et la voluptueuse Athènes?

2°. Une inquiétude de caractère, et une activité

activité d'esprit et d'imagination, qui ne leur permettoient pas le repos et nuisoient à leur jugement. Les Etats de la Grèce s'agitoient en tout sens pour s'agrandir aux dépens de leurs voisins. Plusieurs cherchoient à étendre au-dehors leur domination, et se montroient jaloux de commander à des sujets. Les conquêtes d'Athènes excitoient l'envie des autres Grecs, et leur en faisoient autant d'ennemis. Chacune des républiques de la Grèce ressembloit un peu à l'Angleterre; desirant la liberté pour elle seule, et la persécutant ailleurs.

4°. Si un despote, régnant sur la Grèce, en eût obligé les habitants à se battre et à se déchirer entr'eux pour lui servir de passe-tems, (et on en a vu de cette espèce) que ne dirions-nous pas d'un pareil monstre? Quelle pitié profonde ne nous inspireroient point les malheureux Grecs? Eh bien, qui le croiroit? La vertu a fait chez les Grecs l'office de ce monstre. Ce que ne leur a point commandé le plus abominable des tyrans, ils l'ont fait volontairement pendant des siècles; et c'est au nom de la vertu, c'est sous les ordres de la vertu qu'ils n'ont cessé de s'égorger les uns les autres. Cette

quatrième cause mérite d'être développée.

C'est un grand mot que la vertu. Il exprime, comme tant d'autres, une idée très-vague et très-indéterminée. Il est généralement reçu qu'un être dépourvu de toute vertu est un être méprisable. Et parce que tous les hommes craignent le mépris, ils aspirent tous, plus ou moins, à la vertu. Le desir de paroître en avoir est dans tous les cœurs, comme le mot en est dans toutes les bouches. Mais, comme les aptitudes humaines sont infiniment variées, les hommes érigent en vertu la chose à laquelle ils se croient le plus propres. De la portion de vertu que chacun veut avoir et retenir, pour parvenir à un degré quelconque de considération et d'estime, il en résulte cette latitude immense dans l'idée de vertu. Les passions, sans doute, contribuent aussi beaucoup à l'obscurcir; mais elle est ténébreuse en elle-même. Preuve en soit la multitude des définitions différentes qu'en ont donné les philosophes.

La notion de vertu est à la morale ce que la notion de force est à la méchanique. Nous avons une méchanique, sans savoir ce que c'est que la force; comme nous avons une

morale, sans savoir ce que c'est que la vertu. La vertu ne se présente à l'entendement le plus exercé à méditer, que sous l'idée confuse de *force*. Toutes les actions humaines où nous croyons reconnoître de la force, nous sommes disposés à les appeller *vertueuses*. Aussi, est-ce avec une grande adresse que les hommes, dans chaque état, se replient derrière cette force, pour se donner une apparence de vertu.

Ecoutez l'ambitieux parvenu à une grande place : il n'est plus à lui-même ; il ne vit plus pour lui : il se doit à son pays ; il lui consacre son existence.

L'homme de lettres vous dira qu'il s'est dévoué tout entier, lui, son tems, sa santé et ses veilles, à l'instruction du genre-humain.

Il n'est pas jusqu'à la honteuse passion de l'avarice qui ne prétende aux honneurs de la vertu. Il ne tiendra pas à l'avare de vous persuader qu'il est le modèle des pères ; que renonçant à toute jouissance, il s'est oublié lui-même pour sa famille ; que sa vie n'a été qu'un tissu de peines et de travaux, pour procurer un sort et le bien-être à ses enfants.

Qu'ont fait tous ces hommes? Ils ont suivi leurs penchants, satisfait leur goût, obéi à leurs passions. C'est toujours le bonheur à la quête duquel l'homme est invariablement attaché. Le vice et la vertu poursuivent ce bonheur chacun à leur manière. Malheureusement, il ne dépend pas plus du poltron de le chercher dans la gloire des armes, qu'il n'est possible à l'avare de le goûter dans l'exercice de la bienfaisance et de la générosité.

Pour parvenir à la notion de vertu, qu'il est si difficile de fixer et caractériser avec précision, je lui opposai autrefois la notion d'*égoïsme*, et je dis : *L'égoïsme et la vertu tendent également à la félicité ; l'une en abjurant tout intérêt personnel ; l'autre en s'y concentrant tout entier.* Si cette définition n'étoit pas de moi, je croirois qu'elle peut passer dans la foule de toutes celles qu'on trouve répandues dans les écrits des philosophes. Ce qui reste d'indubitable sur cette matière, c'est que si on démasquoit tous les charlatans, il resteroit bien peu de vertu sur la terre.

Il est cependant un mouvement sublime dans l'ame humaine, qui est à l'épreuve de la feinte et du charlatanisme : c'est celui de

guerrier qui brave la mort, ou s'y dévoue, pour le salut de sa patrie. La force caractérise ce mouvement dans le degré le plus éminent : et comme il chasse en quelque sorte, et fait sortir hors du nuage l'idée de vertu, de manière à frapper tous les yeux ; on s'est accordé universellement à la reconnoître dans ce mouvement. C'est à la vie que les hommes tiennent le plus invinciblement. Sacrifier sa vie à ses devoirs, ou au bonheur de ses semblables, est le plus grand et le plus difficile des efforts, et le le plus beau des triomphes que l'homme puisse remporter sur lui-même.

Comme il est un état où l'on doit être sans cesse disposé à faire ce sacrifice, et que cet état est celui du soldat, la vertu est ainsi devenue le partage exclusif des héros et des guerriers ; et la profession des armes a été confondue avec la profession de la vertu. Cependant, qu'est-ce qu'un héros au milieu de la paix ? Ce que seroit un peintre qui, pour exécuter ses chefs-d'œuvres, n'auroit ni toiles, ni couleurs. Il lui faut donc la guerre pour déployer son énergie, et se présenter, dans toute sa grandeur, à l'admiration des hommes. Telle

est la cause la plus active, et la moins observée, qui tint la Grèce en armes, et mit ses habitans sans cesse aux prises les uns avec les autres.

J'ouvre Plutarque, et je vois deux célèbres philosophes descendre de leurs hautes spéculations, pour prendre soin eux-mêmes de l'éducation d'un jeune Achéen de la plus belle espérance; s'appliquer à façonner son ame, et compté au nombre de leurs plus estimables travaux, d'avoir élevé ce jeune homme pour la gloire et le bonheur de la Grèce. Ce jeune homme, sous de tels instituteurs, se passionne pour la vertu qu'ils n'ont cessé de lui inspirer. Il médite les écrits des philosophes: mais il ne lit avec un vif intérêt que ceux qui peuvent l'aider à faire des progrès dans la vertu. Quel est donc ce rare élève de la philosophie, et cet adorateur de la vertu? On aura peine à le croire. C'est un homme qui ne respira que la guerre et les combats: qui fut toujours en armes: qui, dans l'intervalle des batailles, travailloit sur la science militaire, et perfectionnoit, par ses réflexions, la théorie de la destruction. Sa vertu consistoit à se battre, et sa philosophie à en étudier l'art. La tac-

tique étoit pour lui la première des sciences, et il ne regardoit toutes les autres qu'avec une indifférence qui tenoit du mépris. Cet homme étoit *Philopœmen*. Ses maîtres étoient deux académiciens qui, pour leur coup d'essai *philosophique*, avoient fait assassiner un roi. (Ce qui prouveroit, pour le dire en passant, que la philosophie des jacobins est, à la lettre, *renouvellée des Grecs.*) (4)

Philopœmen, presque toujours chef de la ligue des Achéens, la rendoit redoutable à ses voisins par ses victoires. Lorsqu'il n'en étoit pas élu capitaine général, ce qui arrivoit rarement, alors pour entretenir et ne point laisser éteindre le feu sacré que la philosophie avoit allumé dans son ame, il partoit à la tête de quelques bandes de brigands soudoyés (*a*), et alloit, pour le compte d'autrui, faire des veuves et des orphelins dans l'île de Crète, et y exercer sa vertu sur ses malheureux habitants.

Il faut convenir que ces deux mots, *phi-*

(4) Saint Thomas d'Aquin, fondateur des jacobins, a prêché contre les rois la même doctrine suivie par les jacobins d'aujourd'hui (en 1794).

(*a*) Apellés *Stygiens.*

losophie et *vertu*, ont reçu d'étranges acceptions; et que les Grecs alors, et les jacobins aujourd'hui, également enthousiastes de la philosophie et de la vertu, également prêts à s'immoler pour elles, confirment merveilleusement l'universalité de mon axiome, que *les hommes agissent en raison directe de leur foi, et en raison inverse de la vérité.*

L'histoire grecque, l'histoire d'une nation dont la guerre civile fut l'état habituel; qui érigea l'homicide en vertu; qui parvint à la gloire par le chemin du crime, est une histoire qui mériteroit d'être soumise de nouveau à l'examen de la vraie philosophie (5).

S'il n'y a de gouvernement légitime sur la terre que la république, il n'y a aussi de guerre légitime que celle qui a pour but sa fondation ou son maintien. De ces guerres, je n'en connois que quatre. Celles que les Grecs soutinrent contre les Perses, qui vouloient les envahir. Celle des Suisses contre leurs nobles et la maison d'Autriche. Celle

(5) Ce n'est pas dans Hérédote, Thucydide, Xénophon, et encore moins dans Plutarque, qu'on trouvera cet examen.

des Hollandois contre l'Espagne ; et celle des Américains contre les Anglois. Toutes les autres n'ont été que des guerres de frippons et de dupes. Mais les hommes prennent aisément le change, et se laissent conduire, presque sans s'en appercevoir, d'une guerre sacrée à une guerre injuste.

De l'idée incontestable qu'il y a vertu à défendre au péril de sa vie la liberté de son pays, on passe à la défense de ses alliés, qui sont peut-être des aggresseurs de leurs voisins : n'importe ; leur cause n'est-elle pas celle de la patrie, puisque, comme alliés, ils en sont les soutiens ? Il y a donc vertu à l'embrasser. De-là, on entreprend une guerre d'ambition, et les couleurs ne manquent pas. On dit, agrandir son pays, c'est lui donner une plus large base ; c'est le mettre plus en état de résister : c'est donc combattre pour la patrie. A chaque guerre, on trouve un prétexte plausible qui vient la rattacher à la patrie. Des révolutions surviennent : les gouvernements changent : la patrie s'efface, et les guerres subsistent. On oublie que s'il est beau de combattre et de mourir pour elle, il est absurde et déplorable de prodiguer sa vie pour soutenir

l'usurpation et l'injustice. L'idée de vertu survit à la patrie. Plus rapprochée de la guerre et de ses dangers, elle lui reste associée. Et c'est ainsi que d'illusion en illusion, cette notion confuse de vertu a été le principe de toutes les guerres.

On s'est successivement battu pour sa patrie, pour sa dame, pour son Dieu, et pour son roi : quelqu'injuste qu'ait pu être la patrie, capricieuse la dame, incertaine et frauduleuse la volonté de Dieu, ambitieuse et tyrannique la volonté des rois. Depuis Léonidas, jusqu'au brave, et au spadassin qui expose sa vie pour défaire le prince ultramontain qui le paie, d'un ennemi qu'il craint ; la vertu, toujours invoquée, a vu traîner son image sanglante, à travers les victimes du crime, le meurtre, le brigandage, la proscription, et tous ces trophées de la férocité humaine. La fureur des partis, la rage des factions, se déchargent sur elle de leurs iniquités. On veut l'avoir pour soi ; c'est un hommage qu'on lui rend.

Faut-il s'étonner que le crime prenne si souvent son masque, et que dans bien des circonstances la vertu ait toutes les apparences du crime ? qu'une même action soit

vertueuse aux yeux de quelques-uns, et criminelle aux yeux de quelques autres? Entre une foule d'exemples que je pourrois citer, je me bornerai à deux traits récents, tirés de l'histoire de France, et de celle de Suède. En septembre 1792, on fait main-basse à Paris sur huit mille aristocrates, détenus dans des prisons. M. Barrère, l'un des membres du comité de salut public, dit que ces massacres *pouvoient être un crime aux yeux du vulgaire*, mais *qu'ils étoient une grande vertu aux yeux de l'homme d'Etat* (*a*). Le tribunal criminel, un an après, revient aux idées vulgaires, prononce que ces massacres sont exécrables, et condamne à mort M. Manuel, en partie pour y avoir trempé (*b*). Dans la même année 1792, Ankastrom assassine le roi de Suède. Il est pour les uns un Brutus, et pour les autres un Ravaillac. (6)

(*a*) Voyez le Moniteur du 14 novembre 1792.

(*b*) Voyez celui du 16 novembre 1793.

(6) *Grégoire* dit : *Brutus a produit Ankastrom.* Moniteur du 29 septembre 1793.

L'anecdote suivante peut trouver place dans une note En avril 1792, je me trouvois dans une maison de Paris, en conversation particulière avec l'Evêque

Comment les démocraties Grecques n'auroient-elles pas accumulé guerre sur guerre? L'orateur qui la proposoit, le plus souvent

---

de Lyon, Hérault de Sechelles, Rabaut de S. Etienne, et Anacharsis Clootz. Toutes les congrégations venoient d'être supprimées, ainsi que les costumes religieux. La guerre civile éclatoit dans vingt départements. On brûloit les châteaux avec plus de fureur encore qu'en 1789, et depuis quelques jours on savoit l'assassinat du roi de Suède. Nous raisonnions sur tous ces événements. Il fut question du danger que couroient les rois par le fanatisme des jacobins, et des cruels supplices qui attendoient Ankastrom. L'évêque de Lyon, qui jusqu'alors s'étoit tû et paroissoit rêveur, se réveille, et d'un air moitié distrait : Parbleu, s'écrie-t-il avec une expression de physionomie toute particulière, *si Damien eût porté son coup au roi trente-cinq ans plus tard ; au lieu de plomb fondu, de tenailles ardentes, il eût obtenu les honneurs de la séance, et mention honorable au procès-verbal.* Ce propos est remarquable, tenu en présence de quatre personnes d'opinions bien différentes.

Je quittai Paris peu de tems après. Dirai je encore que j'y voyois alternativement, chez moi et ailleurs, des députés de l'un et de l'autre parti, des démocrates et des aristocrates. Je dois rendre justice aux premiers. Au milieu du choc des opinions, et dans des conversations très-vives, très-animées, prolongées quelquefois à table jusqu'à cinq et six heures ; jamais

commandoit les armées : il avoit intérêt à la faire. Le peuple, jaloux de se signaler, et fier de montrer sa puissance, y étoit disposé. Depuis le plus illustre des citoyens, jusqu'au plus obscur, tous la vouloient, la desiroient : les uns, pour obtenir la gloire ; et les autres, pour la distribuer. Dans Athènes, comme à Paris, la vie morale des habitants rouloit sur les nouvelles. Quelles nou-

---

je ne les ai vus s'écarter des bornes de la politesse et de la modération. Je n'en dirois pas autant des nobles, et sur-tout des nouveaux, en général moins instruits et bien plus emportés. J'étois peut-être le seul homme, dans Paris, étranger aux factions, et à toute espèce d'intérêt personnel. Je n'y ai manifesté qu'un vœu, celui de faire tourner la révolution au plus grand bien des François et de l'espèce humaine. J'ai prêché l'union, la paix et la concorde. J'ai cherché à calmer les esprits, à rapprocher les différents partis, prédit à tous les malheurs, les catastrophes, suites inévitables de leur obstination réciproque et de l'effervescence générale. Mais hélas ! tout à la fois mouche du coche dans mes efforts, et Cassandre dans mes prédictions, on ne m'a point écouté. Plus de trente personnes avec qui je vivois habituellement, ont péri. Nos entretiens plus d'une fois se seront reproduits à leur mémoire, lorsqu'il n'étoit plus tems ; et plus d'un, parmi eux, se sera souvenu de moi en marchant au supplice.

velles ? étoit la première question que faisoit le citoyen se rendant à la place publique. Le plaisir de les donner égaloit celui de les entendre. Or, quelle source plus abondante que les évènements hasardeux de la guerre ; les conquêtes et les défaites ; les succès, les fautes et les revers ?

Les uns aimant les nouvelles, et les autres à en fournir la matière, il arrivoit que la nation se divisoit en deux parts, dont l'une se donnoit en spectacle, et l'autre en jouissoit. L'une aimoit à parler et l'autre à faire parler d'elle. Les uns exécutoient, sur le théâtre, des jeux sanglants : les autres se plaçoient au parterre pour juger les acteurs. Le frondeur se réjouissoit de la guerre pour avoir à blâmer, et distiller son fiel. Le plaisant, pour faire des épigrammes, et s'égayer aux dépens des généraux. L'oisif, pour avoir des sujets d'entretien. Et le peuple en entier, toujours avide de sensations fortes, se suspendoit avec plaisir entre la crainte et l'espérance. Le spleen Anglois auroit ravagé Athènes, si on l'eût condamné à l'inaction et au repos.

Ajoutez à ces divers motifs, des causes plus puissantes encore. Jettez les yeux sur

ce poëte colossal, qui ne chanta que les combats et la valeur guerrière; et dont la voix formidable poussoit les Grecs à s'illustrer par le carnage. C'est au feu de ses vers que les héros alloient tremper leur ame. C'est ce chantre divin qui enflamma les Epaminondas, les Philopœmen, les Alexandre, les César, et tous ces grands destructeurs de l'espèce humaine. C'est lui qui, modifiant l'opinion au gré de sa verve puissante, a traversé les siècles par son influence, pour former de nos jours Fréderic, Gustave-Adolphe et Charles XII. Que de millions d'hommes Homère a fait périr! Sa gloire n'arrive jusqu'à nous, qu'à travers des monceaux de ruines et de cadavres.

De nouveaux rythmes, inventés par Tyrtée, s'unissoient aux vers d'Homère, pour exalter le courage des Grecs jusqu'à la fureur et au délire. Les poëtes et les artistes consacroient leurs chefs-d'œuvres à modeler, peindre, ou chanter les guerriers. On les voyoit revivre et respirer sur la toile et le marbre. Le respect rendu à leur mémoire, le nom des héros associé à celui des demi-dieux, les fêtes instituées en leur honneur, introduisoient, par tous les sens, le délire

des combats. Religion, poësie, musique, peinture et sculpture; tous les arts, toutes les institutions conspiroient à faire de la Grèce une pépinière de combattants, ou plutôt une grande et vaste arêne, où les Grecs se disputoient le prix de la vertu, en s'égorgeant les uns les autres.

On ne se bat point pour un maître comme on se bat pour soi. Peu importe à un peuple asservi, quel est celui qui lui commande. La plus puissante monarchie n'oppose souvent qu'une foible résistance aux entreprises du dehors. Un conquérant arrive, renverse du trône le monarque, et se met à sa place. Mais un peuple libre et uni n'a jamais été subjugué, et ne peut l'être. Si donc, lorsque les Achéens parurent sur la scène : et les conjonctures leur étoient infiniment favorables; Rome n'étoit point encore aussi redoutable; et la monarchie d'Alexandre, démembrée, divisée, avoit cessé de l'être : si, dis-je, les Achéens eussent pu, sur un plan sage, réunir les divers Etats de la Grèce dans leur nouvelle ligue, et procurer entr'eux une cohésion intime; qu'un homme de génie en eût combiné les éléments, de manière à pouvoir

leur

leur imprimer le sceau de l'union : cette ligue, occupée de son bonheur domestique ; trop sage pour attaquer, trop puissante pour l'être, auroit pu voir les révolutions et les tempêtes politiques parcourir son horizon, et conserver au-dessus d'elle un ciel tranquille et pur.

Le flux de la grandeur romaine, le reflux destructeur des barbares, se seroient écoulés autour de cette ligue, sans l'entamer. Les Grecs seroient dans notre voisinage ce que les Chinois sont aux extrêmités du globe, debout et entiers avec leurs usages, leurs mœurs, leur langue, leurs loix.

Nous avons indiqué ce qui s'est opposé à un résultat aussi précieux. Si les choses fussent arrivées ainsi, la chaîne des évènements, depuis deux mille ans, eût été toute différente. La face de l'Europe et du globe seroit toute autre qu'elle n'est. Mais c'est ce qui est, qui devoit être. Le destin se rit de nous voir applaudir et blâmer, ajouter ou retrancher au plan éternel dont il poursuit l'exécution dans sa marche immuable, en rapprochant, avec l'aide du tems, tout ce qui existe, vit ou respire, vers une fin qui nous est inconnue.

Les Grecs surent faire des vers, des statues et des tableaux; construire des portiques et décorer des temples. Et malgré le grand nombre de leurs académiciens et de leurs philosophes qui s'occupoient de politique et de gouvernement, ils ne surent jamais fabriquer un lien fédératif. Si même ils y eussent réussi; la vertu chez eux, ne pouvant s'exercer qu'au milieu des dangers de la guerre, l'auroit bientôt coupé. Elle communiquoit aux esprits cet ébranlement; elle entretenoit cette effervescence si favorable aux arts et à leur perfection. Leurs monuments dans tous les genres ne porteroient pas autant l'empreinte du génie, s'ils n'eussent été presque tous consacrés à la vertu et inspirés par elle. S'ils avoient pu vivre en paix, ils eussent été peut-être plus heureux; mais à coup sûr, moins grands et moins illustres.

Les Suisses, que je me plais à opposer et comparer aux Grecs, composés de peuples divers, de Bourguignons et d'Allemands; différents entr'eux de gouvernement, de culte, de coutumes, de mœurs et de langage; avec tant de causes de désunion, jouissent d'une meilleure destinée.

La paix, chez eux, n'a pas nui à l'essor du génie. Ils n'ont eu que deux guerres sociales ; encore n'ont-elles duré qu'un instant. Il est vrai que le lien fédératif qui les unit, est étranger à leur sagesse. Il est fait de roc et de granit ; et c'est la nature elle-même qui en a fabriqué le tissu, en passant autour d'eux la ceinture des Alpes.

Les Romains n'eurent jamais leur liberté à défendre. Ils menacèrent toujours celle d'autrui. Ils employèrent leur vertu à exécuter cette menace.

Telle fut la différence des combinaisons dans les gouvernements populaires de la Grèce et de Rome, que celui-là favorisoit la guerre intérieure, et que celui-ci la réprimoit par la guerre extérieure. La guerre intérieure fit tomber les Grecs dans la dépendance de leurs puissants voisins ; et la guerre extérieure fit tomber tous les peuples de la terre dans la dépendance des Romains, sans qu'ils en eussent formé le plan.

Une preuve bien frappante de la lassitude qu'éprouvoient les Grecs de leurs orageuses démocraties ; c'est la facilité avec laquelle se reproduisoit parmi eux la tyran-

nie. Ils alloient reprendre haleine, et goûter le repos sous des tyrans. Ce mot, il est vrai, n'étoit point pris chez eux dans l'acception sinistre de l'idée que nous y attachons. Quelques tyrans, sans doute, abusèrent du pouvoir que le peuple leur avoit confié, ou qu'ils avoient usurpé; mais en général, ils ne furent que des magistrats suprêmes, ou des chefs rêvetus d'une autorité assez grande pour faire observer au peuple ses propres institutions, et le plier au joug des loix. Tel fut Pisistrate à Athènes et un grand nombre d'autres.

Les Danois, de nos jours, ont fait plus que les Grecs. Fatigués de leur liberté qui ne produisoit que troubles et dissentions, ils se sont livrés à la merci d'un despote, et ils l'ont mis au-dessus des loix. Ils ont mieux aimé être dirigés par la volonté arbitraire d'un seul homme, que d'être déchirés par des factions.

Les Romains s'étendoient. Ils étoient parvenus aux confins de la Grèce. Ils l'ajoutèrent à leur Empire. Les Grecs, et surtout les Athéniens, datèrent leur bonheur de la perte de leur liberté. Rome, agreste, ignorante et barbare, vînt se polir chez

eux ; y puiser la lumière, le goût des arts. Bientôt l'on vit les maîtres et d'Athènes et du monde venir humbles disciples, recevoir des leçons des Athéniens leurs maîtres. Rome dominoit sur Athènes pour y maintenir la paix, et procurer l'observation des loix ; et Athènes jouissoit de la plus flatteuse des dominations ; elle règnoit sur Rome par les qualités de l'esprit, la délicatesse de son goût, et la supériorité de son génie. Tels ont été les Tartares, vainqueurs à la fois et vaincus à la Chine ; subjugant les Chinois par la force des armes ; subjugués à leur tour par la force des loix, des mœurs et des institutions.

Fin du Livre septième.

DE L'ÉGALITÉ.

LIVRE HUITIEME.

Si les François persistent à vouloir l'égalité absolue et la démocratie ; ils n'ont qu'un parti à prendre ; c'est le seul qui soit exécutable : il est, comme nous l'avons dit plus haut, de faire de la France des Etats séparés, et qui cependant soient parties intégrantes d'un tout uni.

Je ne sais si le gouvernement d'une grande démocratie ne trouveroit pas son modèle dans la manière dont l'ame gouverne ses propres idées. Elle considère d'abord les idées particulières ; elle observe ce qu'elles ont de commun ; elle en forme diverses classes ; et par le moyen de l'abstraction, elle s'élève des idées moins générales à celles qui le sont davantage. Et de même, pour faire exercer à un peuple nombreux la souveraineté, il faut distribuer les individus, les séparer en petites portions, observer les intérêts qui leur sont communs, procéder de ces intérêts à ceux qui embrassent un

plus grand nombre de portions, et remonter ainsi par l'abstraction jusqu'à l'intérêt général de toutes les sections réunies. Ainsi, quoique rien ne soit plus libre que la pensée; quoique sa marche paroisse ne recevoir la loi que d'elle-même; elle n'en est pas moins soumise à toutes les règles que lui impose l'ame. Il en est de même du citoyen dans un Etat démocratique. Une tête qui ne saura point ordonner ses pensées sur le plan que je viens de tracer, et une démocratie qui n'aura pas sur ce plan distribué et combiné ses éléments, n'offriront l'une et l'autre que l'image du chaos. Il y auroit donc un art commun au système démocratique et au système intellectuel; cet art consiste à classer, diviser et abstraire. Sans ces opérations qui soulagent, aident et facilitent, il n'y aura dans l'un et l'autre système, que désordre, trouble et confusion.

Je ferois de la France une ligue que j'appellerois *Ligue des Francs.* Je la diviserois en dix préfectures; la préfecture en dix cantons; et le canton en dix communes. La commune, le canton et la préfecture seroient autant d'Etats aussi libres et

indépendants pour leurs affaires particulières qu'assujetties et dépendantes pour les affaires respectivement générales. La ligue seroit ainsi composée de dix préfectures de cent cantons et de mille communes. La commune, le canton et la préfecture auroient chacune un chef-lieu. Les intérêts communs au dix communes seroient traités dans le chef-lieu du canton. Les intérêts communs aux dix cantons le seroient dans celui de la préfecture; et ce seroit à Paris, chef-lieu de la ligue des Francs, qu'on s'occuperoit des intérêts communs aux dix préfectures. Chaque dixaine de communes viendroit se rallier au canton et y former un nœud. Chaque dixaine de cantons viendroit de même se rallier à la préfecture, et l'administration générale des dix préfectures auroit son siège à Paris. Ensorte que les intérêts généraux des mille petites démocraties, passant à travers une suite d'autorités progressives, se trouveroient réunis à Paris. Le grand nœud fédératif, formé de tous les nœuds particuliers, viendroit s'y rattacher; et l'autorité centrale de cette métropole célèbre la rendroit le chef-lieu d'une vaste république une et indivisible.

En supposant vingt-cinq millions d'ames en France, chaque commune en contiendroit vingt-cinq mille; population égale à celle de Genève, et qui n'excède pas les forces de la démocratie, et le pouvoir d'y introduire une espèce de règle et d'harmonie.

Ce plan fédératif, sur lequel les Grecs et les Romains n'organisèrent jamais leur république, présente deux grands avantages; celui de s'élever d'une commune jusqu'à la métropole, par une suite d'intérêts toujours croissants en généralité; de faciliter par-là le jeu des administrations progressives, en ce que les intérêts généraux ne sont jamais mieux saisis et calculés, que lorsque l'attention n'est pas distraite par les objets individuels, et l'esprit surchargé par les détails. Le second avantage est celui de se plier à la foiblesse humaine, en ce que l'homme est ici livré sans inconvénient à la pente naturelle qui le porte à s'occuper de ses intérêts particuliers; car, par le moyen de l'échelle que j'ai établie, et que j'appellerois l'*échelle des abstractions politiques;* des magistratures toutes populaires, placées le long de cette échelle, n'auroient d'autre

fonction que celle d'extraire le bien général de tous les intérêts privés, et de les tourner au profit de la république.

Ce ne seroit point encore assez ; il faudroit écarter de ce système démocratique, toutes les causes qui de tout tems ont perdu les grandes comme les petites démocraties. 1°. Les assemblées populaires trop nombreuses. 2°. L'admission des hommes qui n'ont rien à perdre. 3°. Le pouvoir de la parole et de l'éloquence sur la multitude. 4°. L'ambition des orateurs, et 5°. Les fausses idées de la vertu.

L'égalité ne seroit point rompue par l'exclusion des hommes qui peuvent troubler l'Etat, et c'est le cas des propriétaires : elle ne le seroit pas non plus par le respect qu'on inspireroit pour ceux qui peuvent maintenir l'ordre et la paix, et c'est le cas des vieillards, prudents d'ordinaire, ennemis des nouveautés, instruits par l'âge et l'expérience. Je leur accorderois une grande influence, et je tempérerois par eux les formes démocratiques; en leur associant ainsi une espèce de gouvernement paternel. Ce seroit eux, au lieu d'un orateur fougueux, qui dans chaque com-

mune proposeroient les loix au peuple, les lui expliqueroient, et en procureroient la ratification. Elles seroient auparavant méditées avec soin dans le silence et le recueillement du cabinet; discutées ensuite par un petit nombre de magistrats élus par le peuple, et non pas mises au concours dans une arêne de parleurs, et trop souvent le prix du sophisme, ou de la cabale et de l'intrigue, ou le produit de la vanité qui brigue les applaudissements, cherche à briller; et pour y réussir, préfère les choses extraordinaires à celles qui ne sont que simples, mais utiles. Les motifs de chaque statut, de chaque règlement y seroient exprimés avec clarté, simplicité et mis à sa portée.

Les loix seroient publiées et les voix recueillies, excepté dans les communes, par la voie de l'impression. On y auroit recours dans toutes les déterminations importantes où l'assentiment du peuple seroit nécessaire. Tout seroit confié aux organes froids et muets de l'imprimerie, qui laissent agir la réflexion, et donnent à la pensée le tems de se replier sur elle-même. Rien ne passeroit par la bouche enflammée

des orateurs qui défigurent, tordent, altérent, surprennent, éblouissent, et poussent si souvent le peuple dans les routes les plus opposées à son bonheur. Il ne s'agiroit plus de le tromper, de l'aduler, de le séduire pour le diriger, selon des vues intéressées ou criminelles; mais de l'éclairer, de lui parler le langage de la raison, et non celui des passions.

Je ferois de l'art typographique, inconnu des anciens, un instrument démocratique qui remplaceroit les débats tumultueux de la place publique. Il seroit le grand agent du concert et de la correspondance réciproque de toutes les parties de la vaste démocratie des Francs.

Dans une commune de vingt-cinq mille ames, ôtez-en le tiers pour le moins qui vit d'un travail journalier, reste seize mille; les femmes en font la moitié, et en n'accordant le droit de suffrage qu'aux hommes de vingt-cinq ans, comme cela doit être, les assemblées populaires d'une commune se réduiroient à environ deux mille citoyens, qui peuvent voter avec connoissance de cause, et bannir du milieu d'eux le trouble et la confusion.

Au surplus, les institutions d'une république tendent à la division des propriétés, et dès-lors à diminuer le nombre de ceux qui en sont privés. Le nombre des propriétaires augmente sous le régime de la liberté, comme il diminue sous celui du despotisme. La liberté donne à tous de l'aisance, et n'accorde à personne d'énormes superflus. Le despotisme, au contraire, élève quelques colosses d'or au milieu d'une foule de gueux.

Heureuse ensuite la démocratie où les vertus chantées par l'immortel *Gesner* remplaceroient la vertu des héros d'Homère et des Paladins de la chevalerie.

Je ne présente ici que des vues générales, je laisse les détails de côté.

Le système représentatif, la plus belle des conceptions politiques, est incompatible, nous l'avons dit, avec la souveraineté du peuple. Il peut bien admettre l'*égalité philosophique;* mais il exige la distinction des rangs et le partage de la souveraineté. Le plan que nous proposons ne pourroit s'exécuter qu'à la paix, et qu'autant que toutes les factions seroient éteintes, et qu'il n'existeroit plus en France un seul ennemi de

l'*égalité absolue* et de la souveraineté du peuple.

Et encore, malgré toutes ces précautions, la démocratie est une forme de gouvernement si dangereuse, si voisine des révolutions, si sujette à tomber en dissolution, pour peu qu'on se relâche : elle demande tant de raison, tant de sagesse, un amour si pur du bien public, et les hommes sont si incapables de tout cela, que je plaindrai les peuples qui en deviendront épris, et que je regarderai toujours comme bien ignorant, ou ennemi des hommes, celui qui leur conseillera jamais de l'adopter.

Il nous reste à examiner ce qu'on peut substituer au culte de la nouvelle Rome, que les philosophes viennent avec éclat, de supprimer et d'abolir en France, comme les chrétiens autrefois proscrivirent celui de Rome ancienne.

Ni l'athéisme, ni le théisme ne peuvent convenir au peuple. L'un, est la religion du néant; l'autre, celle du doute et de l'incertitude. Le doute est le tourment des ames foibles, et l'élément des ames fortes. Il faut au commun des hommes quelque chose de

positif. Il leur faut un point d'appui, une autorité, une révélation en un mot : autrement, ils errent dans le vague, abandonnés à leurs propres spéculations, et à la bisarrerie des formes sans nombre que leur imagination en délire, et leurs rêves confus prêtent à des fantômes.

Je n'ai besoin d'aucun moyen surnaturel pour prouver à un homme qu'il existe dans la république une magistrature suprême, chargée de faire observer les loix, pour le bonheur commun des citoyens ; car ce sont-là des choses sensibles. Mais si je veux à la fois le convaincre, et de l'existence de cet être ineffable, qui remplit et anime toute la nature, et de la superbe prérogative qu'il a attachée à la qualité d'homme, en faisant de sa mort le passage à une nouvelle vie : comme cet Etre échappe également et à nos sens et à notre entendement ; que nous ne pouvons, ni nous former, ni donner de lui aucune idée : que nous ne concevons pas mieux ce que peut être cette nouvelle manière d'exister au-delà du tombeau ; nous sommes obligés de nous envelopper de l'obscurité mystérieuse d'une révélation. Nous ramenons ces deux idées

à quelque chose de sensible, comme le sont des écritures, un livre. Nous fermons la bouche du raisonneur en lui disant : *si vous ne voyez pas celui que vous refusez de reconnoître, écoutez-le ; sa voix s'est fait entendre ; il a parlé : ce qu'il a dit a été recueilli dans un livre sacré que voilà : ce livre vient de lui, il en a dicté toutes les pages.* Le livre est un objet matériel sur lequel on dirige son attention, et le mystère de son origine dispense de répondre aux objections. S'y prendre autrement avec l'incrédule, c'est s'engager dans des disputes interminables. Ce livre devient le terme de la fluctuation des idées ; et l'homme en général, pour qui le doute est un état pénible, vient avec plaisir y déposer ses incertitudes, et s'y reposer des agitations qu'elles lui causent.

Il faut un culte au peuple (et par peuple, j'entends ici presque tous les hommes). Il leur faut des temples, où rassemblés, ils puissent s'élever au-dessus de cette vie fugitive, misérable et fragile ; apprendre à estimer en eux des êtres immortels, et à sentir toute leur dignité ; s'occuper de l'avenir et du sort qui les attend. Une si belle destinée en perspective est bien propre à

les

les détourner du vice et des passions honteuses qui les courbent vers la terre et les dégradent.

Une religion positive est la chose dont les hommes peuvent le moins se passer et dont ils abusent le plus. En trouver une qui donne à leurs pensées ces salutaires directions; qui concoure, avec une sage législation, à les rendre justes et bons, et ne puisse les précipiter dans les égarements du fanatisme; car ces deux conditions sont également essentielles à leur bonheur : tel est le problême à résoudre.

Essayons de tracer le plan d'une religion qui réuniroit ces deux avantages. Je me rapprocherois le plus qu'il est possible de l'ordre des choses naturelles et vraisemblables. Je ne peuplerois point la terre et les cieux de Divinités subalternes et supérieures. Je ne forgerois point de fantômes. Je me passerois de trepieds et d'oracles. Je mettrois de côté les êtres imaginaires et les fictions. Je prendrois tout simplement un homme semblable à moi. Je le placerois dans des tems reculés, pour lui donner le poids et la faveur d'une antiquité vénérable. Je le supposerois un philosophe sen-

sible, doué d'une ame ardente, choisi par la Divinité et inspiré par elle, proférant ces mémorables paroles, et les adressant au monde entier.

» O hommes ! Ce que quelques-uns d'entre vous, par le seul usage de leur raison, n'ont pu, malgré tous leurs efforts, que soupçonner et entrevoir ; je viens vous le révéler à tous, et convertir vos doutes désolants en ravissantes certitudes. Réjouissez vos ames. Je vous apporte trois nouvelles, cachées jusqu'à présent dans le sein de l'éternité. Il n'y en eût jamais d'un intérêt plus grand. L'univers, à ma voix, change de face ; il se ranime, il se peuple d'esprits vivants et immortels. Car votre dignité ne seroit qu'un vain songe, si succombant au sommeil de la mort, vous ne deviez vous réveiller jamais. Je vais dissiper la tristesse de la nature en deuil et gémissante sur son plus bel ouvrage ; la parer des brillantes couleurs de l'espérance, et faire succéder à son morne silence les transports de la joie et les cris d'allégresse.

« Celui dont tout dépend dans la nature, et ne dépend que de lui-même ; qui la

« connoît, et n'est connu que de lui seul.
« Celui au-delà duquel on ne peut remon-
« ter, daigne descendre en moi et me rem-
« plir de sa presence. Il m'agite, m'inspire,
« me presse et m'ordonne de vous annoncer
« *qu'il est : que vous ne cesserez d'être : et qu'il ne*
« *vous demande pour prix du bonheur qu'il vous*
« *destine dans la vie à venir, que votre seule vo-*
« *lonté de vous rendre encore heureux dans la vie*
« *présente.* Et pour y parvenir, sa bonté me
« trace la seule route que vous ayez à suivre.
« Je le vois sous la forme d'un père : il
« m'en tient le langage. Ecoutez ses con-
« seils. Il me les donne comme à l'un de ses
« enfants, et je vous les transmets comme
« à mes frères.

« Il n'est point de bonheur sur la terre,
« sans la paix de l'ame, et cette satisfac-
« tion intérieure qui accompagne le témoi-
« gnage d'une bonne conscience. Le vice
« donne des éclairs de plaisir et non pas
« cette paix. Il est toujours suivi de som-
« bres et dévorants regrets. Défiez-vous des
« joies du méchant ; elles ne sont qu'appa-
« rentes. Le trouble, l'inquiétude et les
« remords sont au fond de son cœur. A
« ne calculer que pour ce monde, c'est

« encore ce qui est le plus honnête qui est « le plus agréable : et pour l'intérêt même « de votre félicité temporelle, soyez justes « et humains ; car le bonheur n'habita ja- « mais que le cœur d'un homme de bien.

« Aimez-vous. Livrez-vous à toutes les « affections de la nature si douces à éprou- « ver. Supportez-vous. Soyez indulgents « les uns envers les autres. Entr'aidez-vous « en frères à parcourir le trajet de la vie, « et ce trajet sera déja pour vous une an- « ticipation des biens qui vous sont réser- « vés. Vengez-vous d'une injure par des « bienfaits ; c'est à ce prix que la vengeance « est douce : *vous amasserez sur la tête de votre « ennemi des charbons ardents* qui, en fondant « sa haine, la convertiront en regrets de « vous avoir offensé. Si vous aviez des torts, « n'aimeriez-vous pas qu'on vous les par- « donnât ? Pardonnez-les donc aussi. *Agis- « sez toujours avec vos semblables, comme vous « vous voudriez qu'ils en agissent avec vous.* « C'est là toute la morale. Elle n'est autre « chose que l'art pratique du bonheur, et « cet art est tout entier dans ces paroles. « Elles renferment vos droits et vos de- « voirs. Tout ce qu'on pourroit leur ajou-

« ter ne seroit qu'une froide et inutile am-
« plification.

« Comme êtres sensibles, vous devez
« vous aimer, et cet amour est bon. Le
« moyen de le diriger, en l'éclairant, vers
« votre plus grand bien, c'est encore la
« morale. Elle est toute fondée sur le re-
« tour de l'homme sur lui-même, et sur
« ce rapport de convenance qui l'oblige,
« pour son propre intérêt, à *traiter autrui*
« *comme il voudroit qu'on le traitât.* Et c'est,
« parce que vous seuls, entre tous les êtres,
« pouvez appercevoir cette convenance,
« que vous êtes des êtres moraux.

« Pour résumer mon instruction sur la
« morale, je vais vous la présenter sous
« une image, qui en frappant vos sens,
« vous en laissera une impression plus pro-
« fonde. Ne la perdez jamais de vue. Sus-
« pendez-là sur toutes vos actions; qu'elle
« soit votre unique guide, et vous ne vous
« égarerez, ni comme hommes, ni comme
« citoyens.

« La vertu et l'intérêt se détestoient,
« étoient toujours en guerre. L'une outroit
« la sévérité, et l'autre l'indulgence, ce
« qui les empêchoit de s'entendre et de se

« rapprocher. La raison survint : on la « prit pour arbitre. Elle les mit d'accord ; « et le traité de paix fut appellé *morale*, « ou *réconciliation de la vertu avec l'intérêt.*

« Celui qui ne vous parlera que de deuil, « de pénitence et de macération ; qui vous « ordonnera d'humilier vos fronts dans la « poussière ; de revêtir le sac et la cendre, « de tourmenter vos corps ; de vous haïr « vous-mêmes. Celui qui, en un mot, vous « conseillera de faire de cette vie un sup- « plice prolongé, pour vous y soustraire « et l'éviter dans l'autre. Dites que celui-là « est un imposteur, et que ce n'est point « au nom d'un Dieu de bonté et de misé- « ricorde qu'il vous tient ce langage.

« Homme immortel ! je te salue. Laisse « à celui qui se confond avec la brute et « n'attend rien de plus, l'humilité et l'ab- « jection. Pour toi, lève la tête, et colore « ton front d'une noble fierté. Tes sens ne « sont point des ennemis que la nature t'ait « donnés pour les combattre et les morti- « fier. Seul entre tous les êtres, tu as reçu, « au-dessus de tes sens, des sentiments et « des pensées, pour que leur usage réglé, « et tempéré par ces facultés supérieures

« qui te distinguent, fut à la fois plus doux « et plus digne de toi «.

J'élèverois ce philosophe à une grande hauteur de magnanimité et de courage. Je voudrois qu'il eût scellé de son sang la vérité de sa mission, et la réalité de ses magnifiques promesses.

Celui qui, par amour pour ses semblables, et pour les convaincre de cette ravissante opinion, que le souffle divin qui les anime ne s'éteindra jamais en eux; n'a pas craint de faire le sacrifice de sa vie. Ne peut-on pas dire de lui, qu'il a racheté les hommes de la mort et du néant, et qu'il s'est dévoué au salut du genre-humain?

Cependant, si l'on regarde comme un grand acte de vertu, la générosité du citoyen qui meurt pour sauver son pays: que sera-ce de celui qui meurt pour le bonheur de tous les hommes?

Si le philosophe inspiré, que je viens de faire parler, avoit fondé une religion: y en auroit-il jamais eu sur la terre une plus pure, plus simple et plus sublime? La morale que j'ai mise dans sa bouche, n'est-elle pas celle de la nature? Ses dogmes, ceux de la raison? Et sa religion elle-

même : ne pourroit-elle pas être appellée éminemment *la religion de la vertu* ?

Mais, si les républiques sont essentiellement fondées sur la vertu ; quelle religion au monde plus faite pour des républicains que la *religion de la vertu* ! Quelle religion plus convenable à des républicains, que celle dont le héros, considérant le monde entier comme une vaste république de frères auroit donné sa vie pour le salut de tous !

Eh bien ; cette religion dont je viens de tracer le plan, n'est que ce qu'a été dans son origine, ou ce qu'a dû être, ou ce qu'a pu être celle dont Jésus est devenu le fondateur.

Qu'il ait été ensuite un juste persécuté, ou un envoyé céleste méconnu : ou qu'on l'ait considéré comme un visionnaire et un enthousiaste, ou comme un censeur importun, ou comme un novateur dangereux, ou comme un perturbateur du repos public, peu m'importe : il reste vrai que sa religion est ce que je viens de dire, ou que du moins elle pourroit et devroit l'être (1).

(1) J'ai vu autrefois à Genève le christianisme, non réduit à ces termes, non renfermé dans ces vagues limites ; mais y tendant, du moins dans la tête

On pourroit soupçonner que lorsqu'elle est sortie du cerveau de son auteur, et qu'elle rassembloit, il y a 1800 ans, un petit nombre de fidèles dans l'obscurité des cavernes de Rome, elle ne s'éloignoit pas beaucoup de cette touchante simplicité. Douce, modeste, expansive et désintéressée sous Jésus et ses disciples ; mais ensuite, altière et despotique sous Hildebrand, féroce et sanguinaire sous Borgia ; voluptueuse et magnifique sous Médicis. Il est à croire

---

de deux ou trois de ses ministres les plus philosophes. M. d'Alembert s'attira une grande querelle, pour avoir à-peu-près dans le même tems apperçu cette tendance et en avoir parlé. Peut-être eût-il mieux fait de passer sous silence son observation. Il ne faut jamais compromettre personne, et sur-tout ne pas donner lieu à un honnête homme de se repentir de sa candeur. M. d'Alembert avoit conversé, comme moi, avec quelques ministres sociniens. Il crut que le socinianisme étoit dominant dans Genève. Il honoroit de cette accusation tout le clergé de cette ville ; mais il le mettoit dans l'embarras vis-à-vis des églises réformées et des clergés voisins. Il avoit oublié que le malheureux Servet, dans ce même Genève, avoit payé de sa vie ses arguments contre la Trinité, et qu'il fut brûlé vif pour avoir eu raison.

qu'elle auroit quelque peine à se reconnoître à travers tous ces déguisements.,

Quand ce dernier pape, sous le nom de *Leon X*, s'extasioit de plaisir et d'admiration, sur les richesses et les jouissances sans nombre que rapportoit à l'église cette fable du Christ, il avoit grande raison, et le Christ lui-même, s'il revenoit au monde, traiteroit de fable la religion qui porte son nom, telle qu'elle est professée en Europe et sur-tout à Rome, tant elle a dégénéré.

Les payens furent bien fous, bien ridicules et bien absurdes dans leurs opinions religieuses; mais ils n'approchèrent pas de nos extravagances que nous appellons des *dogmes*.

En voici l'abrégé. Un Dieu qui meurt pour les péchés des hommes sans les rendre meilleurs; qui ressuscite pour leur frayer le chemin du ciel, où presqu'aucun d'eux ne peut, ni entrer, ni le suivre, et qui paroît ne leur accorder l'immortalité que pour les condamner à des tourments sans fin. Un Dieu qu'on coupe en trois, et dont chaque portion devient, comme les fragments du Polype, une Divinité toute

entière. Un Dieu dont chaque partie jouit de la propriété d'être le tout. Un Dieu qui reste toujours *un* sans cesser d'être *trois*. Un Dieu qui s'accouple avec une mortelle pour y produire son semblable. Une Vierge qui accouche d'un Dieu sous la forme d'un homme. Un Dieu que des prêtres évoquent, qu'ils multiplient à leur gré et qui est à leurs ordres : qui appellé, au même instant, par un million d'entr'eux, se divise en autant de portions, obéit à leurs voix, et vient se placer dans des morceaux de pâte, dont chaque fragment le contient tout entier. Un Dieu enfin qu'on mange et qu'on digère après l'avoir créé. Et ce Dieu est, dit-on le créateur du ciel et de la terre ! Il est difficile d'accumuler plus d'inepties, d'outrages, d'accabler la raison sous des mystères plus dégoûtants et plus impies. (2)

---

(2) Les réformés reconnoîtront, à la Trinité près, la vérité de cet exposé. Il est celui des erreurs de l'Eglise Romaine ; et l'on doit de plus se souvenir que c'est ici un Socinien qui parle, et par conséquent un Chrétien faisant profession d'une réforme bien plus austère encore.

Tel est cependant le tableau symbolique de la foi des Chrétiens, exposé, depuis quinze cents ans, dans la portion la plus éclairée du globe, à la vénération des croyants et des dévots. Les réflexions naissent en foule à la vue de ce tableau. Le philosophe qui le contemple, achève, en gémissant, le triste et pénible cours de la connoissance de ses semblables. Le tableau de ces extravagances lui donne la mesure de la crédulité des uns et de la perversité des autres. Il y voit les derniers excès de l'aveuglement d'une part, et de la scélératesse de l'autre, marcher de front et se donner la main.

Comment est-on parvenu à persuader les peuples de la vérité de ces dogmes? En les faisant soutenir par une suite non interrompue de faux miracles et de fraudes. Mais ceux qui ourdissoient les fraudes, fabriquoient les miracles, pouvoient-ils croire à des dogmes qui avoient besoin d'un pareil appui? Depuis quand le mensonge seroit-il devenu l'organe et le véhicule de la vérité? Cependant, quel étoit ici l'intérêt de mentir? Qu'y gagnoit-on? Tout. C'est sur les aîles de l'imposture que les prêtres s'élevoient

au sommet des honneurs, des voluptés, de la puissance et des richesses. Ils possédoient de vastes domaines; ils en étoient seigneurs; et par la double autorité temporelle et spirituelle qu'ils y exerçoient, ils obtenoient de leurs vassaux une obéissance passive. Il falloit être un insensé pour embrasser un autre état que celui de l'église. Les prêtres étoient les dieux de la terre. C'étoit pour eux que de jeunes beautés la paroient, l'embellissoient. Elle ne se couvroit de fleurs et de fruits que pour eux.

Faire parler la divinité pour réunir les hommes, pour adoucir leurs mœurs, et donner plus de poids aux préceptes de la morale, est un acte de bienfaisance et d'humanité. Mais se servir du nom de Dieu pour tromper, dépouiller, asservir les humains; pour les opprimer par la terreur de la superstition: les convertir en un vil troupeau qu'on exploite, qu'on tond et qu'on égorge à son profit; c'est là, sans contredit, le plus grand des crimes.

Quand celui qui le commet s'apperçoit que, bien loin d'en être puni, il nage dans l'abondance et les délices, il est disposé à ne pas croire en un Dieu qui se laisse ou-

trager : il ne le regarde plus que comme un vain épouvantail. Alors, on ne voit plus qu'un petit nombre d'athées qui conduisent une foule de superstitieux.

Le penseur qui parvient à l'athéisme par la route de la méditation, peut être un homme très-estimable. Il ne s'est qu'égaré. Il s'est montré seulement mauvais raisonneur; mais il a pu conserver une morale et des principes purs et irréprochables.

Il en est tout autrement de celui qui arrive à l'athéisme par la route de l'impunité; de celui qui n'est athée que parce qu'il respire, et que les foudres vengeresses épargnent ses forfaits. Ce prêtre imposteur, qui ne croit pas à ce qu'il dit, qui ne fait pas ce qu'il enseigne, et qui sait que les yeux du dévot qui l'observe ne croient pas à ce qu'ils voient (car le superstitieux, plongé dans l'ignorance, entouré de prestiges, penseroit risquer le salut de son ame, s'il élevoit le moindre doute sur la sainteté de son conducteur spirituel) : ce prêtre imposteur, dis-je, ne connoît plus de frein. Bornant à la vie présente ses espérances, ses desirs et ses craintes; n'attendant rien au-delà, tous les moyens de parvenir à ses fins lui

sont indifférents : les excès en tout genre sont pour lui en raison composée de la violence de ses passions, et du pouvoir de tout oser impunément.

Avarice, orgueil, lubricité, débauche, adulation des puissances de la terre pour se les rendre favorables; flatteries infames, éloges prostitués à des monstres couronnés; tyrannie, mépris profond des hommes. Le fer, le feu et le poison distribués, administrés pêle-mêle avec les sacrements, et par les mêmes mains. Là trahison, l'assassinat, l'inceste. Jusqu'à l'hostie, devenue homicide entre les mains de celui qui l'a changée en Dieu. L'hostie, ce centre révéré des mystères chrétiens, porte, au besoin, la mort dans les veines de l'ennemi qu'on craint; à qui l'on feint de pardonner; à qui l'on jure, sur ce signe sacré, amour et union éternelles. Voilà l'histoire de l'église et de ses ministres depuis Constantin jusqu'à Charles V (3). Telle est

(3) Les exceptions sont toujours nombreuses, et cette histoire n'est pas celle des hommes de bien qui ont allié au caractère du sacerdoce celui d'une véritable piété. Tel fut Barthelemy de Las Casas, ce protecteur humain, ce généreux défenseur des Américains. Tel fut Fénélon long-tems après, et tant d'autres.

la pratique de cette religion, digne, en tout, de sa théorie.

La réforme arriva. Elle influa sur les mœurs, non pour les corriger ou les rendre meilleures, mais pour polir et raffiner la corruption. Elle tint en respect les ecclésiastiques : on garda mieux les apparences : elle fit des hypocrites et des tartuffes : elle apprit seulement à vernisser le vice. D'ailleurs, elle attisa, redoubla les fureurs de l'inquisition et des persécutions.

Qu'est-ce qu'une réforme qui garda l'homme-dieu? qui ne réforma ni la trinité, ni l'éternité des peines, et qui ne parut proscrire la transubstantiation que pour mettre l'Europe en feu. Elle ne fit que soulever les Chrétiens les uns contre les autres, diviser les esprits unis auparavant par le bandeau de l'ignorance. Le fanatisme dormoit; elle le réveilla, et lui fournit des aliments dans la contradiction. Elle ramena un foible jour, il est vrai, mais ce fut pour exciter des tempêtes bien plus funestes que le calme et l'engourdissement de la nuit précédente. La réforme a fait périr dans les combats, dans les supplices, plusieurs millions d'hommes. Elle n'a été qu'un redou-

blement

blement de calamités pour l'espèce humaine.

Il seroit curieux de suivre les transformations successives qu'a subies le dogme primitif, pour arriver au ramas monstrueux que j'ai présenté, et si mal amendé par les réformateurs; et d'observer ce que le tems, les conciles, les Pères et les Papes ont fait de cette religion, s'il ne falloit, pour parvenir à sa forme actuelle, traverser cet effroyable bourbier de gloses, de commentaires, de controverses et de théologie, teint et pétri de sang humain.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'altération des dogmes et l'altération de la morale se sont suivies de près, et ont eu l'une sur l'autre une influence réciproque et désastreuse. Les religions anciennes eurent aussi leur fanatisme, mais du moins elles ne furent jamais sanguinaires.

Comment une religion, pure et céleste dans son principe, a-t-elle pu être si fatale au genre-humain? Si le christianisme n'avoit été d'abord qu'une de ces conceptions riantes, poëtiques, fabuleuses ou ridicules, telle que la mythologie ancienne, elle n'auroit été vraisemblablement ni plus profi-

table, ni plus nuisible aux hommes. Est-ce parce qu'elle étoit sublime, qu'elle est devenue atroce? Selon cette loi que j'ai observée ci-devant, et qui paroît attachée à la condition humaine, que le mal s'élève toujours à la hauteur du bien, et que ces deux éléments moraux, confondus et mêlés, tendent, comme les fluides, à se mettre en équilibre, et à garder le niveau. Ou, ne serions-nous peut-être, nous qui nous croyons des hommes, que des enfants, à qui il ne faut que des fables? Trop foibles pour soutenir l'éclat de certaines vérités, ne peuvent-elles nous être présentées ici-bas, sans nous jetter dans le délire? Ou plutôt, les maux sans nombre causés par le christianisme, ne viennent-ils point de ce qu'il fut annoncé aux hommes à contre-tems, et à l'époque la moins favorable? Il étoit la religion de la vertu : il ne pouvoit convenir qu'à des républicains; et il fut prêché à des esclaves, à des hommes dégradés sous le joug le plus honteux qui ait jamais été imposé à des hommes; sous celui de ces despotes appellés empereurs, qui traitoient les Romains, jadis si fiers, comme l'enfant cruel traite les plus vils animaux,

se joue de leur vie, et s'amuse de leurs tourments. Rappeller les Romains à la hauteur de leur dimension sous le premier Brutus, étoit aussi impossible alors que faire remonter un fleuve vers sa source. La liberté, la république étoient usées sans retour par sept cents ans de jouissance.

Si Jésus eût paru à l'époque de Solon dans la Grèce, ou à celle des Tarquins à Rome, il est plus que vraisemblable que sa doctrine eût produit des effets aussi heureux qu'ils ont été déplorables.

Laissons de côté ces sinistres tableaux, et reposons-nous sur des images plus riantes. Des théologiens passionnés, remplis des préjugés de leur état, dirigés par des vues personnelles, ne pouvoient être que de mauvais réformateurs. Et d'ailleurs, est-ce à la théologie à réformer la religion? Elle qui l'a défigurée : c'étoit à la philosophie à la rappeller à son institution primitive, surtout une religion fondée par un philosophe et un sage. Quelle plus belle circonstance à saisir que l'établissement d'une république en France ! On peut encore y revenir; et puisqu'on y a rétrogradé de l'athéisme au théisme, le chemin est bien plus court du

théisme au christianisme primitif. Que lui substitueroit-on ? Qu'imaginer de mieux ? Et quand on le pourroit, croit-on qu'il fût aisé de fabriquer aujourd'hui une révélation nouvelle? Servons-nous donc de celle que nous avons, à laquelle les esprits sont disposés, et qui commande le respect par son antiquité. Qu'on ne s'y trompe point, le théisme n'est pas, et ne peut être une religion populaire ; il n'est qu'une opinion philosophique.

Je voudrois que les temples fussent rouverts en France, et qu'ils reçussent une nouvelle inauguration. Ils seroient dédiés à la suprême intelligence. Sous ses auspices, des François républicains viendroient rendre hommage à la vertu, soutien des républiques, fondement de la prospérité particulière et générale, gage, aussi précieux que sûr, d'un bonheur commencé dès ce monde pour ne finir jamais.

Et pour fondre ensemble les institutions politiques et religieuses, et rattacher à un même principe la religion et le gouvernement, je voudrois que la *vertu* fût la figure principale d'un grouppe exécuté en marbre, qui s'élèveroit au-dessus des autels, vien-

droit frapper les sens, parler aux yeux comme à l'entendement. Ce grouppe présenteroit la vertu plaçant d'une main, sur la tête du Christ, la couronne de l'immortalité; et de l'autre, unissant au-dessous d'elle, sur des monceaux de piques brisées et renversées, la *politique* à la *morale*.

Toutes les vérités importantes aux hommes sont contenues dans ce grouppe symbolique. Des ministres, attachés aux autels, seroient chargés de les expliquer au peuple, et en deviendroient par-là les instituteurs. Ils seroient à la fois les ministres de morale et du culte: interprêtes et des dogmes et des loix; chargés de la double fonction de former des citoyens et des Chrétiens.

Les fêtes nationales d'un peuple qui s'est dévoué au culte de la vertu, sont nécessairement des fêtes religieuses. Entre toutes ces fêtes, il y en auroit une qui tiendroit le premier rang, et qu'on appelleroit la fête du *Christ*. On la célébreroit chaque année dans les temples, dont toutes les portes seroient ainsi fermées au fanatisme. On y célébreroit, autour d'un banquet fraternel où tous les rangs, toutes les distinctions seroient pour ce jour confondus, la vertu de celui qui

a donné sa vie pour procurer aux hommes la certitude de leur immortalité.

Si les jacobins se proposent de conquérir l'Europe à leurs principes, et ne veulent employer que des moyens avoués par la vertu, ils y réussiront indubitablement par la restauration de la seule religion qui peut réunir tous les peuples de la terre sous une même foi, la *religion de la vertu.*

Il s'agiroit maintenant de savoir ce qu'on feroit de la Bible. Les Catholiques ont cru prudent de la retirer des mains du peuple : les Protestants l'y ont laissée; et il n'en est pas résulté d'inconvénients, graces à cette bizarre propriété de l'esprit humain, d'extravaguer sur un sujet, et de raisonner sensément sur tout autre. Nous voyons, en effet, les réformés lire dévotement la Bible d'un bout à l'autre, sans que leur esprit, préoccupé par la sainteté du livre, soit frappé d'une foule de choses qui peuvent être saintes, mais qui ne sont pas sages. Telle ame timorée se croiroit en péché mortel, si elle lisoit dans l'Aretin ce qui, dans la Bible, nourrit sa dévotion et l'édifie.

Je supprimerois néanmoins l'ancien Testament. Il est un monument d'antiquité,

très-curieux à conserver dans les bibliothèques. Quant au nouveau, j'en prendrois la morale; mais je la réduirois, comme j'ai fait plus haut, à une page, et le dogme à une ligne.

Il me reste à examiner une question très-importante. Les ministres du culte parleront-ils au peuple des châtiments et des peines de la vie à venir? Je me décide entièrement pour la négative, quoique J. J. Rousseau ait prononcé qu'il falloit exclure de la société tout homme qui refuseroit d'admettre un Dieu rémunérateur et vengeur. C'est à nos lecteurs, et sur tout aux philosophes, à juger qui est le mieux fondé de nous ou de Rousseau.

Dans les ténèbres, tout se confond: on ne distingue rien: c'est la lumière qui rend les objets visibles. L'ignorance profonde, où est l'homme sortant des mains de la nature, est semblable aux ténèbres, et à l'absence de la lumière physique. Il est incapable de distinguer ses propres actions, et de les diviser en estimables ou répréhensibles; elles lui sont cachées. Dénuées de moralité, elles ne peuvent lui être imputées comme sujets ou d'éloge ou de blâme:

car il n'y a qu'un être moral qui puisse être rendu responsable de ses actions. Nous ne regardons point comme des actions criminelles et dignes de châtiment, les meurtres et les massacres auxquels se livrent plusieurs espèces d'animaux sur leurs semblables, et même sur leur progéniture. C'est donc la lumière morale qui met au grand jour la différence du vice à la vertu. Or, qu'est cette lumière? Qu'est-ce qui la constitue? Le développement et l'exercice des facultés de l'entendement humain, qui compare, combine, réfléchit, analyse. Cependant ces facultés sublimes ne seroient-elles pas le plus perfide des dons, si on s'en autorisoit pour punir l'être qui les possède; si elles fournissoient le droit de l'accabler de peines et de souffrances? Ne pourroit-il pas répondre à celui qui les lui offriroit: « Gardez vos dons; gardez votre lumière « qui révèle des crimes dont mon igno- « rance auroit à jamais gardé le secret; et « laissez-moi mon innocence. Est-ce au « prix des supplices, des tourments qui « m'attendent, que vous me gratifiez d'une « raison supérieure et de tous les trésors de « la science? Je n'en veux point à ce funeste

« prix. Vous ne me punissez de mes fau-
« tes, me dites-vous, que parce que vous
« m'avez donné la faculté de les apperce-
« voir. Mais, si cette faculté ne m'empê-
« che pas de les commettre, elle n'est qu'un
« piège que vous m'avez tendu «.

En effet, si l'instruction, produit de cette faculté, ne sert le plus souvent qu'à étendre et perfectionner la perversité humaine, qu'à aiguiser son industrie, et à la rendre plus habile et plus profonde dans la science du mal. Si les crimes des peuples policés et instruits sont infiniment plus variés et plus nombreux que ceux des peuples simples et ignorants, comme on n'en peut douter. Si chaque trait de lumière enfin éclaire un nouveau vice : contre qui prononcer une condamnation? Est-ce contre le vice qui doit son existence à la lumière? ou contre la lumière par qui le vice existe?

Il résulte de ces deux considérations, que dans le systême des peines d'une autre vie, l'homme n'est pas puni pour les crimes qu'il a commis; mais pour les lumières qu'il a reçues. D'où l'on peut voir combien ce systême est absurde; combien il est injurieux à la majesté de l'Etre Suprême,

blasphématoire de ses divines perfections ; et sur-tout destructeur de la bonté et de la justice que nous devons lui supposer. Hélas ! l'homme est assez malheureux dans ce monde, sans qu'il faille l'affliger, l'épouvanter encore des maux qui l'attendent dans l'autre ! Est-il rien de plus cruel que de dire à un être souffrant : *tu souffres, mais tu souffriras bien davantage un jour ?*

Si dans le système physique, la lumière rend les objets visibles, il s'y rencontre aussi des jours imposteurs qui font paroître ce qui n'est pas ; qui éclairent des objets sans réalité. Certains accidents de lumière y donnent l'être à des fantômes. Il en est de même dans le système moral. On y compte aussi deux espèces de lumière : l'une découvre entre les choses de vrais rapports : l'autre trompeuse, ne laisse appercevoir entr'elles que de fausses convenances. Que d'hommes sur ce globe guident leurs pas, dirigent leurs actions à la lueur de ce dernier flambeau ! Ils forment, sans contredit, le plus grand nombre : et c'est ici que la doctrine des peines à venir est bien plus monstrueuse encore.

Comment punir avec justice des hom-

mes qui se trompent, qui, en faisant le mal croient faire le bien ; des hommes qui, en naissant, se sont trouvés soumis à des opinions détestables, mais dominantes et générales; qui n'ont fait que suivre des maximes sucées avec le lait.

Il est des guerriers dans l'une des îles de la mer du Sud qui ne se marient point : ils regardent avec mépris l'état de père ; ils se livrent aux voluptés et à l'amour, et en dérobent les suites par le meurtre ; c'est là un de leurs statuts. Ils forment une société, ou caste, la première en rang et la plus vénérée. Voilà donc des hommes qui tiennent à honneur de détruire l'espèce humaine ; à opprobre, de la reproduire, et qui tirent tout leur lustre de leur honte et de leur infamie (4).

---

(4) *Arreoy* est le nom de cette société. Ils avoient une haute opinion du roi d'Angleterre ; mais quand ils apprirent de M. Cook qu'il avoit un grand nombre d'enfants ; alors ils ne pensèrent plus de même, et s'estimérent fort supérieurs à lui. On me dira peut-être que ce sont là des contrées et des peuples sauvages. Des pays où l'on connoit la distinction des rangs et l'esclavage ; où les prêtres, les médecins, les superstitions et les préjugés de toute espèce se

A la Chine, dans cet empire si anciennement policé, les enfants y sont encore l'objet du traitement le plus barbare : ils y sont exposés, noyés, étouffés et souvent dévorés.

Chez plusieurs nations policées, l'adultère est regardé comme une infraction punissable de la paix domestique et de l'ordre social : chez d'autres, comme un témoignage estimable d'union et de fraternité. Les premiers punissent de mort celui qui s'y laisse surprendre. Les seconds ôtent la vie à celui qui s'y refuse (*a*). Ainsi l'adultère devient vice ou vertu selon l'espèce de lumière qui les éclaire.

Voyez ce chrétien superstitieux, convaincu que l'homme, au sortir de l'état d'innocence où il ne peut pécher, court les plus grands dangers de n'être point du nombre infiniment petit des élus qui en-

---

sont introduits, qui ont perfectionné l'art de la cuisine, et dont l'apprêt des aliments est préféré par M. Cook aux meilleures tables de l'Europe, ne sont point habités par des sauvages. Les sauvages ne connoissent et n'ont rien de tout cela.

(*a*) *Matacova*, une des îles de la mer du Sud.

treront dans le royaume des cieux. Ses enfants l'environnent, et il jette sur eux un regard de pitié et d'attendrissement. Il les voit déja dans l'éloignement, briller de cette terrible clarté morale qui, distingant jusques à leurs pensées et aux mouvements de leur ame, doit les rendre coupables, et attirer sur eux la vengeance céleste. Il les voit se détourner du sentier étroit qui mène à la vie et au salut, et se jetter avec la foule dans cette large voie qui conduit à la *perdition*. Il se dit à lui-même. Si ces objets de ma vive tendresse quittoient en ce moment leurs dépouilles mortelles, ils prendroient tous leur essor vers le ciel; aucun obstacle ne leur en fermeroit l'entrée. Allons, pendant qu'il en est tems, sauvons-les de l'enfer; immolons-nous pour eux. Il connoît la justice des hommes. Il sait qu'ils n'auront aucun égard à ses motifs; que l'échafaud l'attend : il n'en est pas touché. Il s'élève au-dessus de lui-même; il brave les supplices; il fait plus; il triomphe du sentiment le plus impérieux de la nature, de celui qui attache un père à ses enfants; ou plutôt, il s'y abandonne de la manière la plus sublime. Il s'arme d'un fer meurtrier,

et par excès d'amour, il le plonge dans le sein de ses enfants qu'il étend à ses pieds, et sans vie (5).

Observez, que des deux lumières morales dont j'ai parlé, l'une, dans cette même action, éclaire le plus grand des crimes; l'autre la plus héroïque des vertus.

Dirigez vos regards maintenant sur ce gibet dressé dans la place publique. Le peuple s'y porte des divers quartiers de la ville. Une partie accourt sur les pas de la victime qui doit y terminer ses jours. Des gardes à cheval la précédent, pénètrent et se font jour au-travers de la foule pressée.

---

(5) Ce n'est point ici un tableau d'imagination. Cette sainte tragédie s'est répétée plusieurs fois, surtout en Allemagne. Pourquoi tous les pères de famille, en bons chrétiens, n'imitent-ils pas cet exemple? Quel plus bel héritage laisser à ses enfants que celui d'un bonheur éternel? C'est qu'il n'y a rien de si rare parmi les hommes qu'un être conséquent. La plupart sont en perpétuelle contradiction avec eux-mêmes, et leur tête ne présente qu'un assemblage informe d'idées incohérentes, décousues et sans suite. Le père dont j'ai parlé est le seul qui ait raisonné juste, et se soit montré conséquent aux principes religieux qu'il a choisis et adoptés.

Elle paroît enfin ; un ministre à côté d'elle l'assiste, l'exhorte et la soutient dans ses derniers moments, et le bourreau la suit. Qui est cette victime? C'est une jeune fille qui a détruit son fruit pour sauver son honneur. Le pasteur vénérable qui l'accompagne l'a visitée dans sa prison ; lui a montré le paradis ouvert pour prix de ses souffrances et de son repentir. Elle croit en effet aller grossir le nombre des épouses du Seigneur. Elle est vêtue de blanc, et parée comme en un jour de noces. Ses yeux baignés de larmes et tournés vers le ciel expriment à la fois sa joie et sa douleur ; sa douleur, de l'avoir offensé ; sa joie, d'en avoir obtenu son pardon. Elle meurt, serrée par le cordon fatal et reste suspendue. Le peuple touché, édifié d'une si belle fin, voit en elle une sainte et envie son sort.

Ce spectacle laisse dans les esprits une impression profonde. Il est le sujet de tous les entretiens. Les imaginations s'échauffent. On veut participer au bonheur de cette pénitente en marchant sur ses traces. Les jeunes filles de la ville se font faire à l'envi des enfants, qui ne viennent au monde que pour en disparoître. Elles vont ensuite

elles-même se livrer à la justice et déclarer leur crime; impatientes d'en recevoir le prix, et d'en subir la peine.

Bientôt l'on se persuade que la sévérité des jugements humains est un titre à l'indulgence et à la miséricorde divines; et que le moyen le plus sûr d'obtenir la rémission de ses péchés, et d'arracher à l'enfer ses victimes;est de mourir bien préparé entre un ministre et un bourreau. Cette opinion s'étend et se propage.Cette sainte fureur de mériter le ciel par des assassinats, gagne jusqu'aux soldats. Des sentinelles déchargent leurs armes meurtrières sur le premier venu. Ils sont pris, jugés, exécutés; et c'est ce qu'ils demandent. La crainte de la mort, la rigueur des supplices, ne sont donc plus des freins pour des hommes avides de mourir et d'expirer sur l'échafaud. Et que devient alors la sûreté des citoyens (6)?

---

(6) Rien n'est ici de mon invention, pas même la robe blanche, et la parure recherchée de la jeune infanticide. Ces faits arrivés en Danemarck, il y a environ quarante ans, m'y ont été contés par des témoins oculaires. Ils m'ont été confirmés à Hambourg où se sont passées des scènes analogues. Le gouvernement Danois fut obligé, en laissant le fusil

Il

Que de coutumes, que d'usages barbares, atroces, insensés, qui sont suivis avec un respect, une ferveur, une soumission religieuse que n'obtiendroient pas les loix les plus sages et les plus raisonnables! Que d'actions exécrables, réputées saintes par

---

aux soldats de garde ou en faction, de leur ôter la poudre et le plomb, pour ne plus exposer la vie des passants. Il fit plus; la peine de mort, qui n'étoit plus un frein contre les meurtriers fut abolie. On y substitua, pour tromper leur attente, la vie avec des longs tourments. On leur déchiqueta la peau avec des fers rougis au feu; puis ils furent condamnés aux plus rudes travaux; et chaque année, on renouvelloit sur eux le supplice des tenailles ardentes. Ces nouvelles mesures dissipèrent le charme et le délire, et arrêtèrent ce ravage de la superstition.

Il y eut dans les premiers siècles de l'église des fanatiques aussi féroces et aussi fous, mais un peu moins dangereux. Ce furent les Donatistes. Ils n'avoient pas choisi l'homicide pour parvenir au ciel par la voie du supplice. Ils avoient préféré le suicide. Ils ne tuoient point les passants; il s'en faisoient assassiner. Ils couroient au-devant d'eux, leur demandant la mort et le martyre, et ne les massacroient que sur leur refus d'en être massacrés.

ceux qui les commettent ! Le fanatique commet le crime pour expier ses crimes, et pour en éviter le châtiment.

Que conclure de tous ces faits ? C'est que la doctrine de ces châtiments est elle-même la source des plus grands crimes.

Et de plus, nous avons vu ci-devant combien cette doctrine énervoit, rendoit pusillanime ; quelle impression de terreur, elle laissoit dans l'ame du soldat chrétien qui servoit dans les armées romaines. Sous ce point de vue, il n'en est point de plus incompatible avec la république, qui exige au contraire des ames fortes et généreuses. De quelle utilité seroient à la patrie des hommes flétris par la crainte et tremblant pour l'avenir ?

Vous venez cependant de convenir, me dira-t-on, que l'homme, en qualité d'être moral, est responsable de ses actions : vous n'êtes donc pas d'accord avec vous-même. Je m'explique. La moralité des actions humaines ne s'étend pas au-delà de cette vie. Il est un terme qui la sépare de l'éternité, ce terme, c'est la mort. L'ordre et le maintien de la société civile exigent que

les crimes soient ici bas sévèrement punis. Mais, il faut plaindre l'infortuné que la loi est obligée de frapper. Le coup qu'elle lui porte est l'accomplissement de la justice humaine, qui ne peut avoir rien de commun avec les vues ultérieures et impénétrables de la justice divine.

Quant à cette justice; à la justice d'un être à qui tout est possible : j'avoue que je ne puis la voir que dans l'exercice de sa bonté, de son indulgence, et dans la profusion de ses graces et de ses bienfaits.

Répétons qu'un bon gouvernement prévient le crime et l'empêche de naître; et qu'il y en auroit bien peu à punir dans une république qui auroit fait du christianisme la religion de la vertu.

Chaque individu de l'espèce humaine doit raisonnablement se dire, qu'il n'a pas été appellé à l'existence pour la perdre, ni évoqué du néant pour y retomber. C'est par cela même qu'il existe, qu'il devient partie d'un grand plan dont il pouvoit être exclu : plan qui ne peut être que sublime, quoiqu'il nous soit inconnu.

Il n'y a donc point d'homme qui ne doive être pénétré de la plus vive reconnoissance

envers la source inépuisable de toute félicité, d'avoir été choisi pour figurer dans ce plan éternel, et d'avoir reçu avec la vie, le premier de tous les dons, celui de l'immortalité. Ces conjectures sont aussi grandes et consolantes que vraisemblables; et je ne connois rien de plus propre à répandre sur nos jours le calme et la sérenité, et à nous identifier dès ce monde avec le bonheur et la vertu.

Voudroit-on admettre peut-être des châtiments, non tirés d'un dessein formel dans un être puissant de punir et de tourmenter le méchant; ce qui rendroit cet être plus méchant que le méchant lui-même, et en feroit un bourreau bien plus odieux que sa victime; mais de la nature même des choses, qui exige que l'ame soit préparée, disposée à la jouissance de certains biens: ensorte que la peine du méchant se trouveroit dans le sentiment de son inaptitude à goûter la félicité du juste?

Nous pouvons, sans sortir de ce qui se passe autour de nous, nous faire une idée de ce genre de peine. Prenez un courtisan assidu à l'*Œil de bœuf*, pour qui tout ce qu'il y a de plus important au monde est le lever

et le coucher d'un homme, le grand couvert et les petits appartements ; qui ait cherché toute sa vie à lire sa destinée, non dans les astres, mais dans les yeux d'un maître ; qui n'ait fait d'autre étude, qui n'ait eu d'autre soin que celui de lui plaire, le flatter, l'adorer, le servir et ramper à ses pieds. Transportez-le tout-à-coup à la campagne : délivrez-le de l'étiquette et de l'intrigue : brisez ses chaînes. Donnez-lui une jolie métairie, une compagne honnête et belle, une bibliothèque choisie ; tout ce qui peut fonder la félicité du sage : rendez-le à la nature et à la liberté ; et vous en ferez le plus malheureux des hommes.

Prenez un homme léger, frivole, dissipé : reléguez-le dans une société de savants, de mathématiciens passionnés pour les hautes sciences : obligez-le de s'en occuper tout entier, et vous le rendrez encore le plus malheureux des hommes.

Il est donc vrai que tel homme trouve une douceur inexprimable où tel autre ne rencontre qu'ennui et que dégoût ; et que ce qui comble les desirs de l'un, fait le désespoir de l'autre.

On pourroit en conclure que des habi-

tudes criminelles convertiront en supplice, pour le méchant, l'obligation de tourner ses pensées vers des objets qui raviront en extase le *bien-heureux*. Mais cette hypothèse est inadmissible, parce qu'il n'y a aucun terme de comparaison à établir entre l'état de l'homme ici-bas, et son état futur qui nous est inconnu, et dont nous ne pouvons même nous faire aucune idée.

L'homme vicieux est à la vertu ce que le sourd et l'aveugle sont à la musique et aux tableaux. Dira-t-on qu'ils sont impropres aux jouissances de ces arts? Rendez-leur la vue et l'ouïe; et la peinture et l'harmonie les trouveront sensibles. Il en est de même du vicieux: dépouillez-le, par la mort, d'une organisation malheureuse; et la vertu reprendra tous ses droits, s'embellira pour lui de tous ses charmes.

Les hommes, dans la distribution de leur estime, suivent quelquefois de singulières règles. Dans une arêne de combattants, ils ont raison de rendre hommage à l'intrépidité. Dans un lycée de raisonneurs et de penseurs, c'est la justesse des idées qu'ils devroient honorer. Ce n'est pas ainsi qu'ils en usent. Affronter le souverain moteur de

l'univers, braver la mort éternelle et le néant, ont paru le dernier terme de l'audace; et cette force d'ame a placé au premier rang les philosophes qu'on en a cru doués. On a regardé comme des esprits foibles et timides ceux qui ont admis un Dieu et une vie à venir. On a supposé qu'ils trembloient au soupçon de rencontrer dans l'un le vengeur de leur incrédulité, et dans l'autre le tems où s'exerceront ses vengeances.

Tels sont les motifs de l'orgueil qui font prendre à l'athée le pas sur le déiste: lorsqu'au contraire on auroit pu et dû penser qu'il y a des philosophes tout aussi intrépides, qui, contemplant ces deux idées sans effroi; balançant, avec un grand calme, les considérations diverses et respectives, et les objections opposées, se décident par la force de leur raison, et par une pénétration bien supérieure, pour le système qui offre à la fois plus de grandeur et plus de vraisemblance. C'est là le mien. J'y crois; j'espère, et ne crains rien.

Les institutions politiques et religieuses sont tellement liées entr'elles, qu'on ne peut les séparer; et que l'examen qu'on feroit

des unes sans les autres, seroit toujours très-imparfait. Nous avons donc été conduits à traiter de la religion et des divers sujets qui s'y rapportent. De l'application de la philosophie à la religion, nous avons obtenu les résultats qu'on a vus jusqu'à présent. Mais ces résultats ne prouvent rien contre la religion. On ne nous accusera pas, j'espère, d'avoir écrit contr'elle. Ce seroit même aujourd'hui une entreprise ridicule. Le christianisme a résisté aux attaques de tant d'Hercules ! J'ai cherché au contraire à le restituer à sa simplicité primitive, et à le rendre inaccessible aux traits des incrédules. Celui qui veut perfectionner ne cherche pas à détruire. J'ai usé du droit que me donne l'esprit de la réforme. J'ai voulu la conduire aussi loin qu'il me semble qu'elle auroit dû aller, et présenter le plan d'un christianisme qui puisse soutenir les regards de la philosophie et de la raison. (7)

(7) J'ai été élevé par un digne ministre, homme savant, très-bon Chrétien, et qui ne croyoit ni à la trinité, ni à l'incarnation. L'éternité des peines lui paroissoit sur-tout si révoltante, qu'il s'éleva en chaire contre ce dogme avec toute la véhémence dont la sensibilité de son ame et son humanité le rendoient

Ici, se présente une grande grande question, et qui n'a peut-être jamais été agitée. Ce que nous avons tenté est-il possible et praticable? La religion la plus raisonnable est-elle aussi la plus vraie? Discuter cette question est le plus grand témoignage que nous puissions donner de la flexibilité de nos opinions, et des dispositions où nous serons toujours de reconnoître nos erreurs, lorsqu'on nous les montrera. Nous ne nous départirons point de cet esprit d'impartialité et de circonspection qui nous a guidés

---

susceptible. Ce ministre de miséricorde et d'indulgence fut puni de son zèle et de sa charité. Il ne reçut du bien qu'il vouloit faire aux hommes, que persécutions et dégoûts; et pour avoir voulu les sauver tous, il se perdit. Il fut cassé, destitué, dégradé; et Calvin, qui défendoit ce dogme avec une sombre fureur, qui damnoit ses semblables impitoyablement, et qui, au nom du bon plaisir de la Divinité, les précipitoit tous dans les enfers: Calvin, qui regardoit le genre-humain comme une proie qui ne pouvoit échapper au démon: Calvin fut honoré, puissant, exalté, presque déifié.

Jamais le proverbe *il n'y a qu'heur et malheur ici-bas* ne fut mieux appliqué qu'en cette circonstance. Ce monde a grand besoin qu'il en existe un autre, un peu plus haut, qui en répare les erreurs, les injustices et les sottises.

dans tout le cours de cet ouvrage. Nous n'affirmerons rien ; nous ne nierons rien. Nous nous renfermerons dans ce doute modeste qui convient si bien à la foiblesse de l'entendement humain. Nous ne prétendons exercer sur nos lecteurs aucune espèce de despotisme. Nous exposons toujours avec candeur les diverses faces sous lesquelles peuvent être considérés les objets que nous leur présentons. Nous ne dissimulons ni les objections, ni les difficultés.

Nous avons vu ci-devant que l'ordre moral marche en sens contraire de l'ordre physique, et que les institutions politiques peuvent être rapportées à l'un ou l'autre de ces ordres. N'y auroit-il point aussi, pour les institutions religieuses, deux ordres différents, selon lesquels elles peuvent être considérées ? L'un naturel, c'est celui de la raison ; l'autre anti-naturel, c'est celui de la révélation. Peut-être nous apparoîtront-elles, selon le jour que chacun de ces deux ordres opposés réfléchira sur elles, révoltantes, absurdes et dangereuses, ou édifiantes, salutaires et sublimes.

Il existe une religion émanée de Dieu même. Tout Chrétien doit le penser ainsi.

S'il lui restoit des doutes, qu'il tourne ses regards sur ces tourbillons de flamme et de fumée prêts, en tout tems, à dévorer l'impie qui voudroit rebâtir le temple de Jérusalem et en creuser les fondements : qu'il considère avec surprise et admiration la vertu des eaux du baptême, qui purifioient le coupable des souillures du vice ; rendoient à l'innocence le pécheur repentant ; régénéroient le scélérat pressé par ses remords qui se faisoit Chrétien, et enlevoient de son ame les empreintes du crime, que toutes les eaux lustrales du paganisme n'avoient pu effacer, et dont ses dieux impuissants ne pouvoient accorder le pardon.

Si le christianisme a rencontré de tout tems un si grand nombre de détracteurs. Si le déiste et l'athée l'ont regardé comme l'ouvrage de l'ignorance et de la superstition, ou de l'imposture et de la politique. Si le fanatisme est sorti de son sein pour désoler la terre : celui qui parviendroit à l'asseoir sur des bases inébranlables, en même tems qu'à désarmer le fanatisme, n'auroit-il pas quelque droit à la reconnoissance de ses semblables ? Ces précieux avantages nous paroissent découler du prin-

cipe que nous avons établi dans le quatrième livre, savoir que *l'homme ici-bas est destiné à ne se nourrir que d'illusions, et que la vérité n'est point faite pour lui.* N'étoit-ce pas la vérité qui servoit de prétexte aux fureurs du fanatique? N'est-ce pas à sa lumière qu'il venoit embraser son ame et allumer ses torches? Soufflez sur cette lumière, vous éteignez le fanatisme. N'est-ce pas la vérité qui donnoit le droit à l'incrédule d'en exiger le caractère et l'évidence dans l'exposition des preuves de la religion? Supprimez la vérité, et l'incrédule est obligé de se soumettre. N'ayez plus l'orgueil de prétendre à la science, et il n'y a plus d'impies.

Et en effet, la religion n'est nullement susceptible de démonstration. Elle est au-dessus de la vérité, ou plutôt la vérité elle-même est d'un ordre supérieur auquel l'homme ne peut atteindre. C'est dans cet ordre élevé que brille la religion : l'homme doit la croire et non la raisonner. Si elle pouvoit être démontrée, il n'y auroit plus sur la terre ni vertu, ni liberté. Les hommes ne seroient plus que des automates, dont le ressort de l'intérêt détermineroit tous les mouvements : c'est ce que nous avons fait observer d'une

manière assez sensible, dans le quatrième livre. (*a*)

Il est de l'essence de la religion de nourrir la piété, de choquer la raison et d'exercer la foi, parce qu'elle s'élance fort au-delà des limites de l'esprit humain. Les lumières surnaturelles qui la distinguent sont et doivent être en opposition avec les lumières naturelles. Aussi voyons-nous que celles-ci réprouvent et rejettent ce que celles-là reçoivent et adoptent. La religion peut donc être vraie sans être raisonnable, et raisonnable sans être vraie.

Sous ce point de vue, l'Eglise Romaine est triomphante, et nous ne pouvons lui répondre que par des sophismes. Si les réformateurs ont cru être en droit de se servir de la raison pour examiner la religion et commenter les livres saints, ils ont transmis ce droit à tous ceux qui, après eux, voudront recommencer cet examen. Et, comme chaque tête a une optique qui lui est propre, les saintes écritures recevront autant de sens et d'interprétations, donneront naissance à autant de religions qu'il

(*a*) Page 290, Tom. I.

y aura de têtes qui s'en occuperont. De réforme en réforme, où s'arrêtera-t-on, et que deviendra la religion? Ne seroit-il pas à craindre que la raison ne finît par en effacer tout ce qui est mystérieux et incompréhensible, c'est-à-dire, tout ce qui la constitue religion? Si elle ne nous apprenoit pas des choses que la raison ne peut comprendre et encore moins nous révéler, elle seroit inutile. Dieu auroit-il pris la peine de se manifester immédiatement aux hommes, de leur parler lui-même, pour ne leur dire que ce que la simple raison pouvoit leur enseigner sans lui? Non. Il a dû révéler aux hommes des choses qui étonnent, confondent la raison, et sont d'autant plus certaines, que celui qui les a dites est la source de toute vérité.

Si l'Eglise, touchée de ces abus et des dangers qui menacent la religion, les dénonce aux réformateurs, et les rappelle à l'autorité et à la soumission, ceux-ci invoquent la raison, et s'en font un rempart contre l'Eglise. Si les réformateurs veulent imposer silence à leurs successeurs, les voilà obligés de revenir à l'autorité et à la soumission, et de s'en prévaloir contre les

innovations. Ainsi, la réforme oppose tour-à-tour, selon ce qui lui convient, tantôt la raison à l'autorité de l'Eglise, et tantôt l'autorité à la raison des novateurs.

La réforme, on ne peut se le dissimuler, manque de physionomie et de caractère ; on est embarrassé à en saisir les traits : son air est équivoque ; elle a fait trop ou trop peu : on la voit, d'un pas mal assuré, marcher entre l'inconséquence et la contradiction.

Rapprochons de la réforme l'Eglise Romaine, dont l'origine remonte au divin fondateur, et cette suite de chefs visibles qui le représentent, tous doués du don surnaturel de reconnoître et d'écarter les hérésies. Une Eglise toujours une, invariable, immuable, qui maintient la pureté du dogme, nous transmet le dépôt de la foi par une succession non interrompue de conciles, de pères et de pontifes inspirés, et qui suit, dans toutes ses décisions, le sillon de lumière tracé par le Saint-Esprit même depuis Jésus-Christ jusqu'à nous.

Les dissidents de cette Eglise sont loin de réunir tant de prérogatives. Ils se divisent en Luthériens, Calvinistes, Zwingliens,

Anglicans, Presbytériens, Puritains, Sociniens, Moraves, Anabaptistes, Piétistes, Quakers, etc. Toutes ces religions, différentes entr'elles, ne peuvent qu'être un peu moins vraies que celle dont elles sortent. L'Eglise-mère a droit de concentrer en elle la plénitude de la vérité.

Maintenant, si nous considérons ce sujet sous une autre face, ces religions paroissent avoir gagné en utilité ce qu'elles ont perdu en vérité; puisque les pays qui se sont séparés de Rome, sont plus peuplés, plus riches, plus éclairés, plus florissants que ceux qui lui sont restés fidèles. Dieu, sans la volonté de qui rien n'arrive en ce monde, a donc permis que la réforme s'établît : il a plus fait, il l'a sanctifiée d'une manière non équivoque, en permettant de plus qu'elle devînt un moyen de prospérité pour les nations qui l'ont embrassée. La réforme est donc bonne. Tels sont les motifs qui m'ont fait penser qu'en déplaçant la borne posée par les réformateurs, et la portant plus loin, on obtiendroit, pour le bonheur des peuples, et sur-tout de la France, des avantages encore plus grands.

Les François, armés de la raison comme

les

les réformateurs, ne s'en sont pas servis pour réformer ; mais pour supprimer, abolir et détruire. Ils ont franchi toute limite. Ils ont cru que la raison étoit un miroir magique, au-devant duquel les préjugés de toute espèce devoient se dissiper comme de vains fantômes. Ils ont considéré tous les cultes, toutes les religions commes des branches du grand arbre de la superstition ; dont le feuillage épais interceptoit toute lumière, et formoit un obstacle invincible aux progrès de l'esprit humain. Ils ont arraché l'arbre par le pied, et l'ont déraciné.

Nous verrons, dans les trois livres suivants, les effets qu'a produits ce nouvel usage d'une raison illimitée et absolue. Peut-être appercevrons-nous, dans la révolution de France, la religion punissant l'orgueil de sa rivale ; la religion exerçant sur la raison, son éternelle ennemie, la plus terrible des vengeances.

Fin du huitième Livre.

DE L'ÉGALITÉ.

LIVRE NEUVIEME.

Tout change, tout se renouvelle. On ne meurt que pour renaître. On ne vit que pour mourir, et les Etats les mieux constitués ne reçoivent leur existence que pour la perdre. Ce qui est éternel, c'est la succession de ce qui commence pour finir, et et de ce qui finit pour recommencer. L'être immuable est celui en qui et par qui s'opèrent tous ces changements. Toujours le même et toujours autre, sa pensée plane sur ces métamorphoses, et en embrasse la durée infinie. Les changements, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, sont tantôt lents et insensibles, et tantôt brusques et rapides. Ces derniers prennent le nom de révolutions. Ce sont les révolutions qui forment le point de réunion entre ce qui finit et ce qui recommence. Elles sont inséparables des institutions humaines. Les révolutions engendrent les factions, et les factions à leur tour font naître les révo-

lutions. Il me reste donc à parler des *factions* pour compléter un ouvrage entrepris sur les révolutions de France, et qui en est lui-même le produit.

Il n'est rien dans ce genre qui puisse entrer en comparaison avec le spectacle que la France nous offre depuis quatre ou cinq ans. Jamais, dans aucun tems, des factions et des révolutions ne se prolongèrent aussi long-tems, et ne roulèrent au-devant d'elles, d'une manière aussi rapide et en aussi grand nombre, des événements aussi extraordinaires, aussi importants et d'une influence aussi étendue.

Ce fut d'abord à découvert que se montrèrent les factions; et à l'époque des Etats-Généraux, on ne voyoit encore que des ordres, des corps qui disputoient ouvertement pour des droits, des honneurs ou des prérogatives. C'est alors que la forme du gouvernement Anglois fut proposée à Versailles : elle fut le sujet de plusieurs délibérations secrettes; les courtisans, le haut clergé la rejettèrent unanimement, et ne firent en cela que seconder l'antipathie naturelle du roi : le vœu des bailliages ne s'en éloignoit pas beaucoup, et au moment dont

nous parlons, le Tiers-Etat l'eût acceptée. On ne lui fit essuyer au contraire que dégoûts, hauteur et humiliation. Mais, que pouvoit contre ce corps une fois rassemblé, et qui avoit pour lui le nombre et les lumières, un roi foible et borné, un clergé orgueilleux, une cour ignorante. La lutte étoit trop inégale. La contradiction et les menaces, ne firent qu'échauffer les courages, aiguiser les esprits. Des métaphysiciens se livrèrent aux abstractions. Ils rappellèrent la politique à des combinaisons arithmétiques. Ils s'avisèrent de ne compter pour rien tout ce qui, dans l'état social, distingue un homme d'un autre. Ils le dépouillèrent de son rang, de ses biens, de ses titres, et de ses dignités, pour ne voir en lui qu'un individu. Ils produisirent enfin, au milieu d'un empire anciennement policé, un système tout-à-fait neuf, celui des *unités numériques.* (1)

(1) Ce système ne fut développé que par degrés: il n'atteignit sa perfection que le 19 juin 1790 par l'extinction de la noblesse. Tous les événements qui ont suivi ce decret n'en ont été que les conséquences nécessaires. Le principal auteur de ce système n'est

Déja le Tiers-Etat s'étoit intitulé *communes*. Le roi leur en disputa le droit, et bientôt il s'intitula *nation*. Il ne considéra plus, d'après son nouveau système, le roi, le clergé, la noblesse, que comme des quantités si petites qu'elles pouvoient être négligées dans le calcul politique de la souveraineté. Le peuple ou le grand nombre fut la nation. Il retira la souveraineté des mains du roi, c'est-à-dire, qu'elle passa de la force d'opinion à la force réelle. Le roi redevint un simple individu, et il ne parut plus tenir son sceptre et son titre de roi, et

---

point un homme sans mérite; mais on le dit atteint de la manie de se croire infaillible : il doit dès-lors se tromper plus qu'un autre : aussi a-t-il été pris dans ses propres filets. Il s'affligea dans la tribune d'une des conséquences de son système, la ruine du clergé, parce que lui-même, il étoit clerc et bénéficier. Il Il crut ensuite réparer cette plainte qui altéroit sa popularité, en abjurant sa religion, en résignant ses bénéfices, et se *déprêtisant*, pour me servir de l'expression reçue. C'est ainsi que l'intérêt personnel porte les hommes aux volontés et aux actions les plus contradictoires : cependant, même alors, fidèles à ce qui les touche et leur convient, ils sont très-conséquents dans leurs inconséquences.

une autorité précaire que de la munificence du peuple.

Les nobles, qui avoient passé dans le parti du peuple, crurent qu'il leur seroit tenu grand compte de leur condescendance; ils se trompèrent : ils essayèrent d'introduire pour eux une espèce de sénat ; l'Assemblée Nationale rejetta ce projet.

Dans le système des unités numériques, toutes les unités sont égales. Ce système conduisoit tout droit à la démocratie. Tous les privilèges s'écroulèrent dans la nuit du 4 août 1789; et la journée du 19 juin suivant vit évanouir toutes les distinctions. Les princes du sang et les pairs du royaume furent accolés avec les artisans, mis sur la même ligne, et l'on vit le savetier dans un jury figurer et s'asseoir à côté d'un Bourbon (*a*). Jamais l'amour-propre et l'orgueil ne furent d'une part plus excités, plus exaltés, et de l'autre, plus vivement blessés, comprimés.

Du bouillonnement de toutes les passions, sortit une nouvelle forme de gouvernement, qui fera époque dans les annales du genre-

(*a*) Le prince de Conti.

humain ; c'est celle qui fut adoptée pour succéder à l'ancien régime et en prendre la place. Il n'y eût jamais, en politique, une combinaison plus ridicule, plus absurde et en même tems plus dangereuse. La conjoncture, il est vrai, étoit embarrassante. Il étoit difficile de revenir en arrière. On avoit un roi et ce roi étoit bon. Il sembloit ne respirer que pour le bonheur des François. Il en étoit aimé. On ne pouvoit décemment et sans ingratitude lui ravir sa couronne et l'exiler de ses propres Etats. Il falloit le garder. D'un autre côté, l'égalité absolue étoit la conséquence immédiate du système des unités numériques. Que fit-on ? On décreta tout à la fois et la monarchie et la démocratie : monument curieux d'extravagance, comme de la force et de la bizarrerie des circonstances. La démocratie invectivoit les rois : la philosophie les présentoit comme un fléau des peuples, et l'on consacroit l'existence d'un roi. On poursuivoit par le fer et le feu la noblesse et l'aristocratie, et l'on remettoit entre les mains d'un noble et d'un aristocrate les rênes du gouvernement.

On vit donc un roi héréditaire, en-

chassé tout au milieu d'une démocratie. Ce grouppe politique, à la fois grotesque et effrayant, fut présenté à l'admiration et à la reconnoissance des François, comme le chef-d'œuvre de l'art en matière de législation. On ne pouvoit employer dans ce chef-d'œuvre l'élément intermédiaire qui devoit rapprocher et unir, en les neutralisant, deux substances rivales, deux pouvoirs ennemis, puisqu'on l'avoit détruit. On ne savoit qu'y faire des frères du roi et des princes du sang : quelle place leur assigner; comment les considérer. Etoient-ils compris dans la proscription de la noblesse? Etoient-ils citoyens actifs ou non actifs? Au-dessus ou au-dessous du reste des François? Rien n'étoit plus visible pour l'observateur (s'il est permis de s'égayer dans un sujet aussi sérieux) que l'embarras que manifesta dans cette conjoncture l'Assemblée dite constituante. Elle alloit et revenoit sur ses pas; elle étoit hors d'haleine, et ne savoit comment ajuster des *altesses* dans un système où l'on avoit abattu les hauteurs pour combler les ravins, afin que tout fut de niveau. Il s'agissoit pourtant de prendre un parti et de se décider : on fit mieux,

on ne décida rien, et pour masquer les vices du système, on les rendit seulement plus sensibles et palpables. Pour satisfaire à la démocratie, on déclara qu'un citoyen François étoit au-dessus des rois; et pour satisfaire à la monarchie, on éleva le roi au-dessus de tous les citoyens : sa personne fut décrétée inviolable et sacrée. Et quant aux princes, on les laissa ce qu'ils étoient, et devenir ce qu'ils pourroient : on les laissa figurer honteusement au-dessous des citoyens, et en troisième ligne, comme princes et comme nobles, marqués de la *tache indélébile de leur origine*, et le *sceau de réprobation* imprimé sur le front.

Ce système monstrueux fut appellé *constitution ;* et ce que la postérité aura peine à croire, c'est que tous les partis vinrent s'y rallier. Nous l'avons dit, et d'autres l'ont répété avant nous : les hommes se laissent bien plus conduire par les mots que par les choses. Cette constitution reçut les noms de *monarchie démocratique* ou de *démocratie royale :* il n'en falloit pas davantage. Tous les aristocrates vinrent se ranger sous les étendards de la monarchie, et tous les démocrates sous ceux de la démocratie.

Voilà l'une des raisons de ce phénomène. Ajoutez-y qu'au moyen de ces deux dénominations bizarres et incohérentes, cette constitution se plioit à toutes les passions, flattoit tous les partis, et leur laissoit à tous des espérances.

La France entière devint constitutionnelle: on n'y eût plus à la bouche que le mot *constitution*. Le peuple, la bourgeoisie se livrèrent à la joie la plus immodérée. Non-seulement, le très-grand nombre des François, plus honnêtes en cela qu'éclairés, crurent de bonne-foi cette constitution praticable; mais ils la regardoient comme la plus sublime des institutions politiques.

Disons cependant, que comme un monstre ne vit pas, il devoit y avoir dans les divers partis quelques hommes plus pénétrants et qui espéroient, les uns, que la monarchie dévoreroit la démocratie, et les autres, que la démocratie renverseroit la monarchie.

Derrière les constitutionnels se cachoient trois partis qui en portoient le masque. Le plus odieux, dans son but, travailloit au retour du despotisme: le plus inconséquent cherchoit, après avoir détruit la noblesse, à la ressusciter par l'introduction d'une

chambre haute; et le plus fidèle aux principes, les vrais jacobins, vouloient la république démocratique.

Ici, dans l'ombre du mystère, et sous des formes variées et changeantes, commencent entre tous ces partis une lutte voilée et un jeu secret d'intrigue et de factions, auprès duquel toutes les factions qui ont agité les empires et désolé la terre, ne sont que des jeux d'enfants. Ici, les factions se combinent, se compliquent, s'entrelassent en telle sorte qu'elles forment un labyrinthe, et que l'historien qui un jour voudra les décrire et suivre leurs sinuosités, fût-il aidé du fil même d'Ariane, aura bien de la peine à en sortir.

Signalons d'abord *aristocrates* et *démocrates*, c'est la division la plus générale. Sous la première dénomination, rangeons les *monarchistes*, les *royalistes* ou les amis du roi, et les ennemis de l'égalité : sous la seconde, les *patriotes* et les amis du peuple et de l'égalité. Entre ces deux classes, flottent sans plans et sans système les *impartiaux* et les *indépendants*. Remarquons cependant qu'aristocrate et démocrate se prennent en plusieurs sens et reçoivent les acceptions les

plus opposées. Un démocrate et royaliste; un monarchiste est démocrate, parce qu'ils sont également constitutionnels, et que la constitution favorise ces contre-sens. Ce n'est pas tout : les jacobins sont censés les plus ardents amis de la liberté du peuple et de l'égalité; personne à cet égard ne veut rester en arrière : on se dispute la popularité, puisqu'elle est la route nouvelle que la révolution ouvre à la fortune, au pouvoir et à la renommée. Tous veulent donc être jacobins. Tous les constitutionnels vont aux jacobins et se disent jacobins. Ainsi pendant un tems la France entière est jacobine, excepté le côté droit de l'Assemblée Constituante, qui se contente d'être constitutionnel, sans être jacobin.

Cet état de choses subsiste, tant que les jacobins sont constitutionnels et royalistes. Mais bientôt, le roi prisonnier dans ses propres Etats; privé seul de la liberté dont jouit à l'excès le reste de la France, cherche à briser ses chaînes. Il s'enfuit à Varennes; on lui en fait un crime. Les jacobins cessent de feindre, et se prononcent hautement pour une république démocratique. Ils placardent tous les murs de Paris

de leurs vociférations contre les monarchies, les rois et les tyrans. Il veulent que le roi soit jugé, déposé. Ils se rassemblent au Champ-de-Mars pour exprimer leur vœu; et reçoivent la mort au pied de l'autel de la patrie, des mains de la garde nationale, docile aux ordres de son maire, et de son commandant.

Cette expédition sanglante est le signal d'une division entre les jacobins. Le plus grand nombre se déclare pour la constitution et pour le roi, et se retire aux feuillants pour y tenir ses séances, d'où il emprunte son nouveau nom de *feuillant*. Le peuple suit ses chefs; il est *feuillant*. La Fayette et Bailli sont les idoles du moment. Le schisme sert la cour. La constitution est de nouveau revue, examinée. Soustraite à l'influence des jacobins, *la révision* donne à l'autorité du roi une grande extension. Si le schisme a laissé appercevoir les partisans de la république démocratique, il a dévoilé de même les partisans du pouvoir arbitraire: et comme les feuillants se trouvent placés entre ces deux extrêmes, également anti-constitutionnels, ils en reçoivent le nom de *modérés*.

La cour déteste également et *modérés* et *jacobins ;* et peut-être voit-elle des ennemis plus dangereux dans le parti de la modération, qui peut affermir le système, que dans celui des excès, bien plus propre à le ruiner. Marat paroît gagné par elle. Il insulte à la Fayette qui maintient l'ordre dans Paris. Il ne prêche qu'insurrection et que massacre, et par-là semble bien moins l'*Ami du Peuple* (*a*), que le pensionné de la cour et des puissances étrangères.

Les jacobins ont repris le dessus : le peuple des sections de Paris est revenu à eux. La minorité de la noblesse, qui, à la tête des constitutionnels, dominoit la première assemblée, devenant chaque jour un peu plus nulle, s'apperçoit, mais trop tard, de ses fautes et de ses imprudences. Elle cherche à revenir en arrière, se ligue avec la cour qu'elle a persécutée, et n'est plus, dans la seconde assemblée dite *législative*, qu'une faction qui lui est dévouée. Les jacobins s'y sont introduits en grand nombre; ils y combattent sous les drapeaux de Brissot, Condorcet, Gen-

(*a*) Titre d'une feuille à deux sols, dont il étoit l'auteur.

sonné et Vergniaud. Les constitutionnels ont pour chefs Vaublanc, Ramond, Dumas. Ils avoient naguères fondé de grandes espérances sur la constitution : ils les conservent encore, mais dans un sens tout opposé : leur espoir aujourd'hui est de la détruire par elle-même ; et, pour cet effet, ils se pressent autour de la constitution ; ils en demandent, à grands cris, la littérale exécution : c'est que les pouvoirs qu'elle a remis aux mains du roi, sont tels qu'ils l'ont placé au-dessus d'elle et l'en rendent le maître. Tous les partis sont donc d'accord en ce point, qu'aucun ne veut de la constitution ; mais les constitutionnels en invoquent le maintien, pour la faire tourner au profit du roi ; et les jacobins en veulent la dissolution, pour se défaire du monarque.

La cour, dont le jeu est de fomenter les divisions, et de se défaire de ses ennemis les uns par les autres, sourit aux jacobins ; et pour les perdre, les élève et les place à la tête des affaires, qu'elle aura soin de faire aller fort mal : elle en compose le ministère : le peuple, toujours dupe, en attend des merveilles. La machine politique ne roule pas mieux sous les mains de ces nouveaux

ministres que sous celles de leurs devanciers ; ils sont congédiés. La foule des mécontents, la disette, le fanatisme secondent les projets de la cour. Le discrédit des assignats, les troubles intérieurs, la confusion universelle, les revers de l'armée fuyant à la présence des Autrichiens (*a*) ; tout lui annonce des succès. La crise se prépare et le moment approche qui doit décider si la France sera gouvernée par un roi absolu ou par des démagogues.

La cour a pour elle les Suisses, une partie des sections et de la garde nationale. Les Tuileries sont attaquées, défendues ; mais la fortune se déclare pour les jacobins, et l'assemblée toute entière passe en un instant sous le joug de dix ou douze factieux, tels que Brissot, Chabot, Bazire, Condorcet, Lasource, et quelques autres. Le trône et ses soutiens sont abattus. Ce qui échappe le 10 août, tombe le 2 septembre sous le fer des assassins. Le ministère jacobin est rétabli ; la république proclamée.

La république ! ah ! disons mieux, la révolution du 10 août est l'inverse de celle du 14

(*a*) Avril 1792.

juillet.

juillet. Ici, on s'élançoit vers la liberté. Là, on recule vers l'esclavage. Le 10 août ne peut plus que décider si le peuple sera le jouet des rois ou des factions. Tel est l'effet des fautes et de l'aveuglement des nobles de la minorité, et des constitutionnels, ces premiers chefs de la révolution, que la France a été conduite par eux à cette extrémité funeste de n'avoir plus en perspective que le choix d'un tyran. Si le peuple est vaincu le 10 août, il retombe sous le pouvoir arbitraire d'un seul qu'il avoit renversé le 14 juillet. S'il est vainqueur, il tombe sous la plus terrible des tyrannies, sous celle de ses propres excès, ou plutôt sous celle de la faction qui sera la plus habile à se servir de ces excès pour dominer : car la force populaire n'est qu'un levier que se dispute chaque faction.

De nouveaux députés sont convoqués pour donner à la France une nouvelle institution et pour juger le roi. La Fayette, qui l'a perdu, voudroit aujourd'hui le sauver. Il s'apprête à marcher sur Paris contre les jacobins. Son armée l'abandonne ; il fuit, se laisse prendre ; et après tant de bruit pour cette liberté dont il fut le champion

dans les deux hémisphères, il finit par perdre la sienne au milieu du silence et de l'oubli.

Si, dans l'assemblée constituante, la discorde a déchaîné la démocratie du côté gauche contre l'aristocratie du côté droit. Si les constitutionnels et les jacobins ont présenté, dans l'assemblée législative, le même spectacle de division et de fureur, l'on doit croire que la plus parfaite harmonie règnera dans cette troisième assemblée, dont le peuple a soigneusement exclu aristocrates, royalistes et constitutionnels, et qui n'est composée que des jacobins les plus fervents et les plus purs. Vain espoir! les factions renaissent les unes des autres, et toujours en nombre un peu plus grand. Le royalisme et la constitution ont été noyés dans des flots de sang; mais le sang fertilise le champ des factions comme il reproduit les martyrs. De nouvelles factions repoussent sur les cadavres des royalistes et des constitutionnels.

Le jugement du roi; la captivité de sa famille; cette constitution tant admirée, et rejettée presqu'aussi-tôt que jurée; tant d'évènements si nouveaux pour des François,

donnent aux esprits partagés d'opinions, à l'intérêt et aux passions, un mouvement extraordinaire. Les puissances ennemies profitent du moment ; et, par leurs émissaires, divisent, corrompent, font couler l'or, soufflent le feu.

Dans ces tems de crise et de violence, et au milieu des débris d'un gouvernement, il est malheureusement deux choses qu'on ne peut plus reconnoître : l'opinion publique et le vœu de la majorité. Les cabales, l'intrigue, les agitations sourdes de l'ambition, jettent sans cesse un jour trompeur sur ces deux signes de ralliement qu'elles ont tant d'intérêt à déguiser, à obscurcir ou à éteindre. Ces deux signes errent au hasasd sur les ruines de l'édifice social, comme ces feux follets qu'on apperçoit de nuit près des tombeaux, et qui ne présentent au voyageur égaré leur lueur pâle et tremblante, que pour l'égarer davantage.

L'assemblée dite *conventionnelle* n'est pas plutôt formée, que, sous les noms de *plaine* et de *montagne*, elle se divise en deux partis principaux qui se déchirent et se heurtent avec plus d'emportement et de violence encore que tout ce qu'on a vu dans les deux

premières assemblées. Les haines n'ont point passé dans celles-ci l'injure et la menace. La mort promènera sa faulx sur les têtes de la Convention. Il n'y siège cependant que des jacobins, que des hommes d'accord en maximes, en principes. Tous abhorrent les rois et les tyrans. Tous ont voulu l'égalité absolue, la république et la démocratie. Mais, comme je l'ai déja observé, moins les sectes diffèrent, plus elles se détestent. Peut-être aussi s'agit-il moins entr'elles de différence d'opinion que de rivalité de pouvoir.

Des jacodins s'assembloient aux cordeliers. Ils y professoient, sur l'égalité et la démocratie, des principes plus purs encore et plus rigides. Ces cordeliers, qu'on peut regarder comme les puritains de la secte, ont fourni à la Convention leurs coryphées.

La plaine l'emporte par le nombre de ses membres, et par celui des départements rangés sous ses drapeaux. Elle a de plus en sa faveur le *ministère*, et bientôt des débris de l'aristocratie sortiront les *muscadins*, qui s'uniront à elle.

Brissot et ses amis, les partisans du ministre Roland, les députés de la Gironde,

combattent dans la plaine sous les noms divers de *Brissotins*, *Rolandistes* et *Girondins*. Mais la montagne est une : les sections et la commune de Paris la défendent, et en sont protégées. Elle a pour elle deux héros cordeliers, *Marat*, *Danton*, et sur-tout *Robespierre*.

C'est en déchaînant la force du grand nombre sur la foiblesse du petit, que les jacobins de la plaine (*a*) ont achevé de ruiner la noblesse, en effaçant, de ses propriétés, des droits féodaux, reconnus naguère légitimes et sacrés ; qu'ils ont battu les constitutionnels, fait le 10 août, et détrôné le roi. Tout-à-coup, ils s'avisent de parler de justice, de soumission aux loix, et de respect pour les propriétés : ils cessent d'être jacobins, et ce nom redoutable va se fixer tout entier sur la montagne. Ils ne sont plus que des aristocrates, des royalistes et des feuillants : mais, à leur tour, ils ne voient dans leurs adversaires, que des scélérats, des hypocrites, et que des hommes, dit *Buzot*, perdus de dettes et de crimes.

La plaine s'oppose au supplice du roi ; la montagne le demande et l'obtient. L'ani-

(*a*) Dans la seconde assemblée dite *législative*.

mosité s'en accroît : les haines s'exaspèrent. Le vainqueur de Jemmapes se déclare pour la plaine, compte sur son armée, et se trompe comme la Fayette qu'il a remplacé dans le commandement. Sa tête est mise à prix.

On se prodigue de part et d'autre les dénominations les plus injurieuses. La plaine est changée en marais, et ses membres en crapauds : mais la montagne reste immuable ; et l'on n'y comptera jamais, disent ses détracteurs, que des hommes de sang, des promoteurs de pillage et de meurtre. Si la montagne fait d'un *fédéraliste* un monstre, et l'applique au marais ; le marais transforme un *Maratiste* en ogre, et ne voit que des ogres assis sur la m ntagne. Les deux factions se traitent de contre-révolutionnaires, s'accusent réciproquement de vouloir provoquer la guerre civile et rétablir la royauté : les jacobins, d'y tendre par l'anarchie ; et le marais, complice de Dumourier, par la force des armes.

Chaque parti cherche à fasciner les yeux, à obtenir de l'opinion publique un jour favorable pour lui, odieux pour son antagoniste.

Le peuple, pressé en sens contraires, ne

sait de quel côté sont ses amis, ses ennemis : lequel des deux est le conspirateur, le protecteur des loix, le traître à la patrie. Chaque côté se sert d'un talisman, enchante ses moyens, et se broie un vernis.

Les jacobins disent au peuple : « C'est à « nous qu'appartient la gloire du 10 août « qui a sauvé la France, et les lauriers du « 2 septembre qui ont préparé des victoires « et forcé l'ennemi à fuir honteusement hors « des limites du territoire. Nous avons dévoué « nos têtes pour le salut du peuple, en provo- « quant la mort du roi. Sans nous, la tyrannie « seroit encore vivante en lui, et toujours « prête à envelopper la France de ses fers. « Nous sommes peuple, fiers de porter le « nom de *sans-culottes*. Nous poursuivons, « nous abattons tout ce qui cherche à s'éle- « ver au-dessus d'eux, et seuls ainsi nous « rendons un véritable hommage à la sou- « veraineté du peuple. Nous seuls voulons « sincèrement l'égalité. Les Girondins ne « sont que des aristocrates déguisés. L'éga- « lité pour eux n'est qu'un vain nom. Ils « favorisent les rebelles. Ils organisent les « Vendées pour vous remettre sous le joug. « Ils protègent les riches, et nous voulons

« vous partager leurs biens. Ils se couvrent « d'un voile de probité, d'humanité, pour « vous tromper plus sûrement, et leur res- « pect pour la propriété n'est que mépris « pour l'indigence «.

Mais la plaine parle à son tour, et dit au peuple : « Vous avez investi la majorité « de l'assemblée du droit de vous repré- « senter et de faire des loix : c'est nous qui « sommes cette majorité. Ceux qui s'oppo- « sent à nos décrets sont vos ennemis comme « les nôtres, et des rebelles à l'autorité na- « tionale. Ils veulent prolonger les désordres « et les maux de la révolution, et nous, les « réparer. Ils veulent tout proscrire, et nous, « tout restaurer. Il est tems de construire « après avoir tant démoli. La violence qui « nous a sauvés de l'oppression, nous y « ramènera, si nous en continuons l'usage. « Nous pensons qu'une république ne peut « être fondée que sur la sagesse et la mo- « dération : que pour vaincre les préjugés « et la superstition, il faut éclairer, et non « exterminer : qu'un peuple magnanime « connoît sa force et n'en abuse pas, et qu'il « doit dédaigner, sous l'empire des loix, « d'obtenir de la rapine ce qu'il peut méri- « ter par ses vertus.

« Nous croyons qu'on peut être républi-
« cain, sans être énergumène; philosophe,
« sans professer le brigandage; patriote,
« sans être un cannibale, et remplir ses
« devoirs comme législateurs, sans devenir
« bourreaux. Nous avons, il est vrai, voulu
« soustraire le roi à l'échafaud : nous avons
« craint de soulever l'Europe, de prolonger
« la guerre; cru plus utile de le garder
« comme un ôtage; voulu nous servir de
« sa vie pour maîtriser la paix, en hâter
« le retour; et cherché à épargner le sang,
« et conduire la France à un état heureux,
« en abrégeant le plus possible le cours de
« ses calamités. Nous n'avons pas d'ailleurs
« donné assez d'importance à un roi pour
« croire que sa mort fut un pas de géant
« vers la félicité publique, comme cher-
« chent à le persuader nos féroces rivaux;
« ni pensé, comme eux, que faire tomber
« sous la hache une tête de prince, fût le
« coup de maître de la philosophie. »

Les deux tiers de la France; les villes opulentes, Lyon, Marseille, Nantes, Bordeaux, fidèles aux principes, se rallient autour de la majorité, adhèrent à la plaine, et font des vœux pour elle. L'autre tiers se prosterne

devant les montagnards, et ne reconnoît qu'eux de *patriotes*. De toutes les communes de la république arrivent en foule des adresses qui élèvent aux nues un des côtés de l'assemblée, et traînent l'autre dans la boue. Les éloges donnés à l'un sont toujours la satyre de l'autre. Les villes commerçantes croient marcher éminemment dans le sens de la révolution, en chassant de leurs murs, les anarchistes, les assassins et les brigands. La montagne n'y voit que la persécution des patriotes, et déclare ces villes en pleine contre-révolution.

On ne sait plus ce que c'est qu'un *patriote*, et le mot comme la chose deviennent une nouvelle source d'obscurité. Le patriote qui ose prétendre à la sûreté de sa vie et de ses biens, qui invoque les loix protectrices de l'ordre, est un aristocrate au jugement de la montagne; il faut lui courir sus; le mettre hors de la loi.

Celui-là seul est à ses yeux un patriote qui, dédaignant les maximes surrannées de l'économie politique, s'élance fièrement dans des routes nouvelles, ferme la France aux étrangers, étouffe le commerce sous les prohibitions, prend le chemin de la disette

pour arriver à l'abondance, élève, ou soumet tout au *maximum*, et même la misère; veut qu'on proscrive l'argent, croit que les métaux sont royalistes, le papier seul républicain; dénonce les fermiers, les marchands, comme ennemis du bien public, et comme accapareurs; exhorte à vuider leurs greniers, leurs boutiques pour les distribuer aux pauvres; déclame contre les riches, et les expose à la fureur du peuple; prétend que les livrées de la vertu démocratique sont des haillons; qu'on doit traiter la France comme une ville prise d'assaut, la livrer au pillage pour la rendre *commune*, et consommer la ruine de tous ceux qui possèdent pour les rappeller fraternellement aux loix de la sainte et douce égalité. Ce patriote est appellé, par les membres du côté droit, un homme dangereux et un brigand.

On érige un tribunal extraordinaire pour juger les crimes de haute-trahison; et pour qu'il puisse atteindre les députés coupables, on susprend leur inviolabilité. Ce tribunal, placé entre deux partis qui se renvoyent l'un à l'autre la qualification de traîtres, doit rester immobile; ou malheur à l'as-

semblée, si pour en accorder les deux côtés, il venoit à promener sa hache alternativement au gré de leurs fureurs.

Peut-être les deux systêmes tendent-ils également à la ruine du peuple et de la liberté. Peut-être la plaine et la montagne fondées, dans leurs accusations respectives, sont-elles également coupables. Si la plaine est infectée d'aristocratie et de royalisme; il est plus évident encore que les Triumvirs de la montagne, Marat, Danton et Robespierre visent au pouvoir absolu. Le premier qui ne voit dans ses confrères que des imbécilles, s'est même désigné assez clairement au peuple pour être le seul homme, qui par son énergie et son génie pouvoit sauver la France. Et comme les loix portent peine de mort, et contre ceux qui voudroient ressusciter la royauté, et contre ceux qui chercheroient à établir une dictature ou un triumvirat; le crime de lèse-nation plane en ce cas sur la Convention toute entière; et le nouveau tribunal révolutionnaire pourra, sans se tromper, frapper et de droite et de gauche des coups également patriotiques, et faire tomber successivement toutes les têtes.

Les divisions de l'assemblée s'étendent à tous les départements. Il n'est pas un François qui ne se croie patriote, ou ne feigne de l'être, et qui ne traite son voisin différent d'opinion, de scélérat, d'infame, de *soudoyé de Pitt et de Cobourg.* Le bien public est un problême que chacun résout à sa manière. Le peuple seul, peut-être, veut ce bien et le mérite : ses intentions sont droites, mais manquant de lumière, il ne sait le voir qu'où le lui montrent des enthousiastes, des ambitieux ou des frippons, aux impulsions desquels, il cède tour-à-tour.

Les ennemis de la révolution profitent des circonstances, s'agitent en tout sens. La France se couvre de factions. Non-seulement l'aristocrate et le démocrate; le royaliste et le républicain; le patriote et le conspirateur, portent tellement le même masque, ont tellement la même attitude, expriment tellement les mêmes vœux, se ressemblent si parfaitement de physionomie et de langage, qu'il est impossible de distinguer les uns des autres; mais, ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il est encore plus impossible de décider à laquelle

de ces classes appartient le meilleur citoyen; de décider si le conspirateur n'est pas le véritable patriote, et si le patriote n'est pas le vrai conspirateur. Mêlange impénétrable des habitudes de l'esclavage et d'amour de la liberté, de générosité et d'égoïsme, de grandeur d'ame et de bassesse.

Le vice, le crime et la vertu prennent les mêmes formes, ont la même apparence. C'est une mêlée effroyable, enveloppée d'une nuit profonde. Les coups s'y portent au hasard. On ne sait qui l'on doit fuir ou rechercher. On y presse des plus douces étreintes son ennemi mortel, et on poignarde son sauveur. Il n'est pas un des combattants qui, comme Ajax, ne puisse s'écrier, grand Dieu rends-nous le jour et combats contre nous.

Tel est, avec des teintes plus ou moins sombres, le tableau effrayant que nous offre la France depuis trois ans, et qui sera long-tems encore le même. Fixons-y un moment nos regards.

L'inquiétude, le trouble, la méfiance et le soupçon d'un bout de l'Empire à l'autre. Les efforts de chacune des factions pour l'emporter sur ses rivales. Une fermentation

sourde ; des insurrections partielles ; des secousses et des tiraillements perpétuels. Tous soupirent après l'ordre, le repos, et un gouvernement quelconque. Tout est désuni ; mais tout tend à se rapprocher. L'instinct social pousse le grand nombre à se rassembler sous les ordres du petit. Le peuple attend des chefs : il place au hasard sa confiance, et tous ceux qu'il choisit trompent ses espérances, comptent sur son appui, sont trompés à leur tour : au moment du danger, il fuit, les abandonne et n'en soutient aucun.

Toutes les parties de l'Etat gravitent confusément vers un centre qui les domine ; car tel est l'aveuglement des hommes, ils ne veulent point de maîtres, et ils ne peuvent s'en passer. Chaque faction cherche à être ce centre, et comme un noyau, autour duquel se rassemble une majorité imposante, et capable d'entraîner toutes les autres dans son tourbillon. C'est une véritable gravitation politique, inhérente à l'état social. Ce choc de toutes les factions replonge pour un tems l'Etat dans le chaos. Ce choc nous reporte à la formation de l'univers, nous y rappelle en imagination.

L'on croit voir l'effort de la nature pour le sortir de la confusion de tous les éléments. L'on croit voir, les corps célestes se balançant pour la première fois dans les airs, se fuyant, s'attirant tour-à-tour, s'embarrassant dans leur marche incertaine; jusqu'à ce qu'un d'entr'eux, formidable par sa masse et son volume, assujettisse tous ceux qui l'environnent à son ascendant victorieux, et leur imprime un cours uniforme et réglé.

Et puisqu'une étoile fatale précipite la France vers sa dissolution : heureuse mille fois ! si elle peut rencontrer un de ces hommes rares qui font et défont les Empires, décident de la destinée des nations, et qui, comme un astre puissant, tel qu'un Cromwel, puisse soumettre tout à son invincible attraction. La république ! La république ! me crie-t-on de toutes parts. Et moi aussi, j'abhorre les tyrans; mais la république est une foible image de l'ordre qui règne dans les cieux. Il faut pour la former un génie créateur. Il faut un maître d'harmonie, et Cromwel ne fut pas autre chose. Sans lui l'Angleterre fut devenue ce qu'est aujourd'hui la France. Il appella sur sa patrie la prospérité, l'abondance et la paix. Il prépara

prépara la république Angloise. Il apprit à disposer des rois. Sans lui, les Anglois n'eussent osé chasser les Stuart, et secouer leur joug.

L'Angleterre pourroit jouir, sans doute, d'un degré supérieur de liberté civile et politique. Elle pourroit être plus république qu'elle ne l'est. Reste à savoir, si elle ne seroit point obligée de sacrifier à ce *plus* les avantages présents qu'elle possède et qui sont en grand nombre. Reste à balancer les biens et les maux qui résulteroient pour elle de l'absence ou de la présence d'un chef héréditaire dans sa constitution. Sur cet article je ne prononce point. Et à Dieu ne plaise que je croie que les hommes ne puissent se passer de rois, et que ces êtres privilégiés soient le complément nécessaire de la félicité publique des nations (2).

Les séances de la Convention deviennent

(2) Nous n'entendons parler ici que des rois absolus (sous lesquels, cependant, un pays peut fleurir, témoin le Danemarck) et non des monarques qui règneroient sur des peuples libres, et dont l'autorité seroit balancée par une représentation légale des divers ordres de l'Etat.

chaque jour plus orageuses. Les complots s'y succèdent, et les efforts de chacun des partis y produisent des explosions continuelles. Les deux côtés déployent tour-à-tour, dans l'attaque et la défense, toutes les ressources de l'intrigue, de la ruse, de la force et de l'audace. Cette situation violente ne peut durer. La catastrophe approche. Il faut que l'un des deux partis succombe. Sera-ce la montagne, qui voit la France presqu'entière se déclarer contre elle ? Non. La majorité n'est qu'apparente du côté de la plaine. Elle a pour elle ce qui possède en France, parle, écrit, fait entendre sa voix, et c'est le petit nombre. La montagne dispose de la foule indigente et muette. Foible appui pour la plaine que des riches tremblants pour leurs propriétés. Tant que les girondins ont été jacobins, ils ont battu leurs ennemis. Ils ont, en se *moralisant*, laissé échapper de leurs mains l'arme de la victoire. La montagne s'en est saisie, ou plutôt, n'en a jamais abandonné l'usage. Restée fidèle au principe de ne reconnoître pour *national* que la force physique; elle compte les bras, les piques et la valeur; elle triomphera.

La plaine appelle à son secours les départements, et pour sa sûreté leur demande une garde. La montagne alarmée médite le massacre des girondins, met en campagne ses assassins. Le coup n'est pas porté, mais le projet éclate. La Convention crée une commission de douze de ses membres pour rechercher les auteurs de la conspiration, et les fauteurs de l'anarchie. L'influence du nombre en fait tomber le choix sur douze girondins. Les montagnards sont en péril. Le côté droit se croit déja vainqueur. Mais Danton est vivant. Les montagnards se rallient autour de ce chef redoutable. Il en est la colonne et le plus ferme appui. Il soutient presque seul le choc du côté droit. Sa figure, son éloquence, son organe et ses movens physiques; tout est en lui hyperbolique, exagéré. La nature le forma pour les révolutions. Nul ne possède à un plus haut degré l'art de flatter le peuple et de le captiver. Ecoutez-le; il vous dira : *que l'assemblée n'est rien et que le peuple est tout : que les hautes pensées, et les sages mesures viennent de lui : que tout ce qui s'est fait de grand et de sublime, le peuple seul l'a fait : que dans un grand peuple, on ne compte pas plus*

les grands hommes que les grands arbres dans une vaste forêt (3).

L'effort des girondins sur ce colosse sont des efforts de pygmées. Veulent-ils récriminer et accuser Danton d'être lui-même d'intelligence avec Dumourier, ou la montagne, d'être vendue à d'Orléans, d'appuyer sa faction? Danton se lève, son geste est menaçant et son regard terrible. *Je me suis*, leur dit-il, *retranché dans la citadelle de la raison : j'en sortirai avec le canon de la vérité, et je vous pulvériserai.* (4) L'on tenteroit en

---

(3) Moniteur du 29 avril 1793. Voyez ceux du 24 et 28 novembre suivant, vous y trouverez ces paroles. *Soyez justes, politiques, grands comme le peuple....* " Le peuple veut, et il a raison, que la „ terreur soit à l'ordre du jour.... D'un souffle, il „ peut créer et détruire ses magistrats.... Nous ne „ sommes qu'une commission nationale, que le peu„ ple encourage par ses applaudissements.... C'est le „ peuple qui fait toutes les grandes choses.... Certes, „ il est beau que ses représentants s'humilient devant „ sa puissance souveraine ; mais il seroit beau qu'ils „ s'associassent à sa gloire ; qu'ils prévinssent et di„ rigeassent ses mouvements immortels, &c. &c. „

(4) Moniteur du 3 et 4 avril 1793. Ces figures pourront déplaire à ces esprits délicats, efféminés qui

vain de l'interrompre par le bruit : le bruit n'est que silence sous les éclats de sa voix formidable ; ses paroles roulent avec le fracas du tonnerre dans les profondes cavités de sa poitrine d'airain. Elles ébranlent les tribunes, entraînent et soulèvent le peuple, et vont porter l'effroi dans l'ame de ses adversaires.

La plaine cependant se replie, use d'art, temporise. Si une voix l'effraie, les décrets la rassurent ; ils sont dictés par elle. Les preuves s'accumulent sous l'enquête des douze, et le rapport est prêt. Les assassins, les brigands et leurs chefs sont connus. Le rapporteur des douze va les nommer, les dévoiler à l'assemblée et au public. Déja il

---

croient posséder exclusivement ce qu'ils appellent le bon goût. Molière même eût pu s'en divertir. Il n'eût pas manqué de relever encore ces autres expressions de Danton. *Les patriotes doivent savoir nivcler leurs sentiments, équilibrer leurs opinions pour écraser d'abord leurs ennemis.* (*a*) Ce qui dans un tems ne seroit que ridicule et précieux, change de nature avec les circonstances. C'est par l'effet prodigieux qu'ils produisent, qu'il faut juger les discours de Danton. Le style révolutionnaire n'est pas le style académique.

(*a*) Moniteur du 8 janvier 1794.

monte à la tribune, lorsque tout-à-coup trente mille hommes armés enveloppent la Convention, déclarent traîtres à la patrie, les défenseurs de l'ordre et des propriétés, et demandent leurs têtes. C'est ainsi que les triumvirs, par la plus habile des manœuvres, coupent en un seul instant tous les fils de la conspiration, en suppriment les preuves, écartent les témoins, et en effacent toutes les traces. Trente-quatre membres les plus apparents de la plaine sont arrêtés : plusieurs fuyent et sont proscrits. Tous se sont signalés autrefois par les principes les plus exagérés; et bientôt, ils vont expier sur l'échafaud leur retour imprudent à des principes plus modérés.

Cette révolution à jamais mémorable fut la victoire de la minorité sur la majorité : la victoire de Paris seule, sur la France liguée et conjurée contr'elle. Cette victoire prouve qu'une minorité qui a sous sa main, dans un petit espace, ses protecteurs et ses appuis, est bien plus forte qu'une majorité dont les soutiens sont dispersés, et comme perdus sur un vaste territoire tel que la France.

Le côté gauche jouissoit d'un autre avan-

sage : il étoit uni ; les girondins ne l'étoient pas. Ils s'accordoient en un seul point, celui de terrasser les montagnards. D'ailleurs, ils ne s'entendoient pas. Chacun d'eux avoit ses vues particulières et ses projets. Quelques-uns vouloient une république fédérative, et que Paris ne fût pas le Rome de la France. Quelques autres cherchoient à rétablir la royauté démocratique de 1791. Des troisièmes, l'ancien gouvernement purgé de ses abus. Plusieurs tendoient à une espèce de constitution mixte et aristocratique ; ou à remplacer la noblesse par l'opulence, et à mettre dans les divers départements les riches à la tête des affaires. Il y en avoit peut-être qui, vendus à la ligue des rois, nourrissoient le coupable dessein de livrer la France aux armées étrangères, et d'élever sur son démembrement leurs fortunes particulières.

Les jacobins et la montagne reconnoissent pour chefs trois favoris du peuple, *Danton*, *Marat* et *Robespierre*. Chacun d'eux veut régner, et se sert des deux autres pour parvenir à la domination. Il est de l'essence de tout triumvirat que deux des triumvirs soient dupes du troisième. La France est

un enjeu qui doit rester à l'un des trois. L'un a la force du lion ; l'autre, la cruauté du tigre ; et le troisième, la finesse du renard. Le premier compte trop sur ses moyens. Le second ne sait dire que *tuez et massacrez*. Le troisième dit, c'est selon : habile à saisir les circonstances et à les diriger vers la fin qu'il se propose, tantôt il s'écrie : *Frappez* ; et tantôt : *Adorez*. Il sait placer tous les forfaits entre la *Providence* et la *vertu*. Mais déja Marat n'est plus. Une jeune fille, inspirée par son bon ou son mauvais génie, en a privé ou délivré la France (5). Robespierre et Danton laissent canoniser Marat. Il est doux de savoir dans le ciel le rival qu'on ne craint plus sur terre. *Sit divus, dùm non sit vivus.*

La politique doit finir ce que la force a commencé. Pour ramener les départements soulevés par l'acte de violence exercé sur leurs représentants, la montagne emprunte un moment le langage de ceux qu'elle a proscrits. On promet de respecter les propriétés. Les craintes dissipées en partie, on

(5) Assassiné dans son bain par Mlle. Cordai, il fut déclaré grand homme par les jacobins, et peu après deifié.

modifie le décret. On y laisse, par bienséance, subsister le *respect;* on en fait disparoître l'adjectif *érernel* qu'on lui avoit associé. Quelque tems après, on restreint le *respect* à la propriété des seuls patriotes: quitte, au besoin, à ne reconnoître pour patriote que celui qui n'a rien.

Ensuite, pour répondre aux vœux des peuples qui attendent des loix et un gouvernement, la montagne en travail se hâte d'accoucher d'une troisième constitution. Elle est produite au jour. Elle est jugée avec des yeux de père. Les jacobins crient au miracle de perfection et de beauté. Ils se prosternent devant leur propre ouvrage, et tout d'une voix le proclament *immortel* et *sublime* (6). Cet ouvrage n'est pourtant que l'abrégé du code populaire de la plaine; mais en passant par l'alambic montagnard, l'esprit ochlocratique s'y est en effet *sublimé*, renforcé, et y a pris force et violence d'extrait.

Les jacobins désormais règnent, sans contradiction, sur la France asservie. Leur

---

(6) Moniteur du 12 juin 1793. *Barrère* dit qu'*il est écrit dans un style vraiment lapidaire.*

puissance est fondée sur la base inébranlable des sociétés populaires, répandues sur tous les points du territoire, toutes en harmonie, et venant correspondre à la société-mère de Paris, centre de leur domination.

La journée du 31 mai a fait cesser les déchirements intérieurs, rendu à l'un des côtés de l'assemblée l'usage de ses forces qu'elle employoit auparavant à lutter contre l'autre, et ajouté à sa puissance toute celle du côté abattu. Elle a fixé le sens de patriote et celui de nation. La nation désormais est la tourbe indigente et avide, à qui, pour prix de son courage et d'une soumission aveugle, on offre en perspective le partage des terres et les dépouilles de l'opulence. Cette nation, dédaignée autrefois, foulée aux pieds par les grands et les riches, prend sa revanche, et les foule à son tour.

La journée du 31 mai a procuré à la révolution ce qui seul pouvoit l'empêcher de succomber sous tant d'ennemis déclarés ou secrets, conjurés au-dedans et armés au-dehors, les avantages du despotisme qui, d'un mot, distribue, ordonne, et fait mouvoir des masses formidables. Cette journée, enfin, a imprimé à la révolution un

nouveau caractère, ou plutôt elle lui a fait parcourir la portion du cercle qui lui manquoit encore pour arriver à son dernier terme; celui de la défaite totale et absolue du petit nombre livré à la merci du grand.

La persécution de la noblesse reprend une nouvelle activité (7). On la place entre la captivité, le supplice et la confiscation. On la retire des armées. On sent, enfin, que des nobles ne peuvent servir de bonne-foi une cause qui ne doit triompher qu'en consommant leur ruine, ni commander dans des armées dont chaque succès est un revers pour eux.

---

(7) Pour se faire une idée de l'horrible persécution exercée contre les malheureux nobles, il faut entendre *Dumont de la Somme* s'égayer à leurs dépens. *Si la république*, dit-il, *étoit appuyée sur le crime comme la monarchie, elle pourroit vendre la roture comme on vendoit la noblesse: les gentilshommes achèteroient bien cher le nom honorable de sans-culotte.* Moniteur du 26 février 1794.

Peu de tems après, nous avons vu des nobles venir à la barre de la Convention, y prouver leur roture avec autant de soin qu'on en mettoit, chez M. Cherin, à faire ses preuves de noblesse pour monter dans les carosses du roi.

Tout plie sous le parti vainqueur, et tout fuit devant lui. Il rassemble les rayons dispersés du pouvoir en un seul foyer, et le dépose au milieu de dix hommes choisis et tirés de son sein. Il leur confie l'autorité suprême. Ce comité est juge, législateur et roi. On en crée un second pour veiller à la sûreté du premier, pour éclairer les conspirations, et pour les étouffer à leur naissance. Ces deux comités forment entre eux un gouvernement terrible qu'on voile du nom de *révolutionnaire*. L'un fait trembler les ennemis de l'intérieur. L'autre oppose des bataillons invincibles aux efforts de l'Europe liguée; et par la plus étonnante des disparates, on voit ici, pour la première fois, la puissance du despotisme unie aux prodiges de la liberté. Le François vole aux frontières à la voix de ses chefs, obéit en esclave et se bat en héros.

Des armées de brigands se répandent sur le sol de la France, donnent la chasse aux prêtres, aux riches, aux nobles : ils en font des battues.

Des comités correspondants se trouvent au passage, reçoivent ces infortunés, les dépouillent et les renvoient à des tribunaux qui

terminent le cours de leur déplorable existence. Ces armées, ces comités, ces tribunaux, tout prend le nom de révolutionnaire; tout en emprunte la marche dévorante. Les factions, réduites au silence, n'osent plus se montrer. La terreur comprime l'anarchie, et au lieu de factions, on ne voit plus en France que des bourreaux et des victimes.

Les factions éperdues ont fui dans la Vendée. Elle est aussi l'asyle de la noblesse persécutée. Le royalisme et l'aristocratie y lèvent le masque, prennent les armes pour soutenir les droits de l'autel et du trône. La république est attaquée par une armée qui prend le titre imposant d'*armée royale et catholique.* Ces deux dénominations sont un trait de lumière pour les républicains. Les fils aînés de l'Eglise ne sont plus, mais l'Eglise subsiste. Le trône est abattu; les autels sont debout. Les jacobins voient avec effroi qu'il n'est pas un catholique qui ne soit un partisan secret du trône. Ils s'apperçoivent qu'en terrassant les factions, ils ont oublié d'éteindre le feu qui nourrit la plus dangereuse de toutes. Ils s'apperçoivent que proscrire la royauté, en laissant subsister la religion qui, de tout tems fut son appui,

c'est à peu près n'avoir rien fait. Ils sentent que ce qu'ils appellent la superstition royale sera toujours alimentée par la superstition religieuse. Le christianisme va donc être traité à la fois comme une superstition et comme une faction, et les Chrétiens vont être poursuivis comme fauteurs du royalisme. On forme le projet hardi de détruire une religion si intimement unie à des rois très-Chrétiens, et du sein de laquelle ils peuvent à chaque instant renaître. On l'attaque avec les armes réunies du ridicule, de la raison et de la philosophie. Tous les moyens sont employés pour la ruiner dans les esprits. Elle est livrée à la risée du peuple, reproduite chaque jour à ses yeux sous la forme de farce ou de parade. (8)

On frappe enfin le dernier coup. Elle est solemnellement abolie. Les temples sont fermés, les autels renversés, les idoles brisées. Des prêtres de toutes les sectes, des

(8) *Notre révolution est finie*, dit Léonard Bourdon, *dès que nous aurons convaincu le peuple que la religion n'est que prestige.* (Moniteur du 9 novembre 1793.)

ministres de tous les cultes, viennent à la barre de la Convention, abjurer à l'envi la foi chrétienne, convenir qu'ils n'ont jamais cru en ses mystères et en ses dogmes, exprimer leur repentir d'avoir trompé le peuple, et rendre hommage à la vérité par l'aveu de leur faute.

On y voit l'évêque de Paris, le successeur de Christophe de Beaumont, accompagné de son clergé, faire amende honorable, et confesser que ce que lui et ses prédécesseurs ont enseigné au peuple, n'est qu'erreur, mensonge et imposture. Peu lui sert néanmoins d'avoir méconnu et renié son Dieu : à quelques jours de là, l'infernale guillotine, soudoyée par Satan, n'en envoie pas moins son ame à tous les diables.

Un calendrier nouveau, anti-chrétien, et dédié à la nature, balaie de ses mois les saints du paradis, en efface les signes de catholicité, et tout ce qui pourroit en rappeller le souvenir.

Pour détruire jusques dans sa racine la religion du Christ, on prêche l'athéisme en pleine Convention. Les magistrats du peuple, les *Hébert*, les *Chaumette* (*a*) deviennent

(*a*) L'un procureur de la commune, l'autre son substitut.

les échos de *Clootz* et de *Dupont* (*a*). Les temples sont rouverts. On y remplace l'Etre Suprême par les nouvelles divinités de la *Raison*, de la *Patrie*, de l'*Egalité* et de la *Liberté* : de la Raison, à qui on fait une guerre implacable sous le nom de modération (*b*) : de la Patrie, qu'on ensanglante et qu'on déchire : de la Liberté, dont le mot seul existe : et de l'Egalité, qui n'est depuis longtems que celle des souffrances et du malheur.

On n'ose conspirer. On cherche à sauver ses biens, sa vie. On intrigue, on s'agite pour se soustraire à la tyrannie. Des factions terrassées, elle en a conservé ce qui pouvoit lui être utile, *les noms ;* la chose a disparu ; les mots seuls sont restés, mais avec des sens et des emplois nouveaux, précieux à recueillir pour l'observateur. Ce mot sur-tout de *révolutionnaire*, avec ses composés, est un mot magique dont les effets sont prodigieux. Ce mot, qui reten-

(*a*) Noms des deux députés qui les premiers ont professé l'athéisme au milieu de l'assemblée.

(*b*) Voyez dans le Moniteur les fureurs de Danton contre les modérés et la modération.

tit

tit d'un bout de la France à l'autre, devient pour elle un principe de force et de foiblesse. Ce mot seul la régit, la gouverne, la décompose, la désole, la ruine et la rend triomphante.

Le *révolutionnaire* et le *contre révolutionnaire* se présentent sous des aspects bien différents. Le *révolutionnaire de l'intérieur* est celui qui roule le niveau de l'égalité sur toutes les fortunes. Le *contre-révolutionnaire de l'intérieur* est celui qui s'oppose à ce mouvement, qui, par ruse, par force ou par adresse, cherche à l'empêcher ou à le retarder. Le premier se dit un *patriote*, et ne peut être qu'un brigand. Le second est appellé *faux patriote* ou *aristocrate*.

Le *révolutionnaire de l'extérieur* ou *des frontières* est celui qui, enflammé des plus nobles passions, s'élance fièrement dans les rangs ennemis. Armé d'un simple fer, il brave les canons, franchit les batteries : il met sa gloire à être libre, et son bonheur à mourir, s'il le faut, pour le salut de son pays. Soldat sublime, intrépide au dehors : et au-dedans, vil instrument de pillage, de rapine et de meurtre.

Le sens de *contre révolutionnaire à l'extérieur ou aux frontières*, demande, pour être saisi, quelques développements. Le soldat de l'égalité ne connoît point de supérieur ; il ne peut donc être rebelle, ni indiscipliné : si on le punissoit comme tel, l'armée démocratique se soulèveroit et prendroit sa défense. Comment le plier à l'obéissance passive, sans laquelle il n'est point de succès à la guerre ? Nous allons d'un seul mot opérer ce miracle. Punissons de mort comme *aristocrate* et *contre-révolutionnaire*, tout membre de l'armée, qui, dans la gradation des rangs militaires, n'exécutera pas à l'instant l'ordre qu'il reçoit de son chef, et d'un mot nous rétablissons dans les armées la discipline et la subordination. O puissance des mots ! celui de *contre-révolutionnaire* contient le traître et soumet le soldat : il ramène la victoire sous les drapeaux républicains : et celui de *révolutionnaire*, plus étonnant encore dans ses effets, excite un mouvement semblable à la tempête. Les François s'agitent, se soulèvent. La France se déborde, se précipite par torrents sur toutes les frontières ; et les armées formi-

dables qu'on lui oppose de tous côtés ne sont plus que de foibles roseaux, obligés de céder à des courants impétueux qui les plient, les brisent et les emportent.

Fin du Livre neuvième.

DE L'ÉGALITÉ.

LIVRE DIXIEME.

C'EST un adage ancien et trivial, *rien de nouveau sous le soleil.* Les événements actuels démentent cet adage. Avant l'année 1789, le vieillard rassasié de jours, a pu croire en mourant que tout se ressemble dans la vie; qu'il vaudroit peu la peine de renaître: que les générations qui se succédent, reproduisent sans cesse les mêmes circonstances; et que l'avenir, et les âges futurs, copiant le passé, ne seront qu'une répétition fastidieuse de ce qu'il a vu et de ce qu'il connoît. Ce vieillard changeroit aujourd'hui de langage. Ce qui se passe sous nos yeux est sans modèle dans le passé; et si le tems n'est que la succession des réflexions et des idées: si la longueur de la vie se mesure sur le nombre et la variété des événements, et sur les impressions fortes que l'ame en reçoit, et qui lui donnent le sentiment de la durée: chaque mois, depuis cinq ans, équivaut à un siècle; et l'observateur a

réellement plus vécu dans ces cinq ans, qu'il n'eût fait, si la nature eût étendu son existence sur les deux ou trois mille ans qui ont précédé ce lustre.

La situation de la France que nous venons de présenter, incroyable pour tout autre que pour celui qui la voit, qui l'observe, donne naissance à un nouvel Etat plus extraordinaire encore. Tout tremble en France, excepté les armées qui font trembler les rois. Le François victorieux est réduit à s'affliger de ses succès ; il desire en suspendre le cours, et n'attend que de quelque revers le bonheur de sortir d'esclavage. Il s'établit ainsi, sans dessein, sans concert, une espèce de ligue entre la France intérieure et opprimée, et ses ennemis extérieurs et vaincus. L'Europe et la France, également épouvantées, à la vue du colosse révolutionnaire qui menace, l'une d'un prochain bouleversement, et l'autre de sa ruine totale ; espérant peu lui résister de front, recourent, comme par instinct, à la même tactique. Des deux côtés, on s'attache à miner le colosse, et à le faire écrouler sur lui-même, en exagérant toutes ses dimensions. Telle est l'origine des *ultra-révolution-*

naires, composés d'étrangers et de leurs émissaires, réunis à la foule des François mécontents, et qui tous attaquent sourdement la révolution, en distendant tous ses ressorts.

A ceux-ci, s'en joignent d'autres qui ont des vues très-différentes. Ils marchent à un but opposé par le même chemin. Ce sont des amis de la révolution qui se font *ultra révolutionnaires;* les uns, pour obtenir des places et des emplois, et tourner à leur profit cette apparence d'un patriotisme exagéré : les autres, pour se livrer impunément au brigandage et s'enrichir par la rapine : des troisièmes pour se mettre à l'abri du pillage, espérant que l'excès de leur civisme détournera ce fléau de leurs propriétés.

Les satellites de la tyrannie ont un costume qui leur est propre; et comme personne n'aime à être opprimé, on adopte à l'envi le costume des oppresseurs. Toute la France arbore le bonnet rouge, le pantalon et l'habit écourté. Tous les *ultra-révolutionnaires* deviennent *sans-culottes*. Ducs, comtes, marquis, propriétaires se cachent sous cet accoutrement, et sont réduits à

se faire voleurs pour n'être pas volés. Une nouvelle espèce encore d'*archi-révolutionnaires* ferme la marche. C'est alors qu'on voit des hommes ruinés, abimés, désespérés par la révolution; obligés, par l'excès même de la misère et du malheur, de revenir à elle; en prendre l'uniforme, l'épouser, l'embrasser avec fureur; faire effort pour subsister par elle pour en recevoir une nouvelle vie, ou lui donner la mort en l'étouffant entre leurs bras.

Le *sans-culotte* est le vrai souverain : il en a tous les caractères. Il vexe et pille ses sujets comme le font souvent les rois. Il est payé comme eux pour exercer sa souveraineté. Il est aux gages des jacobins à quarante sols par jour (*a*), comme un roi est aux gages de la nation qu'il gouverne, à quarante millions par an. Le *sans-culottisme* a relevé le trône abattu des Bourbons, et s'est mis à leur place. Là, il jouit des honneurs que les hommes rendirent de tout tems à la toute-puissance. Là, il reçoit l'encens que le Romain prodiguoit à ses empereurs divinisés. Déja la France marque

(*a*) Moniteur du 4 juin 1793.

les jours de fête de son calendrier par des *sans-culottides.* Elle n'a renversé la *monarchie* que pour se soumettre à la *sans-culocratie*, et fléchir le genou devant elle.

Cette forme de gouvernement, aussi nouvelle que sublime, est dûe au génie des triumvirs, Marat, Danton et Robespierre. Depuis l'apothéose du premier, les deux derniers sont en présence. A qui des deux restera le pouvoir *sans culocratique ?*

Si on considère l'audace de Danton, son ame impétueuse et trempée au feu de la révolution; les formes robustes, et les dimensions imposantes du corps qui l'enveloppe : ses puissances vocales, son style boursoufflé, ses métaphores gigantesques, et tous ces grands moyens que lui prodigua la nature pour dominer et subjuguer le peuple. Si on revient de-là sur le caractère timide et circonspect de Robespierre, sur sa petite stature, sa figure grêle et menue; sur le genre de son éloquence où brillent quelquefois de l'esprit, de la grace et du goût (1) sur ses discours plus mesurés,

(1) On dit que l'abbé Syeyes est le conseiller des actions de Robespierre; je ne l'en crois pas capable; et le faiseur de ses discours, ce qui est encore moins

subtils, pleins d'artifice et de sophismes, et moins faits pour le peuple : on doit croire que Danton l'emportera.

---

probable. Il faut être bien peu connoisseur en style, avoir bien peu le sentiment et le tact du beau et du bon pour élever un pareil soupçon. Lisez *qu'est-ce que le Tiers-Etat* ? de l'abbé Sieyes, et les deux fragments suivants de Robespierre ; et demandez ensuite aux gens de goût, si ces divers morceaux ont pu sortir de la même plume et du même cerveau. J'ignore si Robespierre a un faiseur ; je ne le pense pas. Il m'est du moins bien démontré que s'il en a un, ce n'est pas l'abbé Sieyes.

Extrait du discours sur les principes de morale politique. Moniteur du 7 février 1794.

Portrait du faux révolutionnaire.

« .... Il s'oppose aux mesures énergiques et les » exagère, quand il n'a pu les empêcher.... Découvrant quelquefois des complots découverts ; arrachant le masque à des traîtres démasqués, et même » décapités: mais prônant les traîtres vivants, et encore » accrédités.... Toujours prêt à adopter les mesures » hardies, pourvu qu'elles aient beaucoup d'inconvénients : calomniant celles qui ne présentent que » des avantages ; ou bien, y ajoutant tous les amendements qui peuvent les rendre nuisibles : disant » la vérité avec économie, et tout autant qu'il le » faut pour acquérir le droit de mentir impunément,

Mais Danton est insouciant ; Danton est magnifique ; il est voluptueux, il aime le plaisir, il étale du luxe, fait des repas à

„ distillant le bien goutte à goutte ; et versant le mal
„ par torrent : plein de feu pour les grandes réso-
„ lutions qui ne signifient rien ; plus qu'indifférent
„ pour celles qui peuvent honorer la cause du peuple
„ et sauver la patrie.... Très-attaché, comme les dé-
„ vots, aux pratiques extérieures : il aimeroit mieux
„ user cent bonnets rouges que de faire une bonne
„ action, &c.

Portrait des traîtres.

„ .... Faut-il agir ? Ils pérorent. Faut-il délibérer ?
„ Ils veulent commencer par agir. Les tems sont-ils
„ paisibles ? Ils s'opposent à tout changement utile.
„ Sont-ils orageux ? Ils parlent de tout réformer pour
„ bouleverser tout. Voulez-vous contenir les sédi-
„ tieux ? Ils vous rappellent la clémence de César.
„ Voulez-vous arracher les patriotes à la persécution ?
„ Ils vous proposent pour modèle la fermeté de Bru-
„ tus. Ils découvrent qu'un tel a été noble, lorsqu'il
„ sert la république ; ils ne s'en souviennent plus,
„ dès qu'il la trahit. La paix est-elle utile ? Ils vous
„ étalent les palmes de la victoire. La guerre est-
„ elle nécessaire ? Ils vous vantent les douceurs de
„ la paix. Faut-il défendre le territoire ? ils veulent
„ aller chasser les tyrans au-delà des monts et des
„ mers. Faut-il reprendre nos forteresses ? Ils veu-

cent écus par tête. Il n'a pas de plan fixe. Il croit qu'il sera toujours assez tôt d'en adopter un et de l'exécuter, quand les circonstances, selon lesquelles il se gouverne, le lui commanderont. Il vole de ses propres aîles, n'associe personne à ses projets. Sa marche est libre, fière, indépendante ; il attend le moment. Il dédaigne la ruse, méprise ses ennemis, ne craint pas ses rivaux, n'est jaloux de personne, pas même de Robespierre. Danton se croit plus fort, lui seul, que tous les comités ensemble.

„ lent prendre d'assaut les églises et escalader le „ ciel. Ils oublient les Autrichiens, pour faire la „ guerre aux devoirs. Faut-il appuyer notre cause de „ la fidélité de nos alliés ? Ils déclament contre tous „ les gouvernements, et vous proposeront de mettre en état d'accusation le grand Mogol lui-même. „ Le peuple va-t-il au capitole rendre grace aux Dieux „ de ses victoires ? Ils entonnent des chants lugubres sur nos revers passés. S'agit-il d'en remporter de nouvelles ? Ils sèment au milieu de nous „ les haines, les divisions, les persécutions et les „ découragements. Faut-il réaliser la souveraineté du „ peuple par un gouvernement ferme et respecté ? „ Ils trouvent que les principes du gouvernement „ blessent la souveraineté du peuple, &c.

Il s'est retiré de celui de *salut public.* Ce comité n'a l'air de gouverner que sous son bon plaisir. Il ne le regarde que comme une machine qui sert à ses desseins, et qu'il saura briser quand elle lui deviendra inutile ou nuisible. Danton se répand parmi les mécontents, voit, flatte, caresse tous les partis; sûr de procurer la victoire à celui qu'il voudra se former, ou à celui dont il se déclarera le chef. Danton dans l'assemblée, et Danton dans le monde ne sont pas le même homme. Dur, sévère, impitoyable, assis sur la montagne, et indulgent par-tout ailleurs. L'effroi des riches à la tribune, et leur consolateur dans l'intérieur de leurs maisons. Il se confie dans ses forces. Il en présume trop. Accoutumé de vaincre, il n'imagine pas même comment il pourroit être vaincu. Sa sécurité lui deviendra funeste.

La dissimulation et la persévérance servent mieux l'ambitieux, maîtrisent mieux peut-être les chances du hasard que les plus grands talents. Depuis son entrée aux Etats-Généraux, Robespierre, toujours semblable à lui-même, ne s'est point démenti.

Il ne néglige rien, ne perd pas de vue un seul instant son objet. Il s'en occupe jour et nuit. Uni, simple et sans faste, son luxe est celui de la mère des Gracques. Il ne voit dans le peuple que ses enfants, ses frères : ils sont ses ornements. C'est d'eux qu'il veut tenir son lustre. Danton exalte le peuple. Robespierre fait plus, il a l'air de l'aimer. Lorsqu'il lui parle ou s'entretient de lui, il est ému : son langage est insinuant, paroît partir du cœur; respire la tendresse. Si pour le célébrer, Danton entonne la trompette héroïque; Robespierre marche mieux à son but avec le simple chalumeau; il en obtient des sons plus doux, plus pénétrants. Danton, enfin, est le flatteur du peuple, et Robespierre en est l'amant. Il en joue le rôle en acteur consommé. Il se fait seconder, a des agents, les choisit bien. Il excelle à fixer sur sa personne les regards de la multitude. Il semble braver pour elle tous les poignards, et personne ne sait mieux que lui les éviter. Il se présente à elle comme une victime qui lui est dévouée. *Ma vie* (lui dit-il) *est à la patrie. Que m'importent les dangers? Je*

ne crois point à la nécessité de vivre, mais seulement à la vertu et à la providence (*a*).

Chaque jour son crédit augmente : chaque jour le peuple autour de lui se serre davantage. Il ne lui dit point qu'il est son protecteur et son appui ; mais il a l'art de le lui faire deviner. Bientôt ses opinions font loi, et ses paroles prennent force d'oracle. Malheur au député qui osera le contredire. Robespierre d'un mot le ruine dans l'opinion publique ; il lui imprime le sceau de royaliste, ou la tache de traître : il l'environne de soupçons, le frappe d'un regard, et ce regard, semblable à celui de l'aspic, est un arrêt de mort.

Alarmer pour règner, tel est son plan. Il exagère les ressources des ennemis de la république. Il atténue celles de ses défenseurs. *Plut au ciel*, s'écrie-t-il, *que nos troupes fussent aussi bien disciplinées que les rebelles de la Vendée. Ces brigands se battent mieux que nous.*

Il voit par-tout des trahisons et des complots, peint l'avenir des plus sombres couleurs, feint sans cesse de croire la patrie

(*a*) Moniteurs du premier avril et 29 mai 1794.

en danger. Qui pourra mieux détourner les maux qui la menacent, que celui dont l'œil pénétrant les apperçoit et les éclaire? Le peuple redouble en lui de confiance, voit en lui son sauveur et n'espère qu'en lui. Robespierre distribue à son gré la crainte et l'espérance. Son pouvoir s'accroît et s'alimente des frayeurs qu'il inspire. Les conspirations qu'il tient comme à ses ordres lui sont d'un double et merveilleux usage. Par elles, il attire le peuple, le rend docile à ses desseins, et le tient sous sa main. Par elles, il atteint, il renverse tous ceux dont il redoute le courage ou les lumières. Politique profonde, de puiser dans des factions idéales et des complots imaginaires, la force nécessaire pour combattre et dissiper les complots véritables qui pourroient se tramer contre lui. Personne avant lui n'avoit manié avec autant d'habileté le ressort de la peur, ne s'en étoit servi avec tant de succès.

Il suit des yeux Danton, il voit ses imprudences, compte ses fautes, et s'apprête à en tirer parti et à le prévenir. Une conspiration va le servir encore. Il va créer une faction, et de ses fils envelopper Danton.

Mais avant de frapper ce grand coup, il faut y préparer le peuple, et porter dans son ame l'épouvante à son comble. C'est ici que Robespierre déploie un vrai talent. Dans un discours étudié, il passe en revue les factions abattues, *aristocrates*, *muscadins*, *hebertistes*, et les périls récents auxquels vient d'échapper la république. *Mais, qu'importe*, s'écrie-t-il, *qu'Hébert ait expié ses trahisons sur l'échafaud, s'il a des successeurs ?* Ce sont ces successeurs qu'il faut frapper. *S'ils ne périssent, les armées seront battues, les femmes et les enfants seront égorgés.* (Il se fait un mouvement d'horreur.) Danton est loin de soupçonner que cette horreur est dirigée contre lui et va causer sa perte. Robespierre répète avec art ce mouvement, et fait entendre de nouveau ces terribles paroles. *Si la dernière faction ne périt pas demain, ne périt pas aujourd'hui, vous serez affamés, les armées seront battues, vos femmes et vos enfants égorgés, et la république sera déchirée en lambeaux* (a).

Les rôles sont distribués. St. Just, homme d'esprit, bon comédien, et qui est à ses ordres, explique peu de jours après quelle

(a) Moniteur du 25 mars 1794.

est

est cette dernière faction si dangereuse. Ce n'est pas proprement une faction nouvelle ; elle n'est qu'un composé de toutes les anciennes. *Je dénonce*, dit-il, *ceux qui depuis cinq ans, ont servi les factions, et n'ont suivi la liberté que comme un tigre suit sa proie.* (*a*) Danton est à leur tête. Ce Danton qui n'a cessé de tonner contre les modérés, les indulgents, voit son tonnerre retourner sur lui-même ; ou pour mieux dire, se voit enveloppé dans ses propres filets, tissus avec un art nouveau des mains de Robespierre. Ce dernier, aidé de ses agents, a fabriqué une *faction des indulgents* pour y prendre Danton. Robespierre l'en déclare le chef. Danton est arrêté. Le lion rugit, s'agite et se débat au fond du piège où son rusé rival l'a fait tomber. Huit autres députés qui donnent à Robespierre inquiétude et ombrage, se trouvent pris au même piège. Danton est dans les fers, et on le craint encore. Danton ne veut parler et se défendre qu'en présence du peuple et de la Convention. On redoute sa voix, ses moyens, sa popularité. Il s'obstine au silence

(*a*) Voyez le Moniteur du premier avril 1794.

et on le prend au mot. Et lorsqu'enfin il veut se faire entendre, prouver son innocence, il n'est plus tems. Dénoncé à l'Assemblée comme rebelle à la justice et à la loi ; un décret l'a mis hors des débats. Danton et ses collègues sont aussi-tôt entraînés sous le glaive d'un tribunal soumis à Robespierre (*a*).

La montagne accable de son poids la France consternée. Le comité de salut public, au milieu de la ruine universelle, pèse sur la montagne, et Robespierre seul pèse sur ce comité despotique dont il dirige secrètement tous les ressorts.

Robespierre doit plus que jamais croire à la Providence qui le protège visiblement, et favorise tous ses projets. Il la laisse depuis long-tems exposée aux outrages de l'impie. Il va se montrer reconnoissant, embrasser sa défense, et grossir son parti de celui des dévots. Il monte à la tribune. Il parle. L'assemblée se soumet. La Con-

(*a*) Danton étoit avocat au Conseil, presque pas employé. Ses formes repoussantes éloignoient de lui pratiques et clients. Sans la révolution, qui l'a tant fait parler ; on n'eût jamais parlé de lui.

vention revient à un Etre Suprême par ordre de Robespierre, et la France croit en Dieu de nouveau par décret de la Convention.

La crainte en ce moment est la divinité de l'Europe et du globe. De tous côtés on ne voit que mortels forcés de lui sacrifier; Elle remplit toutes les ames de sa présence. Le François resté dans ses foyers craint d'en être chassé. Le François qui les a désertés craint de ne plus les revoir. L'homme enrichi par ses rapines craint que la violence ne lui ôte ce que la violence lui a donné; et que nouveau propriétaire, on ne le traite comme il a traité l'ancien. Le député dans l'assemblée craint le sort de Danton. Le soldat victorieux craint qu'on ne donne un sens *contre-révolutionnaire* à ce que lui ou les siens disent ou font. Tous craignent pour leurs propriétés ou pour leurs vies, et pour celles de leurs parents et de leurs proches. La terreur est à l'ordre du jour pour les François. Elle est à l'ordre de la nuit pour les princes Européens qu'elle tient éveillés, les yeux fixés sur l'avenir. Elle est au fond de l'ame même de celui qui la répand par-tout et qui règne par elle;

La montagne s'entoure d'échafauds ; ils sont ses boulevards. Bientôt le coûteau national, n'abattant qu'une tête à la fois, paroît trop lent aux ardents *patriotes*, héritiers des biens de l'aristocratie, et qui voudroient qu'elle n'eût qu'une tête pour la trancher d'un seul coup. On invente de nouvelles méthodes pour en épurer la république. Aux exécutions partielles succédent les exécutions collectives. La mort qui n'a frappé que des individus, va les détruire en masse. Des milliers d'hommes tombent ensemble sous un feu meurtrier, sont massacrés en bloc, ou déchirés par une grêle de mitraille ou disparoissent sous les eaux(2).

La procédure criminelle, cet écueil de la sagesse humaine, reçoit à cette époque une nouvelle perfection. (3) On la dégage de ses formes timides et minutieuses. Par un essor hardi et un trait de génie, c'est dans la nature même du cœur humain

---

(2) On noie les prétendus brigands de la Vendée par centaines, ce qui s'appelle, le *baptême patriotique*. Moniteur du 2 janvier 1794.

(3) Loi de Couthon du 22 prairial, appuyée par Robespierre. Moniteur du 12 juin 1794.

qu'on va puiser des moyens infaillibles, d'atteindre les coupables et de les distinguer des innocents. Ces moyens seront appellés, *preuves morales.*

Indiquons la suite des raisonnements qui ont conduit à cette merveilleuse découverte. On a dit. » Celui qui n'aime pas la révo-« lution qui a produit la république, n'aime « pas la république. Celui qui n'aime pas « la république en desire le renversement. « Celui qui desire le renversement de la « république est l'ennemi du peuple et de « la liberté. L'ennemi du peuple et de la « liberté, est un traître à la patrie et mé-« rite la mort. Donc tous les ennemis de « la révolution sont des traîtres qui méri-« tent la mort. «

Maintenant, il est incontestable que pour fonder la république et amèner le règne de l'égalité, il faut se débarrasser de tous ceux qui en ont conjuré la ruine. Le moyen le plus sûr de s'en débarrasser est sans contredit de les faire périr; car *les morts laissent en paix les vivants, et ne reviennent pas.* (*a*) L'amour de la patrie d'un côté; la

(*a*) *Barrère*, 5 juillet 1794.

justice de l'autre, nous commande donc impérieusement d'anéantir tous les ennemis de la révolution. Il ne s'agit plus que de les reconnoître, et de leur arracher le masque perfide dont ils se couvrent pour échapper à notre vigilance.

Si nous cherchons à constater leur crime par des preuves légales, à les convaincre par leurs actions ou leurs écrits, nous n'en condamnerons aucuns. Ils n'ont pas pris des témoins de leur scélératesse. Ils n'ont ni écrit, ni signé leurs forfaits. On sait assez que les conspirateurs ne laissent pas de traces. Prenons donc une autre route pour parvenir à l'évidence. Ne nous traînons plus sur des probabilités trompeuses, ou des preuves douteuses et incertaines. Débarrassons les juges et les jurés des entraves de la vieille jurisprudence. Remettons tout à leur probité, à leur conscience; qu'elles soient leur guide unique, et leur boussole. Simplifions tellement les choses que chacun d'eux n'ait rien de plus à faire qu'à se replier sur lui-même pour y trouver le crime. Si nous choisissons bien les probités et les consciences, pas un traître n'échappera.

Telle est l'essence de notre sublime révolution, qu'elle ne peut opérer le bien général que par des maux particuliers, ni parvenir au bonheur du plus grand nombre sans le détriment du petit. Un de ses effets nécessaires est de priver le noble de ses titres et de son rang, le prêtre de son bénéfice, et le riche de son superflu. Comment ces hommes aimeroient-ils la révolution? Il est contradictoire à l'amour de soi-même, gravé par la nature dans nos cœurs, que nous puissions aimer ce qui nous nuit, nous désespère et nous opprime. Jamais un malheureux passant n'a chéri le brigand qui le détrousse. Il est donc impossible que les prêtres, les nobles et les riches ne soient les ennemis de la révolution, et même ne la détestent et ne l'abhorrent. Nous avons donc trouvé ce moyen simple et sûr, tant et si vainement cherché par les anciens criminalistes, de distinguer le crime et le coupable.

Mettons cette découverte à côté de toutes celles dont s'est enrichi la république: des poids et des mesures invariables et uniformes, des télégraphes, des aërostats, des écoles métaphysiques, où l'on infuse comme

par enchantement à des ignorants, l'art d'éclairer le genre-humain; et des nouveaux procédés de fabriquer le salpêtre, la poudre, les cuirs, et les hommes de génie par des manipulations normales (4).

Nous pouvons donc regarder comme une chose démontrée, que les riches, les nobles et les prêtres sont des ennemis implacables de la révolution, et partant des scélérats et des traîtres que l'intérêt sacré de la papatrie appelle à l'échafaud.

Ce n'est pas tout; une grande découverte se borne rarement à son seul objet : elle a presque toujours des influences plus étendues. La confiscation suit la peine encourue par le crime de haute-trahison. Nous avons l'Europe sur les bras, et douze cents mille hommes à nourrir sous les armes. Ici d'un même coup, nous obtenons deux avantages qui se correspondent et se soutiennent l'un par l'autre. En punissant les traîtres, nous délivrons la république de ses ennemis intérieurs, d'autant plus dange-

(4) On sait que dans l'établissement des *écoles normales*, il s'agit moins d'instruire la jeunesse que de lui apprendre à former des élèves dans les sciences et dans les arts.

reux qu'ils savent mieux se déguiser et se cacher. En nous emparant de leurs biens, nous fournissons aux frais de la guerre; nous alimentons nos armées, qui à leur tour nous délivreront de nos ennemis extérieurs. La mort des conspirateurs du dedans nous sert à la porter dans les rangs des conspirateurs du dehors, et nous convertissons des richesses qu'on eût dirigées vers notre ruine, en moyens de défense, d'attaque et de victoire (c'est en effet la ligne que le gouvernement révolutionnaire a fait parcourir aux armées depuis son établissement.) Nous devons donc regarder cette seule découverte en jurisprudence criminelle comme le salut de l'Etat, le bouclier de la république, et le palladium de notre liberté.

Nous avons vu la philosophie remplacer le Dieu des théologiens par quatre nouvelles divinités, la *raison*, l'*égalité*, la *liberté* et la *patrie*. Trois de ces divinités ne tardent pas à devenir suspectes. On croit avec beaucoup de fondement qu'elles penchent vers l'aristocratie (5). L'*égalite*, déesse incon-

(5) L'une d'elles, la *raison*, dit aux autres. L'aristocratie seule peut nous faire honorer et chérir. Sans

testable de la démocratie supplante ses rivales, attire tous les vœux, et les François lui préparent un culte digne d'elle. Ils lui élèvent un autel sur la place de la révolution. Là, pour caractériser l'hommage qu'on lui rend, on lui offre sans choix des victimes humaines. On entasse pêle-mêle sur la même charrette le garde chasse et le seigneur, le prince et son cocher; le fermier-général avec le rat-de-cave, la cuisinière et la duchesse, le millionnaire et le scieur de bois. Le peuple converti croit à l'*égalité*. Elle n'est plus pour lui une illusion dont on l'ait bercé ou abusé. Il se prosterne devant ce principe divin des républiques, lorsqu'il le voit sous ses yeux mêmes, mis en action : lorsque développé dans un grand drame; on lui en donne chaque jour le spectacle.

Ces tragédies de l'égalité font une partie essentielle des nouvelles solemnités et du culte nouveau, dont les Lévites qui habitent la montagne sacrée sont les ministres. Ils président à ces sanglants sacrifices qui

---

elle, nous ne serons jamais que de vains simulacres, et nos noms seront sans cesse profanés.

doivent rajeunir, renouveller, épurer, régénérer, *naturaliser* la première nation du monde ; selon la doctrine enseignée par l'un des principaux de ces Lévites. L'*homme*, dit-il, *ne sera vraiment libre qu'alors qu'il sera aussi pur qu'au moment où il sort des mains de la nature. Ne croyez pas*, ajoute-t-il, *que ce soient là des fictions.* (*a*) Et en effet, c'est peu de tems après qu'ont commencé les grandes opérations de l'épurement et les sacrifices expiatoires.

On jouoit autrefois devant le peuple, la passion et les mystères de l'ancienne religion. On traduisoit aussi sur la scène le Dieu de ce tems-là. Mais quelle différence ! Ce n'étoit véritablement alors que des fictions, des imitations théâtrales ; des commémorations d'un ancien sacrifice et de la mort d'un juste. Ici, tout est vrai, sensible, et rien n'est imité. Ces représentations sont autant supérieures aux anciennes que la nature est au-dessus de l'art. Soixante ou quatre-vingts passions réelles entrent chaque jour dans la composition d'une seule tragédie de l'égalité, et le sang innocent

(*a*) *Thuriot*, Moniteur du 30 septembre 1793.

de soixante ou quatre-vingts victimes coule en réalité.

Quand on réfléchit à quelle distance, ces tragédies effectives laissent derrière elles les jeux mesquins de la passion, on ne sauroit trop admirer *les progrès de l'esprit humain*, et l'étonnant chemin que la philosophie lui a fait faire.

On ne peut établir aucun parallèle entre les événements de nos jours et ceux qui les ont précédés. Tout ce qui caractérise la révolution Françoise est entiérement neuf, et on ne peut la comparer qu'à elle-même. C'est ce que nous avons fait voir dans la *Correspondance d'un habitant de Paris*, *&c.* et dans le cours de cet ouvrage.

Cette révolution se joue des leçons qu'on puise dans l'histoire, et ce grand livre, ouvert pour diriger les hommes par l'expérience du passé, désormais inutile, n'offre à celui qui le consulte sur les tems actuels, que des pages silencieuses et muettes. Il n'est pas jusqu'à la nature du cœur humain dont elle n'ait dérangé les loix. Elle est l'écueil de la sagacité, trompe les vraisemblances, dément les maximes les plus universellement reçues, met en défaut le poli-

tique et le rappelle aux éléments, humilie l'amour-propre du philosophe qui s'est cru pénétrant, déroute les calculs du spéculateur le plus habile, donne toujours un résultat contraire à celui qui a été prévu. L'art de conjecturer enfin expire sous chacun des événements inattendus qu'elle roule au-devant d'elle.

Si un peuple est en proie aux dissentions civiles, et qu'il soit attaqué; il oublie ses haines pour se réunir contre l'ennemi commun : c'est ce qui n'est point arrivé en France; où la guerre étrangère a marché de front avec la guerre domestique. Si un peuple attaqué au-dehors ne met pas fin à ses discordes intestines, il doit s'attendre à être vaincu et subjugué : la France déchirée au-dedans a triomphé de tous ses ennemis.

L'argent a toujours été regardé comme le nerf de la guerre, et les François ont fait la guerre sans argent.

On regardoit autrefois la noblesse comme l'ame des armées Françoises, et la tactique, comme une des conditions de leurs succès : et si on avoit supposé un tems où des ramas de nouvelles levées, sans subordi-

nation, sans science, sans officiers, sans généraux, auroient à soutenir la guerre contre des armées aguerries et bien disciplinées, on n'eût pas mis en doute seulement, que ces levées ne fussent chassées et détruites aussi-tôt que formées, et que plus le nombre en seroit grand, plus leur défaite seroit certaine. Qu'avons-nous vu? Ces mêmes levées, des paysans, des bourgeois et du papier, battre l'or, l'argent et les troupes les plus belliqueuses et les mieux exercées de l'Europe.

On sait assez que les rivalités, les jalousies, le défaut d'union et d'ensemble ont fait échouer toutes les ligues. Si l'on en imaginoit une dont les parties intégrantes eussent comme rois, non plus comme autrefois à envahir quelques arpents de terre, humilier quelques rivaux, ou exercer quelques vengeances; mais à combattre pour leurs foyers, leur sûreté, leurs vies: une ligue où, comme rois, ils pussent en conférant entr'eux, se dire avec vérité. » Il ne « s'agit rien moins ici que de notre exis- « tence. Les jacobins, par leurs principes, « menacent de convertir l'éclat et le faste « qui nous environnent, en appareils de

« mort et en pompes funèbres. Le moment « est venu qui doit décider si nous devons « règner encore ou disparoître de la surface « de la terre. Il faut vaincre ou périr, il « n'y a pas de milieu. Etouffons ces jaco- « bins et leur république naissante, ou nous « sommes perdus. « On doit raisonnable- ment penser qu'une pareille ligue seroit in- dissoluble ; que ses efforts séroient surnatu- rels ; qu'elle commanderoit sur-tout l'oubli le plus profond de tout autre intérêt. Eh bien ! cette ligue existe. Voyez ce qu'elle a fait depuis trois ans.

Expliquez encore, si vous pouvez, com- ment il est possible que la Suède et le Da- nemarck, Venise, Gênes et les Treize-Cantons, compris dans le mépris et l'igno- minie dont les François ont couvert, sans distinction, les rois et l'aristocratie, les monarchies et la noblesse, soient restés les amis de la France : comment les puissan- ces liguées n'ont pu déterminer à faire cause commune ces rois du Nord, sur-tout, ou- tragés et avilis comme elles. (6)

(6) *St. Just.* " Il y a trois sortes d'infamies sur „ la terre avec lesquelles la vertu républicaine ne „ peut point composer. La première, ce sont les rois.

Les hommes et les choses, soumis à des changements successifs et continuels, et passant rapidement d'un état à un autre, peuvent se combiner à l'infini. Admettons encore, pour l'une de ces combinaisons, l'existence d'un peuple, trop peu éclairé pour n'être pas dévot, et très-attaché naguères à ses rois et à sa religion. Une partie de ce

---

„ La seconde, c'est de leur obéir. La troisième, c'est „ de poser les armes, s'il existe quelque part un maî- „ tre et un esclave. Il y a deux factions en Europe ; „ celle des peuples, enfants de la nature, et celle „ des rois, enfants du crime.

Grégoire. " Les rois sont dans l'ordre moral, „ ce que les monstres sont dans l'ordre physique. „ Les cours sont l'attelier du crime et la tannière des „ tyrans. L'histoire des rois est le martyrologe des „ nations.

Boyer-Fonfrede " *N.* étoit né du sang des rois, „ et malgré cette tache d'infamie, &c.

„ *Robespierre.* Les rois, les aristocrates, les tyrans „ quels qu'ils soient, sont des esclaves révoltés con- „ tre le souverain de la terre, qui est le genre-humain, „ et contre le législateur de l'univers, qui est la nature.

Philipeaux appelle les rois, des brigands couronnés.

Voyez les Moniteurs des 22 septembre 1792; 13 février; 9, 25 et 27 avril; 5 mai et 18 octobre 1793.

peuple

peuple s'en est brusquement séparée ; pendant que l'autre leur est restée fidèle. La portion schismatique s'est laissée persuader que pour être heureux et libre, il faut, sans Dieux. Prêtres ni rois, pouvoir piller, assassiner impunément, traîner sa vie dans la misère, au milieu des alarmes, et sous la détresse d'un glaive suspendu sur les têtes: que cette manière d'être s'appelle une *république démocratique*, le plus parfait des gouvernements, et dont une machine nommée *guillotine*, est tout à la fois le fondateur et le régulateur. Les républicains ont contr'eux la portion de leurs compatriotes, ennemie de ce nouveau gouvernement. Cette portion est fortifiée, secondée par toutes les puissances du ciel et de la terre, auxquelles la république a déclaré la guerre. Attaquée au - dedans, au - dehors. Placée entre les royalistes et l'Europe entière qui, de concert, la sollicitent à main armée de reprendre son ancien culte et ses anciennes loix. Pressée elle-même d'y revenir par ses propres souffrances, ses préjugés, ses habitudes. A qui des deux partis restera la victoire ? Il n'est pas d'homme sensé qui, dans cette hypothèse, ne lève les épaules

à cette question. Et aujourd'hui, il faut lever les yeux de surprise et d'admiration !

Et pour couronner tous ces phénomènes particuliers par celui qui, les embrassant tous, est le plus grand des phénomènes, arrêtons encore nos regards sur la France. On a bien vu les peuples d'un même Empire se battre entr'eux pour le choix d'un maître, s'égorger pour des opinions religieuses; la liberté, dans un Etat, lutter contre la tyrannie; les pauvres s'y armer contre les riches; les Paysans contre les nobles; la guerre civile être le résultat de quelques-unes de ces causes. Mais ces causes ont existé séparément, à certains intervalles, et dans des lieux et dans des tems divers. Jamais on ne les avoit vu réunies, agir simultanément, se croiser, s'entrelacer, s'entre-choquer, et porter, par leur concours, toutes les passions humaines au plus haut degré d'exaltation où il soit possible de les imaginer.

La France est travaillée par tous les fanatismes à-la-fois. Le fanatisme royal, le fanatisme religieux, le fanatisme de l'honneur pour la noblesse, le fanatisme de la liberté pour le peuple, le fanatisme de la

philosophie, et le fanatisme de l'égalité, à l'ombre duquel s'exerce le brigandage de l'indigent sur le riche et le propriétaire.

Du milieu de tant de déchirements intérieurs et de calamités, s'élève l'*agiotage* au cœur de bronze, qui, spéculant sur la détresse universelle, cause lui seul plus de maux que tous les fanatismes ensemble. Ce monstre exécrable et à figure humaine, suivi de ses deux satellites, l'avarice et la cupidité, parcourt la France, achevant d'armer et d'animer les citoyens les uns contre les autres, et de son souffle empoisonné, éteignant dans tous les cœurs la probité, l'honneur, la bonne foi, l'humanité. La fraude et le mensonge multiplient ses dupes, et ses dupes finissent par être à leur tour des frippons. Il s'associe des scélérats qui, par la crainte comprimant les enchères, arrêtent pour son compte, au quart de leur valeur, les fonds que vend la république. Grains, denrées, comestibles, matières brutes et ouvrées, tout est l'objet de son trafic infame. La moitié de la France a confisqué l'autre moitié, et l'a hypothéquée pour des sommes énormes. Le

monstre, alimenté par quarante milliards de terres à vendre ou acheter, de papiers circulants, de meubles et d'immeubles, est parvenu à une stature dont les dimensions gigantesques dépassent les exagérations mêmes de l'imagination. Il menace d'engloutir et confisquants et confisqués. La république, sur le bord de l'abîme, peut le fermer ou y tomber, subsister comme périr. Si la moitié confisquée reprenoit assez de ressort pour se relever de la confiscation, et confisquer l'autre à son tour; les milliards de papier dont partie, pour surcroît d'infortune, est contrefaite à s'y méprendre, manquant de base et d'hypothèque, retomberoient dans le néant. L'opinion plane sur ces contingents, timide, incertaine et flottante. Le monstre s'en empare. Médite-t-il de grandes ventes? Il répand, par des agents fidèles, et des échos habilement distribués et dispersés, que la république est impérissable. Aussi-tôt l'opinion, mobile et chancelante, s'élève jusqu'aux nues, y attire avec elle le prix de toutes choses. Il saisit ce moment pour se défaire de tout ce qu'il possède. Veut-il au contraire se

remplacer, et se procurer de nouveau la possession de ce qu'il a vendu ? Alors, la république est fondée sur le sable : les émigrés, un monarque à leur tête, rentreront dans leurs biens. L'opinion, frappée de ces bruits, quitte à regret ses hauteurs, et consternée, laisse échapper de ses mains assignats et domaines : le monstre les attend, les reçoit, et les paie toujours avec le seul bénéfice qu'il a fait en les vendant précédemment. C'est ainsi que se servant avec dextérité du levier de l'opinion, il fait hausser et baisser à son gré les valeurs, s'enrichissant lorsqu'il les exagère comme lorsqu'il les déprime. Patriote et royaliste tour-à-tour, selon ses vues et ses projets, il n'a point de patrie, se joue également et des rois et des Dieux et des hommes. Il sourit aux désastres de la France ; et les ruisseaux de sang humain qui s'écoulent de toutes parts, ne sont pour lui que des Pactoles qui lui charrient l'or et remplissent ses coffres. Tel est le phénomène extraordinaire que la France nous offre : on le voit, on l'observe, et on ne peut y croire. La simple section d'un seul peuple tient d'une main l'autre à la chaîne, et, au milieu de tant d'horri-

bles convulsions, de l'autre main déploie des forces, une énergie devant lesquelles l'univers recule épouvanté.

Fin du Livre dixième.

DE L'ÉGALITÉ.

LIVRE ONZIEME.

Nous avons posé les vrais fondements de la société civile ; nous avons révélé son origine : elle est le produit de la guerre, et par conséquent de la férocité et de la méchanceté de l'homme. L'ordre social est pour lui un état violent ; il commande impérieusement la prépondérance du petit nombre sur le grand, la distinction de supérieur et d'inférieur ; il repose tout entier sur la plus forte de ses antipathies, sur la soumission. S'il se soumet, s'il obéit en frémissant, c'est qu'il ne connoît, c'est qu'il n'a que ce moyen de se mettre à l'abri des entreprises de ses semblables : c'est la crainte qui l'emporte sur l'orgueil.

L'égalité est une idée qui existe confusément, comme sentiment et comme desir, dans le cœur de tous les hommes. Ce desir a causé, de tems à autre, des explosions funestes à la paix sociale. Il a travaillé jusqu'aux maîtres de la terre, peu disposés

à céder le pas à ceux de leurs égaux que le sort a fait plus puissants qu'eux. On connoît les vaines disputes excitées entre les rois pour le droit de préséance. Le sang des hommes a coulé quelquefois, non pour établir entr'eux une égalité réelle et impossible, mais pour en maintenir la simple et frivole apparence.

Il étoit réservé à la fin du dix-huitième siècle, de ce siècle illustré par la philosophie, de voir ce desir vague, élevé au rang de théorême politique : cette idée, éminemment anti-sociale, transformée en principe de gouvernement.

Rousseau, Montesquieu et plusieurs autres philosophes ont parlé de l'*égalité*. Jamais aucun d'eux n'y attacha le sens auquel a conduit le systême des unités numériques. Dans ce systême, on commence par dire : Une nation, moins un roi, est une nation. On continue, et l'on dit : La nation, moins des princes du sang, reste ce qu'elle étoit, une nation. Ensuite, la nation, moins les courtisans, moins la noblesse, moins le clergé, moins les parlements et la magistrature, est toujours la nation. Puis, la nation, moins ses négociants, ses ban-

quiers, moins ses gros fermiers et ses riches propriétaires, moins ses avocats, ses notaires, ses procureurs et tous leurs clercs, n'en est pas moins la nation. Enfin, la nation existera comme nation, lors même qu'on en retrancheroit un million, peut-être, de ses membres, possédant quelque chose.

On voit ici le niveau de l'égalité, armé du signe négatif, descendre à travers une suite d'équations, pour arriver enfin à une dernière, dont les deux membres ne contiennent plus que des unités égales entre elles (1). Car tout homme ayant quelque chose, et rompant par-là l'égalité avec celui qui n'a rien, doit, dans ce système, être réduit à l'état où l'on n'a plus rien à perdre. Tous ont été dupes de ce système, avant d'en connoître les développements: les inventeurs eux-mêmes, qui n'imaginoient guères qu'il leur coûteroit, aux uns leurs revenus, leurs bénéfices, et aux autres la vie. Tous ont cru follement que le fer tranchant de cette algèbre s'arrêteroit

(1) C'est ce système que j'ai cru rendre heureusement, en l'appellant *Système des unités numériques.*

à eux, et les épargneroit : tant la vanité et l'ambition aveuglent les humains ! Tous ensuite se sont livrés à des regrets tardifs, lorsqu'ils se sont vus atteints par ce niveau inexorable de l'égalité.

Il ne falloit pas cependant un grand effort de pénétration pour prévoir que le niveau devoit descendre jusqu'à l'unité *sans-culocratique*. L'habileté, dans ce système, consistoit à prendre place à ce dernier degré de l'échelle sociale, pour ne pas être précipité plus bas, et à se renfermer dans l'unité pour pouvoir commander à toutes les autres, et s'enrichir en les faisant mouvoir : c'est ce qu'ont fait les vrais jacobins.

Tout le long de cette échelle, on n'a cessé d'entendre le cri retentissant d'*égalité*. Tous ont crié égalité en regardant les échelons d'en-haut, et tous ont été sourds aux voix qui leur crioient, des échelons d'en-bas : *égalité !*

Les nobles de la minorité se débarrassoient, par ce cri, de la noblesse en faveur, des courtisans, et de tous ceux qui pouvoient rivaliser avec eux d'autorité et de crédit. Ils crurent qu'en provoquant, par

un acte solemnel de législation, l'abolition de la noblesse; cette abolition, sérieuse pour la majorité fugitive, ne seroit qu'un jeu pour eux; qu'ils formeroient entr'eux une espèce d'oligarchie qui gouverneroit la France, et peut-être en deviendroit maîtresse.

La noblesse abolie, ce rang de l'échelle sociale abattu, laissoit à découvert, et au-dessous de lui immédiatement, la légion dorée des banquiers, commerçants, financiers, qui, à leur tour, se sont bercés de l'espoir de jouer le premier rôle. Elevés sur les ruines d'un ordre qui les humilioit, ils se livroient avec transport aux jouissances de l'orgueil. Ils sont tombés aussi, et, par leur chûte, ont rendu héritiers de leur joie imbécille la classe des bourgeois, des gros fermiers et des cultivateurs, qui, emportés de même, et peu de tems après, par le niveau fatal, ont fait paroître en première ligne les commis de marchands, les clercs de procureurs, les boutiquiers et les fripiers (2).

(2) Ce sont ces dernières classes qui ont fourni les fameux *muscadins*.

Il n'y a eu d'abord qu'un seul aristocrate en France, le *roi.* Le niveau est parti de ce point élévé, resserrant chaque jour, en baissant d'un degré, les limites de la démocratie; jusqu'à ce qu'enfin la France, qui toute entière se disoit démocrate à l'époque de la révolution, se soit trouvée aristocrate sans presque s'en douter, et à son grand étonnement. C'est ainsi que l'hérésie politique appellée *aristocratie* a pesé successivement, et toujours en descendant, sur tous les rangs de la société, depuis le roi jusqu'au bedeau et au sonneur de cloche.

Par qui l'*égalité*, comme *principe*, a-t-il été proclamé? Par les jacobins. Qui étoit jacobin à l'époque de la révolution? Toute la France. Car les constitutionnels du côté droit de l'assemblée constituante étoient jacobins, quoiqu'ils en repoussassent le nom, puisqu'ils avoient consenti à une constitution fondée sur ce principe. Par qui ce principe a-t-il été abandonné? Par tous ceux qui se sont séparés des jacobins. Les jacobins seuls sont restés fidèles au principe, et ne l'ont jamais perdu de vue. Eux seuls tendent invariablement à leur but, et ce

but est conforme au principe. Eux seuls se montrent conséquents dans leurs raisonnements et leur conduite.

Le premier anneau de la chaîne des inconséquences vient donc se rattacher aux constitutionnels du côté droit, et sur-tout à ceux du côté gauche, tant nobles que roturiers. Cette chaîne passe ensuite successivement dans les trois assemblées sur la tête des la Fayette, des Lameth, Broglio, Noailles, la Rochefoucault, Talleyrand, Clermont-Tonnerre, Montmorenci, Montesquiou, Custine, Mirabeau, Barnave, d'André, Thouret, Vaublanc, Ramond, Dumas, Péthion, Manuel, Kersaint, Vergniaud, Guadet, Brissot, Gensonné, Buzot et autres dissidents. Tous ont voulu l'égalité et ne l'ont pas voulu. Ils l'ont voulu pour leur propre avantage, et ont cessé de la vouloir quand l'avantage a disparu.

Plusieurs néanmoins, j'en suis persuadé, et ceux-là sont à plaindre, n'ont été que trompés et séduits par un système qu'ils ont cru propre à détruire le pouvoir arbitraire. Ils s'en sont détournés les uns après les autres, à mesure qu'ils en ont

reconnu le danger. Système effroyable qui couvre la France de plus de cadavres et d'ossements humains que toutes les tyrannies n'en amoncelèrent dans la durée des siècles.

On ne peut trop admirer avec quel art perfide les jacobins ont manié le principe de l'égalité. Ils excitent et portent la noblesse à solliciter elle-même le décret de sa propre dégradation (*a*) : le duc d'Orléans, à invectiver contre les princes, et à les perdre dans l'opinion publique (*b*). Ils font proclamer ce principe destructeur de l'ordre social, non-seulement par les constitutionnels, mais par tous les partis, toutes les sectes et toutes les factions ; et ils se servent ensuite du principe pour les envoyer tous, les uns après les autres, à l'échafaud. Ce sont des instruments qu'ils brisent, après en avoir fait usage, pour fonder leur crédit et monter à la domination. Tous les partis périssent les uns par les autres. Tous se sont élevés contre la tyrannie, et tous cherchoient à devenir tyrans. Tous invoquent l'égalité ; tous feignent de

(*a*) Le 19 juin 1790.
(*b*) Août 1791.

l'adorer, pourvu qu'ils soient les maîtres. Tranchons le mot : de tous côtés on a joué au plus habile ; les jacobins ont remporté le prix.

L'un des traits de ce tableau unique est cette ardeur générale de se montrer, de paroître, et de figurer sur la scène. Chacun des chefs des nombreuses factions cherche à son tour à devenir l'objet du culte populaire, à s'enivrer d'encens. Chacun d'eux brigue l'apothéose, mais il la paie cher. Derrière l'encensoir, brille le glaive du sacrificateur. Le démagogue est, à très-peu d'intervalle, et le Dieu qu'on adore, et la victime qu'on immole : aujourd'hui sur l'autel, demain sur l'échafaud.

J'ai parlé d'habileté et d'art. Peut-être n'en faut-il pas autant que je l'ai supposé. L'égalité est une arme enchantée, et qui procurera toujours un triomphe facile à celui qui saura ne point s'en dessaisir. Elle prend l'homme par son foible. Faites-la briller à ses yeux, et vous aurez pour vous la multitude. L'égalité est semblable au bouclier éblouissant et flamboyant de *Ruggieri*. Il n'y a de différence qu'ici ; c'est le peuple ébloui qui communique sa force

irrésistible à celui qui, brandissant cette arme, opère le prestige. Ruggieri, en découvrant son bouclier, terrassoit ses ennemis sans les combattre. Celui qui en faisant briller l'égalité, rallie dix mille hommes contre un, peut vaincre aussi sans rendre de combat. Mais Ruggieri eut honte de remporter tant de victoires où n'entroient ni sa valeur, ni son génie. Il prit le généreux dessein de jetter son bouclier au fond d'un puits (*a*). Que n'en peut on faire de même pour la tranquillité des nations, de l'arme morale de l'égalité ? Que ne peut-on, par un consentement commun, la couvrir d'un silence éternel ?

Cette arme formidable, dans les mains de celui qui s'en sert, devient enfin fatale aux vainqueurs comme aux vaincus. La force qu'elle donne est celle de Samson. Le héros Juif ébranle les colonnes d'un temple. Il les renverse et demeure dessous. Les jacobins ébranlent de même les colonnes de l'édifice social, et, comme Samson,

---

(*a*) *Fin du Chant XXe. d'Orlando furioso* :

. . . E dice, costà giù, statti sepulto,
E teco stia sempre il mio obbrobrio occulto.

resteront

resteront écrasés sous ses ruines avec tous ceux qui l'habitoient.

Les jacobins ont surmonté tous les obstacles, et sont restés les maîtres ; parce que, je le répète, eux seuls ont été *conséquents*, et ont suivi le principe de l'égalité dans tous ses développements. Et pour nous en convaincre, écoutons-les parler et raisonner eux-mêmes. Ils ne sont point une secte à mystères. Ils publient hautement et leur doctrine et leurs moyens.

Voici comme s'exprime Danton, cet implacable ennemi des riches et des aristocrates, avant d'être devenu lui-même l'un et l'autre, et dont l'un des moyens de fortune fut de déclamer contre les riches et les aristocrates. *Il faut nous montrer terribles à leur égard*, dit-il. *Que tous les jours, un aristocrate, un scélérat, paie de sa tête ses forfaits.... Peu m'importe qu'on nous appelle buveurs de sang... Il faut que l'aristocratie de l'Europe succombe sous nos efforts et paie notre dette, ou que ce soient les riches de France qui l'acquittent.... C'est aux riches à payer, et le pain du pauvre et les frais de la guerre.... Ce qui est à chacun est à tous.*

Barrère. *Dans la démocratie, toutes les jouissances sont communes.*

Drouet. *Soyons brigands pour le bonheur du peuple.*

Montaut. *Si nous épargnons un seul aristocrate, nous irons tous à l'échafaud.*

Marat. *C'est par la violence qu'on doit établir la liberté.... Il faut organiser le despotisme de la liberté pour écraser le despotisme des rois.*

Le Clerc. *Il faut que le peuple se fasse justice, parce que la justice habite toujours au milieu du peuple, et qu'il ne se trompe jamais.*

Chabot. *Les trois degrés d'instruction tendent à établir l'aristocratie des savants ou des philosophes, au lieu de la démocratie des sans-culottes.*

St. Just. *Epargnez l'aristocratie ; et vous préparez cinquante ans de troubles. Osez : ce mot renferme toute la politique de notre révolution.... Si vous donnez des terres à tous les malheureux ; si vous les ôtez à tous les scélérats ; je reconnois que vous avez fait une révolution.*

Camille Desmoulins propose de prendre *la bourse des messieurs pour payer les sans-culottes; d'employer contre les rebelles l'argent des riches et le courage des pauvres*, etc. etc.

Je pourrois multiplier les citations, je me borne à celles-ci (*a*).

(*a*) Voyez les Moniteurs du 25 septembre 1792 ; 13 mars, 9 et 29 avril, 9, 19 mai ; 7 et 18 septem-

L'*égalité* a été publiée en France, par les premiers auteurs de la révolution, comme un principe de *justice éternelle*. Les constitutionnels l'ont ensuite effectuée littéralement, et réduite en acte par la violence, en supprimant les distinctions; en ôtant à l'opinion sa puissance salutaire, et en arrachant toutes les digues morales qui contenoient la multitude.

Lorsque l'égalité est regardée comme un principe de *justice éternelle*, rien n'est plus juste que de faire tout plier sous le principe, et de lui soumettre et les hommes et les choses. Il est juste d'égaliser les rangs, en supprimant la noblesse; les biens, en dépouillant les riches, et le savoir, en écartant des places les gens instruits, et en prônant la barbarie et l'ignorance. Toutes ces choses s'opèrent en opposant l'aristocratie à l'égalité, et en appellant successivement aristocrates les nobles, les riches et les savants. Plus on présente l'égalité sous des traits enchanteurs; plus on la pare de couleurs séduisantes; plus la teinte de l'aristo-

---

bre; 14 novembre 1793; 4 janvier, 27 février, et 14 mars 1794.

cratie devient sombre et sinistre. Elle n'est bientôt plus qu'un animal immonde, dans lequel on a concentré tous les poisons; qu'une de ces bêtes féroces dont il faut se garantir. On prend les armes; on lui donne la chasse : on se dispute la gloire de l'abattre : chaque coup qu'on lui porte est un triomphe pour la justice et pour l'humanité.

Si celui qui n'a rien n'est point l'égal de celui qui possède; celui qui sait ne peut l'être non plus de celui qui ignore. Cependant, sans égalité, il ne peut y avoir de liberté. L'ignorant est dans la dépendance de l'homme instruit; et le pauvre, bien plus encore, dans celle du riche.

Toute réunion d'hommes en corps de nation, qui a marché long-tems vers l'espèce de perfection qui lui est propre, suppose, par le développement des facultés et de l'industrie humaines, arts, sciences, emploi des métaux précieux comme signes des valeurs; navigation, commerce, manufactures, recherches des commodités de la vie, raffinement, luxe; et pour effets nécessaires, toutes les passions en activité; desirs excessifs, avarice, cupidité, orgueil: mais les moyens sont inégaux entre les

hommes ; d'où résultent l'opulence des uns, la ruine de plusieurs, la distinction des rangs, l'inégalité toujours croissante dans les fortunes ; la richesse d'un côté, l'indigence de l'autre. Le possesseur des signes représentatifs de tous les biens, de toutes les jouissances, est seul libre de contenter tous ses desirs ; le pauvre ne l'est plus. La liberté alors se mesure sur le volume de ces signes et sur les dimensions du coffre-fort. Le pauvre travaille pour le riche, le sert, le flatte, s'assujettit à ses caprices, pour devenir riche et libre à son tour. Il se fait son esclave, son Ilote : il se vend, en un mot, pour acheter sa liberté. Dans un tel ordre de choses, et il est inévitable, libre et gueux sont la plus grande des dissonances. C'est ce qu'ont très-bien senti les jacobins : aussi s'appliquent-ils uniquement à le renverser comme source de tant d'injustices et de désordres.

Allons plus loin : si la première des justices est le salut du peuple, et qu'il soit convenu que ce salut est attaché à l'égalité et à la liberté ; on ne mérite plus le nom de philosophe, d'être sensible, philantrope et humain, si l'on ne s'empresse

de procurer à tous les peuples de la terre la jouissance de ces biens inestimables : c'est encore ce qu'ont fait les jacobins. « Ils « promettent fraternité, assistance et pro- « tection à tous les peuples qui concevront « le généreux dessein de se remettre en « possession de leur souveraineté, et de « rentrer dans tous leurs droits ; aux peu- « ples qui entreront en insurrection pour « recouvrer la liberté et secouer le joug « de leurs tyrans : ordre aux généraux de « leur porter secours ». (3)

Danton, l'esprit rempli de ces décrets, apostrophe ainsi la Convention : *Les belles destinées qui vous attendent !* Puis, s'abandonnant à un mouvement sublime d'indignation et d'impatience : *Quoi !* dit-il, *vous avez une nation entière pour levier, la raison pour point d'appui, et vous n'avez pas encore bouleversé le monde !* C'est au milieu des plus vifs applaudissements qu'il termine son discours par

(3) Ces décrets sont des 15, 19 novembre et 15 décembre 1792, et ont été rendus par les girondins, ces benins défenseurs de la justice, de l'ordre et des propriétés, qui dominoient la Convention à cette époque.

ces paroles : *Que nos armes, par tout victorieuses, apportent aux peuples la délivrance et le bonheur, et que le monde soit vengé* (*a*) (c'est-à-dire ravagé, bouleversé.)

La *liberté* et l'*égalité*, ces heureuses émanations de la *justice éternelle*, ne peuvent, comme on l'a vu, convenir qu'à des peuplades neuves et agrestes, et ne sont nullement applicables à des peuples vieux et corrompus. Il faut donc reporter ceux-ci à l'état de peuplades, leur rendre ce caractère d'innocence et de grossièreté primitives que leur imprima la nature. Il faut les refondre, les rajeunir et les renouveller. *L'homme ne peut être vraiment libre, que lorsqu'il est aussi pur qu'au moment où il sort des mains de la nature.* Le plan des jacobins est tout entier dans ces paroles que je reproduis une seconde fois (*b*). C'est en suivant ce plan qu'on parviendra à fonder sur les ruines de l'aristocratie, des nobles, des prêtres, des riches et des savants, la *démocratie des sans-culottes* dont parle Chabot, et à l'étendre ensuite sur toute l'Europe.

(*a*) Moniteur du 13 mars 1793.

(*b*) *Thuriot*, Moniteur du 30 septembre 1793.

Une foule de jacobins travaillent en France à ce grand œuvre, avec un zèle et une activité qu'on ne peut trop admirer. Ils provoquent une salutaire anarchie, à l'aide de laquelle tous les éléments de la société, heureusement brouillés, confondus et mêlés, puissent recevoir une forme nouvelle. On les voit, les bras nuds, la chemise retroussée jusqu'au coude, procéder à la composition d'une pâte civique et homogène, la broyer, la pétrir avec le sang humain, pour en obtenir cette sainte démocratie de sans-culottes, tous égaux en indigence, en ignorance et en naissance. Pendant que la pâte fermente, la *terreur* et la *mort* sont à l'*ordre du jour*. La mort doit, en effet, frapper tous les profanes qui voudroient interrompre ou troubler le grand œuvre de la régénération.

Osez, dit St. Just à la Convention, et ce mot est profond, *osez ;* car *une révolution est une entreprise héroïque, dont les auteurs marchent entre la roue et l'immortalité.* (*a*)

Il est certain que lorsqu'on s'est avancé une fois dans le chemin du crime, rien

(*a*) Moniteur du premier avril 1794.

n'est plus dangereux que de s'arrêter, de regarder ou de revenir en arrière; il faut oser. : le remords n'est plus de saison : la pitié est foiblesse; hésiter c'est se perdre : l'opprobre et le supplice attendent le vaincu : c'est donc à tout prix qu'il faut être vainqueur : car, aux yeux du vulgaire, l'échafaud fait le crime; et le forfait, orné des palmes de la victoire, ressemble à la vertu.

Tous les partis en France se sont plus ou moins avancés dans le chemin du crime : la peur en a surpris plusieurs en route, et ils ont reculé : les seuls jacobins ont fourni jusqu'au bout la carrière. Tous ont cru, ou feint de croire, qu'on ne pouvoit être criminel, lorsqu'il s'agissoit d'établir ce qu'ils appellent le règne de la raison, de la liberté et de l'égalité. Tous ont usé de violence les uns contre les autres, pour atteindre à ce but. Tous ont tenu le même langage pour avilir le trône, le renverser ensuite; éteindre la noblesse, puis la persécuter; envahir les biens du clergé; puis enfin piller, voler, massacrer, confisquer pêle-mêle, riches, nobles, lettrés, rentiers, prêtres et propriétaires.

A quoi sont dus les batailles gagnées, les villes prises, tous ces prodiges éclatants de la valeur françoise? Aux préemptions, aux *maximum*, aux taxes arbitraires, aux emprunts forcés, aux réquisitions, aux confiscations : car, de quelqu'enthousiasme qu'on suppose animé le soldat, quelle que soit son intrépidité, il faut encore qu'il soit vêtu, armé, nourri.

Si les François cessoient un moment d'employer ces moyens de force et de violence. Si jamais les jacobins pouvoient être renversés par les modérés. Si à ces moyens succédoient les principes de justice et de modération que professoient les girondins; ces principes seroient le terme des victoires, et l'écueil où viendroient se briser les succès. La France, déchirée par la guerre civile, seroit aussi-tôt conquise et démembrée. Telle est la situation terrible où elle est amenée, que la justice et l'injustice sont pour elle des fléaux presque également redoutables : elle triomphe par l'injustice; elle périt si elle est juste.

Sur quoi donc sont fondés ces exploits qui portent aux nues la gloire du nom françois? Sur quoi reposent tant de tro-

phées? Sur le crime. Où se termineront-ils? A quoi iront-ils aboutir? A la vertu, peut-être. Et déja St.-Just invoque sur la nouvelle république *le bonheur et l'austérité des vertus de Sparte.* Déja la Convention déclare que la probité et la justice seront désormais seules à l'ordre du jour. Ces vertus avoient pris le nom de *terreur* et de *mort*, pour purger la république des méchants qui vouloient la ruiner: elles doivent, lorsqu'ils sont abattus, reprendre, pour ne plus les quitter, leurs anciens noms de *probité* et de *justice.* Tel est le sens dans lequel la Convention vient de parler à Paris et à l'univers, *urbi et orbi.* (*a*)

Le vice et la vertu paroissent alternativement sur l'horizon du monde moral, et parcourent autour de lui des orbites, dont les loix ne nous sont pas connues. La vertu marche à la suite du crime comme son réparateur; et le crime succède à la vertu, comme la nuit succède au jour. Le système moral est le résultat de la différence apperçue entre l'un et l'autre: il repose sur la distinction du vice et de la vertu,

(*a*) Moniteurs de mars et avril 1794.

et n'est qu'un balancement de l'un et de l'autre (4).

Que furent les Romains dans leur origine?

---

(4) Oserai-je citer ici un passage des Lacunes de la Philosophie, page 198. " Les alternatives perpétuelles, et les balancements de bien et de mal, de vérité et d'erreur, sont la vie même de l'entendement. Supprimez ce balancement, suspendez ces oscillations, le jeu de l'entendement est détruit, le pendule moral est arrêté. Il ne reste plus de l'homme qu'une espèce d'automate, réduit à la vie animale, et en tout semblable à la brute."

Il ne me sera permis d'être un peu glorieux de ce passage, que lorsque j'aurai fait succéder à l'ouvrage informe qui le contient, les développements que j'ai promis. Les *Lacunes de la Philosophie*, titre postiche que je fus forcé de lui donner, parce qu'il fut mis à l'*index* et frappé d'anathême sous son vrai titre : *Du Moi humain, ou de l'Egoïsme et de la Vertu.* Les Lacunes, dis-je, ne sont qu'un cadre et quelques fragments. Je m'honore également des critiques et des éloges dont cet ouvrage fut l'objet dans le tems; car une cabale puissante dirigea les critiques, et de profonds penseurs donnèrent les éloges. Des hommes légers et superficiels, dont la société abonde, le jugèrent ensuite sur parole, et répétèrent les critiques, lorsque les plus célèbres universités d'Allemagne, plus indulgentes, me sommoient obligeamment de tenir ma promesse, et de remplir le cadre. Quelques écrivains

Une bande de voleurs errants, sans femmes, vers l'embouchure du Tibre, et vivant de pillage; comme le sont, de nos jours, les Cosaques Zaporaviens, retranchés dans leurs *setches :* ou les *Cystes*, espèce de flibustiers de terre, aussi célibataires, et cantonnés dans des îles du Niester. Lorsqu'ils voulurent se fixer, ébaucher parmi eux une espèce de gouvernement; la première pierre sur laquelle ils fondèrent fut un grand crime. Ils dérobèrent les femmes de leurs voisins, et les malheureuses Sabines, arrachées à leurs maris, à leurs enfants, à tout ce qu'elles avoient de plus cher, furent obligées de passer dans les bras de leurs farouches ravisseurs. La république fameuse, qui doit à ces brigands son existence, a néanmoins brillé à son aurore de toutes les vertus qui peuvent le plus honorer l'espèce humaine. La nouvelle république Françoise apparoît de même au monde sous les auspices de la rapine, du brigandage et du meurtre; et c'est sous

---

depuis l'ont essayé pour moi; ils ont cherché à me deviner, et sur-tout à découvrir le principe premier que je n'ai pas publié : mais ils n'y ont pas réussi.

ces auspices que les douze cents mille combattants qui la défendent, s'illustrent par un plus grand nombre de traits de courage, de constance, de grandeur d'ame, d'héroïsme et de dévouement, que n'en renferme l'histoire des Grecs et des Romains ensemble.

Les Romains anciens et les François modernes, sont une preuve vivante que des scélérats peuvent donner naissance à une république qui étonnera l'univers par le spectacle de ses vertus. La politique romaine n'étoit qu'un système raisonné de brigandage et de meurtre, et le citoyen Romain offroit en lui le modèle de la tempérance, de la frugalité, de la droiture et de l'humanité. Le crime à Rome étoit dans le gouvernement, et la vertu dans l'ame de ses citoyens. Chez les François on observe aujourd'hui le même phénomène. On voit dans les deux républiques le crime collectif marcher de front avec les vertus individuelles.

Nous sentons tous confusément que la justice n'est pas la force. J'ai bien peur cependant que l'une ne soit souvent prise pour l'autre; et que la force, revêtue des

apparences de la justice, ne soit ce que les hommes appellent la *justice.*

Si je porte mes regards sur les peuples qui vivent sous la loi naturelle, je les vois tous recourir à la force pour vuider leurs querelles et terminer leurs différents. Si je les dirige sur ceux qui vivent sous la loi conventionnelle, je vois les épreuves et les combats judiciaires, où la force du champion établit le droit, et fait l'office de justice; l'arbitrage de la force tellement estimé, que sous le nom de *jugement de Dieu*, on l'érige en *justice divine.* Ainsi, nations sauvages, nations civilisées, suivent à-peu-près la même jurisprudence. C'est toujours la justice établie et fondée sur la force. L'artifice même de la société civile n'est qu'un système de forces enchaînées et subordonnées les unes aux autres. N'est-ce pas au nom de la justice que le bourreau, le confesseur et les archers traînent de force le patient au supplice pour lui faire expier un crime qui, le plus souvent, est bien moins le sien propre que celui du mauvais gouvernement sous lequel il a eu le malheur de naître. Singulière justice, de punir un innocent des fautes que nous avons commises!

N'est-ce pas au nom de la justice que la force dispose de la vie d'un malheureux soldat, enrollé par la force ou par la fraude, pour le soutien d'une guerre injuste; et qui n'eût jamais songé à déserter, s'il se fut rangé volontairement sous la bannière des défenseurs de ses foyers et de sa liberté; seul cas, comme nous l'avons vu, où la guerre puisse être légitime.

La justice des hommes, cette justice pratique et usuelle, si opposée aux notions spéculatives du juste et de l'injuste, et qui dépose contre le vice de toutes les institutions humaines, est néanmoins très-nécessaire au maintien de ces institutions, et de l'ordre factice appellé social. Le perturbateur de cet ordre, bon ou mauvais, doit être puni de mort. Si vous accordez l'impunité au criminel le plus innocent, vous mettez en péril la société entière, et il n'existe plus de sûreté pour aucun de ses membres. Si vous ne punissez pas le déserteur, l'armée se débande, les ennemis pénètrent, l'Etat est envahi.

N'est-ce pas enfin au nom de la justice que la philosophie même emprunte de la force tout ce qu'elle a de plus terrible pour élever

élever en France l'édifice de la démocratie sur les fondements de la *justice eternelle?*

Tout est sur ce globe l'ouvrage de la force. La plupart des gouvernements n'ont point d'autre origine. L'audace et la violence, couronnées du succès, légitiment tout sur la terre. Malheur aux vaincus. Les deux républiques que nous avons mises en regard nous en fournissent de grands exemples.

Les Carthaginois tiroient leur grandeur et leur puissance de la source la plus pure et la plus légitime. Ils devoient leur prospérité aux arts, à l'industrie et au commerce. Telles étoient les bases respectables, sur lesquelles ce peuple laborieux avoit fondé sa république : lorsqu'au contraire, celle de Rome ne reposoit que sur l'usurpation et la rapine. Qu'est - il arrivé? Les Romains, non contents de s'approprier les riches dépouilles de Carthage, de massacrer ses habitants, de les réduire au désespoir, de convertir en ruines cette république florissante, ont cherché encore à la déshonorer, à la flétrir aux yeux de l'univers, et y ont réussi. Si Carthage eût vaincu Rome, le dialecte phénicien eût pris la

place de la langue latine. Nous serions bercés des grandes qualités de Carthage et de ses citoyens. Ses écrivains nous eussent vanté sur-tout leur probité, leur bonne-foi, ces vertus distinctives d'un peuple commerçant. *La foi romaine* réveilleroit en nous les idées de duplicité, de perfidie et de mensonge : et nous révérerions la *foi punique*. Rome nous eût été représentée comme le repaire du plus fourbe, du plus cruel et du plus méchant de tous les peuples.

Quel enchanteur que le succès ! comme il colore ou dénature ! Quel jour radieux il sait jetter sur l'objet qu'il favorise ! N'a-t-il pas, en France, transformé en chef-d'œuvre de sagesse et de législation, cinq années d'erreurs et de forfaits ? O justice ! O vertu ! qu'êtes-vous pour les malheureux humains ? Quel abus on fait de votre nom ! ou plutôt, quel brouillard épais vous dérobe à nos regards ! Si j'étois maintenant à Paris, et que je voulusse m'aviser d'appeller, *injustice*, tout ce qu'on y statue contre les nobles et les riches; mon opinion me coûteroit la vie. Si au contraire je me trouvois à Vienne, Pétersbourg ou Berlin, et que je voulusse y professer la vertu à la manière des jacobins ;

c'est par le dernier supplice qu'on m'avertiroit de mon erreur.

Certes, il est dangereux d'avoir une manière à soi de croire à la vertu, et je conseillerai toujours à celui qui, dans ce genre, voudra catéchiser, de se faire soutenir par une armée de deux cents mille hommes. C'est ainsi que Fréderic le grand osoit impunément ne pas croire à la vertu d'*Elisabeth* et de *Marie-Thérèse* (5).

La force a constaté la vertu des Romains, et marqué d'un sceau réprobateur l'infortunée Carthage. La force, en France, a changé l'assassin en un républicain, déguisé le crime sous les dehors de la vertu et du patriotisme, et fait de l'émigré un traître et un brigand.

Le plus sûr est donc de suivre sur la vertu les principes du philosophe Philopœmen; de la professer et de l'exercer comme lui (*a*). Des batailles gagnées ser-

(5) On connoit les sarcasmes de ce genre que Fréderic, qui battoit ses ennemis, pendant la guerre de sept ans, avec ses bons mots, sa plume et son épée, s'est permis contre ces deux illustres souveraines qui, à leur tour, ne le ménageoient pas.

(*a*) Voyez page 215.

vent merveilleusement à en fixer l'idée. Les victoires de Leuctres, de Messene et d'Arbelles ont décidé à cet égard en faveur des Thébains et d'Epaminondas contre Lacédémone ; des Achéens et de leur chef contre les Etoliens ; d'Alexandre et des Macédoniens contre les Perses. C'est à ces trois vainqueurs qu'elles ont décerné le prix de la vertu. Les victoires du sans-culotte *Pichegru* pourroient bien aussi l'adjuger aux François ; et la vertu des jacobins, l'emporter sur celles des puissances liguées et conjurées contr'eux, parce qu'elle est soutenue par douze cents mille hommes bien exaltés et bien déterminés.

Si de l'idée de la vertu, je passe à la notion de l'ordre ; mêmes obscurités ; jamais rien de réel ; une existence hypothétique comme celle de la vertu. L'ordre brille à nos yeux sous un rapport, et s'évanouit sous un autre. J'arrive au-devant d'un palais nouvellement bâti ; j'en admire l'ensemble, la symmétrie et l'ordre merveilleux qui règnent dans toutes ses parties. Une troupe de lézards passe à côté de moi, se présente et regarde. *Quel désordre effroyable dans cet amas de pierres*, se disent-ils entr'eux ! *tout y est clos*,

fermé, bouché; pas un trou par où nous puissions pénétrer, nous échapper: nous sommes repoussés de toutes parts, et livrés à la merci du premier barbare qui voudra nous massacrer. Le ciel se couvre de nuages : un bruit sourd se fait entendre: le tonnerre gronde ; l'air s'agite; la terre tremble, et le palais, bientôt, n'est qu'un monceau de ruines sous lesquelles restent ensevelis le propriétaire, sa famille et toutes ses richesses. Ah! s'écrient les lézards! *le bel ensemble, les belles proportions!* Ils entrent dans les ruines, passent par un trou, ressortent par un autre, trouvent par-tout à se cacher, et célèbrent à l'envi l'*ordre* qui règne enfin dans des décombres qui, de toutes parts, leur offrent des asyles.

L'aristocrate est bien fondé à croire qu'il n'éclata jamais sur aucun point du globe d'aussi affreux désordres que ceux dont la France est le théâtre depuis quelques années.

Mais, des hommes nouveaux; des histrions tels que *Collot*, des avocats obscurs comme *Barrère*, *Danton*, *Couthon* (6) qui,

(6) Les deux premiers sont des hommes d'esprit et de talent, et quand je parle de leur obscurité, ce

tout-à-coup, se trouvent revêtus de l'autorité suprême, qui parlent et commandent en maîtres. Mais, tous ces députés qui, dans les provinces, vont étaler le faste et le pouvoir des rois. Mais, cette nuée d'agents, de juges, de commissaires et de jurés, appartenant aux armées, aux comités, aux tribunaux dits révolutionnaires; qui, libres de préjugés ainsi que de remords, exploitent le Pérou dans chaque cave d'émigré : du débris des autels fabriquent des lingots : fondent les madonnes d'argent, soumettent au creuset les saints du paradis, et les épurent à leur profit; changent en or le sang des citoyens : qui, de toutes parts, voient venir à eux les plus jolies femmes, tendant les bras, et demandant des graces : l'une déposer à leurs pieds la rançon d'un mari; l'autre, son innocence, pour racheter la vie d'un frère ou d'un amant. Mais, le sans-culotte qui, au lieu de trente sols par jour qu'il gagnoit avec

---

n'est pas pour la leur reprocher. Il leur a manqué, à tous les deux, des circonstances où le rôle d'homme de bien fût aussi profitable et favorable à l'ambition, que l'est en ce moment celui d'homme pervers.

peine autrefois, reçoit un louis pour chaque tête qu'il abat; qui vit dans l'abondance; n'a d'autre soin que de boire, manger, dormir, s'enivrer et tuer. Tous ces hommes doivent trouver que jamais il ne règna un si bel ordre en France.

Ordre, *justice*; *vertu* et *vérité*, habitent dans le ciel. Les Dieux en possèdent la chose et ne nous en ont laissé que les mots.

On peut se demander avec étonnement, comment il est possible que les François déploient tant d'énergie pour le maintien de leur liberté : lorsque dans le fait, ils ne combattent que pour soutenir la plus épouvantable des tyrannies. Ce problême est aisé à résoudre. Les hommes ne se laissent point ainsi donner le change, et ne sont pas dupes à ce point. Depuis l'expulsion des nobles, l'armée est peuple. Le soldat voit son égal dans celui qui la commande. S'il se distingue, il peut monter au premier rang, devenir général à son tour. Il a de plus en perspective le partage des terres confisquées. Il sait donc très-bien pourquoi il se bat, et ne se trompe point sur le motif qui l'anime. Ce motif est bien réellement, la liberté : mais c'est la liberté,

pour lui et ses pareils, d'opprimer les ordres supérieurs de la nation, et d'exercer sur eux sa propre tyrannie. Disons cependant qu'il ne la voit pas telle. Le peuple François, naturellement généreux et humain, est bien loin de se croire un tyran. On lui a présenté la noblesse comme l'ennemie de son bonheur et de sa liberté. Il pense, en l'opprimant, n'exercer qu'un acte de justice (7).

L'égalité fut de tout tems le principal agent des révolutions. Presqu'aucun grand changement politique et moral ne s'est opéré sur ce globe sans cet agent. Mahomet n'oublia point de l'employer. Il sut, aidé de son génie et de l'ignorance de son siècle, le combiner avec le fanatisme pour fonder sa religion et son Empire.

---

(7) J'ai prouvé dans la onzième lettre de la *Correspondance*, d'une manière péremptoire, que l'institution de la noblesse, rappellée à ses vrais principes, devoit être la sauve-garde de la liberté Françoise et son plus ferme appui. Plusieurs écrivains se sont mis sur les rangs pour combattre cette onzième lettre, et ont annoncé dans les journaux du tems qu'ils la réfuteroient. Ils en ont reconnu, je pense, l'impossibilité, car aucun ne s'est montré.

Nous avons déja observé qu'il n'est point de novateur, point de chef de sectes religieuses qui n'y ait eu recours. Ce fut au signal de l'égalité que l'enthousiaste *Muncer*, rassembla des cohortes nombreuses qui mirent l'Allemagne à deux doigts de sa perte. *Pugatscheff*, *Oriah* de nos jours s'en sont servis avec le même succès. Ils ont donné les plus vives inquiétudes, le premier à la Russie, et le second à la maison d'Autriche. Suivis d'un petit nombre de brigands que le fanatisme de l'égalité avoit rendus féroces; ce n'est qu'avec des peines infinies qu'ils ont été réduits, dispersés ou détruits. C'est encore au nom de l'égalité que les *Haydamaques*, espèce de Cosaques, réunis aux paysans de l'Ukraine firent trembler la Pologne. Ils massacroient les nobles, les seigneurs, leurs femmes, leurs enfants, les coupoient en morceaux, et en combloient des puits. Qu'on se représente maintenant un peuple instruit, poli, que les nations prirent si long - tems pour modèle : vingt millions de François transformés par les jacobins en autant d'Haydamaques, parlant le langage de la raison et de la philosophie; appellant tous les peuples à la

liberté, et jettant au milieu d'eux le brandon de l'*égalité* : et qu'on juge du danger qui menace l'Europe ?

Doit-on se féliciter ou gémir de la découverte de l'Amérique ? Des philosophes ont paru hésiter. Je m'en étonne. Il y a pour l'homme vivant en société dix portes ouvertes au malheur. Faut-il lui en ouvrir dix autres ? C'est à ces termes que se réduit la question. La découverte de l'Amérique n'a fait que doubler le nombre de ces portes. Utile en apparence, et brillante dans ses effets ; elle a ouvert sur nous la boîte de Pandore. C'est de l'Amérique que nous vient ce venin subtil qui change en amertume le plus impérieux des besoins, attaque l'homme dans sa source, et verse sur sa vie l'opprobre et les souffrances. Nous lui devons un autre venin plus dangereux encore, et qui attaque les fondements mêmes de la société, et les sources de l'ordre et de la paix publique. C'est le poison politique de l'égalité. Colomb et ses marins nous apportèrent le premier. Et trois cents après, des guerriers, combattant sous les drapeaux de Wasington, ont

infecté l'Europe du second (*a*). L'Amérique nous a frappé de tous les fléaux à la fois. Ses mines, ses métaux nous ont rendu furieux. Elle a éteint en nous tout sentiment d'humanité. Elle a dégradé notre espèce par sa peste endémique; vicié notre postérité, tué nos ames par son or, et nos gouvernements par sa doctrine. Plus malheureuse encore que nous, elle a été forcée de reconnoître la supériorité de nos Antropophages sur les siens; et cette moitié du monde paroît n'avoir été découverte que pour être engloutie et dévorée par l'autre.

Si cette doctrine fatale s'étend et se propage sur la surface de l'Europe; nous en verrons les peuples enivrés, briser les ressorts de leurs gouvernements, et secouer le joug de toute autorité; se heurter entre eux, se pousser, se jetter les uns sur les autres: une lutte effroyable s'ouvrir entre la propriété et l'indigence: les possesseurs disputant le terrein, et obligés enfin de

(*a*) Messieurs les marquis de la Fayette et comte de Lameth.

céder au nombre et à la force. Des pays abandonnés, évacués, et repeuplés de nouveaux habitants : des villes florissantes n'offrir que l'image de la dévastation et de la mort. Déplacements successifs, émigrations lointaines ; l'habitant du nord chassé vers le midi, et celui du midi transplanté dans le nord. Flux et reflux, d'une contrée à l'autre, de vagabonds et de bandits. Débordement universel de crime, de pillage et de meurtre. Des fugitifs, ne trouvant nulle part des asyles, se rassembler en troupes, revenir sur leurs pas, rentrer dans leur pays, contraints d'en ressortir encore; pénétrer dans un autre, finir par s'exiler aux extrêmités de la terre. Des hordes de brigands l'inondent et la parcourent en torrents, n'épargnant ni l'âge ni le sexe, et portant en tous lieux le ravage et la désolation. Quel sinistre avenir, et quelle perspective lugubre ou déchirante ! De tous côtés, des familles, plongées dans le deuil, sont arrachées à leurs foyers: elles errent désespérées au milieu des dangers, se nourrissant de larmes, ne sachant où fuir, où se cacher, et comment échapper aux barbares ; évitant une horde, retombant dans

une autre. Tout ce qui fixoit auparavant l'attention, l'intérêt, le respect et l'admiration des hommes : naissance, richesse, vertu, beauté, science, grandeur, génie, pompe, éclat des titres; tout tombe sous leurs coups. Tout va se noyer, s'éteindre, s'abîmer et se perdre dans les gouffres ouverts sous ces flots de barbares!

C'est alors que se renouvellera, pour les nations civilisées, la détresse profonde où les réduisit l'invasion des sauvages du nord : crise terrible! époque à jamais désastreuse et lamentable! et la seule, dans la durée des siècles, à laquelle on puisse comparer la *révolution française.*

L'Empire Romain s'étendoit jusqu'aux extrêmités de l'univers connu. L'irruption des barbares en fit écrouler toutes les parties les unes sur les autres. Comment furent amenés ces tems affreux de gémissements, de ruines et de deuils? Qui put produire ce bouleversement universel de l'état social?

On nous dit que des nations hyperborées, sous mille noms divers jusqu'alors inconnus, sortirent tout-à-coup de leurs forêts, fondirent sur l'Empire Romain, et l'inondèrent de leur innombrable popula-

tion : et tout de suite on transforme en immense *fabrique du genre-humain*, quoi? les sapins et les glaces du nord. Des historiens ont répété cette sottise les uns après les autres. Ils ont écrit des volumes sur cette invasion ; nous en ont révélé toutes les circonstances, excepté celle qu'il importoit le plus de savoir, et qui explique tout. (8)

---

(8) Je l'avoue, j'ai pour l'histoire fort peu d'estime. Je ne la regarde en général que comme un méchant roman ; où toutes les vraisemblances sont à chaque instant violées. Elle nous fait connoître grossièrement quelques effets, quelques résultats : elle se tait sur tout le reste. Il y a plus ; quand la vérité exigeroit qu'on dit *noir* (pour m'exprimer trivialement) ; les intérêts particuliers et la passion lui font prononcer *blanc*.

Je me trouvois un jour dans une maison de Paris où étoit le maréchal de Luckner. Il arrivoit de Strasbourg (c'étoit au mois de mars 1792). Nous y raisonnions sur les futurs contingents de la campagne qui alloit s'ouvrir; nous en balancions les probabilités. La conversation avoit particulièrement lieu entre M. de Luckner et moi. Anacharsis Clootz écoutoit dans un coin, et n'y prit part qu'un moment et fort tard. M. de Luckner qui avoit qualité pour tenir la balance, trouvoit l'espérance bien plus légère que la crainte. Néanmoins, environné de patriotes qui vou-

Moins les sociétés humaines sont civilisées, perfectionnées, plus grande est la portion de terre qu'il leur faut pour subsister : c'est le cas des peuples chasseurs, nomades ou pasteurs. Ils parcourent, en petites troupes, leurs plaines immenses ou leurs vastes forêts, et s'y multiplient peu.

Dans les climats glacés du nord, l'habitant de ces terres infécondes est carnassier, et dévore en petit nombre la substance d'une grande étendue de terrein. Tel est celui du Canada et de toute l'Amérique septentrionale.

---

loient vaincre, et le poussoient à flatter leur envie. *Je crois cependant*, dit-il en riant, *que tout ira bien ; il ne nous manque que deux choses, des hommes et de l'argent.* Deux jours après, je vois cette conversation occuper plusieurs colonnes de la *chronique de Paris.* Clootz et le maréchal s'y trouvoient les deux interlocuteurs ; et Clootz qui avoit rédigé l'article, faisoit dire à M. de Luckner précisement le contraire de ce qu'il avoit dit. La première fois que je revis M. le Rédacteur, je le plaisantai sur son article ; il ne fit qu'en rire. J'ai eu souvent occasion de me convaincre, sur les événements dont j'ai été témoin, que presque toute l'histoire a été écrite comme ma conversation avec M. de Luckner.

C'est sous un ciel serein, sur des plaines fertiles, que les hommes se multiplient. Là, des peuples nombreux consomment peu sur un petit espace: c'est là, c'est aux Indes qu'il faut chercher l'*officina generis humani*. Il est vrai que cent mille hommes de cette fabrique seront toujours vaincus par cent Tartares de Tamerlan ou d'Attila; mais les soldats Romains n'étoient pas des Indiens.

La population est donc toujours en raison composée de la fertilité du sol et de la sobriété de ses habitants. Que deviennent alors ces essaims innombrables de Germains et de Gots, de Scytes et de Vandales, dont les terres romaines furent la proie et la conquête? Voici le mot de l'énigme que vous chercherez vainement dans les fatras qu'on intitule *histoire*.

Lorsque ces barbares attaquèrent l'Empire, y pénétrèrent; ils s'y fortifièrent de la foule des mécontents, des indigents: deux classes d'autant plus nombreuses, que l'Etat est plus vieux, plus corrompu. Ils les soulevèrent contre les grands, contre les riches. Ils débauchèrent, séduisirent les armées, qui, après y avoir réfléchi un moment,

moment, trouvèrent qu'il valoit tout autant piller pour leur propre compte que pour celui de leurs maîtres. Ils firent, en un mot, jouer la mine de l'égalité, dont le succès est toujours infaillible, quand le moment est bien saisi. Ils allumèrent un incendie qui gagna de proche en proche, dura près de deux cents ans, et porta toute la portion civilisée du globe au plus haut degré d'angoisse et d'infortune où il soit possible de la concevoir.

Ce que les barbares firent alors, les philosophes l'ont exécuté de nos jours. Ce sont eux qui ont distribué les mèches au peuple, mis le feu à la mine, et produit cette explosion qui nous menace d'une conflagration aussi longue et aussi générale que celle des premiers siècles de notre ère.

Peut-être le feu se seroit-il éteint de lui-même, si toutes les puissances de l'Europe n'avoient conspiré à l'entretenir, le souffler, le nourrir par la plus imprudente des guerres qui ait jamais été entreprise, et qui décèle un grand aveuglement dans leurs ministres et leurs conseils (9).

(9) Trois semaines avant la déclaration; me trouvant à dîné avec le même Clootz, et plusieurs des

Si quelque chose peut en arrêter les progrès, ce sont les préjugés que les jacobins ont cru pouvoir braver et au-dedans

---

membres de l'Assemblée : je pariai avec lui que nous n'aurions pas guerre ; tant elle me paroissoit inconcevable ; tant je voyois dans la guerre le vrai moyen de réunir tous les François, et de porter dans leur ame l'effervescence de la liberté et de l'égalité à son plus haut période. J'avois écrit en 1790, pag. 430 de la *Correspondance*, &c. *que les hostilités du dehors seroient le vrai moyen de prolonger la durée d'un système vicieux qui s'écrouleroit bien plus tôt, si aucun choc extérieur ne venoit le ranimer, &c.*

La guerre éclata, je payai mon pari de trois cents livres à *Clootz* qui, en le recevant, me dit, je perds au gain de ce pari onze mille sept cents livres. Il entendoit par-là les douze mille livres dont il avoit résolu de faire hommage à l'Assemblée en cas de guerre : offrande qui, réunie au titre pompeux d'orateur du genre-humain qu'il avoit pris, ne l'a pas sauvé de l'échafaud.

Je vais transcrire ici, par fragments, deux lettres écrites à des hommes en place qui me demandoient mes apperçus sur l'avenir, et me faisoient honneur de plus de pénétration que je n'en ai. Ces lettres, d'ailleurs, sont liées aux sujets que j'ai traités jusqu'à présent.

et au-dehors : l'association des principes irréligieux aux principes populaires. Ce sont les foiblesses des peuples, leur ignorance

---

Premiere Lettre du 30 octobre 1792.

.... Quoique les François aient marché les premiers, c'est à Padoue et à Pilnitz que l'Autriche et la Prusse ont commencé les premières hostilités. La constitution françoise étoit un monstre en politique, elle ne pouvoit tenir. En l'abandonnant à elle même ; en la livrant au tems, elle se seroit détruite. Les pouvoirs que laissoit au roi cette constitution, et sur-tout la *révision* : ses trente millions de reveuu ; le grand nombre de ses adhérents, la séduction, l'intrigue ; toutes ces circonstances pouvoient lui rendre ou une autorité illimitée, ou une autorité légitime, et alors, le rappel des fugitifs en étoit une conséquence nécessaire. Déja les principaux membres populaires de la première Assemblée Nationale s'etoient retournés du côté du roi, et la grande majorité de la seconde étoit pour lui.

Maintenant si les cours de Vienne et de Berlin me demandoient, qui a détrône le roi ? je leur répondrois, *vous*. Qui a perdu la noblesse ? *vous*. Qui a fait la révolution du 10 août ? *vous*. Qui a préparé la victoire de la minorité sur la majorité ? *vous*. Qui a pu opérer le triomphe des factieux et la convocation d'une nouvelle Convention ? *vous*. Sans la guerre, rien de tout cela ne seroit arrivé.... Sans cette mal-

qu'ils n'ont point respectées, et auxquelles ils ont eu l'imdrudence de ne pas se prêter. Ce sont les atrocités commises dans l'in-

---

heureuse guerre, les François étoient encore tellement attachés au roi, tellement prévenus en sa faveur, que lorsqu'il écrivit au roi François, son neveu, en avril dernier, pour le détourner (en apparence d'attaquer, et l'inviter à la paix : dans la lettre qui fut rendue publique, on lisoit ces paroles, qui ne sont pas sorties souvent de la bouche d'un roi. *J'ai juré*, disoit-il, *avec tous les François de vivre libre ou de mourir.* Je ne sais qui lui avoit suggéré cette ridicule declaration. Eh bien, le croiriez-vous mon prince ? Je voyois une foule de François attendris qui en étoient la dupe ; mais les jacobins initiés ne l'etoient pas : ils sentoient bien qu'ils étoient perdus s'ils s'endormoient, et ils préparoient dans le silence, déja à cette époque, la révolution du 10 août....

Votre Altesse sait mieux que moi qu'aucune ligue n'a eu de succès, même contre de petits Etats ; depuis la ligue de Cambrai, jusqu'à l'Europe réunie contre Louis XIV et contre Fréderic II ; sans oublier, dans l'intervalle, Marie-Thérèse, delaissée, réduite à elle même et à son impuissante *pragmatique sanction*. Entre les causes connues de ce phénomène, il en est une moins apperçue, c'est celle du principe de resistance, qui se proportionne toujours, dans ce cas, à la puissance. Lorsque des rois ligués se réunissent contre un seul peuple ; lorsque de tous côtés

térieur, et que leurs ennemis ont présentées aux peuples de l'Europe sous un jour plus affreux encore. Ce sont les vexations qu'ont

---

on cherche à l'accabler ; ses ressources intérieures acquièrent plus d'énergie. A peine sent-il ces poids énormes qui devroient l'écraser. Le ressort augmente à mesure que la pression devient plus forte, et que le danger s'accroit. Ainsi, chaque roi, qui se joint à la ligue, perd ses efforts, et prodigue sans fruit ses hommes et son or ; parce que la puissance qu'il déploie contre un peuple assailli, y fait naître aussitôt, du sein de la détresse et de la nécessité, une puissance egale. On n'observe point ce phénomène dans les autres guerres, parce que le danger de la destruction, qui crée le désespoir, n'y existe pas. On n'y fait usage, de part et d'autre, que de ses forces naturelles ; jusqu'à ce que l'un des deux Etats en guerre, moins heureux ou plus foible, demande la paix et l'obtienne. Voilà sur-tout ce qui a trompé les efforts de toutes les ligues. Ajoutez à cette cause le fanatisme de la liberté et de l'égalité qui exalte toutes les têtes en France ; l'horreur de l'oppression, cette horreur qui donna la victoire à une poignée de pêcheurs, ayant à combattre à la fois, sur un terrein envahi par les eaux, contre des armées de terre aguerries, contre les éléments et les flottes invincibles du démon du Midi : et vous aurez, je pense, une démonstration complette que la France est insubjugable. . .

éprouvées Allemands, Italiens, Espagnols et Flamands, avec lesquels on ne s'est nullement montré fidèle au cri redoutable de

---

Qu'elle ne puisse que se défendre, il n'y auroit rien là d'alarmant : c'est l'attaque, de sa part, qui fait frémir ; c'est par ses moyens offensifs que la France est vraiment formidable. Elle recèle dans son sein un instrument, terrible et tout nouveau, de destruction pour ses voisins. L'histoire n'offre rien qui ait avec cet instrument la plus légère ressemblance. Nous ne voyons pas que la démocratie Athénienne, furieuse contre la Perse, et ayant à se venger de ses rois, se soit jamais avisée de les combattre avec des propagandes, et de prêcher l'égalité et la prétendue religion des droits de l'homme, pour soulever les sujets contre leurs legitimes souverains. Cette doctrine ne peut se répandre en Europe sans y dissoudre tous les liens de la société civile. C'est une tactique aussi effrayante qu'inusitée que celle qui peut paralyser des armées ennemies, les tourner même contre les généraux qui les commandent, battre les rois avec leurs propres sujets, et se servir de la philosophie comme de la tête de Méduse, pour frapper ses adversaires d'immobilité. . .

. . . *Guerre aux châteaux, paix aux cabanes.* Ce cri d'autant plus féroce qu'il en a moins l'apparence; ce cri de ralliement ; ce cri d'une cruauté profonde et raffinée ; ce cri plus funeste que la voix des trompettes de Jéricho, qui ne faisoit tomber que des mu-

guerre aux châteaux, paix aux chaumières. Rendons graces à l'ignorance, aux préjugés, à la superstition : ils auront du moins, pour

---

railles : ce cri peut ébranler les trônes, renverser les monarques, et les ensevelir sous les ruines de leurs palais. Si cette guerre dure, je vois déja, dans une perspective peu éloignée, vos armées séduites, refuser de faire feu sur les François, mettre bas les armes à l'ordre de tirer, et se dire à elles-mêmes : *Pourquoi nous souiller du sang des François ; ils sont nos frères ; ils nous appellent à l'égalité ; ils nous désignent nos maîtres, nos nobles et nos rois comme nos ennemis et nos tyrans : ils ne nous demandent, pour prix des terres et des pensions qu'ils nous offrent, que d'être libres et heureux comme eux.* Quel est l'indigent, le simple soldat, l'homme du peuple, qui résistera à ces flatteuses amorces ? . . . La paix, mon prince, la paix ; le salut de l'Europe y est attaché, et je crois rendre un service signalé, en en démontrant la nécessité absolue.

S'il reste encore quelque moyen de ruiner le système anti social des François, c'est la paix. En abolissant la royauté, ils sont devenus plus conséquents à leurs principes, mais leur système de gouvernement n'en est pas moins impraticable. Quand ils n'auront plus d'adversaires extérieurs qui les tiennent unis, ils se déchireront de leurs propres mains. Je suis intimément convaincu que les François égaux ne tarderont pas à être les victimes de leur jalousie et de leurs dissen-

cette fois, été bons à quelque chose, et nous leur devrons peut-être notre salut.

Si jamais la marche irrévocable du des-

---

sions ; et que vainqueurs de leurs ennemis, ils seront vaincus par eux-mêmes. . . . C'est en fatigant les François, c'est en les excédant d'anarchie, de dissentions et de désordres, qu'on peut espérer de les amener à l'ordre.

. . . Votre lettre m'est parvenue dans les solitudes du Jura où je suis depuis quelques mois. Je plains l'évêque de Bâle, prince malheureux des contrées que j'habite et que j'ai eu occasion de voir à Bienne. Son pays est perdu pour lui. L'évêché vient, à l'instigation des François, de déclarer son indépendance, et de planter, comme en Savoie comme à Nice, l'arbre fatal, et d'arborer le bonnet rouge. La nouvelle est récente, elle est d'hier. C'est un incendie qui gagne de proche en proche. Gare le Brabant !

Seconde lettre du 20 janvier 1794.

.... Dunkerque délivré ; Marseille soumis ; la Vendée balayée ; Lyon rasé ; Toulon repris ; Landau débloque ; les ennemis de la France rechassés au-delà du Rhin ; un million d'hommes sous les armes qui ne respirent que vengeance, et à qui la Prusse et l'Autriche ont la bonté de donner des leçons, et d'apprendre, en les battant, le secret d'en être un jour battus.... Si on n'a pu entamer les François lorsque leurs armées fourmilloient d'hommes intéressés à croiser

fin imprima sur des évènements ses traces profondes et redoutables, c'est sur ceux de la révolution de France. Les obstacles se

---

leurs succès; que sera-ce aujourd'hui qu'ils en ont expulsé tous les nobles? Ils l'ont dit avant ces derniers avantages; *nous sommes entre la trahison et l'ignorance*: ils ont fini, avec raison, par préférer des ignorants fidèles à des traitres instruits.... Ce sont ces ignorants que leurs ennemis, à l'envi, se plaisent à instruire: ils leur enseignent le métier de la guerre, et les forment de loin à la victoire... Je le répète, on ne vaincra point les François par la guerre; on ne peut les battre que par la paix; mais pour peu qu'elle tarde à se faire, je crains beaucoup qu'ils ne deviennent invincibles et par la paix et par la guerre....

Cette guerre imprudente a révélé au peuple François le secret de ses forces et l'étendue de ses ressources.... Sans elle, on ne se fut jamais avisé de piller les églises pour alimenter le trésor public; de dépouiller les saints pour vêtir les guerriers; et, par une politique profonde, de supprimer, avec le culte chrétien la prise que les princes pouvoient avoir sur les peuples, et d'abolir une religion qui prêche la soumission aux puissances.... Que faire à la paix de douze cents mille hommes aguerris et indisciplinés, qui mépriseront les travaux rustiques, et porteront, au milieu des campagnes paisibles, l'esprit altier et turbulent des camps? On cherchera à occuper l'activité de ces hommes dangereux, et à détoutner au-dehors les

sont multiplés à l'infini au-devant de chacun de ses pas; et ces obstacles semblent n'avoir été pour elle que des moyens d'augmenter sa force. Elle a dû périr mille fois;

---

ravages qu'ils pourroient exercer au-dedans. De-là, à une republique guerrière et conquérante, il n'y a qu'un pas. On présentera en perspective aux soldats, pour prix de leur valeur, le partage des terres conquises et des dépouilles de l'opulence. Les prétextes d'attaque n'ont jamais manqué à l'ambition. Les républicains contracteront des alliances, imiteront la politique des Romains, de s'assimiler les peuples vaincus, et de n'avoir, autant qu'ils le pourront, qu'une puissance à la fois sur les bras Ils auront, pour trésors et magasins, la France entière et les pays conquis Je ne vois pas trop ce qui pourroit les arrêter; sur-tout, s'ils s'abstiennent de commettre les fautes qui leur ont aliéné l'esprit des peuples étrangers. Avant cinquante ans l'Europe peut passer sous le joug des jacobins. Le ciel nous en garde, mais sans une prompte paix, tout s'achemine à cette catastrophe....

Je connois les intentions pacifiques de V. E.; mais je sais aussi qu'on ne pense pas comme vous autour de vous.... Le malheur des princes en général est de ne pouvoir soutenir l'éclat d'une vérité qui les blesse et les importune. De tout tems, celui qui les flatta le mieux fut pour eux le plus habile et le plus clairvoyant, &c.

et toujours elle a puisé une nouvelle vie dans les apprêts qui devoient opérer sa perte. Quelle est la cause de ce phénomène ? C'est que tout contr'elle a été fait trop tard : c'est que l'importance du moment a été sans cesse méconnue. C'est ce moment d'agir, qui a tant d'influence, qu'on voit toujours manqué d'un côté, toujours saisi habilement de l'autre. C'est ce moment que les jacobins ont su constamment dérober à leurs ennemis. Les coups qu'on a portés à la révoluion, n'ont été qu'une chaîne non interrompue de mesures tardives. Il doit être démontré à tous ceux qui l'ont étudiée et suivie, que chacun des nombreux efforts qu'on a fait pour la renverser ou l'étouffer, auroit atteint son but, s'il avoit été employé un peu plutôt. Et c'est là un des caractères frappants de la *fatalité*. Toutes les conspirations qui se sont succédées n'ont abouti qu'à la rendre plus active, à en accélérer le mouvement. Chacune des combinaisons dirigée vers sa ruine a fait naître un succès. Chaque complot lui a valu une victoire : chaque assaut, un trophée.

Sous combien de faces on peut considérer la guerre qu'elle occasionne ! Et que

d'étonnants contrastes elle offre dans ses divers motifs, et dans les vues qu'on s'y propose ! C'est la liberté qui se débat contre des fers. C'est l'anarchie aux prises avec le despotisme. C'est une croisade de la démocratie contre la royauté. C'est une tyrannie qui se mesure avec une autre. C'est un comité de bourgeois qui résiste aux cabinets et aux conseils d'Etat de toutes les cours réunies. C'est une ligue formidable qui plie sous le génie de Robespierre. C'est la philosophie qui, lasse d'avoir fait si long-tems un usage inutile de la persuasion, a pris tout-à-coup le casque, la cuirasse et la lance, pour soumettre les hommes à son empire. Ce sont douze cent mille professeurs de droit naturel, qui veulent enseigner à l'Europe le *Contrat Social au pas de charge.*

Que résultera-t-il de ces luttes sanglantes, où l'on combat pour des excès également vicieux ? Au milieu de tant d'incohérences, que desirer ? Quels vœux former ? Le philosophe ne peut en faire ni pour l'anarchie, ni pour le despotisme, ni pour la licence, ni pour le crime, ni pour le pas de charge, ni pour les cours, et encore

moins pour Robespierre. Il se contentera d'en adresser au ciel pour le bonheur du genre-humain.

Nous touchons à une grande crise morale. Que la France soit victorieuse ou vaincue, sa révolution n'en est pas moins devenue invincible. Elle est par son éclat, par sa durée, par ses malheurs, par ses forfaits, par ses prodiges, comme un germe impérissable, jetté sur notre globe pour en changer la face. Culte, religion, politique, coutumes, opinion, usages, loix : tout, peut-être, y va prendre une nouvelle forme. Mais ce germe se développera-t-il rapidement ou lentement ? Quel sera son influence? L'espèce humaine en recevra-t-elle un mouvement progressif ou rétrograde? Voilà ce qu'il est impossible de prévoir, pas même de pressentir. L'avenir nous est impénétrable. Soumettons-nous, baissons la tête, et adorons. Car nous ne changerons rien au plan de celui qui a tout arrangé, disposé les choses de toute éternité, et pour qui l'univers n'est qu'un point; le présent, le passé et l'avenir, qu'un instant.

Fin du onzième Livre.

AVERTISSEMENT.

Nous avons dit déja que les onze livres qu'on vient de lire, commencés en 1790, ont été finis avant la catastrophe de Robespierre. Divers obstacles s'étant oppofés jufqu'à préfent à leur publication ; nous avons cru devoir en ajouter un douzième comme fupplément. Nous aurions pu nous en dispenser, puisque cet ouvrage, n'étant point une histoire, n'en eût pas moins été complet. Cependant, nous avons pensé que ce ne seroit point sans quelqu'intérêt que nos Lecteurs jetteroient un coup-d'œil sur l'esquisse des tems postérieurs à Robespierre.

DE L'ÉGALITÉ.

LIVRE DOUZIEME.

HONNEUR et gloire aux députés énergiques du 9 thermidor (*a*), qui ont abattu le tyran, et par sa mort sauvé la vie à des milliers de leurs concitoyens. Ils méritent tous la couronne civique. A quoi tient la destinée des nations? De quoi dépend celle de plusieurs millions d'hommes? De la structure interne et invisible d'un seul de leurs semblables. C'est à la manière dont la nature va, dans Arras (1), organiser, il y a trente-cinq ans, le plus obscur des fœtus, que viendra se rattacher le sort de la France, de l'Europe et de l'espèce humaine. Donnez à Robespierre autant d'intrépidité qu'il avoit de génie : et au lieu d'un dictateur farouche et sanguinaire, vous aurez un chef avide de gloire et de célébrité; un ambitieux prudent, géné-

(*a*) 27 juillet 1794.

(1) Robespierre étoit d'Arras, et avocat.

reux et humain. Robespierre n'est plus le fléau de son pays, il en est le libérateur. Il ne fait tomber que les têtes nécessaires, celles qui peuvent traverser ses projets. Il ne redoute plus la lumière; il s'entoure d'hommes instruits, bien loin de les proscrire. Il donne la paix à l'Europe, il en dicte les conditions. Il fonde enfin la république, et laisse après lui un nom chéri et honoré, au lieu d'un nom fameux et abhorré.

Donnez à l'infortuné Louis XVI, l'esprit, les talents, les lumières, toutes les qualités brillantes qui distinguent ce héros si connu dans la fameuse guerre de sept ans, maintenant le premier capitaine de son siècle. (2) Et les rênes du gouvernement

(2) Ce prince a paru un moment sur la scène de la révolution de France, à la tête des légions d'un roi son illustre parent, alors en guerre avec les François, aujourd'hui leur ami. Le plus grand général peut sur de faux avis, et de trompeurs renseignements, arrêter un plan de campagne, chef-d'œuvre aux yeux des gens de l'art. Il ne s'est pas trompé; il l'a été. Il s'apperçoit ensuite des erreurs dans lesquelles il a été induit. L'épidemie et ses ravages viennent ajouter au danger de sa situation. Il négocie, il se retire:

François

François sont tenues d'une main ferme et vigoureuse ; les abus sont frappés, l'économie règne dans toutes les parties de l'administration ; l'intrigue est nulle, le mérite placé, les talents honorés ; les gémissements du peuple se changent en bénédictions ; la nation est heureuse, elle oublie Henri IV ; son bonheur ôte jusqu'à l'idée d'une révolution, et Robespierre reste ignoré, ou ne se fait connoître que comme Cochin, Gerbier ou Mauleon.

La crainte rend cruel, trouble le jugement. Robespierre n'a versé tant de sang que parce qu'il trembloit pour sa vie. Tout lui portoit ombrage. Il ne croyoit jamais avoir fait à sa sûreté assez de sacrifices. Ces monceaux de victimes et de cadavres qu'il entassoit journellement n'étoient que des digues qu'il cherchoit à placer entre la mort et lui. Le 9 thermidor arriva. Il vou-

---

c'est alors qu'une retraite heureuse met le sceau à sa gloire, bien loin de l'altérer. Pierre le grand prit ce parti avec les Turcs sur les rives du Pruth, et sauva son armée, peut-être son Empire. Charles XII dans les mêmes circonstances, ne consultant que sa témérité, trouva sa perte à Pultava.

lut, dans ce moment critique, parvenir à ses fins, sans risquer sa personne. Lorsqu'il devoit agir, il ne sût que pâlir. Le peuple étoit pour lui : les sections balançoient. La liberté, la tyrannie planoient confusément sur les murs de Paris et flottoient indécises sur celui des partis que l'une ou l'autre avoueroit, prendroit sous son égide : elles attendoient un succès pour se déterminer ; également disposées à laisser le hasard couronner de l'un ou l'autre de leurs noms, les efforts de la commune et Robespierre ou de la Convention. Robespierre étoit suspendu entre l'apothéose et le supplice. Un coup de canon pouvoit le proclamer protecteur des principes et de l'égalité. Mais il temporisa, lorsqu'il falloit brusquer : c'est ce qui l'a perdu. S'il eût eu le courage de se fixer à ce dernier parti, la victoire lui restoit, on ne peut en douter. La mort atteint le lâche qui la fuit ; l'homme intrépide en la bravant l'esquive.

Maintenant si je voulois présenter un apperçu des événements postérieurs au 9 thermidor, je ne pourrois que me répéter. Cet apperçu ne seroit autre chose que celui

que j'ai donné des événements antérieurs, mais pris en sens contraire. Remontez du 9 thermidor au 31 mai, en effaçant tous les vestiges de la route. Marquez chacun de vos pas d'une empreinte opposée, et vous aurez parcouru l'intervalle qui sépare le 9 thermidor du moment actuel. Tout ce qu'on avoit édifié dans les quatorze mois qui précédent cette époque fameuse a été détruit dans les quatorze mois qui la suivent. Renversez les actions, les principes, les opinions et les maximes de la première période, et vous aurez l'histoire de la seconde.

Le 9 thermidor est donc l'inverse du 31 mai, avec cette différence que la plus récente de ces époques est une très-grande révolution, et que l'autre n'en est pas une. Je ne puis voir dans le 31 mai que des transfuges de l'égalité, des jacobins apostats, une majorité fourvoyée, qu'une minorité ortodoxe ramène, par la force, aux maximes reçues, consacrées et pratiquées depuis trois ans. Le 31 mai est un retour aux principes, et le 9 thermidor en est le renversement.

Que résultera-t-il du choc de deux systêmes opposés? Le premier est effroyable,

mais il a vaincu l'Europe, comprimé l'anarchie, contenu les factions et fondé la république. Faites succéder à ce système l'indulgence, la justice et la modération. Brisez le ressort de la terreur qui lui donnoit le mouvement et le faisoit marcher. Altérez, modifiez l'égalité qui transporte la multitude. Bannissez les idées de partage. Laissez reprendre à la richesse son ascendant. Ne parlez plus aux sens, à l'imagination du peuple, mais simplement à sa raison. Et tout ce qui étoit énergie, patriotisme et vertu dans le premier système, va devenir trahison, crime et tyrannie dans le second. Les mots de la langue n'exprimeront plus les mêmes choses; leur acception aura changé. Patriote et jacobin, qui ci-devant ne faisoient qu'un, ne s'entendent plus dans le même sens. Le patriote n'est plus qu'un assassin. La persécution lâche l'aristocrate pour s'attacher à lui. Les innocents sont dans les fers; les coupables sont libres. Les prisons ouvrent leurs portes aux premiers et se remplissent des seconds. L'aristocrate qui a souffert l'action, exerce avec fureur la réaction. Le patriote, pour échapper à sa vengeance

et au supplice dont les loix le menacent, se replie, se range sous l'étendard de l'aristocratie, et fait cause commune avec le royalisme. Le jacobin ou terroriste, qui étoit regardé comme le vrai soutien de la démocratie et de la liberté, est poursuivi comme leur détracteur. Les commissions militaires remplacent les tribunaux de Robespierre, et les têtes d'où sont partis tant d'ordres sanguinaires, tombent à leur tour sur l'échafaud. Le côté droit, renforcé de ses membres proscrits, reverse sur le gauche l'épouvante dont il fut si long-tems frappé. Les journalistes qui ont exalté la montagne et chanté ses exploits, l'insultent et la baffouent dans ses revers. Les jours de gloire du sans-culotte, marqués par les *Sans-culotides*, sont effacés de l'almanach. Le culte catholique est rétabli, les autels se relèvent; les prêtres reparoissent, reprennent leur empire, effraient les consciences, suscitent les remords, travaillent les esprits, et les ramènent à la royauté par la superstition. Le *maximum* et les réquisitions sont supprimés, et la famine marche à la suite de cette suppression, suivie de la tourbe infernale des agioteurs qui lui sourient. Les

émigrés rentrent en foule, cachés sous le pardon de la Vendée. Les fugitifs réclament l'héritage de leurs parents assassinés, et la justice le leur accorde. L'assignat, désormais sans base et sans appui, chancelle, tombe et va s'évanouir sous les restitutions. C'est ainsi qu'une ruine totale devient, sous le nouveau gouvernement, le prix de la confiance et de la foi que l'ancien exigeoit sous peine de la vie. La république voit tout-à-coup se déclarer contr'elle ses propres fondateurs, ses pères, ses enfants, unis à ses ennemis naturels; les prêtres, les nobles, les partisans du trône. Tous ensemble l'attaquent, la minent, la pressent de tous côtés; l'Europe les seconde. La machine du gouvernement s'arrête; les factions se réveillent; l'anarchie se reproduit; la discipline se relâche; les haines se raniment; l'enthousiasme s'éteint; l'illusion se dissipe; les fondements de la démocratie se laissent voir à nud; leur laideur frappe tous les regards; les causes de la république paroissent dans toute leur horreur; de toutes parts on les maudit; et quand on maudit la cause, comment chérir l'effet?

La république est donc perdue? Non.

Et c'est ici certainement le plus grand des prodiges qui ait signalé la révolution française. Jamais position ne fut plus délicate, plus périlleuse, plus environnée de difficultés que celle de la plaine. Use-t-elle de douceur et de condescendance? Les jacobins l'accusent de n'avoir fait le 9 thermidor que pour les royalistes : ils en prennent occasion de soulever le peuple, de le porter à un nouveau 31 mai. Use-t-elle de rigueur ? Elle n'a, disent-ils, renversé Robespierre que pour prendre sa place ; c'est une tyrannie qui succède à une autre. Veut-elle se concilier l'aristocratie par son humanité ? Elle en fait des ingrats : la liberté, les richesses, la vie qu'elle lui rend, seront dirigées contre elle-même. Se voit-elle forcée, par le désordre, les troubles et l'anarchie, de revenir à la terreur ? Elle fait le procès au 9 thermidor, et justifie Robespierre.

La conduite de la Convention, dans une situation aussi désespérée, est un chef-d'œuvre de politique, de prudence et de courage, que le hasard et la fortune se sont plus à couronner dans les journées

de germinal et prairial (1). Quand elles auroient été achetées, elles ne pouvoient mieux concourir au but de leurs vainqueurs. Ceux qui se sont trouvés à la tête des deux mouvements opposés du 9 thermidor et du 31 mai, ne sont pas les moins habiles.

Ajoutons que tous les grands changements que nous venons d'indiquer n'ont pas été faits à la fois : ils se sont succédés; rien n'a été brusqué; tout s'est fait par degrés. Long-tems encore après le 9 thermidor, le mouvement du 31 mai étoit regardé comme l'élan de la vertu et du patriotisme. La politique n'a déchiré que lentement le voile qui cachoit aux yeux du peuple, trop facile à tromper, l'opposition de ces deux journées. La montagne étoit debout. On n'osoit attaquer l'arche sainte où Robespierre avoit déposé son code (2) accepté par la France. Son nom étoit flétri,

(1) *D'avril et mai* 1795. Les jacobins conjurés contre le nouveau système, y furent sur le point de rétablir l'ancien. Ils finirent par être battus, et ces défaites réitérées ont ruiné leur puissance.

(2) La constitution de 1793.

son cadavre insulté, et il régnoit encore sur le *mont Sinaï*; il y dictoit ses loix. L'opinion publique a été travaillée avec art, et ce n'est qu'insensiblement qu'elle a été ramenée à une direction contraire à celle qu'elle avoit si long-tems suivie.

Cette opinion dépravée érigeoit en vertu le meurtre des ennemis de l'égalité et de la démocratie. La tribune retentissoit d'imprécations contre ces monstres dont il falloit purger la terre de la liberté. Elle ne faisoit entendre aux oreilles du peuple que les accents de la mort et de la destruction. Ses chefs, chaque jour, l'excitoient au carnage. Le patriote ne se croyoit pas digne de ce titre glorieux, s'il n'avoit teint ses mains du sang de quelqu'aristocrate. Il égorgeoit au nom de la patrie. On l'égorgeoit lui-même dans la Vendée au nom du roi et de la religion : et aujourd'hui encore cette même religion couvre de son manteau des compagnies d'assassins qui exercent sous les auspices de Jésus-Christ.

Le peuple voit par les yeux de ses chefs, et veut ce qu'on lui fait vouloir. Il se porte aux plus déplorables excès avec des intentions droites et pures ; et lorsqu'il s'agit

d'objets sacrés, la classe du peuple s'étend bien plus loin qu'on ne pense. Je l'ai dit ailleurs, je le répète ici, comment punir avec justice des hommes qui, en faisant le mal, croient faire le bien? Et cependant, comment fermer les yeux sur le plus grand des crimes? Comment faire grace au meurtrier, à l'assassin, quel qu'ait pu être son motif? Les grands coupables sont, sans doute, les instigateurs, les promoteurs; et parmi les assassins de l'ancien système, il est encore des scélérats bien avérés; ce sont ceux qui ont joint le brigandage au meurtre. On ne doit guères supposer qu'ils ont eu le bandeau sur les yeux. Des vols faits à la république par des hommes qui se disent républicains, jettent de grands soupçons sur leurs assassinats, et en éclairent les motifs.

Mais Robespierre lui-même n'auroit-il point partagé l'égarement du peuple? Ne seroit-il point, par hasard, un esprit exalté, à qui la révolution auroit tourné la tête? Cette impulsion effroyable qu'il a donnée à l'opinion publique, ne l'auroit-il point reçue de son propre cerveau? La religion des droits de l'homme, née de la révolution,

ne l'auroit-elle point enivré de ce même fanatisme qu'il a communiqué et propagé autour de lui ? Rien ne me prouve que jusqu'à son dernier moment, il n'ait été de bonne foi. Robespierre, soupçonneux, sombre et mélancolique, parlant sans cesse de providence, agissant sous ses inspirations, ne s'écartant jamais de la ligne rigoureuse des principes, prêt à leur tout sacrifier, me paroît avoir tous les caractères d'un fanatique. On n'a point dit, après sa mort, qu'il eût amassé des trésors. Il le pouvoit, sans doute. Si on eût trouvé dans ses papiers les traces d'une grande fortune, on en auroit parlé : on l'eût encore exagérée ; et dans toutes les horreurs dont on a chargé sa mémoire, on n'eût pas oublié des vols, des extorsions et des rapines qui pouvoient la rendre encore plus odieuse.

Robespierre a donné la plus douce des morts à une foule d'innocents. François Ier et Louis XIV ont fait périr dans les plus affreux supplices des Protestants par milliers. Pourquoi dit-on de Robespierre qu'il est un scélérat, et ne le dit-on pas de ces deux rois ? Tous trois se sont montrés atroces. C'est qu'on regarde à l'intention. Si

Robespierre n'a été hypocrite ni fourbe, il n'est pas plus scélérat que ces monarques.

Fanatisme des deux côtés, peut-être. La république, sous Robespierre, a poursuivi l'aristocrate comme fauteur de la monarchie et détracteur de l'égalité : et la monarchie persécutoit les Réformés comme républicains et déserteurs de la foi catholique. C'est toujours le fanatisme précédé de guillotines ou de bûchers, cherchant à introduire, par le fer ou la flamme, l'égalité de foi, de culte et de doctrine, ou celle des principes, des conditions et des fortunes.

Le théâtre sur lequel se joue le plus étonnant des drames et la plus sanglante des tragédies : ce théâtre où depuis six ans l'héroïsme et les forfaits se disputent le prix, est celui que les Druides jadis souillèrent des plus cruelles et des plus sombres superstitions. C'est dans ces mêmes lieux, sur les mêmes autels qu'ont été sacrifiés autrefois Albigeois, Vaudois, Huguenots, Catholiques. Le fanatisme est une source féconde où l'homme puise également et tous les crimes et toutes les vertus. Les évènements nous ont conduits à le pré-

senter, tant dans cet ouvrage que dans le précédent, sous l'un et l'autre de ces aspects. (*a*)

C'est à la philosophie à s'emparer du fanatisme, à le distiller avec tant d'art, tant de sagesse dans les institutions civiles, politiques et religieuses, qu'il ne puisse y produire que des effets favorables à la félicité sociale.

Nous avons traversé dans cet ouvrage six années d'une révolution, qui, entre toutes celles qui ont étonné et consterné la terre, s'élève comme un colosse qui les éclipse toutes. Qu'il seroit doux, après de si vives et de si cruelles agitations, de pouvoir se reposer enfin sur un avenir plus riant! Ne sera-t-il donc pas permis de l'espérer? Quoi! Une assemblée régénérée, rendue à elle-même, convenant de ses torts, confessant ses erreurs. Une assemblée qui n'est occupée qu'à réparer les désastres du précédent régime, qui sent la nécessité de l'union, appelle les lumières, cherche à venger la philosophie de toutes les horreurs commi-

(*a*) Voyez la *Correspondance d'un habitant de Paris*, &c. page 367 et suivantes.

ses sous son nom, qui n'use des pouvoirs immenses dont elle est revêtue que pour fermer les plaies de la révolution, et qui par tous les biens qu'elle sème sur sa nouvelle carrière, par son attachement inaltérable à tout ce qui porte le caractère de probité, d'humanité et de justice, prouve qu'elle est aujourd'hui composée d'hommes éclairés et honnêtes, de sincères républicains, et que les gens de bien en forment la grande majorité! Et le terme des calamités ne se laisseroit point encore apercevoir!

Une tranquillité apparente a règné un moment. N'étoit-elle donc qu'un de ces calmes perfides, avant-coureur de nouvelles tempêtes? J'entends courir aux armes. Quel jour se prépare? Un jour bien plus sinistre encore que tous ceux qui ont éclairé les époques sanglantes de la révolution. Loin d'approcher du port on s'en éloigne. L'art, la bonté des pilotes plient sous l'ascendant d'une étoile funeste qui n'annonce à la France pour dédommagement des maux qu'elle a soufferts, que des malheurs plus grands encore. Ce ne sont plus des citoyens unissant leurs efforts pour détruire une bas-

tille ou renverser un trône. Paris est divisé. La moitié de ses habitants va se précipiter sur l'autre, faire couler des flots de sang pour venger, perdre ou sauver la représentation nationale.

Reportons notre vue sur la position critique de la Convention. Rappellons-nous le détroit dangereux où la suite des événements l'a engagée, et nous verrons que la journée du 13 vendemiaire (*a*) en est une conséquence naturelle et un résultat inévitable. Le 9 thermidor a jetté la Convention entre deux écueils également redoutables. Placée entre l'indulgence et la terreur, elle ne peut impunément recourir à l'une ni à l'autre. La justice et la violence peuvent lui devenir également fatales. L'indulgence replonge la France dans l'anarchie, la livre aux manœuvres de l'étranger, laisse le champ libre à toutes les factions, et la terreur les réunit et les soulève contre la Convention.

Pour se tirer d'un pas si difficile, elle n'a qu'un parti à prendre, c'est de quitter sa forme conventionnelle pour revêtir bien

(*a*) 5 octobre 1795.

vîte une forme constitutionnelle ; c'est aussi celui auquel elle s'est décidée : mais ce parti là même est encore hérissé de difficultés. Le passage d'une de ces formes à l'autre ne peut se faire qu'à travers les bourasques de l'anarchie et des factions. La république peut y périr. La France est couverte de mécontents, de constitutionnels, de prêtres et d'émigrés rentrés ou échappés des prisons de Robespierre. Les patriotes sont dans les fers comme assassins ou terroristes. C'est en l'absence de ceux-ci, et sous l'influence de ceux-là que le peuple souverain, divisé en assemblées primaires, délibère sur une nouvelle constitution; et c'est aussi cette constitution qui est la cause, l'occasion ou le prétexte de la déplorable journée du 13 vendemiaire. La Convention l'a emporté. Qui des vainqueurs ou des vaincus étoit fondé? Car le jugement des hommes a séparé depuis longtems, ce qu'avoient autrefois réunis les *jugements de Dieu*, la victoire et le bon droit.

La constitution a été reçue et adoptée presqu'unanimément. Ou elle est bonne, ou elle est mauvaise. Si elle est mauvaise, on a eu grand tort de l'accepter. Si elle est

bonne,

bonne, tous les moyens imaginables doivent être employés pour l'établir et la mettre en activité. L'un des plus sûrs, sans contredit, est d'en confier l'exécution à ceux qui en sont les auteurs. Ils sauront l'exécuter, le pourront et le voudront mieux que personne. Leur amour-propre, leur gloire y sont intéressés. Remettre à des mains étrangères le soin de la faire marcher, c'est en compromettre le succès : c'est risquer le salut de la république ; ou bien, c'est avoir le dessein secret de la détruire.

La Convention a présenté ces considérations aux assemblées primaires, et les a invitées à confirmer, par leurs suffrages, des décrets qui conservent dans le nouveau gouvernement constitutionnel les deux tiers des ouvriers qui l'ont construit pour en suivre et diriger les mouvements pendant quelques mois. Le méchanicien à qui on disputeroit le droit d'essayer, d'éprouver son chef-d'œuvre, d'en règler les premiers mouvements : ne seroit-il pas fondé à soupçonner qu'on cherche à gâter, à ruiner son ouvrage, qu'on veut lui en ravir la gloire, et le perdre lui-même? C'est ce que

la plupart des sections de Paris ont fait à l'égard de la Convention, en rejettant le décret des deux tiers.

Ecoutons leurs raisons cependant. Elles lui disent: » Qu'est-ce que la liberté que « nous promet votre constitution, si dans « la seule des fonctions qui nous en pré- « sente l'ombre, vous nous gênez dans le « choix de nos électeurs et de nos repré- « sentants? Vous vous entourez de soldats, « vous nous dictez vos décisions; vous nous « circonvenez, nous isolez; vous attentez « à notre souveraineté; vous voulez nous « soumettre par la force des armes; vous « n'êtes que des oppresseurs qui cherchez « à perpétuer dans vos mains le pouvoir « tyrannique que vous exercez sur nous « depuis trois ans «.

La Convention répond: » C'est à vous, « foible portion d'un tout, à vous soumettre « au vœu de la majorité du peuple François, « et c'est à nous à le faire respecter. Ce vœu « s'est prononcé pour la réélection des deux « tiers d'entre nous; et la meilleure preuve « que nous puissions vous donner de la « liberté parfaite dont ont joui les assem- « blées primaires, et dont vous jouissez

« vous-mêmes, c'est la dureté de vos apos-
« trophes, l'audace avec laquelle vous nous
« parlez et que nous endurons. « (*a*)

Les sections repliquent : » A la tyrannie
« vous joignez l'imposture. Ce vœu que
« vous invoquez n'est pas pour vous. Vos
« relevés sont infidèles, (*b*) et ce n'est pas
« dans les ténèbres de vos comités secrets
« qu'on doit compter les voix. C'est à la
« France entière que vous devez en pré-
« senter un tableau exact et détaillé. «

François, si j'ose vous le dire, vous êtes trop inconséquents. Vous soutenez que vos représentants sont indignes de votre confiance. Pourquoi donc acceptiez-vous d'eux le système des loix sous lesquelles vous desirez de vivre? Si la Convention n'est composée que d'hommes vils et de méchants, comme vous cherchez à le persuader; une assemblée de scélérats n'a pu produire et vous donner qu'une œuvre d'iniquité. Supposons, comme vous le dites, qu'on vous ait déguisé le véritable vœu des assemblées primaires, ce que je suis fort

(*a*) Moniteurs du 16 et 27 septembre 1795.
(*b*) Moniteur du 28 septembre 1795.

éloigné de croire, vous auroit-on trompé? Trompe-t-on l'enfant à qui, par supercherie, on fait avaler le breuvage amer qui doit lui sauver la vie?

Sans cette supercherie, si elle existe, quelle effroyable perspective! Les assemblées primaires, livrées, sans le savoir, aux influences du royalisme déguisé, ne peupleront les nouveaux corps législatifs que de royalistes. (3) Alors tout est renversé, et la révolution, rebroussant sur ses pas, va peut-être encore employer six années à revenir, à travers de nouvelles ruines et de nouveaux massacres, au point d'où elle étoit partie. Le peuple souverain n'est qu'un grand enfant, que pour son bien, il faut tromper souvent. Si vous ne le trompez, vous le perdez, et s'il s'en apperçoit, il vous égorge. La souveraineté du peuple finit toujours par là.

---

(3) Ceux qui m'auront lu, sentiront bien que ce n'est pas la royauté qui me fait peur, mais seulement l'impossibilité d'y revenir sans armer une moitié de la France contre l'autre. Un nouveau trône ne peut être fondé que sur des cadavres, et ce n'est qu'à force de l'arroser de sang qu'on pourra lui faire prendre racine.

La Convention s'est tirée de la crise du 13 vendemiaire avec la même dextérité que de celle du 9 thermidor. Elle a déployé dans l'une et l'autre la même sagesse, la même habileté. C'est par un juste mêlange de clémence et de sévérité qu'elle a ramené les uns, intimidé les autres, fermé les yeux sur les coupables. En punissant les royalistes, elle s'est souvenue qu'en prairial, ils l'avoient délivrée du joug des montagnards.

Ici, nous rentrons dans le labyrinthe des factions; et nous recommençons à nous y égarer. Il est un fil à l'aide duquel on pourroit peut-être le parcourir, ce sont les sens variés de patriotes et de patriotisme; si ces divers sens ne formoient eux-mêmes un nouveau labyrinthe, comme nous avons eu déja occasion de l'observer.

Tout est obscur et compliqué dans la révolution de France, pour qui n'en considère que les mouvements extérieurs et le jeu apparent. Mais tout se simplifie et devient assez clair, lorsque pénétrant au-delà, on s'attache à en démêler et saisir les mobiles. On les trouvera tous cachés dans les replis secrets du cœur humain. Là, réside le type premier de toutes les

formes dont sait se revêtir l'intérêt personnel. C'est ce que nous avons assez insinué dans tout le cours de cet ouvrage. C'est aussi dans le cœur humain que l'architecte éternel a tracé en petit le plan original de tout ce que les hommes appellent dans la conduite de leurs semblables des labyrinthes et des dédales. Prenez pour guide les passions, et vous en suivrez avec facilité les sinuosités et les détours.

Dans une révolution entreprise pour la liberté et la patrie; le principe réel ou apparent de tous ses mouvements doit être la liberté et la patrie. Le patriotisme devient le voile uniforme dont chaque faction couvre ses vues et ses projets.

Ce fut le *patriotisme*, qui en 89 renversa la Bastille, mit le feu aux châteaux, se porta sur Versailles, en enleva le roi et le retint captif aux Tuileries.

Ce furent des *patriotes*, ayant à leur tête La Fayette et Bailli, qui firent feu sur des citoyens que le *patriotisme* avoit rassemblés au Champ-de-Mars autour de l'autel de la patrie.

Ce furent des *patriotes*, qui, au cri révéré de *la nation, la loi, le roi*, et à la voix des

patriotes *Péthion* et *Rœderer*, se rangèrent le 10 août autour de la constitution et du palais des Tuileries, pour les garantir l'un et l'autre de toute insulte.

Ce fut un *patriotisme*, bien plus brûlant encore, qui dirigea sur ce palais une foule de François, et les porta à exposer leur vie pour renverser un gouvernement qu'ils avoient tous juré de maintenir, et qui reposoit sur la foi d'un serment solemnel. C'étoient des patriotes qui vouloient dégager la démocratie de l'alliage monstrueux d'un monarque héréditaire, et qui ne croyoient pas à la sincérité d'un roi professant les principes de l'égalité et de la démocratie.

Qu'étoit le 31 mai? Que la lutte de deux partis qui se disputoient la palme du *patriotisme*? L'un, atroce et sanguinaire ne croyoit être qu'énergique. L'autre, inclinant pour la modération, n'étoit que foible et lâche aux yeux de son antagoniste.

Au 9 thermidor, les *patriotes*, pratiquant l'égalité absolue, furent heureusement vaincus par des *patriotes* inconséquents qui ne vouloient l'égalité qu'en théorie.

En prairial, les *patriotes* battus le 9 ther.,

midor cherchent à prendre leur revanche ; attaquent les *patriotes* de la plaine pour remonter à la domination. S'ils réussissent les royalistes sont perdus. Ils retombent sous le coûteau révolutionnaire de la montagne. Ils sont intéressés à défendre la plaine. La crainte l'emporte sur la haine. Ils volent au secours de la Convention, lui font un rempart de leurs corps, et reçoivent d'elle en retour le nom de *patriotes*.

Mais ces patriotes de circonstance, qui tendent également à mettre sous leurs pieds la plaine et la montagne, pour élever un roi sur leurs débris; dès que leur crainte est dissipée reprennent leurs projets, et profitent de la crise des assemblées primaires, délibérant sur la constitution, pour renouer leurs trames contre la Convention. Alors la chance tourne et les noms changent ; et ces mêmes patriotes à qui la Convention doit son salut en prairial, marchent contre elle en vendemiaire, et ne sont plus que des ennemis de la république et des conspirateurs; lorsqu'au contraire les jacobins qui avoient juré la perte de la Convention, mettent tout-à-coup un frein à leur ressentiment, se rangent autour

d'elle pour la défendre des royalistes, et redeviennent ce qu'ils étoient dans l'origine des *patriotes de* 1789.

Après le 9 thermidor, les jacobins, poursuivis comme assassins, s'étoient rapprochés des royalistes, mais cette union monstrueuse, ainsi que celle des royalistes à la Convention, ne pouvoit durer; elle ne devoit subsiter qu'aussi long-tems que la crainte qui avoit formé l'une et l'autre règnoit dans les esprits.

Les jacobins de la montagne, qui, sous Robespierre, ont comprimé les factions, par l'appareil des supplices, deviennent eux-mêmes, sous le nom de *terroristes*, lorsqu'ils sont abattus, une faction odieuse à tous les partis. Les girondins et l'aristocratie, qui ont également souffert de leurs excès, ont pendant quelque tems réuni leurs efforts, et donné le nom de *terroristes* à tous les patriotes embrasés par Robespierre. Il y a donc eu un moment où les royalistes et l'aristocratie, également recherchés et favorisés par les deux partis rivaux de la montagne et de la plaine, auroient pu les perdre l'un par l'autre. Ils étoient secondés par l'intrigue et l'or de l'étranger. Ils avoient

une foule de créatures et de partisans dans l'intérieur. La plupart des Journaux leur étoient dévoués ou vendus. Tout paroissoit leur annoncer un plein succès; et ils sont loin de l'avoir obtenu. Nous verrons encore ici que tout a dépendu d'un chef intrépide, habile et de génie, qui ne s'est pas trouvé. (4)

C'est avec le sens sinistre attaché au mot *fédéraliste* que la montagne a poursuivi la plaine. C'est avec l'idée sanglante que pré-

---

(4) Les royalistes, nous l'avons dit, devoient tout à la Convention, et à sa conversion subite du 9 thermidor. Pour prix de ses bienfaits, ils lui réservoient des poignards et la mort. Ce sentiment affreux dans la vie de l'homme privé, n'étonne point dans celle de l'homme public et passionné, livré aux convulsions et au délire de l'esprit de parti; mais il devoit être renfermé soigneusement au fond des cœurs, et couvert de toutes les apparences de la reconnoissance. Il a percé : il s'est manifesté au-dehors. Incroyable excés d'aveuglement et d'imprudence! Les royalistes avertissoient ainsi la Convention de se tenir sur ses gardes. Ils faisoient plus; ils l'excitoient, la poussoient à faire de sa force le même usage dont ils avoient été victimes avant le 9 thermidor. Des conspirateurs habiles frappent et ne menacent point.

sente celui de *terroriste* (5) que la plaine à son tour s'est vengée de la montagne et l'a persécutée.

Si le 9 thermidor est l'inverse du 31 mai; le 13 vendemiaire est l'inverse du premier prairial. Le 13 vendemiaire lève la toile qui cachoit le sens de *terroriste*, comme le 9 thermidor a levé celle qui cachoit le sens de *fédéraliste*. Elle reste baissée sur la nature du mouvement des sections de Paris au 13 vendemiaire. La moitié de la France

---

(5) Il n'est pas indifférent de déterminer ce qu'on doit entendre par *terroriste*, et de fixer le sens de cette dénomination nouvelle : car on pourroit s'en faire un jour les idées les plus extraordinaires. On regarderoit peut-être les terroristes comme une espèce d'hommes, ou plutôt de monstres à figure humaine jusqu'alors inconnue; comme une race d'êtres féroces, venus des pays lointains, et attirés en France par les jacobins pour être les ministres de leurs fureurs, et des instruments de pillage, de ruine et de désolation.

Un terroriste est tout simplement un patriote exalté qui a toujours présent à la mémoire ce mot exécrable de St. Just, *osez*, et son commentaire, *si vous épargnez un seul aristocrate, vous préparez cinquante ans de troubles et de déchirements*, &c. &c.

l'a cru un mouvement royaliste, l'autre moitié, un mouvement républicain et patriote. La résistance de la Convention a été de même considérée, par les uns, comme la résistance du patriotisme, et par les autres, comme celle d'un pouvoir absolu qui cherche à se perpétuer. On voit le Faux-bourg St. Antoine *terroriste* et rebelle en prairial; patriote et fidèle en vendemiaire, passer successivement du rôle d'assiégé par la Convention à la première époque, à celui d'assiégé pour la Convention à la seconde.

Terroristes, fédéralistes, royalistes sont également patriotes et traîtres. Tout dépend des tems, et des fluctuations de l'opinion, qui, tour-à-tour, les a prônés vainqueurs ou dégradés vaincus.

Les jacobins, sous le nom de montagnards, terroristes, assassins, patriotes exaltés; car toutes ces qualifications sont devenues plus ou moins synonimes : les jacobins, dis-je, présentent à l'époque de vendemiaire un spectacle fort extraordinaire. Ils forment entr'eux comme une nation à part, et rebut, ainsi que les Juifs, de tous les autres peuples. Ils sont repoussés par les royalistes.

chassés des assemblées primaires, (*a*) rejettés par les modérés et les feuillants qui dominent dans la Convention, et en horreur aux girondins. Puis, après la victoire de la Convention sur les sections, due en grande partie à leur courage, on les voit, hommes sublimes, demander à la barre (*b*) la grace de leurs plus mortels ennemis, prier pour leurs bourreaux, et pardonner aux bandes de Jésus et du soleil. (6)

Dans toutes ces métamorphoses, il y a du merveilleux. Les prisons de Paris sont devenues des lieux d'enchantement. Elles s'étoient gorgées de scélérats pendant la vie de Robespierre; elles ne vomissent, après sa mort, que des hommes de bien. Ce sont ces hommes qui en prairial sauvent la Convention, la liberté et la patrie. Après le 9 thermidor, les prisons se remplissent de nouveau de terroristes et d'assassins; et à l'époque du 13 vendemiaire, elles ou-

---

(*a*) Moniteur du 25 septembre 1795.

(*b*) Moniteurs des 14 et 16 octobre 1795.

(6) Le fer de ces assassins n'étoit dirigé que contre les terroristes.

vrent leurs portes, et ne restituent que d'honnêtes gens, des libérateurs de la Convention, des soutiens de la république; et pour tout dire enfin, elles ne rendent à la société que des *patriotes de* 1789.

On peut supposer que les prodiges de la révolution se sont étendus jusques dans les prisons; qu'ils s'y forment des espèces de chrysalides mystérieuses; qu'on y entre ver, chenille, ou tout autre vil et abject animal, et qu'on en sort régénéré, paré des plus belles couleurs, et prenant vers le ciel, sur des aîles brillantes, un généreux essor.

Comment distinguer le faux du vrai patriote? Tous peuvent croire, de bonne comme de mauvaise foi, qu'ils soutiennent la cause de la patrie. Le patriotisme est un masque flexible qui s'ajuste à tous les partis, se plie à toutes les factions, et qu'elles se disputent avec autant de droit peut-être les unes que les autres. En effet, la France renferme cinq opinions principales. 1°. Les partisans de la monarchie absolue. 2°. Les partisans de la démocratie royale, ou de la constitution de 1791. 3°. Les partisans de le démocratie absolue ou de la constitution

de 1793. 4°. Les partisans de la constitution Angloise. 5°. Les partisans de la constitution de 1795. actuellement en vigueur ; ou pour les désigner par des noms de factions, nous appellerons les premiers des *royalistes*, les seconds des *constitutionnels* ; les troisièmes des *démocrates* ; les quatrièmes des *aristocrates*, et les cinquièmes des *républicains*. Chacune de ces factions compte peut-être au nombre de ses membres autant d'hommes purs, irréprochables, que d'ambitieux et de frippons.

Les *royalistes* croient qu'une multitude mobile, impétueuse, telle que le peuple François, a besoin, pour son propre bonheur, d'être fortement contenue : que la France est parvenue à ce degré d'étendue et de population, où l'autorité ne peut être partagée sans donner lieu à des divisions et des chocs plus ou moins voisins de l'anarchie, le plus grand des fléaux de l'état social : qu'un chef unique doit y réunir tous les pouvoirs, y être le seul représentant, le seul dispensateur des graces, des places et de la force publique, et règner d'après des loix fondamentales, dont les gardiens naturels sont des parlements, un

corps de noblesse, et un clergé riche et honoré. Ils attestent 1400 ans de puissance, de gloire et de bonheur obtenus sous ce régime : on peut les leur contester : n'importe; les royalistes dans ce sens sont *patriotes.*

Les *constitutionnels* regardent un roi démocratique comme la plus belle des conceptions politiques, et la plus favorable au bien-être, et à la liberté de leur patrie, et dans ce sens les constitutionnels sont *patriotes.*

Les *démocrates*, s'élèvant beaucoup plus haut, croient que les rois ne sont que des usurpateurs; qu'ils se sont servis des superstitions et des préjugés pour asservir les peuples, seuls souverains légitimes de la terre, et que la démocratie absolue est le plus parfait des gouvernements, et dans ce sens, les démocrates sont *patriotes.*

Les *aristocrates* pensent, d'après l'exemple de l'Angleterre, que la distinction des rangs, et un juste équilibre entre les différents pouvoirs, sont les seuls moyens de concilier la liberté, mère des arts, de l'industrie, avec la force du gouvernement, et les avantages de l'ordre, de la tranquillité

et de la paix publique. Et, dans ce sens, les aristocrates peuvent se qualifier de *patriotes.*

Les *républicains* sont des sincrétiques qui, empruntant des royalistes, un roi qu'ils divisent en cinq personnes; des démocrates, l'égalité et la souveraineté du peuple; et des aristocrates, la division des pouvoirs et leur balancement, croient être parvenus au dernier terme de la perfection en matière de politique et de constitution. Dans ce sens, les républicains peuvent se dire *patriotes.*

Jettons un coup-d'œil sur cette constitution républicaine, très-supérieure aux trois précédentes, sans doute; elle est regardée comme le port où les François, après six ans d'orage, doivent enfin trouver le calme et le bonheur. Puisse cet horoscope s'accomplir! On s'y est un peu rapproché des principes développés dans cet ouvrage, moins en réalité cependant qu'en apparence; plus par les mots que par les choses. On a bien parlé de balance. On a essayé d'introduire, dans la nouvelle constitution, des pouvoirs différents, et une espèce d'équilibre entr'eux. Mais, en y

regardant de près, j'ai peur de n'y trouver, au lieu d'une balance des trois pouvoirs, que le concours des trois fractions d'un seul et unique pouvoir; ou plutôt, qu'un seul et unique pouvoir divisé en trois fractions qui rivaliseront entr'elles, se heurteront avec le souverain, disputeront avec lui de souveraineté, et appelleront ainsi l'anarchie et la guerre civile.

Tant que l'égalité et la souveraineté du peuple seront des loix fondamentales de l'Etat, ces loix en contradiction avec la distinction des trois éléments politiques, ramèneront toujours le système naturel, la doctrine des jacobins et le gouvernement de Robespierre. Et en ce cas, il est à craindre que le pressentiment de St. Just ne s'accomplisse. *Notre liberté*, dit-il, (*a*) *aura-t-elle donc passé comme un orage, et son triomphe comme un coup de tonnerre?* (7)

(*a*) Moniteur du premier décembre 1792.

(7) Car un despotisme aussi affreux que celui des deux comités de salut public et de sûreté générale, pouvoit être utile et servir la chose publique pendant la guerre, pour soustraire la France à un démembrement, et la sauver de la conquête; mais il doit s'écrouler pendant la paix.

Quels seroient les changements à faire dans cette quatrième constitution, et quelle espèce enfin de gouvernement libre donner à la France ? C'est dans le foible essai que j'offre au public, qu'est contenue la réponse à ces deux questions. Je ne l'ai peut-être que bégayée. Puissé je du moins avoir fourni à d'autres des moyens de la prononcer d'une voix plus distincte, plus forte et plus sonore. Je borne là mon ambition.

Je veux encore supposer un moment que le vaisseau de la république (pour me servir d'une figure devenue très-commune) soit entré dans le port par la nouvelle constitution. Reste à savoir si ce port n'est point percé à jour, et s'il ne communique pas avec une autre mer toute aussi périlleuse, où le vaisseau peut, par des coups de vent, être entraîné, jetté, et rester exposé à des dangers plus grands encore que ceux dont il vient de sortir. Si le port est fermé, la révolution est finie. S'il est ouvert ou perméable, c'est à recommencer. On dit qu'il étoit clos il y a six ans; mais on soupçonne que la digue qui en fermoit l'une des ouvertures, a été renversée à la suite d'un

déluge où le papier a fait la fonction d'eau, et dont les débordements ont causé les mêmes ravages.

Un milliard d'assignats pouvoit sauver la France ; trente milliards l'ont conduite à un état d'épuisement dont elle aura peine à se relever. Elle s'est ouverte ainsi toutes les veines par où son or s'est écoulé : et des terres en friche, des atteliers déserts, des fabriques sans bras, un commerce détruit, les arts anéantis, l'industrie éplorée, ne pourront le lui rapporter que difficilement. Ce n'est point cependant encore là ce qui peut la tuer. Un des caractères les plus frappants de la décadence prochaine d'un Empire est de ne pouvoir employer la force sans se perdre, ni user de foiblesse sans recevoir des atteintes mortelles. Telle me paroît aujourd'hui la France ; et de plus, elle n'offre pas un coupable qu'on puisse frapper, lors même qu'on l'oseroit, sans risquer d'être injuste. Elle n'est plus peuplée que d'êtres équivoques, que d'hommes à qui les bisarres contrastes de la révolution ont imprimé deux faces, dont l'une est innocente et l'autre criminelle. Si nous plaçons sa naissance à l'an 89, puisque c'est

de là qu'elle date sa nouvelle existence ; comme nous avons observé ci-devant qu'elle a rassemblé, dans l'espace de six ans, la vie toute entière des Etats qui ont duré mille ans, on peut la regarder comme vieillie avant le tems par cette succession rapide d'efforts et de prodiges. Semblable, à cet égard, au développement accéléré de ces enfants célèbres qui, brillant de connoissance et de savoir à l'âge où leurs pareils ne savent qu'épeller, ont, à huit ou neuf ans, étonné l'univers par leur érudition, et, à quinze ou dix-huit, offert tous les signes de la décrépitude. (8)

La situation critique et périlleuse de la France se manifeste dans les débats du corps législatif. Elle transpire et se retrace dans les discours de chaque député. On y voit la république pressée par deux nécessités également impérieuses, dont l'une la ramène à Robespierre pour exister, et l'autre l'en éloigne pour s'honorer. Elle paroît comme suspendue entre deux impulsions opposées, celle reçue du 9 thermidor qui

(8) Tels furent Pic de la Mirandole, les frères Baratier et quelques autres.

la conduit à la droiture et à sa ruine ; et celle donnée par le 31 mai qui la mène à la victoire et à l'opprobre.

Un des effets de cette situation est de jetter sur les ennemis secrets de la république un jour aussi propice qu'il est défavorable à ses soutiens ; (quand je dis ennemis, j'entends de fait, et non peut-être d'intention), de prêter à l'éloquence des premiers les couleurs séduisantes de la justice, de l'humanité et de la grandeur d'ame, et de les refuser aux discours des seconds. Nous prendrons pour exemple deux grandes questions agitées dans l'assemblée : les restitutions et la liberté de la presse.

Les questions d'intérêt public ont toujours deux faces. L'une est conforme aux règles générales de la morale ; l'autre, aux circonstances particulières où se trouve l'Etat au milieu duquel on les discute. Il est rare que ces deux faces ne se choquent en plusieurs points. L'art consiste à en sauver les dissonnances. C'est le but des *manifestes.* C'est l'emploi des publicistes et des écrivains que les cours tiennent à leurs gages. Au milieu de leurs intérêts qui se

croisent, la justice et l'utilité deviennent des problêmes qui ne laissent échapper de leurs solutions incertaines et variables que des vérités de convenance.

Tout ce qui est utile n'est pas juste, et ce qui est juste est souvent très-nuisible. Tant que les hommes et les gouvernements seront constitués tels qu'ils sont; que la guerre sera leur état habituel et naturel (*a*). Tant que le malheur des uns fera le bonheur des autres : que la prospérité d'un pays sera le plus souvent fondée sur les pertes et les désastres de plusieurs autres : qu'une puissance ne s'ouvrira des sources de richesse qu'en tarissant celles de ses voisins; l'accord de la morale et de la politique ne sera qu'un des beaux rêves de la philosophie. *Si nous voulions être justes*, disoit un Anglois, homme d'Etat, *nous n'aurions pas pour trente ans d'existence.* On rempliroit un volume des infractions faites à la morale par les divers gouvernements de l'Europe (*b*).

(*a*) Voyez page 411 de la *Correspondance*, &c.

(*b*) Nous en avons touché quelque chose dans l'Introduction.

Ils ne sont justes que quand ils trouvent leur intérêt à l'être.

La France est aujourd'hui le théâtre du plus furieux combat qui se soit jamais livré entre l'utilité et la justice.

La liberté de la presse est la vraie caractéristique d'une république, en ce qu'elle fait de l'Etat entier une chose commune à tous, en le mettant sous la garde et la surveillance de chaque citoyen : elle entretient l'amour de la patrie, éclaire l'administration, fait trembler les tyrans, et contient les pouvoirs dans de justes limites : inséparable de la liberté civile et politique, et rempart le plus sûr des cités, il faut donc à tout prix l'établir.

Quoi de plus juste encore que de restituer à de malheureux enfants les biens de leurs parents assassinés ?

Mais une république naissante, attaquée au-dehors, au-dedans ; assaillie de tous côtés par les plus effroyables tempêtes ; réduite, pour signe des valeurs, au défaut d'or, à du papier-monnoie, a besoin de monter les esprits à une grande hauteur, de leur imprimer un mouvement uniforme, de les diriger vers un but commun,

de produire une grande illusion, et de souffler dans tous les cœurs l'enthousiasme et l'héroïsme. Pour y réussir, il n'est qu'un seul moyen; c'est celui mis en œuvre avec tant de succès, lorsque la France se soulevoit en masse, et, couverte d'enclumes, forgeoit le fer, fabriquoit de toutes parts ses foudres, en tiroit de son sein les éléments et la matière, et présentoit à la fois l'image d'un camp, d'un attelier et d'une vaste forteresse bordée de soldats invincibles. Quel est ce moyen? *L'opinion.* C'est elle qui régit les mortels. C'est avec l'opinion toute-puissante qu'on maîtrise les évènements, qu'on élève l'homme au-dessus de lui-même. Mais qu'est-ce que l'empire exclusif d'une pareille opinion? Qu'exige cet empire? La suppression de toute liberté aux opinions partielles, différentes ou contraires, c'est-à-dire l'esclavage de la presse. Accordez-lui la liberté, les opinions seront nombreuses, divergentes, et ne produiront plus d'effet; ou bien, elles suivront des directions opposées, elles s'entrechoqueront, et se détruiront l'une par l'autre. Il n'y aura plus d'opinion, et l'énergie, l'enthousiasme et ses prodiges s'éteindront avec elle.

Ce ne sera point encore là le plus grand des malheurs. Les plumes ennemies distilleront le fiel au nom de la liberté et du patriotisme ; jetteront le découragement dans les esprits, déchaîneront les presses contre les opérations du gouvernement, les tourneront en ridicule, déprimeront les assignats, répandront l'alarme et les soupçons sur l'hypothèque, et chercheront à les ruiner dans l'opinion publique.

Que sera-ce encore, si, à l'appui des coups portés, par la liberté de la presse, au crédit des assignats, on les prive en réalité de leur gage, on leur enlève le fondement de leur valeur par les *restitutions* ?

Dix batailles perdues ne pouvoient faire autant de mal à la république que les tableaux pathétiques et les beaux mouvements des orateurs qui ont plaidé pour les restitutions et la liberté de la presse. Si la justice générale continue de décider ainsi les questions aux dépens des convenances particulières, c'en est fait de la république.

Ce qui, pendant le calme, est principe de vie, donne la mort pendant l'orage. Les Romains, dans les tems difficiles, laissoient dormir la république. Ils nommoient un

despote, en recevoient des fers, et pour sauver la liberté, y renonçoient. (9)

Dans le plan que je me suis proposé;

---

(9) Robespierre, jeune encore, et arrêté à l'entrée de sa carrière, ne peut être jugé, ni regardé comme un personnage connu. Il laisse un vaste champ aux conjectures. Peut-être, usant habilement du fanatisme, n'étoit-il point fanatique lui-même. Peut-être avoit-il plus de caractère et de fermeté que nous ne lui en avons supposé. Politique profond, il devoit ses succès à la dissimulation et à la ruse. Il en avoit été si bien servi! Qui sait si jusqu'au bout il ne cherchoit point à tenir tout de ces moyens et rien de la violence? A tenir des suffrages du peuple et de son choix ce que la force pouvoit lui procurer? S'il ne se flattoit point de l'amener à lui confier, pour un tems, une autorité sans bornes? Il étoit naturel qu'il préférât le titre de protecteur légitime à celui d'usurpateur et de tyran.

Robespierre auroit vraisemblablement soutenu les assignats, maintenu le *maximum* et les réquisitions; nourri, entretenu la chaleur des opinions dominantes et de l'enthousiasme, empêché les presses d'en éteindre le feu, redoublé d'efforts pour arriver à une paix glorieuse; et ces moyens, tout violents, tout injustes qu'ils fussent, eussent sauvé la France d'une banqueroute, et rapproché peut-être le terme des calamités de la guerre.

C'est, ce me semble, très-improprement qu'on

de saisir et de peindre l'esprit, le caractère de la révolution françoise, non d'en faire l'histoire, je dois terminer ici mon travail. C'est

---

parle du régime et du gouvernement de Robespierre. Il influoit, mais n'étoit pas le maître. Il auroit commencé à l'être, si le 9 thermidor l'eût placé sur le trône, au lieu de le précipiter dans le tombeau. La proscription barbare des arts et du talent, les ordres sanguinaires et les décrets atroces, émanoient tout autant, et plus encore, d'Amar, Collot, Billaud, Couthon, et des *formes acerbes* de Barrère, que de Robespierre, à qui vivant, les soixante treize députés détenus doivent la vie. Il écarta toujours leur jugement.

Aux victimes des deux comités gouvernants, joignez celles des exagérations et des cris forcenés d'Hébert et de Chaumette. Prosternés devant Robespierre et l'élevant aux nues, ils outroient ses maximes pour les tourner un jour contre lui-même. Ils espéroient qu'à force de massacrer, de blasphémer, ils le supplanteroient; et que le démagogue le plus agréable aux yeux du peuple, dont ils avoient fait un Dieu, seroit toujours celui qui, barbouillé et enduit d'athéisme, teint de sang et dégoûtant d'impiétés et de crimes, l'emporteroit, par ses excès sur ses prédécesseurs. L'ambitieux qui lutte contre les obstacles, et ce même ambitieux, lorsqu'il les a surmontés et franchis, sont souvent deux hommes très-différents.

bien assez que cette révolution ne ressemble à aucune autre. Je l'ai conduite jusqu'à cette époque où désormais elle ne peut plus ressembler qu'à elle-même. Cette époque est la journée de vendemiaire, qui termine les quatorze mois écoulés depuis la chûte de Robespierre. Les évènements que l'avenir nous cache pourront être du plus grand intérêt, mais ils ne seront pas neufs. Leurs caractères rentreront plus ou moins dans ceux que nous avons essayé de rendre, et dans les divers tableaux que nous avons présentés. Il restera encore beaucoup pour l'historien, et rien pour le philosophe et l'observateur placés dans le point de vue que j'ai choisi. Les partis qui divisent la France continueront de la déchirer. Le voile qui cache le patriote s'épaissira de jour en jour, et l'idée de patriotisme deviendra

---

On ne sait point ce que Robespierre eût fait, s'il eût atteint le but de ses travaux. Il ne le savoit peut-être pas lui-même. Octave fut un scélérat tant qu'il fut aux prises avec la fortune, et il devint *Auguste* quand elle eut couronné ses efforts. Robespierre, après avoir versé le sang comme Octave et Sylla, eût peut-être abdiqué comme l'un, ou régné comme l'autre.

de plus en plus impénétrable. Ce seront toujours les mêmes chocs, les mêmes mouvements, la lutte des mêmes factions, leurs mêmes marches souterraines, les mêmes vicissitudes, et les mêmes alternatives de succès et de revers ; jusqu'à ce qu'enfin paroisse un chef plus hardi, plus habile ou plus heureux, qui rende sa faction victorieuse, et la soumette elle-même à sa domination absolue.

Alors la révolution, qui s'est ouverte par la chûte du pouvoir arbitraire, se termineroit par son triomphe ; et l'histoire de la révolution seroit contenue entre les deux grandes époques de la liberté renversant le despotisme, et du despotisme relevant ses autels sur les ruines de la patrie et de la liberté. (10)

---

(10) La révolution de France est l'écueil des conjectures, nous l'avons dit. Cet horoscope n'est donc pas si sûr qu'il ne puisse arriver aussi que le gouvernement actuel se perfectionne, se consolide et s'affermisse.

Pendant six ans on a déliré (même de bons esprits) unité, simplicité, représentation unique ; on a été forcé de revenir enfin aux deux chambres et à une espèce de balance entre les pouvoirs, après avoir épuisé contre cette balance tous les sarcasmes.

Si le système actuel ne renferme pas encore les vrais élements de l'ordre social, il est du moins disposé à les recevoir. Il peut conduire un jour à la meilleure forme de gouvernement. Il en contient déja les trois moules, et c'est un grand pas de fait. Les *cinq cents* sont le moule de l'aristocratie populaire; les *anciens*, celui de l'aristocratie nobiliaire; et le *directoire*, celui de la monocratie.

Fin du douzième et dernier Livre.

TABLE

Générale des Matières.

E. *Désigne Eloge. Un* I. *Désigne le premier volume ;* II. *le second et* N. *notes.*

Abolition du christianisme. II. pag. 334
Prêtres y concourent à l'envi. . . *ibid.*
Abrégé de nos dogmes. 250
Abstractions utiles et nuisibles. . . 103
Accord, de la religion et de la philosophie. 50
Achéens, force qu'ils pouvoient donner à la Grèce. 224
Adhérents respectifs de la plaine et de la montagne. 313
Admirateurs de Sparte et de Rome ; ce qu'on doit en penser. 126
Ne peuvent ramener l'Europe opulente à l'origine de ces deux républiques, et pourquoi. 127
Comparaison à ce sujet. . . . . *ibid.*
Agiotage, son portrait, ses procédés, les maux qu'il cause. . . . . II. 371

Alembert (*d'*) crut le socinianisme dominant à Genève. . II. N. Pag. 248
Allégorie sur les castes. . . . . I. 163
Ame, captive et inconnue. . . . 279
Comparée à l'abeille. 280
Etrangère à la vérité. 286
Prend ses modifications pour des réalités extérieures. 287
Son rapport avec les idées. . . . *ibid.*
Son immortalité, première des questions. . . . . II. 34
Préjugés à cet égard. . . . . *ibid.*
Preuves de son immortalité. . . . 35
Considérations à l'appui de ces preuves. 38
Sa définition. 44
Manière dont elle gouverne, ses idées, modèle d'une grande démocratie. 230
Amérique, maux qu'elle a versés sur nous. . . . . II. 410
Amour du merveilleux, sur quoi fondé. . 73
Coré, Elie et Blanchard cités à ce sujet. 74
Analyse de la constitution françoise et du Contrat Social. . . . . I. 35
Vérités qui en résultent, développées. 40
Analyse des trois pouvoirs, legislatif, exécutif et judiciaire. 109
— de la constitution de 1791. . . 111

Analyse de la notion d'égalité. I. Pag. 147
— du mot *nation*. 247
— du principe sur lequel Robespierre a fondé sa constitution. . II. 152
Anecdote sur l'évêque de Lyon. N. 219
— sur une infanticide. 270
Note à ce sujet. . . . . N. 272
Anecdote sur un ministre et sur Calvin. . . . . N. 280
Angleterre, voulant être plus, seroit peut-être moins. 321
Apologie du roi. . . . . I. N. 265
Apologue sur la morale. . . . II. 245
Apostrophe aux François sur le décret des deux-tiers. 451
Appel à l'Europe savante. . . I. 237
Arabie, réservoir de la superstition. . 303
Archi-revolutionnaires. . . . . II. 343
Aréopage et Archontat, Solon cité. I. 187
Aristide cité. . . . . N. 177
Aristocratie, (excellence de l') . . 78
Suisse, Angleterre et Venise cités. . *ibid.*
Tout vient y aboutir. 86
— Comment elle se forme. . . . 130
Ses nuances. 131
Aristocraties Suisses, plus heureuses que les démocraties. . . . . II. 182

Aristocrate et *démocrate*, comment partagent la vérité. . . . . I. Pag. 197
Armée royale et catholique. . . . II. 333
Asiatique fidèle à la monarchie, son caractère en opposition avec l'Européen. I. 96
Assemblée Constituante, ce qu'elle auroit dû faire. 236
Et ce qu'elle n'a pas fait. . . . . *ibid.*
Son embarras sur les princes du sang . . . . . II. 296
Assemblées nationales en France, ont marché avec le peuple. 197
Assemblée législative, partagée en jacobins et constitutionnels. 302
Assignats, leur effet sur la France. . 468
Athée, difficulté de sa définition, Hobbes et Spinosa cités. 1
Celui qui pense, ou ne pense pas comme les autres. 4
Celui qui refuse l'intelligence à la cause première. 6
Se croit conséquent. 8
Se divise en deux classes. . . . . *ibid.*
Celui qui l'est sur parole est dangereux. 9
Son fort. 22
Ce qu'il faut lui accorder pour le ramener au théisme. 32
Comment superstitieux. 62

Pourquoi prend le pas sur le déiste. II. P. 279
Athéisme, sens de ce mot, vague comme *hérésie.* 4
Sujet d'une dispute de mots. . . . 5
Antidote de la superstition. . . . 8
Sa profession publique très-nuisible. 9
Doctrine anti-civique. 64
Les deux routes qui peuvent y conduire. 254
Prêché en France. 335
Athènes, deux choses certaines sur cette république. . . . . I. 186
Règnant sur Rome, comme Chinois sur Tartares. . . . . II. 229
Aventurier du despotisme. . . . . I. 223
Celui de la démocratie. . . . . . *ibid.*
Auteur de cet ouvrage, ses vains efforts pour ramener la paix. . . . II. N. 219
Automate humain, considéré comme un petit gouvernement à part. 189
Balancement des forces physiques et morales. . . . . E. xlvji
Balancement moral. . . . . II. N. 396
Balance des pouvoirs, est aussi celle des intérêts. 139
Ce que l'Angleterre lui doit. . . *ibid.*
Barbares du Nord, comment renversèrent l'Empire Romain. 413

Bastille (la) . . . . . I. Pag. 226
Bible, son usage. . . . . II. 262
Bleten. 56
Calendrier nouveau. 335
Cantons Suisses, qui ont chassé ou gardé la noblesse, différence des résultats. 181
Castes, leur destruction nuisible au peuple. . . . . I. 163
Allégorie à ce sujet. . . . . *ibid.*
Catholicisme, difficile à ressusciter en France. . . . . II. 204
Causes des divisions de la Grèce. . . . 208
Cause de la ruine des Grecs, dans la fausse idée de la vertu. 209
Causes diverses qui ont multiplié les guerres en Grèce. 220
Causes plus puissantes encore qui ont produit cet effet. 222
Homère et Tyrtée cités. 223
Causes qui ont perdu grandes et petites démocraties. 234
Cause exécrable, produit effets sublimes. 394
Célebrité, ce qu'elle a coûté aux Grecs et aux Romains. . . . . I. 100
Cerveau, ses mouvements intérieurs n'ont rien de commun avec la réalité des choses. 283

Charlatans, ont deux masques, usage qu'ils en font. . . . . II. Pag. 56
S'ils étoient tous démasqués, ce qui arriveroit. 212
Chrétien, inconséquent s'il n'est superstitieux. . . . . I. 322
Tuant ses enfants pour les sauver. II. 268
Note à ce sujet. . . . . N. 270
Chretiens (premiers), athées aux yeux des infidèles. 4
Croyoient Dieu corporel. 5
Christianisme, parti que les ambitieux en ont tiré. . . . . I. 143
Comment s'établit. 304
Ce qu'il dût aux Grecs et à leur métaphysique. 305
Hérésiarques sortis de son sein. . . 306
Furent la cause de ses progrès et du sang qu'il a fait répandre. 309
Christianisme épuré à substituer en France au catholicisme. . . . . II. 204
Christianisme, le primitif et l'actuel rien de commun. 249
Comment la France peut y revenir. 259
N'est point attaqué dans cet ouvrage. 280
Preuves de sa vérité. 282

Christianisme, traité comme superstition et comme faction. . . . II. Pag. 334
Efforts pour l'abolir dans sa racine, par l'athéisme. 335
Ce qu'on lui substitue. 336
Circulation sociale, et note à ce sujet. I. 162
Citoyen, ce qui le caractérise. . . . 117
Clergé, trouve le grand-œuvre. . . . 312
Combinaison unique sur la terre. . II. 368
Comité de salut public et de sûreté générale. 332
Conjectures consolantes et vraisemblables. 276
Conseils nombreux, leurs inconvénients. I. 201
Conséquences générales et importantes de tout ce que nous avons dit sur les institutions religieuses. . . . . II. 76
Conséquences déplorables de ce qui a été fait aux yeux du peuple en 1793 et 1794. . 199
Constitution françoise, calquée sur le Contrat Social. . . . . I. 34
Constitution, quelle seroit la meilleure. 121
Constitution physique du monde, ses défauts. 232
Constitution; recherche de la meilleure pour la France. 242
Constitution seconde, de Condorcet. II. 90
Constitution de 1791, tous les partis s'y rallient, et pourquoi. 297

Constitution de 1793, ses qualifications. . . . . II. Pag. 319
Constitution de 1795, ce qu'on doit faire si elle est bonne. 449
Son examen. 465
Quel est son vice radical. 466
Changements à y faire. 467
Comment peut se perfectionner et arriver à un gouvernement solide. . N. 478
Constitutionnels, factions qui en prennent le masque. 293
Comment tous sont jacobins. . . . 300
Ennemis de la constitution. . . . 303
Contrat Social, préféré par l'auteur à ses autres productions. . . . . I. 2
N'explique point les phénomènes de l'ordre social. 7
Beautés de cet ouvrage, et contrastes de son auteur. 8
Il est fondé sur les principes naturels, très-différents des principes conventionels du droit politique. 29
Ses vices. 48
Ce qu'il est. 57
Convention, à quoi ressemble son invitation aux philosophes de lui fournir des lumières. . . . . II. 201

Convention, composée de jacobins n'en est pas moins orageuse. . II. Pag. 306
Divisée en plaine et montagne. . 307
Ses divisions s'étendent à toute la France. 317
Ses deux côtés se choquent avec fureur. 322
Sa conduite admirable depuis le 9 thermidor. 439
Sa prudente lenteur dans les changements qu'elle opère. 440
Difficultés de sa situation. 447
Se décide à revêtir une forme constitutionnelle. 448
Nouveaux dangers dans ce parti. . *ibid.*
Triomphe au 13 vendemiaire. . . *ibid.*
Corps politique, quand il est en péril. I. 72
Ses trois éléments tendent à dépasser leurs limites. 75
Sa vraie génération. . . . . II. 190
Cordeliers, jacobins plus fervents. . 308
Cour (la) ne veut, ni modérés, ni jacobins. 302
Pourquoi favorise ces derniers. . . 303
Ses succès et sa chûte. 304
Crainte, divinité de l'Europe et du globe. 355
Crime et vertu, comment se prennent l'un pour l'autre. 218

Crime et vertu, exemples tirés des histoires de France et de Suède. . II. Pag. 219
Cromwel, ce qu'il fut. 320
Ce que l'Angleterre lui doit. . . . 321
Culte à substituer en France au catholicisme aboli. 238
Il en faut un aux hommes. 240
Danger des idées confuses. . . I. 240
Danton, prête sa force à la montagne. II. 323
Son portrait. . . . . *ibid.*
Comment flatte le peuple. . . . *ibid.*
Même sujet. . . . . N. 324
Son style. . . . . N. *ibid.*
Son organe. 325
Raisons de croire qu'il l'emportera sur Robespierre. 344
Autre portrait de lui. 346
Pris dans ses propres filets. . . . 353
Arrêté, jugé, exécuté sans être entendu. *ibid.*
Ce qu'il étoit avant la révolution. N. 354
Découvertes, dûes à la révolution. . 359
Découverte des preuves morales. . . 357
Son influence. 360
Décret des deux-tiers, considérations qui prouvent sa sagesse. 449
Sépare la Convention des sections de Paris, leurs motifs réciproques. . . . 450

Décret des deux tiers, ce qui seroit arrivé, s'il eût été rejetté. . . . II. Pag. 452
Définitions réelles et nominales. . I. 282
Démocratie, existe dans tous les gouvernements. 71
Effective et virtuelle. 72
Ses dangers, lorsqu'elle est forme dominante. 82
Praticable dans de petits Etats. . . 84
Ce qu'elle est en Suisse. 85
Plus dangereuse en général que le despotisme. 98
Tourment des petits. 101
Dans quels cas, elle est supérieure, ainsi que le despotisme, à la république. 135
Pourquoi si rare. 170
Elle est guerre civile permanente. . 202
Sa nature, état violent, et qui ne peut durer. . . . . II. 124
Son histoire. 125
Divisée en *absolue* et *relative*. . . . 142
Le pire des gouvernements. . . . 143
Toujours la suite d'une révolution. . 145
Tombeau de la félicité sociale. . . 176
Si rend le peuple heureux, elle est aristocratie. 182
Comme qu'on la modifie, toujours dangereuse. 238

Démocratie absolue, instruction publique et égale pour tous, en est la conséquence . . . . . II. Pag. 105
Inconvénients qui en résulteroient . 106
Démocraties Suisses, n'ont jamais été au delà de l'égalité politique. 177
Comment se sont formées. . . . 178
Moins heureuses que les cantons aristocratiques. 182
Orages auxquels elles sont sujettes. . 183
Rapprochées de la démocratie Françoise. 185
Démocratie fédérative, praticable à la rigueur. 204
Démocratie (grande), comment doit se gouverner. 230
Démocratie Françoise, vieillards y auroient grande influence. 234
Loix n'y seroient pas discutées dans une arène de parleurs. 235
Vertus chantées par Gesner y seroient à la place de celles d'Homère. . . 237
Ne pourroit s'établir qu'à la paix . *ibid.*
Démonstration de l'existence de Dieu. . 13
Reprise, pour opérer la conviction sur tous les esprits. 16
Démonstration de l'immortalité de l'ame. 35

Démonstration de l'immortalité de l'âme, reprise pour opérer la conviction sur tous les esprits. . . . . II. Pag. 38
Députés à la Convention d'opinion différente. . . . . I. 274
Despotisme Oriental et Occidental leur différence, et la Perse citée. . . . 99
Despotisme, plus incommode aux grands qu'aux petits. 101
Despotisme Oriental, de l'ancien régime en France. 221
Despote, sa définition. 123
Destin, se rit de nos observations. II. 225
Destinée des nations, de quoi elle dépend. 431
Dévots, anti-athées. 9
Devoirs réciproques, entre la république et les citoyens. 103
Dialogue entre le peuple Françcis et ses représentants. 103
Dieu, le faire immatériel, c'est l'anéantir. 2
Infligeant des peines éternelles, c'est l'outrager. . . . . *ibid.*
Dieu théologique. 3
Le même. 22
Dieu philosophique, hors des atteintes de l'athée. 23

Dieu, preuves de son existence. II. Pag. 13
Considérations à l'appui de ces preuves. 16
Dieu des théologiens n'est pas celui des philosophes. . . . . 29 et 46
Dieu, ne peut être saisi que par l'idée négative d'infini. 30
Comment docteurs en raisonnent. . *ibid.*
Et sur-tout *Clarke*. . . . . N. 31
Quelque soit l'idée qu'on s'en forme, elle sera sujette à des difficultés. . . 41
Géométrie sublime, citée à ce sujet. 42
Objections plausibles contre l'idée que j'en donne, et réponses. 43
Différences des gouvernements de la Grèce et de Rome. 227
Discours d'un philosophe inspiré aux hommes. 242
Dissertation sur le mot vertu. . . . 210
Divinité, vues opposées de ceux qui l'ont fait parler. 53
Divinités nouvelles de la France, comme on les traite. 336
Divinités (nouvelles), trois se rendent suspectes. 361
Doctrine des châtiments de l'autre vie, arme de la superstition. 50
Son examen. 263

Doctrine des châtiments de l'autre vie, source des plus grands crimes. . II. Pag. 274
Incompatible avec la république. . *ibid.*
Autre manière de la considérer, également inadmissible. 276
Doctrine d'un jacobin. 363
Dogmes, comment persuadés aux peuples. 252
Et par quels motifs. . . . . *ibid.*
Dogme primitif, ses transformations. . 257
Dogme et morale, leur altération réciproque. . . . . *ibid.*
Donatistes, leur manie. . . . N. 272
Doute, état violent. . . . . E. xix
Droit naturel, enté sur le droit politique. . . . . I. 136
Droit de ne rien croire, à qui peut convenir. . . . . II. 9
Dumourier, (le général) tient pour la plaine, échoue comme M. de la Fayette. 310
Echelle de la gloire, brisée. . . I. 267
Echelle des abstractions politiques. II 233
Ecclésiastiques vertueux. . . . . N. 255
Education, son importance. . . E. lxvj
Egalité, volonté générale et souveraineté du peuple, synonimes. . . . . I 16

Egalité, volonté générale et souveraineté du peuple, sujets non traités par les anciens. . . . . I. Pag. 31
Ce qu'il faudroit pour qu'elles fussent bases d'une constitution. 47
Egalité, ses prôneurs. 61
Plus funeste aux démocraties, et pourquoi. 77
Maux qui doivent en résulter. 130, 154 et 156
Considérée sous une nouvelle face. I. 140
Dans son rapport avec le christianisme et la philosophie. 141
Voltaire et Platon, cités à ce sujet. N. 142
Sa notion analysée. 147
Ses ennemis et ses amis ont également mal raisonné. 152
Egalités (quatre) à introduire en France. 157
Et sur-tout loi et liberté. . . . . *ibid.*
Egalité, dans quels cas convient à l'homme. 159
Tendance de l'homme à la renverser. 160
Et ses efforts pour pouvoir plus que pour valoir. 161
Base commune au despotisme et à la démocratie. 170
Correspondance d'un habitant de Paris citée. . . . . N. *ibid.*

Egalité démocratique et despotique également dangereuses. . . . . I. Pag. 172
Egalité, principe subversif de l'ordre social. 173
Pourquoi détruit la démocratie et non le despotisme. . . . . *ibid.*
Source de corruption; Rome citée. . 175
Grèce citée à ce sujet. 176
Comment elle s'introduit. 179
Périclès cité à ce sujet. . . . . *ibid.*
Egalité générale. 110
Egalité, incompatible avec l'ordre et la paix. 206
Egalité politique, ce qu'elle est, comment s'établit. 207
Comment exercée à Rome et dans Athènes. 208
Quand elle eût lieu en France. - . . 209
Egalité absolue, ce qui la caractérise. . 210
A soulevé l'Europe contre la France 213
Egalité, ses divers degrés sont la mesure du despotisme. 218
Hongrie citée. . . . . *ibid.*
Note à ce sujet. . . . . N. 219
Route du pouvoir arbitraire, prise par Joseph II et rois de France. . . 220
Comment résultoit en France de la présence du monarque. 221

Egalité, comment favorise le despotisme et en est favorisée. . . . I. Pag. 222
Egalité despotique et démocratique, leurs caractères respectifs. 223
Egalité philosophique. 252
Un de ses avantages. . . . · N. 256
Comment noblesse devenue mesure morale sous son régime. . . . . II. 124
Egalité, ses miracles. . . . . I. 268
Produite entre les hommes par le crime et la vertu. . . . . II· 98
Egalité des peines, comment juste et injuste et dans quels cas. 96-100
Egalité absolue, où elle conduit. . . 107
Egalité, volonté générale et souveraineté du peuple, trois notions jamais analysées en France. 164
Comment erreur et vérité s'y confondent. . . . . *ibid.*
Egalité renversée à la paix. . . . 198
Ce qu'il faut faire si on veut la conserver en France. 230
Déesse de la démocratie. 361
Culte qu'on lui rend. 362
Desir commun aux peuples et aux rois. 375
Elevée au rang de théoreme politique. 376

Egalité, sens de ce mot dans le système des unités numériques. . IV. Pag. 376
Son cri le long de l'échelle sociale. . 378
Par qui proclamée comme principe. 380
Arme enchantée, Arioste cité. . . 383
Arme fatale à tous les partis, Samson cité. 384
Egalité proclamée en France, principe de justice éternelle. 387
Conséquences de ce principe. . . *ibid.*
Comment détruite par l'état social. . 388
Principal agent des révolutions, Mahomet, Muncer, Pugatscheff, Oriah, Haydamaques cités. 408
Ce qui arrivera si elle gagne de proche en proche. 411
Comment a détruit l'Empire Romain. 416
Comment menace l'Europe du même sort. 417
Eglise infaillible. . . . . I. 308
Son ambition et ses progrès. . . . 312
Premier des Etats. . . . . II. 253
Eglise Romaine, son triomphe. . . 285
Rapprochée de la Réforme. . . . 287
Eléments de la société civile, ce qu'ils sont. . . . . I. 57
Eléments constitutifs du corps politique. 66
Leurs caractères et leurs diverses déno-

minations. . . . . I. . Pag. 67
Éléments constitutifs du corps politique selon que l'un des trois domine, ce qui est à craindre ou à espérer. 76
Élément démocratique, dangereux quand il est trop comprimé. 71
Remède à ce danger. 72
Eloge de J. J. Rousseau, pourquoi exagéré. . . . . E. N. iv
Piège tendu en le proposant. . . . vj
A qui appartient de le faire. . . *ibid.*
Qui l'a commencé. . . . . vij
Ses difficultés. . . . . *ibid.*
Comment les vaincre. ix
Emile, jugement de cet ouvrage. E. lxij
Empire Romain, sa chûte. xliv
Emploi des hommes, plus judicieux dans les républiques. . . . . II. 121
Non dans la démocratie absolue. . *ibid.*
M. Bailly et Athéniens cités. . . . 122
Encyclopédie. . . . . E. xxiv
Enfant, s'essaye comme un instrument de musique. . . . . II. 115
Epoques (les trois) de la révolution Françoise. . . . . I. 211
Erreur, son remède selon Rousseau est l'ignorance, conséquence de ce principe. E. lix

Erreur des François, sur les limites de la raison et de la superstition. II. Pag. 289
Esprit, opposé de matière n'est rien. 10
Etat du globe, par rapport aux sciences. . . . . E. xxxj
Sa division en oppresseurs et opprimés. . . . . xxxji
En pauvres et riches. xl
Etat social contre nature, comment il s'est formé. . . . . *ibid.*
Eternité des peines. . . . . II. 3
Etres entre Dieu et l'homme. . . . 28
Europe, usage qu'elle fait de sa supériorité. . . . . E. xxxjii
Comment seroit devenue Françoise. I. 195
Seroit en paix sans le décret du 19 juin 1790. 203
Ebranlée par ce décret. . . . . *ibid.*
Ce qui pourra la préserver du danger dont la menace l'égalité. . . . . II. 418
Examen du doute de J. J. Rousseau et ce qu'il a produit. . . . . E. xxvji
Examen du principe de la volonté générale. . . . . I. 5
Et de la liberté et de l'égalité. . . 6
Examen du Contrat Social. . . . 9
Examen philosophique des règnes de Henri VIII et de Marie. . . II. 70

Examen de deux opinions sur les talents, le génie et la fortune. . . . II. Pag. 113
— De la consitution Angloise. . . 134
Changements à y faire. 136
— Du raisonnement qui conduit à la démocratie 141
— Du principe fondamental de la constitution de 1793. 152
— Des constitutions fédératives de Rome et de la Grece. 206
—Du dogme des peines de la vie à venir. 263
Donne pour résultat qu'il produit de grands maux. . . . . , 274
— De la question si la religion la plus raisonnable est aussi la plus vraie. . 281
—De l'adage, *rien de nouveau sous le soleil.* 340
— D'une combinaison singulière. . 368
— De la constitution de 1795. . . 465
— Des questions de la liberté de la presse et des restitutions. 470
Excès de la raison, touche à la folie. I. 32
Exécutions partielles et collectives. II. 356
Existence de Dieu, aussi certaine que la nôtre propre. 16
Explosion des François contre les rois. N. 367
Exposition des prétentions et des principes des auteurs de la révolution Françoise. 168

Exposition de la doctrine des jacobins. . . . . II. Pag. 383
Fabrique du genre-humain aux Indes et non dans le Nord. 414
Facteurs d'instruments. . . . N. 117
Factions, moyens de les diriger vers le bien public. 138
Liées aux révolutions. 290
Factions de France traitées. . . . 291
Forment un labyrinthe. 299
Leur nomenclature. . . . . *ibid.*
Comment toutes sont constitutionnelles. 300
Comment toutes portent le même masque. 317
Faction des indulgents, imaginée pour perdre Danton. 353
Factions, labyrinthe. 453
Fanatisme religieux chez les anciens, jamais sanguinaire. 257
Fanatisme, sous Robespierre, comme sous François I et Louis XIV. . . . 444
Pousse l'homme au bien comme au mal. . . . . *ibid.*
Philosophie doit le diriger. . . . 445
Favoris du peuple, Marat, Danton et Robespierre. 327
La Fayette (marquis), tente de sauver le roi et la constitution de 1791 et échoue. 305

Fauxbourg St. Antoine, rebelle et fidèle tour-à-tour. . . . . II. Pag. 460
Fédéralistes, faction créée par la montagne pour perdre la plaine. 310
Fédéralistes et terroristes, éclaircissement sur le sens de ces mots. 458
Femmes, leur influence en France . . . . . E. N. lxxxvji
Fêtes nationales, comment deviendroient en France fêtes religieuses. . . II. 261
Fête du Christ. . . . . . *ibid.*
Feuillants ou modérés, comment sortis des jacobins. 301
Fin du XVIIIe. siècle, coincide avec les sectes des martinistes et des illuminés, et les succès des St. Germain et des Cagliostro. 53
Foi, substituée à la vérité. I. N. 321
D'autant plus vive que motifs de croire sont foibles. . . . . II. 69
Foi romaine et *Foi punique.* 402
Force, régit tout sur la terre. . E. xljii
Forces factices et morales. . . . I. 60
Force, comment a besoin de protection. . . . . II. 187
Comment fait office de justice. . . 399
Et fonde les empires. 401

Forfaits, danger de ne les commettre qu'à demi. . . . . II. Pag. 392
Formes de gouvernement, *formes radicales* d'où trois pouvoirs entre lesquels se partage la souveraineté. . . . . I. 74
Forme Angloise, rejetée à Versailles en 1789. . . . . II. 291
Tiers-Etat l'eût acceptée. 292
Fortune, n'est pas aussi aveugle qu'on le croit. 117
France, mieux servie par des hochets que par ses fournisseurs. . . . I. 167
Heureuse par une république royale. 193
Sa belle perspective en 1789. . . . 195
Sa ruine plus chère aux Anglois que leur Bengale. 196
Une des causes de ses revers. . . 204
Non mûre pour l'égalité politique. . 210
Passe à l'égalité absolue. 213
Et par là soulève contr'elle l'Europe. *ibid.*
Résultat de la guerre qu'elle lui fait. 214
Invite les peuples à secouer le joug. 215
Plus redoutable qu'Attila et Tamerlan. 216
État de la question non posé entr'elle et ses ennemis. . . . . II. 128
Qui a tort d'elle ou de l'Europe. . . 129
Principes établis éclairciront cette question. . . . . *ibid.*

France, à quel degré de splendeur elle fut parvenue république. . II. Pag. 141
Ce qu'on pourroit y faire, sans rétablir ni noblesse, ni roi. 205
Comment peut revenir au christianisme. 259
Constitutionnelle. 298
Moment extraordinaire pour elle. . 306
Heureuse si elle eût rencontré un homme. 320
Ses nouvelles divinités. 336
Sa situation sous le gouvernement révolutionnaire. 337
Nouvel état auquel cette situation donne lieu. 341
Revient à Dieu par Robespierre. . 355
Culte qu'on y rend à l'égalité. . . 362
Travaillée par tous les fanatismes. . 370
Bouleversée par l'agiotage. . . . 371
Trait remarquable du tableau qu'elle présente. 383
Danger pour elle de revenir à la justice. 394
Théâtre d'héroïsme et de forfaits. . 444
France, divisée en cinq factions principales, toutes également patriotes. . . 462
Et comment. 463

France, par qui aujourd'hui peuplée. II. P. 468
Vieillie avant le tems par la révolution. 469
Sa situation critique. . . . . *ibid.*
Effets de cette situation. 470
Théâtre d'un combat entre l'utile et le juste. 472
François, soutiennent la cause de la tyrannie et non celle de la liberté : réponse à cette objection. 407
Génération des idées de nature et de loix naturelles. . . . . I. 44
Génération du corps politique. . . II. 189
Genève. . . . . . I. 93
Génie, à quel prix la nature le vend. E. v
Sa première idée détermine souvent toutes les autres. xxiv
Ce qui le caractérise. c
Se fait jour. . . . . II. N. 114
Gens de lettres, leur état avant et depuis la révolution. . . . . I. 260
Le bien qu'ils auroient pu faire. . 271
Faux calcul de leur part. . . . . *ibid.*
Journalistes cités. . . . . N. 273
Réputation de plusieurs, supérieure à leur mérite. . . . . II. 119
Géomètres, réflexions sur leur méthode. 24
Wolf, Clarke, Hobbes, Spinosa, Toland cités. 27

Girondins non unis, leurs différentes vues. . . . . II. Pag. 327
Gladiateurs. . . . . . E. xxxvjii
Gloire et célébrité, ce qui les caractérise. I. 269
Gouvernement, ses formes élémentaires toujours réunies. 64
Gouvernement représentatif, bon, parce qu'il est une aristocratie. 81
Gouvernement est république, quand il est légitime. 121
Comment il se forme. , ... 126
Difficile à fonder. 205
Gouvernement civil, tient à l'art. . . 121
Gouvernement d'Angleterre, se rapproche le plus de la république. . . . II. 133
Ce que la France eût pu devenir en s'en rapprochant davantage. 141
Gouvernement jacobin. 190
Ce qui lui manque. 191
Gouvernement régulier, difficulté de l'établir en France. 201
Gouvernement révolutionnaire, ses effets. 332
Ses victimes. . . . . *ibid.*
Gradation des poids, sous lesquels la France gémit. 354
Grands siècles (les 4), résultats de la guerre civile. . . . . I. 317

Grands siècles (les 4), résultats de la liberté expirante. . . . . I. Pag. 318
Grand homme, rien n'arrête son essor. II. 121
Gravitation politique. 310
Grecs paisibles, plus heureux, mais moins illustres. 226
Fatigués de leurs démocraties, recouroient aux tyrans. 227
Danois cités à ce sujet. 228
Grouppe symbolique. 260
Contenant toutes les vérités importantes. 261
Guerre, aussi naturelle à l'homme que l'état de paix. . . . . I. 103
De quoi elle se compose. 106
Ce qu'elle produit. 107
Guerres civiles, leur effet sur l'esprit humain. 316
Malheur qui leur est attaché, ainsi qu'aux *guerres de religion.* . . . . . II. 75
Guerre, ce qui peut la rendre légitime. 216
Quelles sont celles qui l'ont été. . . *ibid.*
Comment l'on passe de celle qui est juste à celle qui ne l'est pas. . . . 217
Toujours entreprise au nom de la vertu. 218
Ce qui les a entretenues en Grèce. . 220
Cause la plus puissante de ces guerres. 222

Guerre, Homère et Tyrtée cités. II. Pag. 223
Guillotine, trop lente au gré des patriotes. 356
Régulateur de la république. . . . 369
Hérésie, explique l'extension du christianisme, et l'effusion du sang à laquelle il a donné lieu. . . . . I. 309
Ce qu'elle est. . . . . *ibid.*
Vice et vertu se confondent par elle. 311
Peuples policés qui ne l'ont pas connue. 313
A produit les guerres de religion. . 314
Produite elle-même par la métaphysique des Grecs. 315
Sceau peut être de la vérité du christianisme. 316
Cause de la supériorité des Européens. . . . . *ibid.*
Hérétiques, athées au dire les uns des autres. . . . . II. 4
Héros, qui a figuré dans la révolution. . . . . N. 432
Histoire, divisée en périodes de trente siècles. . . . . E. civ
Histoire des gouvernements. . . . I. 95
Histoire, son obscurité et ses contradictions. 186
Histoire allégorique de la révolution. . . 263
Autre. . . . . II. 202

Histoire grecque, soumise à un nouvel examen. . . . . II. Pag. 216
Histoire de l'Eglise depuis Constantin jusqu'à Charles V. 255
Histoire, ce qu'elle est, et comment on l'écrit. . . . . N. 414
Hochets de l'Assemblée Constituante. I. 166
Voltaire cité. . . . . N. 167
Hommes, ce qui doit sur-tout les distinguer. . . . . E. cji
Homme comme *être social*, peu connu jusqu'à présent. . . . . I. 102
Hommes, commencent par le vrai, s'égarent, et y reviennent. 126
Comment sont égaux en droit. . . 159
Hommes à système, dangereux et à fuir. 169
Homme, ignore les vérités qui pourroient le plus l'intéresser. 285
Savant en choses inutiles ou nuisibles. 286
Où le conduisent des illusions. . . 288
Considéré dans ses deux enfances. . 297
Comment crée le monde intellectuel. 298
Considéré comme *naturel* et *social*. . 299
Hommes, pour les connoître, il faut consulter leurs Dieux. 321

Homme, s'il est libre ou non dans le sens métaphysique. . . II. N. Pag. 2
Tous indistinctement appellés au bonheur et pourquoi. 48
Egaux par le crime et la vertu. . 98
Obscurs, parvenus par leur mérite. 118
N'ont jamais que le choix entre deux maux. 189
Pourquoi doivent être reconnoissants d'avoir reçu la vie. 275
Comment ce qui rend l'un heureux rend l'autre malheureux. 277
Ce qu'est le vicieux par rapport à la vertu. 278
Jacobins, leurs plans et leurs projets inexécutables. 171
Levent le masque. 300
Leur échec au Champ de Mars. . 301
Reprennent le dessus. 302
Comment s'accordent avec les constitutionnels pour détruire la constitution de 1791. 303
Comment deviennent montagnards. 309
Leurs trois chefs. 327
Règnent sur la France. 329
Jacobins se déterminent à l'abolition du christianisme, et pourquoi. 333

Jacobins, seuls françois conséquents. . . . . II. Pag. 380
Comment se sont servis du principe de l'égalité. , ... 382
Se sont montrés les plus habiles. . 383
Exposition de leur doctrine. . . . 385
Attaquent l'ordre social par amour pour la justice. 389
Pourquoi veulent que tous les peuples jouissent de la liberté et de l'égalite. . *ibid.*
Vœu de Danton à cet égard. . . 390
Moyens qu'ils emploient pour y parvenir. 391
Travaillent au grand œuvre. . . . 392
Comment redevenus patriotes de 1789. 457
Comment deviennent *terroristes*. . . *ibid.*
Leur conduite en vendemiaire. . . 460
Idée première, génératrice de toutes les autres. . . . . F. lij
Idee, phénomène incompréhensible qui détermine nos actions. . . . I. 288
Idee de la seconde constitution, rédigée par Condorcet. . . . . II. 90
Illusion prise pour la vérité. . . I. 319
Tout ce que ce mot renferme. . . 320
Et renfermé lui-même dans celui d'*opinion*. . . . . *ibid.*

Illusion prise pour la vérité, jeu de l'amour-propre à cet égard. . . I. Pag. 323
Illusions de l'Europe policée. . . . 321
Leur division en naturelles et surnaturelles. 325
Comment leur destruction seroit celle du corps politique. 327
Immortalité de l'ame, peuples qui l'ont adoptée ou rejettée, Warburton cité. II. 51
Juifs et philosophes n'y ont pas cru. 52
Instinct y croit et raison y revient. . *ibid.*
Imprimerie, son usage dans la démocratie. 236
Imprudence de la montagne. 199
— De la guerre que l'Europe fait à la France. 417
Note à ce sujet. . . . . N. *ibid.*
Inconséquence (double) des partisans de la démocratie royale. . . . . I. 326
Inconséquents, qui l'on doit ranger dans cette classe. . . . . II. 381
Inconvénients des droits féodaux, considéré comme formule. . . . . I. 230
Inconvénients en tems d'orage des presses libres. . . . . II. 474
Inégalité, comment elle s'accroît. I. 62
Se renforce. 94

Inégalité, base du corps politique. . . . . I. Pag. 124
Lien de la société. 155
Appui des républiques et des monarchies, garant des bonnes mœurs. . . . 174
Influence de la révolution de France sur l'espèce humaine. . . . . II. 429
Infortunés, qui ils sont. 381
Institutions politiques et religieuses, comment on pourroit les fondre ensemble en France. 260
Leur liaison. 279
Institutions religieuses, considérées sous deux aspects opposés. 282
Instruction du peuple, ce qu'elle étoit sous la France opprimée; ce qu'elle doit être sous la France libre. 107
Devoir de la république à cet égard. 108
Insurrection, droit des opprimés, ses dangers. . . . . I. 53
Intérêt personnel, subordonné comme mobile à celui de la vérité. . . . II. 68
Journée du Champ de Mars, divise les jacobins. 301
Journée du 13 vendemiaire, suite nécessaire de la position de la Convention. . . 447
Just (St.) habile comédien. . . . 352

Justice, n'est pas un pouvoir souverain. . . . . I. Pag. 119
Ce qu'elle est. 120
Justice humaine, divine, ce qu'elles sont, leur différence. . . . . II. 275
Justice et force, souvent prises l'une pour l'autre. 398
Justice et utilité. 471
Lameth (Mrs. de) et la Fayette cités. . . . . I. N. 182
Langue françoise devenue barbare. N. 274
Législateur, doit inégaliser les hommes. 61
Législation, ses matériaux. 238
Fille du silence. . . . . *ibid.*
Législateurs, tous ont recouru aux prodiges. 302
Et Dieu lui-même donnant des loix. 303
Indécis entre le fanatisme et le naturalisme. . . . . II. 64
Liberté, ce qu'elle étoit en France sous Louis XV. . . . . E. xvij
Liberté du peuple, ce qui la constitue. I. 124
Liberté, ennemie de l'égalité. . . . 172
Liberté Françoise, d'une espèce nouvelle. 213
Liberté de penser, plus piquante lorsqu'un peu gênée. 261
Exemple. 262

Liberté publique, perdue lorsqu'un des trois pouvoirs usurpe la souveraineté. II. P. 176
Liberté et despotisme, leur différence. . 237
Liberté, égalité, émanations de la justice éternelle. 391
Lien fédératif, anciens ne surent pas le fabriquer. 226
Celui des Suisses est étranger à leur sagesse. 227
Ligue des Achéens, subsisteroit encore si elle eût été sage. 225
Ligue des Francs, comment divisée. . 231
Son nœud fédératif rattaché à Paris. 232
Ligue des rois contre la France, donne lieu à des réflexions, dont on ne trouve pas l'issue. 366
Livres et opinions philosophiques, pourquoi ne peuvent jamais être dangereux. . . . . I. 328
Quels sont les livres nuisibles. . . 329
Logique des assemblées nationales de France. 232
Loi, son empire fondé sur l'inégalité. 62
Qui doit la faire. 118
Son exécution, comment repartie. *ibid.*
Loi et liberté, comment doivent égaliser. 157
Loix naturelles, dans quel cas il faut s'en rapprocher. 118

Louis XVI, sa mort. . . II. Pag. 87
Autrement constitué, et la révolution n'a pas lieu. 432
Lois, comment doivent être distribuées dans une république. 108
Loi distingue le vice de la vertu. 264
Loup cervier animal. 56
Son essor élevé. 58
Mal et bien, leur union. . . E. xcvij
Voltaire et Rousseau cités. . . . xcviij
Maladie sociale, cause de la moralité. I. 301
Marat, comment l'ami du peuple. II. 302
Sa fin. 318
Martyrs sous Henri VIII et sous Marie. 72
Massacres du 2 septembre (1792). I. 227
Mathématique sociale. . . . . N. 17
Matière, source de l'existence. . II. 12
Si elle peut penser. 13
Zenon cité. . . . . *ibid.*
Mêlée ou amis et ennemis ne peuvent se reconnoître. 318
Mercier et Breton, comment origine d'une caste miraculeuse. 61
Métaphysiciens modernes peu raisonnables. 6
Tels que Clarke, leur absurdité. . 12

Métaphysique politique succède à la métaphysique religieuse pour le tourment des hommes. . . . . II. Pag. 133
Métaphysique utile et dangereuse. . . 163
Monarchie, difficile à ressusciter en France. 204
Monarchie démocratique. 297
Montagne, comment le siège exclusif des jacobins. 309
Obtient la mort du roi contre le vœu de la plaine. . . . . *ibid.*
Peuplée de maratistes ou ogres. . . 310
Accuse la plaine de contre-révolution et en est accusée. . . . . *ibid.*
Et avec autant de fondement. . . 316
Son respect pour les propriétés. . . 329
Comment s'y prend pour naturaliser la France. 363
Morale unie à la politique par la vertu. 261
Ce qu'elle est. 245
Moralité ne s'étend pas au-delà de cette vie. 274
Mort, instrument d'égalité. . . I. 227
Motifs de l'auteur dans sa réforme du christianisme. . . . . II. 288
Nation (une) ce qu'elle est. . I. 58
Comment souveraine. 116

Nation, ce qu'on doit entendre par ce mot. . . . . II. Pag. 246
Naturalisme, nouvelle illusion pour bien des philosophes. 326
Nature, ce qu'elle est. . . . . E. lvj
Ne peut être aveugle. . . . II. 16
Néant, privation de toute matière. . 11
Niveau de l'égalité, son jeu. 377
Noblesse, considérée comme récompense. . . . . I. 165
Mesure des valeurs morales. . . . 203
Persécutée dans Athènes et non à Rome. 208
Son extinction, caractère de l'égalité absolue. 210
Ce qu'elle est en Angleterre. . N. *ibid.*
Trafiquoit en France de ses alliances avec le Tiers-Etat. 220
Sa persécution. . . . . N. 331
Noblesse françoise, combien elle gagnoit à devenir républicaine. 193
Dans quel cas elle eût imité le Tiers-Etat. 198
Décret qui la supprime n'eût point passé avec deux chambres. 202
Nobles de la minorité, tendent à un sénat et ne l'obtiennent pas. . . . . II. 294

Nobles de la minorité, comment deviennent faction dans l'Assemblée seconde. . . . . II. Pag. 302
Nomenclature des découvertes dûes à la révolution. 359
Note sur la Suisse. . . . . N. 185
Nouvelle jurisprudence criminelle. . . . 361
Observation critique sur Clarke. . N. 31
Observations sur les démocraties de l'Helvétie. 177
Et sur les Cantons qui ont expulsé les nobles. 181
Sur la méthode des géometres. . . 24
Opinion, comment exprime vérité et illusion. . . . . I. 320
Ses miracles. . . . . II. 473
Sa dépravation avant le 9 thermidor. 441
Opinion d'une àutre vie, comment élève ou abat les courages. 50
Opinion publique n'existe pas, où le mot *tous* n'a point de sens. 248
Causes qui empêchent de la reconnoître. 307
Optimus maximus. 35
Ordre, idée relative. 404
Comment le démocrate le voit en France et non l'aristocrate. 405

Ordre anti-naturel, comment appelle le surnaturel. . . . . I. Pag. 326
Ordre moral lié à l'ordre social. . . 41
Ordre politique et ordre naturel. . . . 59
Nation souveraine dans le premier, et peuple souverain dans le second. *ibid.*
Ordre civil, repose sur l'inégalité. . 86
Orientaux, pourquoi sommeillent. . 317
N'ont pas connu les guerres de religion. . . . . N. *ibid.*
Origine de la machine artificielle du gouvernement. . . . . II. 189
Paix chez les Suisses n'a pas nui à l'essor du génie. 227
Paradoxes, ce qu'ils sont. . . . E. x
Parallèle de l'homme sauvage et policé. . . . . xxviij
Suite de ce parallèle. . . . . xxxvij
Suite idem. . . . . lj
Parallèle du héros et du philosophe. *ibid.*
Des deux révolutions grecque et françoise. . . . . I. 185
De l'ancien régime et du nouveau. II. 122
De Danton et Robespierre. . . . 349
Des républiques Romaine et Françoise. 297
De Rome et de Carthage. 401
Paroles qui renferment le plan des jacobins. 391

Partie, comment elle peut commander au tout . . . . . I. Pag. 60
Partis (trois) derrière les constitutionnels. . . . . II. 298
Partis en France, tous plus ou moins criminels. 393
Patriote, ce qu'il est aux yeux de la montagne et de la plaine. 314
Difficile à distinguer du conspirateur. 318
Egorgeant et égorgé. 441
Variété des sens de ce mot. . . . 453
Patriotisme, voile uniforme de toutes les factions, ses faits et gestes. . . . 454
Payens, moins absurdes que nous. . 250
Peines et récompenses de l'autre vie. 45
Peine de mort, doit être uniforme dans son application. 100
Le genre de mort ou le supplice ne doit pas l'être. 101
Pour et contre la douceur des peines. *ibid.*
Grecs et Romains, et criminalistes cités. 102
Sa suppression, conséquence du système naturel. 103
Dangers de cette suppression, elle attaque l'ordre et blesse la justice, ainsi que l'uniformité du genre de mort. . . . 104

Périclès et Aristide cités. . I. Pag. 177
Gouvernement du premier fondé sur l'égalité. 179
Perdit Athènes par les mêmes moyens qui ont perdu la France. 181
Rapprochements et notes à ce sujet. 182
Périclès mourant. . . . . N. 184
Perspective physique et sociale. . . . 272
Peuple, heureux jamais dangereux. . 73
Comment il participe au pouvoir législatif. 118
Jamais opprimé quand il est représenté. 128
Sens de ce mot. 249
Libre et uni n'a jamais été subjugué. II. 224
Indécis entre jacobins et girondins, écoute leurs plaidoyers respectifs. . . . 311
Portrait de ses trois favoris. . . , 328
Croit à l'égalité, et pourquoi. . . 362
Fait le mal sans le savoir. . . . 441
Ses chefs alors sont les coupables. . 442
Peuple romain, pourquoi recourt à des tribuns. . . . . I. 209
Peuple françois, son énergie et son courage. . . . . II. 128
Phénomène de l'année 1792, sa peinture. . . . . I. 145

Phénomène de la force ayant besoin de protection. . . . . II. Pag. 187
Observé sous divers points de vue. 189
Phénomène unique. 369
Philosophe, comment regarde agir les hommes. . . . . I. 289
Salomon cité. . . . . *ibid.*
Epicure idem. . . . . N. 290
Ne sait quels vœux former . . II. 423
Philosophe inspiré, fondateur de la meilleure des religions. 247
Celle de la vertu. 238
Philosophes, riant aux dépens les uns des autres. . . . . I. . 324
Qui sont ceux pour qui les illusions sont naturelles ou surnaturelles, Mallebranche, Epicure et Lucrece cités. . 325
Admettent tous une première cause. II. 5
Les uns la séparent de l'univers, les autres l'y réunissent. 6
Sont athées ceux qui lui refusent l'intelligence. . . . . *ibid.*
Assassins de rois, instituteurs de Philopœmen. 215
Usage qu'ils ont fait de l'égalité. . 417
Philosophie, avant et depuis Rousseau. . . . . E. xix

Philosophie, ce qu'elle est. . I. Pag. 45
Note à ce sujet. . . . . N. *ibid.*
Ses bienfaits. 144
Abus qu'on en a fait. 146
Comment amie des *hochets*. . . . 168
Distingue entre préjugés utiles et nuisibles. 277
Respecte la religion la distinction des rangs, ce n'est point elle qui a perdu la France. 329
Une de ses superstitions. . . II. 34
Prise en défaut. 53
Mesmer et Bleton cités en preuve. . 55
Comment s'est laissée subjuguer. . 59
Ramenée à la superstition par le naturalisme. 61
Ce qu'elle doit être. 77
Confondue avec la force. 132
Aux pieds de la tyrannie sous Voltaire et Chaumette. 151
Philosophie des jacobins, renouvellée des Grecs. 215
Philosophie et vertu, acceptions étranges de ces deux mots. 216
Philosophie et non théologie devoit réformer la religion. 259

Philopœmen, comment exerce sa vertu. . . . . II. Pag. 215
Plaine chaingée en marais, et peuplée de fédéralistes. 310
Sa commission des douze, et quelle en est l'issue. 325
Sa position difficile. 439
Plaine et montagne, la première a pour elle le nombre, et la seconde l'union. 309
Personnages principaux dans les deux partis. . . . . *ibid.*
Plan politique où tous avoient à gagner. I. 258
Plan fédératif inconnu des anciens. II. 233
Plan d'une religion, propre à rendre l'homme bon sans fanatisme. 241
A été suivi par Jésus Christ. . . . 248
Plan éternel, comment l'homme y figure, pouvant en être exclu. 276
Point de vue où préjugés et vérités se confondent. . . . . I. 322
Politique, science peu avancée, et pourquoi. 63
Pourquoi premiere des sciences. . 158
Politique d'un républicain. 227
Du clergé. 312
Pologne et Russie. . . . . I. N. 133

Portraits

Portraits du faux révolutionnaire, des traîtres, par Robespierre. . II. N. Pag 344
— De Danton. 346
— De Robespierre. 348
Pouvoirs politiques, au nombre de trois. I. 67
Comment ils dégénèrent. 68
Réduits à deux, le physique et le moral. 114
Comment aucun des trois n'est souverain séparément. 127
Leur balancement. 129
Préjugés, lumière du peuple. . . . 30
— Des peuples policés. 294
— Non partagés par ceux qui ne le sont pas. 300
Prérogatives morales, le savoir et la naissance. . . . . N. 250-251
Pressentiment de St. Just . . . II 466
Prêtres qui abjurent le christianisme II 334
Preuves de l'existence de Dieu, dépouillées du jargon de l'école. 19
Celles *à priori* seules bonnes. . . . 20
Celles *à posteriori* foibles, et pourquoi 21
Pourquoi méthode des géomètres ne doit pas y être employée . . 23
L'analyse y est préférable à la synthèse. 27

Preuves de l'immortalité de l'ame. II. Pag. 35
— Foibles dans le Phédon et Socrate cités. . . . . N. 40
Preuves morales ; grande découverte et raisonnements qui y ont conduit. . 357
Conséquences de cette découverte. 360
Principes naturels ; ce qu'ils sont dans leur rapport avec la société civile. I. 11
Partage des terres en est la conséquence. 23
Principes naturels et politiques ; leur différence, et comment Rousseau les a confondus. 26
Note à ce sujet. . . . . N. 27
Philosophie les concilie. 28
Principes ; ce qu'ils sont pour beaucoup de gens. 33
Principe des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire. 113
D'où il dérive. . . . . *ibid.*
Principe sur la foi et la vérité. . II. 70
Sa confirmation. 216
Principes absolus, incompatibles avec les établissements humains. 138
— Perdront la république françoise. 139
Principe de la démocratie françoise. . . . 141

Principe favori de Robespierre n'est autre chose que celui de la volonté générale. . . . . II Pag. 158
Principe de la volonté générale, soumis à l'expérience. 160
— Stérile et insignifiant. 163
Principes de la révolution françoise. . . . 168
— Chimériques et dangereux. . . . 171
Leurs différences avec ceux de cet ouvrage, réduites à quatre chefs principaux. 172
Examen de ces différences. . . . *ibid.*
Prisons de Paris; miracles qui s'y opèrent. 461
Prix fondés. . . . . I. 240
Problème de l'état social, résolu par deux Principes opposés. 102
Procédure criminelle, perfectionnée. . II. 356
Programmes politiques. 240
Progrès de l'esprit humain. 364
Prophète sifflé. . . . . . E. xviij
Proportion entre l'utilité et le danger. II. 163
Propriétaires, souverains du pays qu'ils habitent. 205
Puissances temporelle et spirituelle. I 307
Puissance et résistance; point de contact entre les deux univers. . . . . II. 171
Pyramide sociale. 128

Questions politiques à examiner. I. Pag. 241
Questions morales; manière de les traiter. . . . . II. 26
Question de l'existence de Dieu, subordonnée à celle de l'existence de l'ame après la mort 34
— Des châtiments de l'autre vie. . 263
— Sur la découverte de l'Amérique 410
Questions des *restitutions* et de la *liberté de la presse.* 470
Questions d'intérêt public ont deux faces. . . . . *ibid.*
Raisonnements qui ont conduit à la découverte des *preuves morales.* . . . 357
Rapport des rois aux peuples. I. N. 263
Rapprochement de Jaques II et de Louis XVII. . . . . II N. 140
Recherche des causes qui ont rendu le christianisme funeste aux hommes. . 257
Reconnoissance due aux auteurs du 9 thermidor. . . . . II. 431
Réforme; effets qu'elle a produits. . 256
— A empiré nos maux. 257
Son côté foible. 285
Ses inconséquences. 287
— Rapprochée de l'Eglise Romaine. *ibid.*
Ce qui milite pour elle. 288

Réfutation du système des auteurs de la révolution françoise. . . . II. Pag. 171

Règle que doit suivre l'expansion des lumières. 108

Religion ; effets que les sciences lui font produire. . . . . E. xxxiv

Religion et noblesse se rencontrent par-tout. . . . . I. 294

Religion positive ; les hommes en abusent, et ne peuvent s'en passer. . II. 241

Comment en retrancher le mal, et y laisser le bien. . . . . *ibid.*

Religion de la vertu, faite pour des républicains. 248

Fondée par Jésus-Christ. . . . *ibid.*

Son culte. 260

Religion, la plus raisonnable est-elle la plus vraie ? 281

L'homme doit la croire et non la raisonner. 284

Comment se venge de la raison. . 289

Représentation, incompatible avec la souveraineté du peuple. 174

Idée qu'on doit s'en faire. . . . 175

Elle est en France une machine à illusion. 191

Représentation ; si soumise au peuple, double emploi ; si non soumise, rebelle. II P. 192
Couverte d'un voile jusqu'à présent 193
Représentants, représentés, deux armées en présence. 198
Républicanisme ; remarque sur ce mot. 150
République, gouvernement légitime. I. 122
Examen d'un mot à ce sujet. . . . 124
Son caractère principal. 132
Pouvoirs ne doivent point s'y heurter. *ibid.*
Pologne et Russie citées. 133
Comment la France a pu le devenir. 192
Besoin d'un grand homme pour l'établir.
Nassau, Cromwel et Wasington cités. 200
Récapitulation de ses avantages. II. 133
Les magistratures doivent y être électives. et non héréditaires. 136
Seul gouvernement où il y ait une opinion publique, et où le mot *tous* ait un sens. 150
Tend à la division des propriétés. . 237
Républiques de Venise et des Suisses ; leur fondation, leurs révolutions et leur sagesse. . . . . I. 87
République Angloise, réduite à deux pouvoirs qui se heurtent, inconvénient. II. 135
Encourage le mérite. 140

République démocratique, sa définition. II. P. 369
République Romaine, rapprochée de la République Françoise. 397
Restitutions ; leur effet sur les assignats. 474
Revélation, nécessaire aux hommes. . 239
Revision fortifie le roi. 301
Révolution de France, ses caractères. I. 31-33
Rapprochée de la révolution grecque. 185
Son heureux début. 191
Son plus beau moment. 192
Ses trois époques. 212
A rendu la philosophie odieuse. . 215
Comment peut finir. 228
Son histoire. 229
Il en falloit une. 236
Pouvoit se faire sans secousses. . . 244
Dans quel cas eût été générale. . 257
Comment déchue depuis 1789. . . 258
Par qui a été faite. 259
Ce qui eût pu la prévenir. . . II. 100
Sa durée, phénomène politique. . 200
Pourquoi neuve et trompe l'observateur. 364
A quoi peut être comparée. . . . 413
Marquée par le destin. 424
Faces diverses de la guerre qu'elle occasionne. 427

Révolution de France ; comment est devenue invincible. . . . . II. Pag. 429
Le plus grand de ses prodiges. . . 439
Motifs d'en bien espérer. 445
Comment trompe cette attente. . . 446
Où doit être étudiée. 453
Conduite par l'auteur, au point où elle ne peut plus ressembler qu'à elle-même. 476
Son histoire contenue entre deux époques. 478
Révolutions vues en grand. 290
Révolution du 10 août (1792), comment l'inverse de celle du 14 juillet. . . 304
Révolution du 31 mai (1793). . . . 326
Sauve la révolution, en la rendant despotique. 330
Révolutionnaire ; effet de ce mot et de ses composés. 336
Réputations usurpées et refusées. N. 119
Robespierre, son portrait. 348
Comment s'y prend pour devenir le maître. 350
Comment manie le ressort de la peur. 351
Comment entraîne Danton dans le piège. . . . . *ibid.*
Bien servi par St.-Just. 352
Sa *Faction des indulgents* contre Danton. 353

Robespierre doit croire à la Providence. . . . . II. Pag. 354
Autrement organisé, et tout change de face. 431
Cruel, parce que lâche. 438
Fut sur le point de réussir. . . . 434
Peut-être fanatique lui-même. . . 442
En ce cas, non plus coupable que les princes persécuteurs. 443
Ne peut être jugé. . . . . N. 475
Roi de France, comment zélé républicain. . . . . I. 194
Roi. . . . . II. N. 80
Roi démocrate, produit des circonstances. 295
Rois ligués contre la France, leur union présumée. 366
Mal menés par la Convention de France. . . . . N. 367
Rome dût sa puissance aux vices de sa constitution. . . . . I. 83
Romains, leur conduite dans les tems difficiles. . . . . II. 474
Rousseau (J. J.), présenté sous deux faces. . . . . E. j et suiv.
Prix et importance de ses paradoxes et de ses contradictions. . . . x et suiv.
Son premier paradoxe sur les sciences. xiij

Rousseau (J. J.), comparé à Descartes. . . . . E. Pag. xiv
Etat des sciences et de la philosophie, lorsqu'il commença d'écrire. . xv et suiv.
Où l'a conduit son premier paradoxe. . . . . xx et suiv.
Comparé à Voltaire. . . . . xxiij
Sa manière de voir. xxv
Son doute comparé à celui de Descartes. . . . . xxvj
Son idée première. . . . . lij
Rousseau (J. J.), comment ses écrits ne sont que le développement de cette idée, et forment un seul et même paradoxe. liv
Suite de ce sujet. . . . . lxviij
Ce qu'il a entendu par *nature*. . . . iv
Latitude de ce mot dans ses écrits. xciv
Comment il a été jugé. lxiv
Pour et contre sa méthode d'éducation. . . . . lxvj
Ses ouvrages, ce qu'ils sont, désordre qui y règne, comparé à celui de la nature. . . . . lxxiij
Comment sa haine pour la philosophie, la philantropie et les philosophes, se concilie avec la bonté de son cœur. lxxv

Rousseau (J. J.), son scepticisme, ce qu'il y a conduit. . . . E Pag. lxxix
Parti que son génie en a tiré. . . lxxxvij
Grande vérité qu'il n'a pas dite, et qui résulte de la méditation de ses ouvrages. xcix
Peu d'ensemble dans ses ouvrages, de grandes vues. lxxxv
Sa manière de combattre. . . N. *ibid.*
Connut les femmes, parce qu'il l'étoit un peu. . . . . lxxxvj
Combien elles ont contribué à ses succès. . . . . N. *ibid.*
A moins fait que défait. . . . lxxxix
Son modèle idéal, Locke, Mallebranche, Tacite, Montesquieu cités. . . xc
Caractère de son génie. . . . . xcvj
Son goût pour la romance, jugement de l'Héloïse. . . . . cj
Histoire de sa vie. cv
Ne s'est pas compris lui-même. I. 5
Route qui mène à la vertu par le chemin du crime. . . . . II. 395
Royalistes, comment devenus patriotes. 456
Attaquent la Convention en vendemiaire, (5 octobre 1795). . . . . *ibid.*

Royalistes unis, ni aux jacobins, ni à la Convention. . . . . II. Pag. 457
Recherchés par la montagne et la plaine. . . . . *ibid.*
Parti qu'ils pouvoient tirer de cette position. . . . . *ibid.*
Leur imprudence. . . . . N. 458
Ruines (*des*) . . . . . I. N. 235
Comment évitées. . . . . *ibid.*
Sans-culotte. . . . . II. 80
Abbé Coyer cité. 81
Son costume. 342
Est le vrai souverain, et comment. 343
Sans-culottisme, objet d'un culte.. . *ibid.*
Sans-culottides. 344
Sans-culocratie succède à la monarchie. *ibid.*
Sauvage et athée, comment se rencontrent . . . . . I. 299
Société civile placée entre l'un et l'autre. 300
Sceptiques, J. J. Rousseau et Descartes, chacun à leur manière. . . . E. xiv
Science militaire. xxxv
Science funeste à l'homme. . . . xlix
Elle le déprave, comment Rousseau a soutenu ce paradoxe. . . . . lxxxiij
Sectes des idéalistes et des stoïciens. II. 78

Sections de Paris, obscurité sur leur mouvement du 13 vendemiaire. II. Pag. 459
Sénat de Rome, formé sur l'aréopage. I 188
Signe de la décadence d'un empire. II. 468
Société civile, naturelle et non naturelle. I. 10
Loix auxquelles elle est contraire et conforme. 24
Erreurs et contradictions de Rousseau pour n'avoir pas apperçu et distingué ces loix. 25
Socrate, athée parce qu'il croyoit en Dieu. 4
Sa doctrine dans le Phédon. II. N. 40
Soldats fanatiques tuant les passants. 272
Comment corrigés. . . . . N. *ibid.*
Solution de quelques difficultés sur l'ame et Dieu. 43
De la difficulté du méchant heureux et du juste souffrant. 48
Sophisme de Robespierre, sens affreux qu'il renferme. 155
Souverain, divisé en trois pouvoirs. Fiction. . . . . I. 128
Souveraineté du peuple, ce qu'elle est. . 54
Comment elle se partage. 55
N'est autre chose que la force. . . 125
Ce qui en résulte. . . . . *ibid.*
Par où elle finit. . . . . II. 452

Souverain du genre-humain, qui ils sont. . . . . E. Pag. ciij
Souveraineté en France dans le peuple ou dans la Convention. . . . . II. 196
Indécise et problématique. . . . 197
Sparte et Rome, ni république, ni démocratie. 125
Spectacle douloureux pour l'observateur. . . . . I. 196
Spinosa non athée, observation sur son livre. . . . . II 23
Structure intérieure du grand homme inconnue. 116
Succès, ses effets. 402
Suède. . . . . I. 92
Suisse, sa prééminence. . II. N. 185
Superstition du sang, unie à celle des Dieux. . . . . I. 295
Ses côtés favorables. . . . . *ibid.*
Inséparable de l'homme social. . . *ibid.*
Superstition doit être employée dans les religions populaires, ... II. 110
Comparaison à ce sujet.. 111
Ne doit pas dégénérer en fanatisme, Grecs Romains et Chinois cités. . . . *ibid.*
Surnaturel, ses sens divers. . . I. 301
Embrasse tous les systêmes religieux. 302

Sieyes (*l'abbé*), qu'il ne peut être ni le conseiller des actions de Robespierre, ni le faiseur de ses discours. II. N. Pag. 344
Systêmes, à qui conviennent. . . E. xj
Systême naturel, ce qu'il est. . . I. 26
Convenable aux hommes, s'ils étoient sages. 169
Correspondance, etc. citée à ce sujet. N. 170
Systême social, ce que nous devons à Rousseau sur ce sujet. 26
Comment en opposition avec la nature. 40
Hors de ce systême, nulle moralité dans l'homme. 41
Note à ce sujet. . . . . N. 42
Systêmes de haine, ce que les François entendent par-là. 217
Systême des motifs. 239
Systême proposé dans la *Correspondance*, etc. et reproduit ici: ses avantages. . II. 123
Systême aristocratique, pourquoi le meilleur de tous. 144
Systême représentatif, pas mieux analysé en France que l'égalité, etc. . . . 175
Compatible avec l'égalité philosophique. 237
Systême des peines d'une autre vie, sous quel jour il est incompatible avec l'idée de Dieu et la droite raison. . . . 265

Système des peines d'une autre vie, sous quel jour il est injuste et révoltant, et les preuves tirées de l'expérience et des faits. . . . . II. Pag. 267
Systèmes physique et moral, ont chacun deux espèces de lumière. . . . 266
Système religieux, quel est celui qu'on doit préférer. 279
Système des unités numériques . . N. 292
Comment conduit à la démocratie. 294
Fait naître un gouvernement unique au monde. 295
Quel sens il attache au mot *égalité*. . 376
Qui a été dupe de ce système. . . 377
Systèmes de la plaine et de la montagne, comment peuvent être également nuisibles à la liberté. 316
Système moral, sa définition. . . . 395
Lacunes de la philosophie citées . N. 396
Systèmes opposés avant et depuis le 9 thermidor, résultats de leur opposition. 436
Tableau religieux, réflexions auxquelles il donne lieu. 252
Tableau de la France avant le 31 mai (1793), et qui sera long-tems le même. . 318
Tableau de l'Europe sous le régime de l'égalité. 411

Tartini et Linnæus cités. II. N. Pag. 116
Tems, opérateur de toutes choses. I. 189
Terme de comparaison entre le systême naturel et l'artificiel. . . . . II. 195
Terreur par-tout, et dans l'ame de celui qui la répand. 355
Terroriste, explication de ce mot. N. 459
Théocratie chrétienne. 313
Théologie, comment s'est formée. . 307
Théorie sociale, son origine. . . I. 12
Théorie des grandeurs, parallèle des deux théories. 14
Elles n'ont aucune existence réelle. . 18
Thermidor (le 9), ce qui suit cette époque semblable à ce qui la précède, mais en sens contraire. - - - - - II. 434
Il est l'inverse du 31 mai. - - - 435
Systême qui le suit, opposé à celui qui le précède. Résultats de ce choc. . 436
Tiers-Etat et noblesse. . . I. N. 162
Ses fautes. 199
Devoit transiger avec la noblesse. . 200
Général Dumourier cité. . . . *ibid.*
Comment devient *nation.* . . II. 293
Tous, n'a point de sens dans les monarchies et démocraties absolues. . . . 146
Il n'en a un que dans la république . 150

Tout physique et *Tout moral*. I. Pag. 58
Tout commandant à la partie, et réciproquement. 59
Note à ce sujet. . . . . N. *ibid.*
Tragédies de l'egalité. . . . . II. 362
Rapprochées de la passion jouée autrefois sur les théâtres. 363
Traité des factions de France. . . . 291
Tribunal criminel, immobile entre la plaine et la montagne. 316
Comment peut tout tuer patriotiquement. . . . . *ibid.*
Triumvirat, sa nature. 327
Trophées fondés sur le crime. . . 395
Type (*premier*) de l'état social, une armée. . . . . I. 104
Vaisseau de la république, danger qu'il court dans le nouveau port de la constitution de 1795. . . . . II. 467
Variante sur Marat. . . . I. N. 268
Vérité une, inconnue, ainsi que son possesseur. 279
Terme vuide de sens. 284
Sa définition. . . . . *ibid.*
Vérité, non faite pour l'homme. . 286
Son caractère est de subjuguer, hypothèse à ce sujet. 291

Vérité, dans quel cas peut exclure la vertu. . . . . I. Pag. 294
Utilité doit en prendre la place. . 295
Quels sont ses représentants, et ce qui en tient lieu. 318
Foi doit sur-tout la remplacer. N. 321
Manie universelle de croire la connoître. . . . . II. 68
Principe des actions humaines. . . *ibid.*
Plus elle diminue, mieux on y croit. 69
Donne lieu, combinée avec la foi, à un principe nouveau. 70
En désabuser les hommes, c'est bien mériter d'eux. . . . . *ibid.*
Henri VIII roi d'Angleterre cité. *ibid.*
Avantages de n'y pas croire. . . 284
Partagée entre l'aristocrate et le démocrate. . . . . I. 197
Comparaison de ce partage. . . . 198
Vérités spéculatives et politiques, opposées entr'elles. 23
Elles sont soumises à des loix différentes. 24
Vérités, se réduisent à peu de chose. 278
Bibliotheque d'Alexandrie et Alcoran cités. . . . . *ibid.*

Vérités absolues, hypothétiques et relatives. . . . . . I. Pag. 281
Comment se forment les dernieres. 282
Verru et intérêt inassociables. . . . 293
Vertu, comment sa fausse idée a perdu les Grecs. . . . . II. 209
Dissertation sur ce mot. 210
Sens de ce mot fixé. 212
Comment devenue propre aux guerriers. 213
Objet d'un nouveau culte en France. 260
Nouvel aspect sous lequel la force lui est associée, Fréderic, Rome, Carthage et Philopœmen cités. 403
Batailles gagnées servent à en fixer l'idée. 404
Comment celle des jacobins pourroit avoir le dessus- . . . . . *ibid.*
Vice du principe des trois pouvoirs, *législatif*, *exécutif* et *judiciaire*. . . I. 113
Vice et vertu, comment se succèdent. II. 395
Victoire de la montagne, ou le 31 mai 1793. 326
Vie animale et morale. . . . . I. . 298
Vision. . . . . II. 79
Ultra révolutionnaires, leur origine. . 341
Divisés en quatre classes. 342

Ultra révolutionnaires, divisés en quatre classes, prennent toutes le costume des sans-culottes. . . . . II. Pag. 342
Univers moral et univers physique, ce qu'il faudroit pour qu'ils marchassent de concert. . . . . I. 47
Vœu des cahiers. 235
Vœu national, comme le recueillir. . 249
Vœu de la majorité, pourquoi impossible de le reconnoître. . . . . II. 307
Vœu unique de l'auteur. . . . N. 219
Voix, comment doivent être comptées. I. 248
Voix nationale, son tarif. 250
Volonté générale, principe du Contrat Social environné de subtilités. 3
Qui ont jetté l'auteur dans un cercle vicieux. 4
Exprime dans Rousseau tout ce qu'on veut. 49
Sens dans lequel elle est le plus grand des problêmes. 50
Ses caractères. . . . . *ibid.*
Sens dans lequel, elle est le droit de la force. 52
Source d'équivoques, et principe abstrait dangereux. 132
Nouvelle analyse de ce principe. . 159

Volonté générale, elle n'est pas toujours unique. . . . . I. Pag. 162
Ne présente un sens vrai, que sous l'idée de tendance au bonheur. . . . *ibid.*
Volonté du plus grand nombre, prise pour volonté générale, source d'obscurité. . . . . II. 130
Volontés calculées sur le nombre des bras ou des intelligences, différence des résultats. 131
Usages des îles de la mer du Sud. N. 267
— de la Chine et de Mataceva. . 268
Utilité du savoir. . . . . E. xlj

Fin de la Table.

Fautes essentielles à corriger.

Eloge de J. J. Rousseau.

Page	lig.	
lxxxix.	22.	sous ses rapports, *lis.* sous tous ses rapports.

De l'Egalité, Tom. I.

41.	3.	du soin des, *lis.* du sein des.
56.	20.	mais l'importance, *lis.* mais à l'importance.
60.	23.	fixions, *lis.* filiations.
65.	17.	les, *lis.* ses.
73.	3.	ce, *lis.* le.
78.	note 13.,	*lis.* la note 14.
79.	note 14.,	*lis.* la note 13.
78.	16.	Le, *lis.* Si le.
87.	note 15. lig. 6.	qu'un, *lis.* qu'en.
90.	1.	la, *lis.* cette.
91.	12.	n'est, *lis.* n'en est.
94.	2.	ces, *lis.* les.
95.	1.	du gouvernement, *lis.* des gouvernements.
102.	11.	est principe, *lis.* est un principe.
175.	8.	s'élever, *lis.* se lever.
121.	14.	les, *lis.* des.
876.	note lig. 3.	Guillot, *lis.* Guillotin.

De l'Egalité, Tom. II.

Page lig.

3. note, lig. 4. sera plus, *lis.* sera toujours plus.

87 note (*a*), *voyez* les Mémoires de M. Touvenel sur ce phénomène.

129. 8. destruction, *lis.* distinction.

174. 20. tribunal, *lis.* tribunat.

234. 16. des propriétaires, *lis.* des non propriétaires.

296. 17. visible, *lis.* risible.

300. 1. et, *lis.* est.

315. 24. susprend, *lis.* suspend.

JC
575
E8
t.2

Escherny, François Louis d'
De l'égalité

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 13 05 12 011 5